LA GUERRE DE 1870

I

WŒRTH. — 6 AOUT 1870

I

A la joie folle et disproportionnée que les Allemands firent éclater après Wissembourg, on put juger de la terreur que nous leur inspirions. L'honneur était cependant plutôt pour nos troupes, qui avaient donné de leur solidité, de leur énergie, une preuve éclatante : moins de 5 000 hommes en avaient tenu en échec, pendant six heures, près de 25 000 et leur avaient fait subir des pertes supérieures à celles qu'ils avaient éprouvées. C'était prodigieux. Ni Mac Mahon, ni ses soldats ne furent ébranlés par ce qu'ils considérèrent comme un accident glorieux. Le maréchal, tout prêt à une autre bataille, établit son armée entre Wœrth et Frœschwiller.

Wœrth, avec son clocher orné de faïences vertes, ses constructions massives, est au fond d'une délicieuse vallée. La Sauer qui la traverse n'y est pas facilement guéable, surtout lorsqu'elle est, comme à ce moment, grossie par les pluies. Plusieurs ponts y sont établis, à Wœrth, à Alte Mühle, au Moulin, à Bruck-Mülh, à Biblisheim et vers Dürrenbach. Sur la rive droite, Frœschwiller, clef de la position, placé entre la vallée du Falkensteiner et celle de la Sauer, traversé par les routes de Wœrth, Reichshoffen, Neehwiller et Morsbronn, est le point culminant d'un plateau ondulé, dominant toutes les directions.

Groupé en forme à peu près quadrangulaire autour de la ligne de retraite sur Reichshoffen, ce bourg formait, avec sa spacieuse église et maintes constructions solides, comme une sorte de réduit fortifié sur les derrières de la ligne de défense, couvert, du côté de Reichshoffen par le Grosserwald, du côté de la Sauer par la forêt à laquelle il donne son nom, vers le Sud par Elsasshausen, hameau en contre-bas propice à une bonne défense. Ainsi placé entre trois forêts et deux vallées, à la

Plan de la bataille de Wœrth.

bifurcation de plusieurs routes, Frœschwiller n'est à découvert qu'au Nord. De ce côté, on peut l'aborder à l'abri des vastes futaies du Jägerthal et de Langensoultzbach et s'établir sur des positions élevées; mais les chemins de montagne sont d'un difficile accès. Le point le plus important de la rive gauche est Gunstett, placé au-dessus du Moulin sur un plateau qui s'étend jusqu'à Oberdorff, sorte d'observatoire d'où l'on maîtrise Wœrth, et les principaux points de la rive droite, place commode à un déploiement d'artillerie.

Mac Mahon disposa ainsi ses forces : sur sa droite, vers

Morsbronn, la division Lartigue; au centre, vers Frœschwiller, la division Raoult; à sa gauche, à Neehwiller, la division Ducrot; en seconde ligne ou en réserve, la division Conseil-Dumesnil, la brigade de cuirassiers Michel, une fraction des lanciers de Nansouty, la réserve générale de l'artillerie, la division de cuirassiers Bonnemain, puis l'ancienne division Douay, maintenant division Pellé.

Les Allemands ont dit, dans l'arrière-pensée de rehausser leur victoire : « Les forces dont disposait Mac Mahon étaient largement suffisantes, même sans l'adjonction du 5e corps, pour défendre vigoureusement la position; celle-ci était si particulièrement forte que, même en présence d'un ennemi bien supérieur, elle pouvait permettre de compter sur le succès. La disproportion numérique se trouvait compensée par une artillerie respectable, par la supériorité d'action du chassepot et par l'avantage du terrain. La balance pouvait même pencher en faveur des armes françaises, si le 5e corps venait à entrer en ligne. » La position eût, en effet, été formidable, si Mac Mahon avait pu couvrir la droite de Frœschwiller, dominer la Sauer et Wœrth en s'établissant fortement sur le plateau de Gunstett : Wœrth, bombardé à la fois de cette hauteur et de celle de Frœschwiller, eût été intenable aux Prussiens. Gunstett n'étant point occupé, la position restait médiocre. Au centre, elle était inexpugnable, mais ce centre menacé à gauche et à droite, en l'air des deux côtés, pouvait être tourné par les ailes : à droite, par un mouvement dans la plaine entre Morsbronn et la forêt de Haguenau ; à gauche, par une irruption à travers les forêts du Jägerthal et de Langensoultzbach.

Aux forces de Mac Mahon, on ajouta celles de Failly, qui fut mis sous les ordres du maréchal le 5 août. A huit heures du soir, ce même jour, Mac Mahon lui télégraphia : « Venez à Reichshoffen avec tout votre corps d'armée le plus tôt possible. » Failly reçut cette dépêche à onze heures du soir. L'ordre était clair, formel, tellement impératif qu'il n'y avait qu'à s'y soumettre sans délibérer : le devoir était de prendre immédiatement les mesures voulues, de donner les ordres nécessaires pour que, dans la matinée du lendemain, tout ce qu'il avait de disponible fût amené à Reichshoffen.

Des renseignemens certains signalaient à Mac Mahon le nombre considérable de troupes contre lequel il allait se heur-

ter ; la Douane de Strasbourg notamment, très bien informée par ses agens sur la frontière, lui annonçait qu'il allait avoir sur les bras plus de 100 000 hommes. Mais personne n'avait pu ébranler son idée fixe qu'il n'y avait derrière Wœrth qu'un corps relativement faible, rideau jeté en avant pour faciliter la manœuvre du gros de l'armée allemande. Persuadé qu'il n'avait devant lui que 30 ou 40 000 hommes, qu'aucune attaque n'était à redouter le 6 août, et qu'il pouvait se préparer sans crainte, en attendant Failly, à attaquer l'ennemi le 7, le maréchal fait communiquer aux troupes l'ordre donné la veille au soir pour la journée : « Repos, double distribution de pain, viande, sucre et café, nettoyage des armes. » Cet ordre de repos fut accueilli avec d'autant plus de satisfaction que pendant toute la nuit était tombée une pluie torrentielle et que les troupes avaient bivouaqué sans être autorisées à déployer leurs tentes.

De son côté, le Prince royal, chef de la IIIe armée allemande, sachant que nous étions sur les coteaux de Wœrth, avait disposé son armée en face de nous : à gauche, le XIe corps commandé par Bose ; au centre, le Ve sous les ordres de Kirchbach ; à droite, la division bavaroise Hartmann ; en seconde ligne, à des distances plus ou moins éloignées, la division bavaroise Tann, la division wurtembergeoise Walther et la division de cavalerie du prince Albrecht. Le premier soin de Bose avait été de s'établir à Gunstett qu'il avait trouvé évacué par nous. Quoique son armée n'eût été engagée que partiellement à Wissembourg, il avait décidé, comme Mac Mahon, que le 6 août serait un jour de repos et qu'il n'attaquerait que le 7.

II

Ce que Mac Mahon ne voyait pas, Ducrot et Raoult l'apercevaient distinctement. Raoult, esprit réfléchi et observateur, devinait qu'on avait devant soi des masses considérables. Sa division étant en avant, il lui parut téméraire de demeurer davantage sur une position, sûre pour 60 000 hommes, très risquée pour 40 000. Il communiqua ses appréhensions à Ducrot, et tous deux furent d'accord qu'il fallait rétrograder vers Lemberg, où l'on pourrait défendre les défilés des Vosges et donner la main à l'armée de l'Empereur.

A cinq heures et demie du matin, le 6 août, le comte de

Leusse s'était rendu au quartier général du maréchal à Frœschwiller, chez les Durckheim. En quittant le maréchal, il trouva dans un salon voisin Raoult et Ducrot en conversation très animée. Ils s'élancèrent vers lui et lui dirent : « Il est urgent que nous ne nous attardions pas sur cette position où nous allons être attaqués par des forces supérieures et que nous nous repliions sur les Vosges. Vous seul pouvez obtenir cet ordre. Le maréchal a été votre hôte, vous êtes un civil, un député ; vous lui avez inspiré confiance par votre dévouement et par votre connaissance du pays, vous aurez vis-à-vis de lui une liberté que nous n'aurions pas. » De Leusse hésita. Il craignait de se donner les allures d'un représentant du peuple en mission à l'armée. Ducrot, son ami, insista si fort qu'il se décida. Ils entrèrent tous les trois. De Leusse montra les ennemis en nombre considérable, la position trop étendue pour notre nombre restreint, l'excellence de celle de Lemberg, entre Bitche et Phalsbourg, à cheval sur l'Alsace et la Lorraine, et il indiqua les trois ou quatre routes qui y conduisent facilement. Il s'excusa de sa hardiesse : il n'intervenait qu'à la sollicitation des deux divisionnaires présens.

Le maréchal objecta qu'il ne croyait pas à une bataille pour ce jour-là, mais à une simple démonstration. En se reportant vers les Vosges, on découvrait le chemin de fer de Haguenau à Bitche, et il était bien grave d'abandonner ainsi l'Alsace sans avoir tenté de la défendre. Enfin il espérait que Failly était déjà en route. Alors les généraux démontrèrent qu'il était bien plus grave de perdre le rempart que les Vosges offraient contre l'invasion et qu'on ne pourrait peut-être plus défendre si l'on succombait dans une bataille livrée à Wœrth, tandis que dans les Vosges, accrus de Failly, nous serions inexpugnables. Le maréchal se laissa persuader. Il concéda que la retraite s'opérerait aussitôt : Raoult commencerait le mouvement, la division Ducrot le couvrirait et de Leusse irait prendre un escadron du 6e lanciers pour jalonner les routes.

Les deux généraux étaient soulagés, heureux. Raoult pria de Leusse de porter l'ordre écrit de jalonner les routes au colonel Poissonnier du 6e lanciers, campé à Reichshoffen, et il chargea un de ses officiers, le commandant Victor Thiéry, de donner les ordres nécessaires pour une retraite sur Niederbronn. Dans le parc de Durckheim, que traverse le commandant

Thiéry, un officier lui demande de l'introduire auprès du maréchal et annonce qu'on signale un parti de uhlans en avant de Wœrth. Le maréchal l'écoute, le remercie, le congédie, puis s'adressant à ceux qui l'entourent : « Les Prussiens veulent m'attirer en avant, je ne donnerai pas dans le piège. » Le commandant Thiéry, qui poursuit sa route, est abordé de nouveau par un autre officier, qu'il introduit encore auprès du maréchal, et qui rapporte qu'un escadron ennemi vient d'entrer dans Wœrth. En même temps, le bruit du canon se fait entendre.

Ducrot avait dit : « Quand le maréchal sentira la poudre, il ne voudra plus rétrograder. » L'odeur de la poudre monte, en effet, à la tête du maréchal. La résolution péniblement arrachée s'efface ; il n'écoute que son tempérament offensif. « Vraiment ! s'écria-t-il, ils sont là ! Vite à cheval ! Nous allons les pincer ! » Il saute en selle et court vers Wœrth, ventre à terre, à travers les champs détrempés, sans regarder s'il est suivi. Raoult court après lui, le rejoint, et reçoit l'ordre d'arrêter tout mouvement de retraite et de prendre les positions de combat. L'ordre donné à Raoult est transmis aux autres chefs de corps et, au milieu des détonations du canon qui gronde déjà, chacun prend son poste. Il était entre sept heures et sept heures et demie.

Cette improvisation de Mac Mahon n'était pas justifiée par ce qui se passait chez les Allemands. Ils n'avaient nullement modifié leur résolution de n'attaquer que le 7. La canonnade qui nous avait lancés en avant était celle d'une simple reconnaissance offensive. Les Prussiens savaient que nous étions en face d'eux sur les hauteurs de Wœrth ; mais comment y étions-nous disposés ? quels étaient nos projets ? Malgré leur espionnage tant vanté, malgré leurs éclaireurs, ils l'ignoraient. Les vignes et les houblonnières cachaient nos bivouacs qui n'étaient révélés que par la fumée des feux. Vers sept heures, au moment même qu'à Frœschwiller, de Leusse, Raoult et Ducrot arrachaient au maréchal l'ordre de retraite, le général Walther, comme s'il l'avait pressenti et voulait s'assurer si nous nous retirions, envoya une reconnaissance composée de deux bataillons et de la batterie Gaspary. Il ignorait les instructions confidentielles données aux Bavarois de se mettre en action dès que le canon retentirait du côté de Wœrth, et sans se douter des conséquences qui allaient en résulter, il fait lancer sur le village quelques

obus qui allument des incendies. A ce bruit, nos isolés, occupés à se réconforter dans les auberges, s'enfuient dans toutes les directions et la ville se vide. Un bataillon prussien y entre, mais, les ponts étant coupés, il ne peut s'avancer sur l'autre rive. Quelques tirailleurs seulement traversent la Sauer à gué malgré sa profondeur et l'espacement de ses berges. C'était cette irruption qui avait été annoncée à Mac Mahon et qui l'avait jeté à cheval.

Revenu vers ses troupes et l'ordre de retraite contremandé, Raoult ordonne à une batterie de 4 et à une mitrailleuse de sa division de riposter à la batterie prussienne. Les avant-postes commencent aussitôt la fusillade. La batterie Gaspary fait taire la nôtre, mais l'infanterie, tenue en respect par nos tirailleurs, ne peut pas avancer. Le général Walther ne croit pas utile de la maintenir au feu, car il n'a voulu que se rendre compte de notre situation en nous obligeant à nous déployer, et son but est atteint. Il ordonne de cesser l'escarmouche; il renvoie la batterie Gaspary à Dieffenbach et évacue Wœrth où il ne laisse qu'un poste sur la rive gauche, au cimetière (8 h. 30).

Mais cette canonnade autour de Wœrth avait produit à la droite allemande l'effet que n'avait pas prévu Walther. Le général bavarois Hartmann, auquel on avait donné l'instruction de s'ébranler dès qu'il entendrait le canon du côté de Wœrth, fait marcher sur Frœschwiller la division Böthmer et place une batterie en position au Nord-Est de Langensoultzbach. Sur la gauche allemande, un incident semblable à celui de Wœrth avait également mis aux prises des fractions des deux armées. Des corvées françaises, qui allaient à la Sauer puiser l'eau nécessaire au café, avaient été accueillies par une fusillade partie du moulin de Gunstett occupé par un détachement du Ve corps. Lartigue ordonne au 1er bataillon de chasseurs d'expulser l'ennemi du moulin. Bose fait établir sur la hauteur au Nord-Ouest de Gunstett vingt-quatre pièces de canon.

L'issue des rencontres engagées presque simultanément à la gauche et à la droite allemandes fut bien différente. Les Bavarois à la droite ne réussirent pas : malgré leur supériorité numérique, 10 000 contre 6 000, à onze heures leur débâcle était complète, et, dès cette première rencontre, ils nous donnaient un témoignage de leur médiocre solidité. Leur corps était tellement étrillé qu'il ne se montra plus de la journée. Il

n'eût tenu qu'à Ducrot, en poursuivant son avantage, de commencer la bataille par l'anéantissement de la droite allemande. Au contraire, sur la gauche, les Prussiens, embusqués dans les vignes de Gunstett, firent subir en peu de temps de graves pertes à notre bataillon de chasseurs et à notre compagnie de zouaves.

Le centre, qui avait allumé l'incendie à droite et à gauche, allait-il persister dans l'immobilité à laquelle Walther l'avait ramené après avoir accompli sa reconnaissance? Le colonel von der Erch, chef de l'état-major du Ve corps, accouru aux avant-postes, attentif à la lutte entre Ducrot et les Bavarois, entre Lartigue et Bose, ne crut pas pouvoir rester inactif tandis qu'on se battait aux ailes. Animé du démon de l'offensive, il prend une initiative hardie, et, quoiqu'il fût entendu que ce jour-là il ne devait pas y avoir de bataille, il ordonne au Ve corps de s'engager. Son initiative est approuvée, d'abord par le commandant de la Xe division Schmidt et bientôt par le chef du corps, Kirchbach, accouru malgré sa récente blessure. Les troupes prennent leur formation de combat.

Ainsi la bataille s'était engagée à la droite et à la gauche allemandes parce que le signal en était parti du centre, et elle reprenait au centre, malgré la volonté des chefs de l'arrêter, parce qu'elle continuait à droite et à gauche. Dès lors, le feu crépite ou gronde tout le long de la Sauer, de Langensoultzbach à Gunstett. Et voilà comment, personne ne voulant se battre le 6 août, tout le monde est entraîné : à notre centre, Raoult contre Kirchbach ; à notre gauche, Ducrot contre Hartmann ; à notre droite, Lartigue contre Bose.

III

Au centre, Kirchbach pousse vivement son action : 84 bouches à feu sont postées des deux côtés de la route de Dieffenbach à Wœrth, se reliant aux 24 pièces de l'artillerie de la XXIe division ; de Gœrsdorff à Gunstett, 108 pièces se concentrent sur une ligne enveloppante, et de neuf heures et demie, avec une intensité croissante jusqu'à dix heures et demie, elles font converger leurs feux sur notre position. Mac Mahon leur oppose 48 bouches à feu de 4, qui, réparties sur notre front, la ligne enveloppée, ne peuvent fournir que des feux divergens. Les obus allemands

tombaient si pressés qu'ils eussent aussitôt réduit nos pièces au silence, si le sol détrempé n'en avait englouti un grand nombre, empêchant leur éclatement. Néanmoins, notre infériorité ne tarde pas à devenir sensible, et alors, ne nous entêtant pas dans une lutte disproportionnée, quoique nous n'eussions éprouvé que des pertes insignifiantes, notre feu d'artillerie cessa.

Assuré de la supériorité dans le combat d'artillerie à artillerie, Kirchbach voulut aussi triompher par l'infanterie qui, seule, achève la victoire. Il ordonna (10 heures) au général Walther (XXe brigade) de passer la Sauer, de s'emparer de Wœrth et des hauteurs voisines et de marcher sur Elsasshausen. Deux bataillons franchissent la Sauer à Wœrth, deux autres plus bas à Spachbach, quelques-uns sur une passerelle installée avec des madriers et des perches à houblon, quelques-uns à gué ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Ils s'élancent en avant. Ils sont reçus par la fraction de Raoult, répartie entre les routes de Frœschwiller et d'Elsasshausen, et par celle de la division Conseil-Dumesnil qui s'était rapprochée d'Elsasshausen. Mais l'impétuosité de l'attaque prussienne est telle qu'elle fait d'abord des progrès sérieux. Nos tirailleurs sont obligés de se replier sur leurs corps.

A ce moment, un officier apporte à Kirchbach l'ordre du Prince royal de ne pas accepter le combat et d'éviter ce qui pourrait en amener la reprise. Mais comment rappeler des troupes en la ferveur d'un commencement de succès? Ce succès ne se maintient pas. Notre 2e zouaves se porte en avant, se couche sous des vergers; le 3e bataillon du 36e se met à l'abri derrière une crête de terrain; les tirailleurs de la division Conseil-Dumesnil se portent sur le mamelon dit le Calvaire. Alors éclate l'écrasante supériorité de notre fusil comme venait naguère de se manifester celle du canon allemand. C'est la lutte entre le chassepot et le canon d'acier. Quand les Prussiens restaient au loin, leur artillerie nous écrasait, mais, dès que, nous ayant repoussés, ils se rapprochaient, franchissaient la Sauer, nos chassepots les foudroyaient. Revenaient-ils plus nombreux, ils étaient encore fauchés. Les zouaves se ruent sur ceux qui restent et, la baïonnette aux reins, les culbutent. Éperdus, ils s'enfuient dans les rues de Wœrth, se jettent dans les maisons, s'y barricadent; la fureur des zouaves s'accroît de l'impossibilité de les achever. Ceux qui ne s'étaient pas élancés vers les

hauteurs tentaient-ils de sortir des fossés et des haies derrière lesquelles ils s'abritent, ils paient cher leur tentative.

Kirchbach, qui n'avait pu se résoudre à interrompre le combat alors qu'il paraissait heureux, croit impossible de l'arrêter alors qu'il ne tourne pas bien. Égalant par sa bravoure d'esprit sa vaillance militaire, et donnant un rare exemple de spontanéité et de décision, il ne craignit pas de prendre sur lui la responsabilité de ne pas exécuter du tout l'ordre dont jusque-là il n'avait que retardé l'exécution. Malgré ce que lui mande le Prince royal, il s'acharne à la bataille. Il instruit le Prince du parti qu'il prend, le fait savoir à ses voisins de droite et de gauche, Hartmann et Bose, et à tous les deux il demande une coopération immédiate.

Ni l'un ni l'autre ne la lui accordent. Hartmann, qui essayait de se reformer à Langensoultzbach, répondit qu'il lui était difficile de reprendre la lutte qu'il avait été obligé d'interrompre : tout ce qu'il pouvait promettre, c'était d'arrêter ses troupes sur le mamelon boisé où elles tenaient encore et de reprendre l'action dès qu'elles seraient reposées et auraient reçu de Lembach la IIIe division. Bose, à Gunstett, ne fit pas une réponse plus encourageante : l'ordre du jour était de s'arrêter à la Sauer, et il n'était pas en situation d'aller au delà; le combat en train avec la droite de l'armée française traversait des alternatives de succès et de revers qui le laissaient très indécis.

Pendant que les envoyés de Kirchbach parlementaient à gauche et à droite, sa situation ne s'améliorait pas. Le Prince royal, qui, au bruit du canon et sur les avis reçus à son quartier général, gagnait Wœrth à bride abattue, lui envoya la recommandation, puisqu'il ne pouvait arrêter le combat, de se tenir sur la défensive jusqu'à ce que les autres troupes fussent en ligne. Recommandation superflue : le commandant du Ve corps y était bien contraint. Enfin, à force de renforts, et en arrivant à être trois contre un, après une mêlée effroyable, des retraites et des retours offensifs sanglans, il réussit à refouler les zouaves hors de Wœrth. Mais lorsqu'il veut à son tour s'élancer en avant et gravir les hauteurs, il est cruellement repoussé. Il adresse un nouvel appel à Hartmann et à Bose.

Les Bavarois n'étaient pas encore en état d'y satisfaire : le renfort attendu de Lembach n'était pas arrivé, et Hartmann prétendait avoir reçu l'ordre écrit de cesser le combat. Bose au

contraire accorde cette fois une coopération immédiate. Il accroît le nombre des bouches à feu en position sur le plateau de Gunstett de 24 à 72; il ordonne au général Schkopp (XIe-IVe brigade) de se porter en réserve derrière Gunstett. Schkopp fait mieux que de se porter sur Gunstett. Il a une idée lumineuse qui va changer de fond en comble l'allure du combat: il se rend compte que toutes les attaques auxquelles jusque-là on s'est borné contre la position de Mac Mahon, fussent-elles renforcées, resteront impuissantes comme elles ont été jusqu'à présent, tant qu'on ne l'abordera qu'en face. En débordant la droite française par un mouvement enveloppant, tandis que Kirchbach contiendra le centre, on fera tomber la résistance que jusque-là on n'a pu briser. De sa propre initiative, il décide d'entamer cette manœuvre, et il envoie un seul de ses régimens à Gunstett; avec l'autre il ébauche le mouvement enveloppant.

Bose, quoique blessé sur les hauteurs de Gunstett, survient. Schkopp lui explique sa manœuvre. Bose, frappé de sa justesse, la rend sienne et prend rapidement ses dispositions. Jusque-là, le XIe corps n'avait attaqué nos troupes que de front, par Spachbach et Gunstett; désormais, il va nous assaillir par trois côtés à la fois : par Spachbach, il abordera la partie orientale du Niederwald; par le moulin de Gunstett, il atteindra le Lansberg et la ferme de l'Albrechtshauserhof; par Dürrenbach, il s'emparera de Morsbronn et il atteindra le Niederwald.

Et voilà encore, entamée par une initiative à laquelle le commandement en chef est étranger, la manœuvre qui va décider d'une journée commencée par l'initiative de Kirchbach.

IV

Pour bien comprendre cette seconde partie du combat, qui décida de l'événement, figurez-vous, s'élevant du Sud au Nord, le long de la Sauer et de la route de Haguenau, se présentant de flanc au XIe corps, dominées par le canon de Gunstett, les positions suivantes échelonnées en quelque sorte les unes sur les autres. Au bas, Morsbronn; au-dessus, un plateau découvert, puis, sur la même ligne, le Lansberg allant finir dans la vallée de la Sauer; à l'Ouest, Eberbach et son ruisseau; au-dessus du Lansberg et d'Eberbach, le Niederwald; au Nord du

Niederwald une clairière; à quelques centaines de pas, un petit bois, puis un espace découvert, puis Elsasshausen, puis encore des pentes découvertes, puis Frœschwiller.

La première fraction de Bose, opérant par Spachbach, sur la lisière orientale du Niederwald, se heurte à la gauche de la division Lartigue, 3e zouaves, et à la droite de la division Conseil-Dumesnil. Les batteries de Gunstett écrasent notre troupe; vainement le colonel Morland du 21e essaie-t-il de faire taire l'artillerie ennemie par des feux au commandement: dès que ses compagnies dépassent la crête du terrain qui les abrite, elles perdent le sang-froid sous la grêle d'obus et de balles et se livrent à un feu à volonté des plus déréglés qui ne produit pas l'effet espéré. Les Prussiens ne cessent de gagner du terrain; les zouaves, ne pouvant plus tenir contre leur nombre toujours croissant, se retirent dans l'intérieur du bois.

La seconde fraction de Bose, qui débouche par le pont du moulin de Gunstett, était précédée de nombreux tirailleurs, qui, du premier élan, atteignaient jusqu'à la route de Haguenau. Là elle ne progresse plus que lentement. L'artillerie divisionnaire de Lartigue, changeant souvent de place, afin de se dérober aux batteries de Gunstett, lui fait quelque mal; mais elle est surtout éprouvée par des feux rapides à 500 mètres que, profitant du vaste champ de tir ménagé par la nature des pentes, les turcos exécutent des sommets. Cependant elle parvient à s'emparer des houblonnières qui couvrent la route de Morsbronn à Frœschwiller, en débouche et déborde le Lansberg. Les bâtimens de la ferme de l'Albrechtshäuserhof sont en feu; les chasseurs qui l'occupent, fusillés à petite portée, sont obligés de l'abandonner.

La troisième fraction de Bose, arrivant par Dürrenbach, avait obtenu des résultats plus décisifs. Sous le feu de notre artillerie établie sur le plateau qui domine Morsbronn, elle parvenait péniblement au pied des hauteurs; là elle rencontre notre 56e qui résiste de toutes ses forces. Mais, sur ce point comme sur les autres, quand un Prussien est tombé, deux surgissent. Le général Lacretelle, du haut du clocher de Morsbronn, reconnaît que le village, presque tourné, n'est plus tenable (300 hommes contre 5000); il ordonne au 2e bataillon des tirailleurs de l'évacuer. Morsbronn évacué, les Prussiens y entrent.

La lisière orientale du Niederwald, la hauteur du Lansberg et la ferme enlevées, Morsbronn pris, Lartigue est menacé à la

fois sur son front et sur son flanc ; il va être cerné, s'il ne se dérobe. Il envoie dire à Mac Mahon sa détresse : il ne peut plus arrêter le mouvement enveloppant de l'aile gauche de l'ennemi.

Mac Mahon, d'abord, s'était porté vers Ducrot, croyant qu'il allait être tourné par là. Après la retraite des Bavarois, il s'établit sur un mamelon à l'est d'Elsasshausen, au pied d'un grand noyer. De là, il ne découvrait qu'imparfaitement le champ de bataille ; il voyait la vallée de la Sauer et les hauteurs depuis Wœrth jusque Alte Mühle, mais notre aile droite était masquée à sa vue par le sommet du Calvaire et le secteur oriental du Niederwald. C'est là qu'entre neuf et dix heures, il reçoit la dépêche de Failly, annonçant le départ certain de Guyot de Lespart. Il suppose que cette division aura été mise en route peu après la dépêche : au commencement d'août, il fait jour de bonne heure; 24 kilomètres séparent Bitche de Reichshoffen, soit cinq heures et demie de marche, mettons six heures; la tête de la colonne arriverait donc vers dix heures du matin à Reichshoffen et une heure et demie après, à Frœschwiller. La confiance du maréchal alors est entière et il télégraphie à de Leusse : « Tout va bien, je vais pousser en avant. »

De Leusse venait à peine de lire cette dépêche qu'on lui en remet une de Seltz l'instruisant que la deuxième partie de l'armée allemande venait de passer le Rhin. Il avertit immédiatement le maréchal, qui reçoit, presque en même temps de Paris, une autre dépêche, déchiffrée sous le feu, confirmant cet avis. « Vous avez devant vous toute l'armée du Prince royal. »

Mac Mahon lit et ne se trouble point. Maintenant il voit, il touche le péril et son âme altière de soldat n'en est pas découragée. Il a pris son parti : Guyot de Lespart se rapproche; il l'attendra et résistera jusqu'à la dernière extrémité des forces humaines. Il charge un de ses aides de camp de répondre à Lartigue de tenir ferme, que la division Guyot de Lespart marche depuis le matin, qu'elle va arriver sur ses derrières, et en outre que la brigade de cuirassiers est avertie d'obtempérer à ses réquisitions, il recommande de ménager les munitions des mitrailleuses et s'en tient là.

Animés par l'espérance qu'on leur apporte, les officiers se répandent parmi les soldats, leur communiquent le message du chef et leur demandent de nouveaux efforts. Lartigue prépare la manœuvre, classique depuis la campagne de Napoléon en Italie :

il attaquera les Prussiens établis au Lansberg, à la ferme et sur la lisière du Niederwald ; il les refoulera vers la Sauer, puis, revenant rapidement en arrière, il se retournera vers les troupes de Schkopp maîtresses de Morsbronn, les rejettera hors du village ; mais, comme il ne peut lutter à la fois sur son front et sur son flanc, il faut, pendant qu'il sera aux prises avec les défenseurs du Lansberg et de la lisière du Niederwald, que quelqu'un protège son flanc contre ceux qui tiennent Morsbronn. Il demande ce service aux cuirassiers, et il envoie le colonel d'Andigné prier le général Duhesme d'ordonner une charge de la brigade Michel (1 heure).

Dès que les cuirassiers aperçoivent le colonel d'Andigné, ils devinent pourquoi il vient ; le cri de *Vive la France!* sort de toutes leurs poitrines, et au commandement de : Garde à vous ! la brigade se forme rapidement en bataille. Le général Duhesme, hors d'état de monter à cheval (il mourut peu de temps après), fait approcher le colonel et lui dit : « Au nom du ciel, dites au général Lartigue qu'il va commettre une folie et faire détruire inutilement mes cuirassiers. — Mon général, répond le colonel, le général n'a pas d'autre moyen de sauver les débris de sa division ; d'ailleurs, écoutez ces braves gens et dites s'ils consentiraient à revenir après avoir été témoins inactifs d'une pareille lutte. J'aime trop la cavalerie pour ne pas préférer pour elle ce qui va se passer à la douleur de n'avoir rien fait, et je n'éprouve qu'un regret, c'est de ne pouvoir charger avec eux. — Mes pauvres cuirassiers ! » répond le général en essuyant ses yeux d'un revers de main.

Lartigue n'avait demandé qu'un régiment, les deux veulent être de la partie. Ils se placent face au Sud, déployés sur deux lignes. Le 8e (colonel Guiot de la Rochère) s'avance le premier, ayant en tête le général Michel, le 9e (colonel Waternau) déborde par la droite le 8e. Deux escadrons du 6e lanciers (colonel Tripart) entraînés par leur ardeur, quoique n'ayant pas été requis, suivent la droite du 9e. Aucun terrain n'était plus impropre à l'action de la cavalerie. Quel résultat en attendre sur des pentes adoucies couvertes de vergers, de haies, coupées de vignes et de houblonnières, jonchées de grandes perches, de rangées d'arbres, de souches coupées, de fossés profonds, et qui assuraient à l'infanterie ennemie à la fois les arbres pour viser à coup sûr et le découvert pour viser loin ?

A l'apparition de ces magnifiques escadrons qui s'avancent sous la grêle des obus de Gunstett, imperturbables, les casques luisant au soleil pour la dernière fois, ébranlant la terre de leur galop, les Prussiens sont surpris et comme paralysés, le feu cesse; il y a un moment d'attente terrifiante. La brigade formée en colonne par pelotons ou escadrons charge avec furie; le plateau est balayé en un instant. Mais, par suite d'une erreur, au lieu de se retirer à droite pour tourner l'ennemi, elle s'abat à gauche, et l'abordant en face, descend comme un tourbillon à travers les houblonnières, vers Morsbronn. Les Prussiens, qui se sont ressaisis, ne se forment pas en carrés; ils se déploient en tirailleurs, à l'abri des houblonnières, ils visent à coup sûr les cuirassiers qui passent devant eux. On entend le tintement des balles sur les cuirasses, semblable à un choc de grêle sur des vitres; les deux tiers des chevaux tombent et roulent sur leurs cavaliers; ceux qui n'ont pas été blessés ou tués sautent sur le premier cheval à leur portée et, se plaçant à côté de ceux qui n'ont pas été démontés, se ruent à droite et à gauche de l'infanterie, renversent une partie d'une compagnie et essaient de revenir vers Eberbach en traversant Morsbronn de l'Est à l'Ouest. Dans le village comme à la sortie, ils sont poursuivis par un feu nourri. Ils vont toujours, mais, à chaque pas, quelqu'un tombe et leur nombre diminue. Ils s'enfuient, les uns vers Saverne, les autres à travers l'Eberbach, derrière notre droite.

Le 9e cuirassiers et le 6e lanciers furent plus éprouvés encore. Leur route avait été semée d'obstacles : les voilà immobilisés. Deux compagnies les criblent de leurs décharges. Les tirailleurs établis dans les vignes de chaque côté de la route les fusillent presque à bout portant: la colonne se change en une cohue d'hommes et de chevaux se heurtant, s'entassant les uns sur les autres. Cependant quelques cavaliers démontés écartent les obstacles et ceux qui ne sont pas déjà hors de combat essayent de s'échapper en traversant Morsbronn. Ils se lancent dans la rue qui s'ouvre devant eux. La rue est étroite, l'extrémité en est barrée, des tirailleurs sont postés aux fenêtres des maisons. Ils ne peuvent charger que des murs et ils restent là bloqués, cernés, on les abat comme des bêtes fauves dans un cirque. Le petit nombre de ceux qui réussissent à s'échapper descend en avalanche vers la plaine. Un régiment de hussards et l'infanterie venant de la Sauer les achèvent. N'échappe au désastre

qu'un petit nombre, parmi lesquel deux officiers, et autant de lanciers. Pauvres cuirassiers! Pauvres lanciers!

La brigade Michel avait laissé sur le terrain les deux tiers de son effectif et les lanciers les neuf dixièmes. Et à quoi bon? Pour rien, avait dit le général Duhesme. Pour quelque chose de pire, a dit le prince de Hohenlohe, pour faciliter les progrès qu'on comptait arrêter : « Un officier d'infanterie qui essuya la charge des cuirassiers, à Wœrth, me raconta qu'après une attaque malheureuse, notre infanterie descendait une côte en battant en retraite. Une grêle de projectiles lancés par les mitrailleuses et les chassepots l'atteignait sans relâche, et tous les hommes avaient le sentiment qu'ils n'atteindraient jamais la forêt qui s'étendait au bas de la colline et qui les eût abrités. Exténuée, résignée à la mort, toute cette infanterie gagnait lentement la forêt. Soudain le feu meurtrier cessa. Saisis d'étonnement, tous les hommes s'arrêtèrent pour voir qui les sauvait ainsi d'une mort certaine. Ils aperçurent alors les cuirassiers français qui, les chargeant, empêchaient leur propre infanterie et leur artillerie de tirer sur l'ennemi. Ces cuirassiers leur apparurent comme des sauveurs. Avec le plus grand calme, chaque homme, restant à l'endroit où il se trouvait, se mit à tirer sur ces cuirassiers qui succombèrent sous ce feu rapide (1). »

La débâcle de nos cavaliers rendit vains aussi les avantages éphémères que nous avions obtenus sur le Lansberg. Quelques groupes de zouaves, de turcos et d'hommes de divers régimens portés sur les hauteurs, les avaient reprises et étaient descendus sur les Prussiens qui, surpris, sans même essayer de résister, s'étaient enfuis vers la Sauer. Mais leur mouvement rétrograde avait dégagé les vues de l'artillerie de Gunstett : ne se trouvant plus masquée par ses propres troupes, elle avait recommencé son feu écrasant. Puis des troupes fraîches étaient accourues et, malgré la résistance foudroyante de nos mitrailleuses et de nos chassepots, le Lansberg avait été repris et gardé. La lisière méridionale du Niederwald n'allait pas tarder à subir le même sort. Les deux seules compagnies du 3e zouaves, non encore engagées, la défendirent jusqu'à la dernière extrémité par des feux rapides, mais elles ne purent empêcher les Prussiens d'approcher à cinquante pas. Elles lâchèrent pied et

(1) Hohenlohe.

se retirèrent à l'intérieur. La lisière Sud du Niederwald était perdue (1 h. 30).

V

Respirons un instant. Il est une heure. Le Prince royal, qui depuis neuf heures du matin entendait le canon de son quartier général de Soultz, était arrivé sur les hauteurs de Wœrth et avait pris la direction. En quel état trouve-t-il la bataille? L'attaque de flanc des Bavarois contre Ducrot a été repoussée, et ils n'ont plus envie de recommencer. Au centre et à gauche, le Ve et le XIe corps sont à cheval sur la Sauer, partie en deçà, partie au delà et le XIe corps, tout en soutenant l'attaque de front du Ve, poursuit pour son compte son mouvement enveloppant sur notre droite : il a pris Morsbronn et aborde le Niederwald.

Ainsi voilà une grande bataille qui s'est engagée spontanément à l'insu du général en chef et malgré lui, par l'initiative intelligente et courageuse des chefs en sous-ordre. C'est le chef de l'avant-garde, général Walther, qui a eu l'idée d'une reconnaissance offensive; c'est le chef de l'état-major du Ve corps, colonel von der Esch, qui a décidé la reprise de l'attaque au centre; c'est le commandant du Ve corps, Kirchbach, qui a définitivement converti la reconnaissance offensive en bataille; c'est le général Schkopp qui a conçu le mouvement décisif de la journée, l'attaque enveloppante contre notre droite qui va rendre efficace l'attaque contre notre centre jusque-là impuissante; enfin c'est le général Bose qui a ordonné l'exécution.

Puisque les subordonnés n'obéissaient pas au commandant en chef, il ne restait au commandant qu'à leur obéir. Le Prince royal ne se rend pas d'abord compte de l'ensemble de cette situation : il ne voit que le péril de Kirchbach. Blumenthal, son chef d'état-major, y pourvoit. Il appelle le Ier corps bavarois (Tann) vers la Sauer, de manière à établir la liaison entre le IIe corps bavarois et le Ve corps prussien. Il ordonne à Bose d'envoyer sa XXIe division à Wœrth; au corps Werder de se rapprocher de Gunstett. Pendant les deux ou trois heures nécessaires au resserrement de tous ces corps, Kirchbach devra différer ses attaques. Ces instructions ne furent exécutées qu'imparfaitement ou pas du tout. Les Wurtembergeois (Werder) se

rapprochèrent de Gunstett, mais Tann s'avança selon le mode bavarois, mollement; Kirchbach continua ses attaques et contre-attaques vers Wœrth; Bose n'envoya pas sa XXIe division; il ne ralentit pas son mouvement enveloppant, au contraire, il l'accéléra d'autant plus que la détresse de Lartigue devenait irrémédiable.

Lartigue avait employé ses dernières réserves jusqu'au dernier homme; Guyot de Lespart qu'on lui avait annoncé ne paraissait pas et de Morsbronn un bataillon de fusiliers et le 32e prussiens montaient vers Eberbach. S'il s'attarde sur le plateau, il va être capturé ou détruit. Il fait filer vers Reichshoffen le convoi de la division sous l'escorte de gendarmes et d'une compagnie du génie; il établit les batteries au-dessus de l'Eberbach et il fait sonner la retraite. Il lutte encore pour donner à ses tirailleurs, à ses chasseurs, à ses zouaves disséminés sur un large front, qui depuis cinq heures s'acharnent à défendre les pentes, le temps de rejoindre. Mais nos pertes en officiers sont si grandes qu'il est difficile de régulariser cette dernière résistance. A force de cris, de prières, de menaces, le colonel d'Andigné ramène au hameau d'Eberbach 5 à 600 hommes; mais, à bout de force et de munitions, la plupart lâchent pied promptement. L'artillerie est obligée de se replier, une batterie sur Gunderhoffen, les deux autres par le bois de Reichshoffen. Lartigue et Fraboulet de Kerléadec, le fusil à la main, entourés d'une poignée d'infatigables, tiennent toujours derrière les haies d'un petit verger. Les Allemands sont arrêtés quelque temps à soixante mètres par un feu très vif. Néanmoins il est évident qu'ils vont l'emporter. Notre dernier lancier d'escorte est tué; le général et son état-major s'arrachent de ce verger dont les branches hachées par les balles leur tombent dans les yeux; les zouaves battent en retraite en tiraillant; mais il ne peut plus être question de défendre aucune position : les hommes n'en peuvent plus et n'en veulent plus. Tout est en déroute de ce côté (2 h. 30).

Maître, par la possession de la ferme du Lansberg et de Morsbronn, de deux solides appuis sur la rive droite de la Sauer, Bose est en mesure de tenter un effort suprême contre le Niederwald dont il ne tient la lisière que du côté oriental. La lutte dans le Niederwald ne nous est plus possible. Le colonel Bocher, jugeant que son régiment, qui depuis le matin

combat en désespéré, va être détruit, fait sonner la retraite au clairon dans toutes les directions et ordonne de suivre le gros de la division sur Reichshoffen. Mais de nombreux isolés errans ne rejoignirent pas et, le combat général interrompu, une foule de petits combats partiels continuèrent sous le fourré. Si les feuilles déchiquetées, les branches brisées, les troncs labourés de ces arbres savaient parler, ils raconteraient des prodiges invraisemblables. Nos zouaves brûlent leur dernière cartouche et sont obligés de se rendre. Les Prussiens atteignent la lisière Nord, le Niederwald est perdu (2 h. 30). Le matin, 2 200 zouaves, 61 officiers y étaient entrés : 425 hommes, 21 officiers en sortirent. Sauf 300 prisonniers, les autres étaient tombés les armes à la main.

Bose veut maintenant s'emparer du Petit Bois. Des compagnies du 17e chasseurs et des hommes isolés des divisions Lartigue et Conseil-Dumesnil, embusqués sans chef, y tiennent en échec depuis onze heures les fractions du XIe corps venues du pont de Gunstett. Ils aperçoivent les Prussiens débouchant de la lisière Nord ; ils dirigent contre eux leur fusillade et les obligent à rétrograder. Mais ce n'est que pour un instant. Les batteries amenées de Gunstett s'établissent au Nord du Niederwald, couvrent de leurs obus Elsasshausen et toute notre position. Sous leur protection, l'infanterie prussienne sort en nombre toujours croissant du Niederwald ; le Petit Bois va être pris. Mac Mahon demande secours à Ducrot. Le général envoie le 96e de la brigade Wolff, colonel de Franchessin, et il ordonne au général Forgeot, commandant de l'artillerie du corps, de mettre en action, à l'Ouest d'Elsasshausen, les deux batteries de la division Bonnemain. Le colonel de Franchessin laisse un bataillon à Elsasshausen, en met un à la gauche du village et avec le troisième traverse le Petit Bois, marche droit au Niederwald, y rejette les Prussiens débandés. Mais dans le bois ceux-ci se rallient ; des survenans les épaulent et les ramènent au feu, le général Schkopp avance tambour battant. Le colonel de Franchessin a son cheval tué ; il est atteint lui-même d'une balle qui lui traverse le pied droit ; appuyé sur un sous-officier, il continue à diriger le combat ; une deuxième balle l'atteint au côté gauche, une troisième au côté droit, néanmoins il crie encore : En avant ! jusqu'à extinction de ses forces. Nos troupes plient, rétrogradent ; les Prussiens les suivent, entrent pêle-mêle dans

le Petit Bois avec ceux qui les avaient si durement arrêtés et s'en emparent.

VI

L'écran qui séparait Bose de Kirchbach était tombé, le Ve et le XIe corps s'aperçoivent et sont en état de réunir leur effort sur Elsasshausen et Frœschwiller qu'il reste à emporter. Kirchbach n'avait pas attendu que Bose vînt lui tendre la main; il avait voulu aller lui-même la lui prendre et il avait échauffé de plus en plus l'allure du combat. Il paraît ignorer qu'il existe une tactique défensive : c'est constamment une offensive éperdue, féroce, à laquelle répond notre offensive non moins fougueuse et acharnée ; toutes les deux se mesurent, s'abordent, se terrassent tour à tour. La nôtre est plus irrésistible en son premier élan, d'abord à cause de la qualité exceptionnelle des hommes, ensuite à cause de la supériorité de notre armement. Depuis qu'à la suite du combat d'artillerie à artillerie, les pièces de grande batterie ont été obligées de se taire pour ne pas tirer sur leurs propres troupes, notre artillerie, rendue maîtresse de ses mouvemens, a pu déployer aussi ses précieuses qualités; nos mitrailleuses surtout, employées en bonne situation, unissent leurs effets terrifians à ceux non moins terrifians de nos chassepots.

Mais l'offensive prussienne reprend ses avantages par un autre côté. Elle met le nombre à l'appui de sa hardiesse et supplée par lui à l'infériorité de son fusil à aiguille. L'offensive française puise en un réservoir qui se vide et ne se renouvelle pas ; celui de l'offensive prussienne aussitôt vidé est renouvelé. Telle est, en un mot, l'histoire dès divers engagemens du centre entre les Français et les Prussiens. Leur détail n'a aucun intérêt dès qu'on ne poursuit pas une étude technique. Toutes se déroulent de même sorte.

Kirchbach lance ses troupes sur les coteaux couverts de vignes qui s'abaissent vers Wœrth. A peine ébranlées, elle se disloquent, se dispersent en tirailleurs, gagnent rapidement du terrain. Mac Mahon, qui, depuis les progrès de Bose, a été obligé de se reporter dans le village d'Elsasshausen, ne perd pas de vue Kirchbach. Il envoie à sa rencontre une brigade, un régiment, des bataillons. Leurs chefs, général, commandans, mettent leur

képi au bout de leur épée et crient : En avant! Et le mot est à peine terminé que nos troupes, ne perdant pas leur temps à tirailler, se précipitent baïonnette au bout du fusil, au pas de course comme un tourbillon qui renverse, emporte tout ce qu'il rencontre devant lui. Les Prussiens déconcertés ne tiennent pas contre le choc; ils plient, rompent, fuient malgré les coups de pied et les coups de sabre dont leurs officiers les accablent pour les arrêter. Des hauteurs où ils étaient parvenus, ils dégringolent vers la Sauer, puis dans Wœrth. Là ils se reprennent : embusqués dans les maisons, les jardins, les fossés, les haies de la route de Haguenau, ils immobilisent d'abord ceux qui les poursuivent, puis, dès que des troupes fraîches les ont rejoints, deviennent assaillans, obligent à reculer nos troupes fatiguées de leurs avantages et se réinstallent dans les positions perdues. Mac Mahon leur envoie de nouveaux assaillans, qui, comme les précédens, repoussent d'abord, poursuivent, et sont ensuite à leur tour repoussés et poursuivis. C'est le sort des deux brigades de la division Conseil-Dumesnil, qui perd ses deux chefs, le colonel Champion, et le général Maire ; c'est le sort de la brigade L'Hérillier (division Raoult) dont le général est blessé ainsi que ses aides de camp. La division Conseil-Dumesnil disparaît enfin du combat comme l'avait fait la division Lartigue ; la brigade L'Hérillier se retire en désordre vers Elsasshausen.

Raoult, déjà serré de près par Kirchbach, va encore avoir sur ses bras les Bavarois. Ils se sont fait beaucoup prier avant d'entrer en ligne, et le Prince royal a été obligé de leur envoyer quatre officiers. Ils s'étaient décidés enfin à établir trois batteries vers Gœrsdorff, prolongeant la formidable ligne de l'artillerie allemande; de là ils jetaient des obus et allumaient des incendies à Frœschwiller. Leur division Stephan avait passé la Sauer (2 heures) sur le pont d'Alte Mühle et sur un autre improvisé avec des arbres, traversé en courant les mamelons boisés et les prairies basses qui séparent les deux cours d'eau, abordé le versant oriental des hauteurs de Frœschwiller par le chemin d'Alte Mühle. Raoult leur oppose le 2e tirailleurs de la brigade Lefebvre, commandant Suzzoni, soutenu par une batterie de mitrailleuses. Mais il ne servait de rien d'en coucher par terre ; d'autres survenaient toujours. Une nouvelle brigade bavaroise apparaît. Les turcos, sous les obus des batteries de Gœrsdorff

et sous le feu de l'infanterie bavaroise, toujours plus nombreuse, ne se tiennent debout, un contre quatre, que par une vertu héroïque dont Suzzoni leur donne l'exemple. Même lorsque leurs cartouches sont épuisées, ils demeurent en place baïonnette en avant, et les Bavarois ne s'aventurent pas sur le saillant Nord-Est du bois de Frœschwiller (2 h. 30).

Néanmoins, comme Mac Mahon n'a plus de soutiens à fournir, Kirchbach, malgré cet arrêt des Bavarois, est libre de prendre la main que lui tend Bose. Il veut en finir avec ces attaques qui l'épuisent depuis de si longues heures, et se rendre maître de ces hauteurs d'où tant de ses hommes sont revenus en débandade et qui lui en ont dévoré tant d'autres. Il parvient enfin à se rendre maître du Calvaire, trois fois pris, perdu, repris, et il fait venir en première ligne ce qui lui restait de troupes sur la gauche de la Sauer.

Cette fois encore, son espérance aurait été vaine si Bose n'avait achevé, en s'emparant d'Elsasshausen, de s'enfoncer dans notre flanc, déjà découvert par la mise hors de combat de Lartigue et de Conseil-Dumesnil. Bose se trouvait en situation très exposée, malgré la prise du Petit Bois achetée si cher. Les deux batteries de la division Bonnemain couvraient de projectiles et de mitraille la lisière Nord du Niederwald et le Petit Bois; deux bataillons du 96e et du 99e, des hommes de diverses compagnies dirigeaient contre lui un feu d'une telle violence, d'une telle efficacité qu'il fallait ou qu'il rétrogradât ou qu'il se décidât à de nouveaux sacrifices. Ces offensifs ne tergiversent jamais : il continuera à aller de l'avant coûte que coûte. Il fait fortifier sa ligne d'artillerie par celle de Kirchbach, installée sur le Calvaire. Elles mettent en feu Elsasshausen. Au signal de : *Tout le monde en avant!* tout ce qui, parmi les tirailleurs comme dans la seconde ligne, conserve un reste de vigueur se précipite sous les pas des officiers à travers l'espace découvert qui sépare le bois du village; les fractions voisines du Ve corps se joignent à eux. Le village est pris.

Cet effort terrible avait désorganisé le XIe corps. Sa XLIVe brigade seule conservait une formation régulière; toutes les autres, les bataillons eux-mêmes, étaient confondus; il n'y avait plus une réserve sérieuse. Les généraux Bose et Schachtmeyer, qui s'étaient portés sur la ligne des tirailleurs, purent à peine reconstituer en unités tactiques les bataillons et compagnies

première ligne. Lorsqu'ils y eurent à peu près réussi, ils rapprochèrent de Frœschwiller, jusqu'à près de dix-sept cents pas, l'artillerie qui venait d'incendier Elsasshausen et les batteries soit divisionnaires, soit de corps, qui n'avaient pas été employées déjà; ils poussent l'infanterie vers les mamelons qui limitent les prairies. Kirchbach, de son côté, ne ralentit pas sa furieuse poussée, il ne se contente pas de s'associer par son aile gauche aux efforts de Bose, il poursuit son mouvement vers notre front; il serre de près les débris de Raoult et les contraint à se replier vers Frœschwiller.

Le Prince royal de son observatoire voyait se dérouler toutes ces péripéties. Il ne doute plus de la victoire. Il a déjà donné l'ordre à la brigade et à la cavalerie wurtembergeoises de couper par le Grosserwald notre ligne de retraite vers Reichshoffen; il prescrit au corps bavarois de Tann de refouler notre gauche et de la déborder afin de la couper aussi de Reichshoffen par le Nord comme les Wurtembergeois devaient nous en couper par le Sud. Ainsi encerclé de toutes parts, Mac Mahon serait obligé de mettre bas les armes et les Prussiens obtiendraient à la première rencontre cette effroyable capitulation d'une armée entière que l'on devra attendre jusqu'à Sedan (3 heures).

VII

Maintenant, indomptable maréchal, de grâce retirez-vous, c'est assez! Tout est consommé. Votre droite n'existe plus; les deux divisions Lartigue et Conseil-Dumesnil ont disparu; votre centre, Raoult, est en lambeaux; votre gauche, Ducrot, déjà dégarnie, est rivée à la résistance contre les Bavarois. Allez-vous-en! vous ne pouvez plus rien. En regardant autour de vous, vous apercevrez encore la brigade de cuirassiers Bonnemain, la réserve d'artillerie, le régiment de tirailleurs algériens Pellé, quelques fractions des corps dissous; sur un signe, ils s'élanceront dans la fournaise. Ce signe ne le faites pas : ils seraient dévorés en quelques instans. Ordonnez sur-le-champ une retraite à laquelle vous allez être sûrement contraint. Elle ne sera peut-être encore qu'une débandade et non un écroulement; ne sacrifiez pas inutilement tant de vies si précieuses.

Mais Mac Mahon est toujours l'homme qui a dit sur le

bastion miné de Malakoff : *J'y suis, j'y reste*. Toute sa vie, il a ordonné : *En avant!* Il ne peut arracher de sa bouche le mot : *En arrière!* Il ne tient pas compte de ce qu'il a perdu, il ne voit que ce qu'on ne lui a point pris. Rien ne l'ébranle : il a vu tomber à ses côtés, frappé d'une balle au cœur, son chef d'état-major, le général Colson et Raymond de Vogüé, un de ses officiers; d'autres vont les suivre : il y est, il y reste, et, debout, impassible sous les obus et les balles, il s'offre lui-même au sacrifice qu'il demande aux autres. D'une ténacité invincible, vaillant jusqu'à la folie, il appelle successivement à la rescousse tout ce qui n'est pas encore couché à ses pieds sur la terre ensanglantée (3 à 4 heures). Sur les masses grondantes et compactes de la victoire prussienne qui montent vers lui de Wœrth et d'Elsasshausen, il lance ces débris à des intervalles tellement rapprochés qu'on peut à peine les distinguer. Ils obéissent avec une ardeur qui, dans cette heure de désespérance, devient surhumaine. Qui sait? ce dernier effort va peut-être permettre à Failly d'arriver!

A vous d'abord, les cuirassiers! puisque votre tâche en cette journée doit être encore le grandiose dévouement. La division Bonnemain, composée de quatre régimens, commandée par le général Girard, à la place de Bonnemain malade, avait été obligée de changer plusieurs fois de place pour se soustraire à l'action des projectiles : elle était en arrière d'Elsasshausen lorsque, à trois heures, alors que les masses prussiennes étaient en train de s'emparer de ce village, Mac Mahon vient lui-même lui porter l'ordre de charger dans la direction de Wœrth. Il les lance, puis les tient en haleine; deux escadrons du 4e régiment rétrogradent-ils, il leur crie : « Ce n'est pas là charger à fond! » d'autres se replient-ils désemparés, il demande à leur général s'il peut encore charger. Ils répondent immédiatement à son appel : ceux qui ne sont pas partis s'élancent, ceux qui ont été refoulés repartent et chargent de nouveau. Mais qui? des ennemis ébranlés? des ennemis qu'on voit? sur le corps desquels on tentera de passer? Non, de même que leurs frères de Morsbronn, ils chargent des fossés, des houblonnières, des arbres. Les braves gens ne se ménagent pas; les généraux Girard et de Brauer, les colonels de Vandœuvre, Billet, Rosetti déploient ce qu'il y a de plus irrésistible dans la bravoure superflue. Le colonel Billet se met successivement à la tête de chaque esca-

dron. Mais ou ils tombent dans des vergers bourrés de tirailleurs, ou ils s'arrêtent au bord d'un large fossé fortifié par des arbres coupés à cinq ou six pieds du sol; ou ils se heurtent à des canons invisibles qui ne se décèlent qu'en les couvrant d'obus et de mitraille. Leur passage est marqué par une longue traînée de morts et de blessés. Cette hécatombe n'a pas arrêté l'ennemi ; elle ne sert qu'à prouver ce qu'on n'avait pas à apprendre, que notre cavalerie savait bien charger à fond et bien mourir.

Enfin, le maréchal, quoique endurci aux émotions du champ de bataille, est touché. Il coupe court à cette funèbre chevauchée, et, au moment où le dernier régiment s'ébranle, il ordonne d'arrêter, non assez à temps cependant pour que le colonel de Lacarre n'ait la tête emportée par un obus. Qu'elles sont cruelles ces charges irréfléchies de la désespérance! Pauvres cuirassiers !

La division Bonnemain chargeait encore que les huit batteries de la réserve générale, sous le commandement du colonel Vassart, sur l'ordre du général Forgeot, s'établissent deux au Nord d'Elsasshausen, face au Sud, quatre sur la crête du terrain face à Wœrth, deux autres servant de liaison entre les deux groupes. Mais à peine avaient-elles tiré deux ou trois coups par pièce que les Prussiens, sans souci des décharges de mitraille à bout portant, s'élancent au milieu d'elles, abattant hommes et chevaux. Nos batteries ont à peine le temps de chercher leur sûreté en courant vers Reichshoffen, soit à travers le Grosser Wald, soit par la route de Frœschwiller. Elles n'ont pu, pas plus que les cuirassiers, ralentir la poussée déchaînée qui s'avance, comme la lave d'un volcan, vers Frœschwiller. Pauvres artilleurs!

Maintenant, c'est le tour du 1er régiment de tirailleurs et de quatre bataillons de la division Pellé, tenus en réserve à cause des pertes de Wissembourg. Son colonel, Morandy, reçoit l'ordre de le porter en avant. Les bataillons de Lanmerz, Sermensan, Coulanges, noms à ne jamais oublier, se rangent en bataille. Ce n'est pas une masse considérable, comme l'a dit la relation prussienne. Ils sont à peine 1 700 contre environ 15 000. Que leur importe! Le souffle de la tempête ne compte pas les fétus de paille, les grains de sable, les feuilles mortes qu'il va faire tournoyer. Ces 1 700 bondissent sur les 15 000 du

saut de la panthère; ils les secouent, les culbutent, les piétinent, les balaient sous ces couverts de bois dont ils croyaient n'avoir plus besoin. Nos turcos, déjà si glorieux à Wissembourg, se surpassent. Aidés par les 2e et 4e bataillons, ils reprennent les canons pris, il y a un instant. Mais le souffle le plus terrible s'épuise contre le roc, et c'est un roc énorme que cette masse dans laquelle un homme tué était à l'instant remplacé par un homme vivant, roc mouvant qui se déplaçait en avant et en arrière, et ne se déplaçait en arrière que pour prendre l'élan qui le transporterait au delà du terrain perdu. Deux batteries du XIe corps font halte et commencent un feu à mitraille. Les turcos courent sur les pièces; ils ne parviennent pas à s'approcher plus près que cent pas; les décharges de mitraille redoublent; les tirailleurs du Niederwald se reforment et recommencent leur feu. Les turcos ne rompent pas, eux ne sont pas balayés, ils sont submergés; ils ne reculent pas, même pour se donner de l'élan, ils restent attachés à la place qu'ils ont gagnée et qu'ils gardent encore par leurs corps étendus morts. 800 hommes, 27 officiers sont tombés. Pauvres, pauvres turcos! Ces combats de géans sont atroces et sublimes; ils déchirent l'âme et l'exaltent.

Ces derniers assauts avaient achevé d'exténuer, de désagréger, de surmener les Prussiens; presque plus de chefs; plus une unité tactique entière; plus de soutiens, une confusion complète, tout pêle-mêle. A chaque pas, s'accroissait le nombre des embusqués, c'est-à-dire de ceux qui se cachent derrière les buissons, les replis de terrain, et se dérobent au combat. Et cependant la tâche n'était pas terminée. Frœschwiller est là menaçant; il faut l'enlever. Et on se demande si cette cohue prussienne en aura la force.

Alors survient à ces bandes en désarroi un secours inespéré : la brigade wurtembergeoise Starkloff. Qui amenait là cette brigade, que le Prince royal avait envoyée sur Reichshoffen? Un de ces actes de désobéissance qu'on a appelés des actes d'initiative. Au fort de l'action autour d'Elsasshausen, les officiers prussiens alarmés avaient demandé aux Wurtembergeois de venir à leur aide, et leur général n'avait pas balancé à modifier l'ordre de marche donné par le prince. Reformant ses bataillons à mesure qu'ils débouchaient sur la rive droite de la Sauer, il les avait portés sur la ligne la plus courte à l'Est et à

l'Ouest d'Elsasshausen. Ce noyau, qui apportait sa force intacte aux bataillons las et émiettés, fut réparti entre les diverses fractions du front de bataille. En même temps, les sept batteries de Kirchbach, arrivées de Wœrth, s'intercalent dans l'artillerie du XIe corps à l'Est et à l'Ouest d'Elsasshausen et 84 bouches à feu grondent sur Frœschwiller.

VIII

Il est quatre heures. Ces collines d'ordinaire si riantes présentent le spectacle d'une horreur indicible. Elsasshausen est en feu : à Frœschwiller, les flammes montent déjà jusqu'au sommet de la tour de l'église, qui n'est plus qu'une fournaise ardente d'où il a fallu évacuer les blessés en hâte : les créneaux, palissademens, abris masqués par des branchages, s'écroulent dans l'embrasement général avec les maisons sur lesquelles on les avait pratiqués ; de toutes parts flambent avec fracas les métairies disséminées au milieu des vignes et des houblonnières ; à côté de fusils épars, d'affûts brisés, d'obus vides, des morts et des blessés, dont les plaintes ou les gémissemens s'unissent à la crépitation et au sifflement des armes et au grondement des 84 bouches à feu.

Dans ce cadre lugubre, deux tourbes confuses, désordonnées, haletantes, au milieu desquelles des obus font des sillons sanglans. L'une se rapproche de Frœschwiller, l'autre s'en éloigne. L'une, à ce dernier degré d'excitation furibonde qui naît de la fatigue surmenée, non seulement brave le péril, mais n'en a plus même conscience, court vers le village d'où s'élèvent parmi d'épais tourbillons de fumée des jets rougeâtres de flammes. L'autre, à cette plénitude d'effarement et de panique que crée le désespoir des longs efforts repoussés et des sacrifices héroïques inutiles, se précipite vers Reichshoffen où elle compte ne plus revoir, toujours renaissans, les bataillons innombrables devant lesquels elle fuit. Toutes deux brûlent d'arriver, l'une pour pousser les hurrahs du triomphe, l'autre pour ne pas les entendre et n'en être pas les trophées. Le tourbillonnement désordonné dans lequel les fractions des corps allemands, confondus et enchevêtrés, marchent sur Frœschwiller est difficile à rendre ; mais comment décrire l'affolement de la cohue, à toute minute accrue de nouveaux débris, hommes, voitures,

chevaux, qui marche au hasard sur Reichshoffen, sans qu'il n'y ait plus ni commandement, ni obéissance, dans toute la férocité égoïste du sauve-qui-peut?

Supposez qu'à ce moment un bruit de tambour se fasse entendre du côté de Reichshoffen, que Failly se montre avec ses trois divisions, sa réserve d'artillerie, sa cavalerie, que dans les profondeurs de cette masse qui s'en va la tête basse, hâtant le pas, circule le cri : « Failly est là ! » vous représentez-vous ce qui va se passer? Ces fuyards s'arrêtent, se retournent; ils sortent de leur défaite comme des morts ressuscités et recommencent une autre bataille. Et parmi les Allemands, à bout de souffle, réduits à l'état de bouillie humaine, quelle panique lorsque ce corps d'armée compact et dispos fondra sur eux! Quelle débâcle et quel désastre succédant à la victoire qu'ils croyaient tenir!

Mais Failly n'est point parti; il n'arrivera pas. Guyot de Lespart est parti, mais il est encore loin. Sa division s'est ébranlée, non à l'aube, comme le croyait Mac Mahon, pas même à six heures, mais seulement entre sept et demie et huit heures. Elle est en marche. Mais comment? Vous présumez qu'ils accourent au pas de course, qu'ils respirent à peine tant ils ont hâte d'être à la bataille? que la voix grondante du canon, qu'ils entendent depuis sept heures, est un appel plus pressant que quelques mots d'un télégramme? Vous ne faites pas de doute que, la route étant rude, étroite, encombrée de leurs bagages, ils ne laissent les bagages en arrière? Vous vous trompez. Ils se sont avancés avec une lenteur réglementaire; ils se sont arrêtés à prendre le café; ils ont fouillé consciencieusement chaque repli suspect où pouvait s'être glissé un uhlan, et non seulement au bord de la route, mais au loin. Officiers et soldats, excités par cet appel du canon, qui se prolongeait et devenait pathétique, avaient beau murmurer entre eux de tant de précautions déplacées, chaque fois qu'une reconnaissance, composée souvent de détachemens d'infanterie, fouillait à quelque distance, la colonne s'arrêtait pour attendre son retour, et un rapport rassurant qui permît de continuer sans risque. Depuis quinze jours, on avait tellement enseigné la pusillanimité de la défensive que le sang des plus braves, et certes le vaillant général Guyot de Lespart était de ceux-là, s'était glacé dans leurs veines. Le long du chemin de fer qu'ils

côtoyaient, marchaient des wagons à vide; on leur avait offert de les prendre : mais ils n'étaient pas pressés; ils ne supposaient pas les Prussiens assez indélicats pour nous battre avant qu'ils fussent en ligne. Ils pouvaient être arrivés en six heures; ébranlés à sept heures et demie, ils devraient donc être là à deux heures. Ils ne se montrent pas.

Aucun secours ne nous arrive, et, au contraire, notre aile droite, la seule encore résistante, est assaillie par les Bavarois qui sont entrés en scène (3 h. 30) d'une manière efficace, depuis que le Prussien Eyl, avec deux bataillons, s'était jeté de sa propre initiative dans leur combat. Ils se présentent à la fois par le bois de Frœschwiller, par la route de Alte Mühle, par le vallon de la Scierie, par le bois de Langensoultzbach. Dans toutes ces directions, ils rencontrent la résistance décousue, éparpillée, mais tenace, infatigable, des débris de Lefebvre, de Lhérillier, de Ducrot, de Pellé. Le 2e turcos surtout est prodigieux, et, dans la défense du bois de Frœschwiller, acquiert autant de gloire que les zouaves au Niederwald. Ils avaient fermé le chemin de Alte Mühle par une barricade formée de leurs havresacs; ils ne commençaient le feu que lorsque l'ennemi était à bonne portée; quand ils avaient mis par la fusillade l'hésitation et le désordre dans les rangs, ils se jetaient en avant à la baïonnette avec des hurlemens effroyables. Leur colonel, Suzzoni, allant, venant au milieu d'eux, les encourageait, disant : « Du calme! du calme! Ne tirez pas trop vite! ménagez vos cartouches. » Mais leur intrépide chef tombe (4 h. 15). Se sentant frappé à mort, il appelle un vieux sergent et lui dit : « Prends le drapeau, sauve-le. » Le vieux brave serre la main de son colonel, roule le drapeau autour de la hampe, appelle quatre de ses plus vaillans camarades et disparaît dans le bois avec le dépôt sacré. Cependant les cartouches s'épuisent, les groupes s'éclaircissent, et le vigoureux et intelligent lieutenant-colonel du 48e, Thomassin, combattant à côté des turcos, avec une intrépidité digne de ces enfans du soleil, est frappé et va rouler aux pieds de l'ennemi.

Les Bavarois, que leur nombre sans cesse grossi rend irrésistibles, font des progrès sérieux sur le plateau qui monte à Frœschwiller, et leur mouvement tournant vers le Nord se développe (4 h. 45). Ils obligent les batteries de Ducrot établies dans la partie basse du village à s'éloigner; ils nous

refoulent vers Frœschwiller et y entrent les premiers. Mac Mahon n'a plus à se demander s'il défendra son réduit maison par maison : il n'y a plus de maison tenable; il n'a plus à délibérer s'il prescrira la retraite : elle s'opère avec rage sans ses ordres. Sa gauche s'est effondrée comme sa droite et son centre. Il n'a désormais (4 heures) qu'un souci : limiter le désastre. Il va vers Ducrot qui avait encore cinq bataillons intacts et deux batteries; il le charge de couvrir la route de Reichshoffen.

IX

Entre la cohue allemande qui va en avant et la cohue française qui recule et que Ducrot protège de son mieux, il est un groupe devant lequel il faut s'arrêter avec une indicible admiration, avant de quitter ce lieu maudit, le groupe de la résistance à outrance, des indomptables qui continuent le combat, alors que Mac Mahon lui-même y a renoncé.

C'est la réserve d'artillerie : pour n'être pas enlevée, elle a été obligée de reculer, mais elle s'est reformée un peu plus loin; elle met en position quelques pièces de différentes batteries et tant qu'elle trouve des boîtes à mitraille dans les coffres, elle les épuise. C'est le 2e régiment de lanciers : il aperçoit deux batteries prussiennes en avant de la ligne de ses tirailleurs; il les charge. C'est la compagnie du génie, Gallois : on l'a postée en avant du village; elle n'en bouge pas et elle lutte. C'est surtout Raoult.

Le matin, il avait tout tenté pour qu'on ne s'engageât pas sur ce champ de bataille, maintenant on ne peut l'en arracher. Entouré de ce qui reste d'hommes de son incomparable division, il dispute chaque palme de terrain, et il se montre en quelque sorte victorieux de la défaite. Les Allemands sentent cruellement ses derniers coups. Bose est de nouveau blessé, et cette fois grièvement; un de ses lieutenans d'état-major tombe à ses côtés; le chef d'état-major de Stein a un cheval tué sous lui; beaucoup d'autres succombent et ne voient pas la victoire.

Est-il nécessaire, hélas! d'ajouter que ces exploits surhumains sont vains? La réserve d'artillerie est réduite à s'engouffrer à son tour dans l'entonnoir lugubre de la route; ses lanciers sont mitraillés et leur colonel, Poissonnier, est tué. La compagnie Gallois est contrainte de suivre le courant. Raoult seul

refuse de s'éloigner. Son cheval est tué. Il ordonne à son escorte de se retirer. Vainement le général Lhérillier, le commandant Victor Thiéry et ses officiers le pressent-ils; la division ne peut se passer de lui; les périls auxquels il s'expose ne serviront à rien. Il reste inflexible : « Allez, messieurs, prendre en mon nom toutes les mesures nécessaires pour sauver le plus grand nombre de ces braves gens. » Et comme ses officiers hésitent à lui obéir. — « Mais allez donc! allez donc! vous voyez bien qu'avec vos chevaux vous m'attirez des balles. » Il ne savait pas comment on quitte en vaincu un champ de bataille; il ne veut pas l'apprendre. Il préfère entrer dans l'ombre de la mort que de voir le soleil se lever de nouveau sur l'anéantissement de cette armée à laquelle il a donné tout son amour. Jusque-là, le feu l'a épargné, il l'obligera à l'atteindre. Il n'attend pas longtemps. Ses officiers l'avaient à peine quitté qu'un obus lui fracassait les jambes. Le chef de bataillon Duhousset l'aperçut étendu sur le dos au milieu de la route au moment où il allait être foulé aux pieds des chevaux, broyé par les roues des canons. Malgré l'ordre qu'il lui avait donné de l'abandonner, il le saisit sous les bras et le traîne à l'abri d'une maison.

Les Prussiens et les Wurtembergeois ne tardèrent pas à rejoindre les Bavarois par le Sud et par l'Est dans Frœschwiller; ils n'eurent pas à le conquérir rue par rue, maison par maison, comme l'ont raconté les Prussiens. On ne voyait plus au milieu des habitations fumantes que des isolés qui essayaient de fuir en lâchant leur dernier coup de fusil ou qui se constituaient prisonniers, des blessés qui imploraient des secours, des habitans sortis des caves gémissant devant les ruines de leurs demeures, des soldats allemands errant à la recherche de leurs régimens. Mac Mahon n'avait quitté le village que lorsque l'ennemi y pénétra.

Le Prince royal avait, dans une certaine mesure, dirigé la bataille à partir de une heure. De la position dominante qu'il occupait, « le spectacle lui avait paru grandiose, émouvant, surtout lorsque les métairies voisines de Wœrth prirent feu et qu'on distingua sur toute la ligne la fumée des obus (1). » Dès que tout fut terminé à Frœschwiller, il vint parcourir le champ de bataille, recevoir les acclamations des soldats, et leur porter

(1) Rapport.

ses saluts et ses remerciemens. Les musiques qui n'avaient pas pris part à l'action jouaient des airs de victoire qui couvraient le gémissement des blessés. Il aperçut le général de Kirchbach; il descendit de cheval et l'embrassa avec effusion. C'était juste: on lui devait de n'avoir pas renoncé à la bataille et de l'avoir poursuivie avec opiniâtreté malgré les désavantages du premier moment. Mais le véritable instrument de la victoire avait été le général Bose : il l'avait déterminée par son mouvement sur notre flanc droit. Sans l'impétuosité, le coup d'œil, la persistance avec lesquelles il l'exécuta, Kirchbach n'aurait pas réussi à enfoncer notre centre et à s'élever sur les hauteurs de Wœrth. Dans une lettre à sa mère, le Prince exprima les sentimens que lui avait inspirés cette cruelle journée : « ... L'action a été extrêmement chaude, et il n'a pas fallu moins que l'héroïsme de nos soldats, leur admirable endurance et leur moral énergique pour abattre ces autres héros qui composaient l'armée française... En face d'eux, les Français portés par une véritable furie, sans aucune conscience du danger, voulant vaincre ou périr, donnaient un spectacle digne des plus grandes épopées guerrières. » (8 août 1870.)

Le Prince ayant appris que Raoult était blessé et prisonnier, se rendit auprès de lui en visitant les siens, lui adressa de nobles paroles sur son malheur et se tournant vers le commandant Duhousset qui l'assistait : « Vous êtes libre, commandant ; je vais donner des ordres pour que le brave général soit transporté dans vos lignes; hâtez-vous de regagner Strasbourg ou Paris. » Il serra la main du général, et le quitta en le recommandant aux soins de son premier chirurgien. Raoult n'était pas en état de supporter un long trajet. On ne put pas le conduire plus loin qu'à l'ambulance de la comtesse de Leusse, au château de Reichshoffen. Il y fut l'objet de soins dévoués. Mais après une crise violente, il arracha le bandage qui maintenait ses compresses, et expira sans avoir proféré une plainte. Après quoi, le commandant Duhousset, qui avait si tendrement accompli son office de garde-malade, fut, malgré la parole du Prince royal, conduit en captivité.

Il nous manquait 20 000 hommes, 700 officiers. De ce nombre étaient 6 000 prisonniers et environ 4 200 hommes réfugiés à Strasbourg. En tout, 10 000 tués. Nous avions engagé 40 990 hommes et 131 bouches à feu.

Les Allemands avaient perdu 489 officiers, deux généraux, quinze colonels, 10 500 hommes. Ils en avaient mis en ligne 81 277.

X

Wœrth, nom à jamais lamentable, date funeste dans notre histoire militaire ! Même après Waterloo, dont on attribuait le désastre à l'inintelligence d'un des lieutenans de Napoléon, le renom de notre armée était demeuré intact, et depuis nos expéditions heureuses et les belles campagnes de Crimée et d'Italie, l'invincibilité de l'armée française paraissait une conviction internationale. A cette nouvelle : l'armée française a été vaincue, il y eut en Europe une véritable stupeur.

On a beaucoup recherché quelle a été la cause de cet effondrement inattendu. Est-elle dans les erreurs tactiques de Mac Mahon ? « Il n'est pas inutile de refaire, après l'événement, les plans de campagne et de comparer ce qui a été fait avec ce qui aurait pu être fait, afin d'inspirer de meilleures combinaisons dans les guerres futures. On instruit peut-être mieux en rappelant des fautes qu'en racontant des succès (1). » Il serait toutefois injuste de ne pas se rappeler, dans les jugemens portés sur les chefs d'armée, qu'un grand nombre de circonstances, éclaircies lorsque nous jugeons, étaient ignorées de ceux qui agissaient.

Aussi je ne me rangerai point parmi les tacticiens de l'écritoire qui, commodément assis devant une table sur laquelle sont étalées des cartes, connaissant au juste la position des moindres fractions combattantes, discutent, ergotent, prononcent *ex cathedra* et tranchent sur la conduite des héros, qui, au milieu du crépitement des balles, du sifflement des obus, ne sachant pas où sont les ennemis, ni même leurs propres troupes, sont obligés de prendre en un instant des partis d'où dépendent leur honneur, celui de leur pays, le salut ou la perte de milliers d'hommes. Je m'incline avec respect devant eux et je ne me permets pas de les condamner, de les poursuivre de mes vilaines sentences d'incapacité ou de négligence. Quand un général en chef, aussi versé que Mac Mahon dans l'expérience de la guerre,

(1) Marmont.

a adopté telle tactique dans une bataille, il est à supposer qu'il a eu raison de le faire, qu'on ne pouvait pas agir autrement et mieux, et il ne faut se risquer à le critiquer qu'avec prudence.

Les décisions stratégiques peuvent être examinées, discutées en pleine connaissance de cause, car elles sont constatées matériellement par des documens irréfragables, ordres du jour, télégrammes, lettres, dépêches. Au contraire, aucune certitude de ce genre n'est possible dans l'appréciation des mouvemens tactiques : on ne connaît jamais qu'approximativement les évolutions d'une mêlée; les heures sont plus ou moins problématiques ; les officiers qui donnent et reçoivent des coups ne s'arrêtent pas pour tirer leur montre et noter l'heure sur un carnet; ils s'en rapportent à leurs souvenirs, souvent confus, et sur les points principaux les témoignages sont contradictoires : celui qui agit dans le coin d'une bataille ne la voit jamais ce qu'elle fut en réalité. Fût-on d'accord, est-on davantage en mesure de se prononcer ? Tel parti a mal tourné, êtes-vous certain que le parti contraire n'eût pas produit des effets pires?

Il est généralement admis qu'au lieu de s'obstiner à alimenter le combat avec le centre, Mac Mahon aurait dû le ralentir et rejeter ses forces sur sa droite contre le mouvement tournant de Bose. L'eût-il tenté, est-il certain que Kirchbach ne lui aurait pas fait immédiatement payer, en le mordant au talon, l'imprudence de se dégarnir à son centre et qu'il n'eût pas été pris entre Bose et Kirchbach avant que Raoult et Ducrot, occupés avec les Bavarois, pussent venir à temps le dégager ? La tactique adoptée par Mac Mahon, de lutter, par des attaques sur le centre, contre le mouvement enveloppant sur sa droite, loin de prouver son ignorance de la grande guerre, est une preuve qu'il en connaissait bien les règles. En effet, on peut arrêter un mouvement enveloppant en le perçant sur un point quelconque de sa circonférence et en le prenant à revers aussi bien qu'en le brisant à son extrémité. Si Kirchbach avait été rejeté au delà de la Sauer par l'attaque persistante de Mac Mahon, il eût bien fallu que Bose, menacé à son tour d'être enveloppé et enlevé, se décidât à s'arrêter, puis à rétrograder.

Mais, dans cet ordre d'idées, Mac Mahon aurait dû poursuivre son attaque de front plus énergiquement en envoyant, dès le premier moment, toutes ses réserves au secours de Raoult et Conseil-Dumesnil. Il ne le fit point parce qu'il avait l'esprit

obstrué par cette idée, celle alors de tous les généraux, qu'une armée combattante est compromise, si elle n'a pas derrière elle une réserve à jeter dans la mêlée au dernier moment, soit pour achever la victoire, soit pour couvrir la retraite. Telle est, ce me semble, la véritable faute tactique de Mac Mahon. Je le dis timidement, car il faut toujours en fin de compte en revenir à l'observation du général Derrécagaix : « Seul, le chef d'une armée a qualité pour juger une situation aussi délicate. »

L'artillerie a eu certainement une part décisive dans le succès des Prussiens. Non pas, comme on l'a dit, que la nôtre fût méprisable : elle n'avait pas, il est vrai, la justesse et la portée de l'artillerie prussienne et elle était moins nombreuse, mais elle était plus mobile, d'une excellente qualité et très bien approvisionnée ; entre les mains de ses officiers, véritable élite, et de ses soldats, bien instruits, elle a produit des résultats appréciables quand on a su l'employer à propos. Dès qu'elle a renoncé aux combats d'artillerie à artillerie auxquels elle ne pouvait suffire et qu'elle s'est bornée à préparer ou à soutenir nos contre-attaques, elle a été remarquablement manœuvrière, « employant l'ordre dispersé, chaque batterie agissant pour son propre compte, prenant position ici ou là, rompant le combat à tel moment pour le reprendre à tel autre, se dérobant à tout instant, opérant enfin comme le ferait aujourd'hui une infanterie d'avant-garde très manœuvrière (1). » Elle eût été bien plus efficace si, dès le début et aux momens décisifs de la lutte, on avait jeté en avant, à côté des batteries divisionnaires, celles tenues en réserve pour couvrir une retraite, dont il était bien plus simple de prévenir la nécessité. Nos pertes n'ont pas été causées par la longue portée de l'obus prussien, mais par le feu à petite distance du fusil à aiguille par lequel les tirailleurs prussiens cachés derrière des abris abattaient les servans des pièces.

Les batteries prussiennes mises en position au début de la bataille au-dessus de Wœrth, ont certainement beaucoup gêné l'offensive de notre infanterie et arrêté ses contre-attaques, mais elles n'ont pas eu d'influence directe sur l'issue finale. Ce sont les batteries établies à Gunstett qui ont déterminé le succès prussien. Sans elles, Lartigue eût brisé le mouvement tournant

(1) Général Bonnal.

de Bose. Et si, en se déplaçant vers la lisière Nord du Niederwald, les batteries de Gunstett n'avaient pas donné un point d'appui formidable à l'infanterie prussienne en désarroi, le mouvement tournant se fût arrêté au pied d'Elsasshausen.

Dès lors, si tout d'abord nous avions fortement occupé Gunstett, nous aurions conjuré la véritable cause de notre perte. Qu'est-ce qui a empêché Mac Mahon de le faire? Est-ce son incapacité, comme on le dit? Pas du tout; c'est son impuissance. Ses troupes trop peu nombreuses n'étaient pas en mesure d'occuper tous les points de la position. Donnez-lui un corps d'armée de plus, la supériorité numérique des Prussiens est en partie annulée; Gunstett est occupé, le mouvement tournant des Bavarois n'est plus à redouter; nous ne pouvons être assaillis qu'en face par les ponts et la journée est gagnée.

Nous sommes conduits à constater ainsi la cause véritable de la défaite de Wœrth: l'insuffisance du nombre. Nous pouvions sans forfanterie nous considérer comme à nombre égal tant que nous n'étions que un contre un et demi; mais un contre deux, c'était au-dessus de nos forces. Les Allemands ne purent d'abord se persuader que leurs 81 277 hommes et leurs 300 bouches à feu eussent été tenus en échec toute une journée et souvent mis en alarmes par 40 990 hommes n'ayant que 131 bouches à feu. Leurs dépêches annonçaient que Mac Mahon avait été augmenté par des renforts le matin et pendant la bataille. « On les voyait, dit le premier rapport de guerre du Prince royal, arriver en chemin de fer. C'étaient des détachemens des corps Canrobert et Failly qui, à peine arrivés de Châlons, de Grenoble, d'Angoulême, étaient dirigés sur le champ de bataille. » Plût au ciel que les yeux de l'état-major prussien eussent bien vu! Si des renforts fussent arrivés avant et pendant la bataille, les Prussiens n'auraient pas chanté victoire ce soir-là.

Le douloureux est que cette supériorité du nombre, par laquelle nous avons été accablés, n'était pas fatale. Il n'eût tenu qu'à nous de la contre-balancer. Qui nous empêchait de ne pas laisser les trois corps de Mac Mahon, de Douay et de Failly répartis sur 230 kilomètres, et de les concentrer à telle distance qu'ils pussent se secourir? Ayant tout ce qui était nécessaire pour vaincre, nous n'avons pas su nous en servir. Ainsi, nous nous trouvons toujours ramenés à la cause réelle de nos désas-

tres : l'absence de direction et de coup d'œil vigilant. Quelles que soient les vallées éparses autour d'une haute montagne, on aperçoit, toujours les dominant, le même sommet immobile ; quelle que soit celle de nos batailles qu'on raconte, on est ramené toujours à Metz, à cette constante défaillance de toute vue, de toute volonté, de toute direction dans l'état-major général.

XI

Il est une faute cependant tout à fait personnelle à Mac Mahon, et dont l'état-major n'est nullement responsable. C'est d'avoir livré bataille dans des conditions d'infériorité numérique qui interdisaient de le faire. Depuis qu'on écrit sur l'art de la guerre, on a répété la maxime de Végèce : « Si l'ennemi est plus fort que lui, le chef doit éviter une affaire générale. » Napoléon a dit : « Une bataille ne doit pas se donner si l'on ne peut d'avance calculer sur soixante-dix chances en sa faveur et seulement lorsqu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer. » Les soixante-dix chances n'existaient pas et aucune chance à espérer ne s'entrevoyait.

Napoléon a encore dit qu'on ne doit pas livrer bataille avant d'avoir réuni le plus grand nombre de forces possible, car souvent la victoire dépend d'un seul bataillon. Nous avons déjà vu qu'un des articles principaux du plan de Moltke (et c'est ce qui explique les temporisations du Prince royal) était de n'agir que lorsque toutes les forces seraient réunies. Mac Mahon aurait donc dû s'en tenir à sa résolution du matin du 6 août et se retirer vers Lemberg ; il n'aurait dû penser qu'à s'accrocher aux rocs des Vosges, laisser l'escadron ennemi entrer dans Wœrth, sans discontinuer de plier bagage.

La bataille engagée à tort, j'incline encore à croire qu'il eût été bien inspiré, après la prise d'Elsasshausen, de ne pas lancer les cuirassiers, la réserve d'artillerie, le 1er tirailleurs algériens et d'ordonner la retraite, qui, encore à cette heure, grâce à l'appui que Ducrot pouvait prêter, n'aurait pas dégénéré en une débâcle aussi effroyable.

Voilà ce que ma raison me dicte, mais mon cœur ne s'y associe pas, et, malgré tout, le Mac Mahon de cette journée m'inspire une ardente admiration. Au moment où tant d'autres

vont nous perdre parce qu'ils n'oseront pas assez, exaltons le seul qui ait osé trop. Si tous dans l'armée française avaient eu cette nature de preux qui a fait commettre la sublime témérité de Wœrth, nous ne nous serions pas écroulés aussi bas. Au chef à l'âme et au corps indomptable, à la ténacité épique, associons dans la même dévotion ses lieutenans Lartigue, Conseil-Dumesnil, Champion, Maire, Lefebvre, Lhérillier, Pellé, Ducrot et surtout le triste et doux Raoult, cette personnification si pure de notre vieille armée, dont le désespoir avait tué le cœur avant que les obus l'eussent fracassé. Associons-leur ces colonels, ces officiers, qui, avec un dévouement inouï, se sont avancés à la tête des colonnes, le képi au bout de leurs épées et dont les noms rempliraient des pages entières, ces soldats, fantassins du centre, zouaves du Niederwald, turcos d'Elsasshausen, artilleurs de la réserve de Frœschwiller, ces géans de la lutte inégale qui se sont sacrifiés dans la fleur de leurs belles années, pour que l'honneur ne nous fût pas ravi et que nous ne devinssions pas la risée des peuples; associons-leur ces cuirassiers, ces lanciers qui sont allés à la mort sans illusion et aussi tranquillement que d'autres vont à une réjouissance. Grands et petits, aussi superbes de constance dans cette ruine de leur espérance militaire qu'ils l'avaient été dans leurs triomphes, « tombant sur les champs de bataille ensanglantés, en murmurant le mot de Patrie, comme une prière qui rend moins amère leur dernière heure et illumine d'un sourire d'espérance leur visage mourant (1). » Puisqu'ils ont été vaincus comme les Athéniens après Chéronée, nous ne graverons aucune inscription sur le monument que nous leur élèverons un jour aux lieux où ils ont combattu; nous y poserons un soldat gisant aux pieds de la Patrie qui le bénit.

La légende s'est déjà emparée de cette journée. Le souvenir du vaincu a effacé celui du vainqueur, et l'on a été obligé d'entourer d'une barrière le noyer sous lequel se tenait Mac Mahon pendant la bataille, afin d'empêcher qu'on ne le dépeçât tout entier en reliques.

Moi aussi, je suis venu au pied de l'arbre du héros. J'y ai passé de longs momens, en méditations et en prières. Quand je m'en éloignai, la nuit était devenue profonde; on n'entendait

(1) Le pasteur Wagner.

plus aucune rumeur même lointaine; les lampes du firmament pâlissaient sous le voile d'une brume légère. Il m'advint alors ce que Dante éprouva lors de son passage à travers le monde des trépassés. Je me trouvai au milieu d'ombres groupées autour de moi. Elles étaient sorties des tombes couvertes par l'herbe et marquées de croix de bois. L'une s'avança et me dit : « Salut, ami, quand notre Empereur nous a demandé de venger notre chère France outragée nous avons couru aux armes. Encore brisés par une nuit passée sous les rafales torrentielles de l'orage, nous avons lutté ici sans repos pendant un long temps avec la ténacité furibonde que donne le désir de vaincre. Nous ne nous sommes entassés inanimés les uns sur les autres que lorsque notre dernier souffle s'est éteint avec notre dernière cartouche. Mais des années se sont écoulées depuis ce jour. Parmi vous en est-il encore beaucoup qui se souviennent comme toi? — Votre mémoire, répondis-je, est vivante dans tous nos cœurs. Votre héroïsme est une de nos plus belles fiertés. Vous êtes toujours parmi nous présens, aimés, glorifiés. » Eux cependant, en m'écoutant, sanglotaient tout bas : « Qu'est-ce qui vous désespère ainsi? — Ami, répondirent-ils, depuis quarante ans nous n'avons pas encore trouvé le sommeil paisible du repos éternel; nous ne l'aurons que lorsque cette terre, sacrée par notre sang, sera redevenue française. » Et ils disparurent.

ÉMILE OLLIVIER.

STÉPHANIE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

V

Je me louais de n'avoir, en quinze jours, commis nul impair qui pût offenser ou inquiéter Thérèse, j'avais, sans allusions même, laissé Félix poursuivre le cours de sa bonne fortune chez l'amiral en dessinant Pauline, j'avais permis à Isabelle d'organiser un théâtre des champs dans le parc, pour la *garden-party* de la Pentecôte afin que la péronnelle pût déclamer en public, surtout j'avais soigneusement évité toute parole amicale à l'égard de Mlle Clermont, lorsque, avant-hier, elle fut appelée, par dépêche, auprès de son père plus malade, et, ce matin, un télégramme du pauvre homme me supplie d'accourir à son chevet. Je monterai dans l'express qui s'arrête à La Ferté vers dix heures et demie.

Comment annoncer mon voyage et sa cause? Mes sœurs m'accuseront de rejoindre, là-bas, Stéphanie, de livrer l'avenir de leurs enfans aux calculs de « cette vieille canaille. » Ainsi nomment-elles Clermont. A la rigueur, je pourrais fournir un prétexte. Elles l'éventeront; ce qui rendrait mon cas plus dramatique. De même, si je pars sans un mot, en ordonnant à Claude de les prévenir. Ce me serait facile. Ces dames se promènent en peignoir dans la splendeur du matin. Rivaux et

(1) *Copyright by* Adam, 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 1er avril.

complices, les jeunes gens courent en automobile, déjà, sur la route de Menin, avec l'espoir que Pauline les apercevra, quand ils s'arrêteront devant le cottage, sous couleur de prendre des nouvelles : l'amiral subit une crise hépatique. Il n'y a que les deux petites filles à qui je doive brûler la politesse. Elles répètent une scène de Marivaux devant la psyché de leur chambre. Isabelle instruit Juliette avec sévérité dans l'art de lier les phrases selon leur sens et l'entrain du discours. Le plus simple est de les avertir au moment de descendre. Elles renseigneront leurs mères. Il est neuf heures trois quarts. Vers dix heures et demie, je monterai dans l'express de Paris qui sera en gare de La Ferté.

Pourquoi suis-je content, et comme ivre ?... Parce que j'assisterai bientôt aux souffrances, aux angoisses de ce malheureux Clermont ? Parce qu'il essayera de m'emprunter quelque dix ou vingt louis ? Parce que j'espère...

Oui : j'espère qu'il m'appelle, en présence de sa fille, pour mettre, dans ma main, ces jeunes doigts un peu secs... et que je prendrai sans consentir à la réalité du symbole. J'ai téléphoné au chauffeur. J'ai appelé Ernest. Je lui ai commandé de garnir mon sac, à tout hasard, et de le porter dans la Panhard discrètement.

— Monsieur a-t-il donné les ordres à Maria ?

Nom d'une pomme ! J'oubliais Maria. Que va-t-elle penser si je quitte la maison, sans lui faire mes confidences ? Elle m'accusera nettement de courir à Stéphanie. Du reste peu m'importe :

— Maria sait ce qu'il faut. D'ailleurs, je rentrerai probablement ce soir.

La singulière chose tout de même ! Je suis maître ici. Je ne dépends de personne. Moi-même ai constitué ma fortune. Je ne suis ni stupide, ni vicieux. Et partir, à mon gré, dans l'intention de rendre visite à un vieil ami, de causer avec lui et sa fille : cela m'est interdit. Je dois dissimuler mon action, craindre Thérèse, Émilie, Isabelle,... et ma cuisinière... Quel crime vais-je commettre ?

Aucun. Cependant je sais bien que, si je parle franchement à mes sœurs, il me faudra subir une scène humiliante. Je plierai sous leur désapprobation. Parce que le soupçon de ce mariage les harcèle, il sied que je me cache et que je mente.

Eh bien! non! J'irai dans le parc. J'aborderai Thérèse et Émilie. Je leur annoncerai que j'ai reçu un télégramme, que je passerai quelques heures dans la villa où mon associé achève sa vie lamentable. Je le leur dirai.

Je n'ai pas le temps. Mes sœurs insinueront, discuteront, supplieront; et je manquerai le train. Jusqu'à cet Ernest qui cache sa tête dans mon sac pour sourire pendant qu'il plante les flacons dans leur gaine, qu'il case mes babouches entre mes chemises de nuit et ma robe de chambre. Voilà bien mes pastilles de Vichy, mon iodalose, et mes paquets de bicarbonate. C'est trop fort. Tout ce monde, sœurs, nièces, neveux, cuisinière et larbins, tout ce monde que j'héberge, que je nourris, que je gorge et que j'appointe, tout ce monde attente à ma liberté, la plus naturelle... Que suis-je donc? — Un imbécile.

— Ernest, voyons. Vous dormez... Fermez le sac, et descendez... Vous remettrez ces deux billets de cent francs à Maria pour les dépenses de la maison. Elle n'aura qu'à demander les ordres à Mme Huvelin... Je veux dire au revoir à ces demoiselles. Priez Louisette de les avertir.

Dieu, que ce pantalon va mal! Il marque le ventre. Que ne puis-je aller là-bas dans mon costume de chasse ou dans mon costume de cheval? J'aurais dû ne pas engraisser, m'astreindre à des régimes. Impossible. Dès que je réduis mes menus, je tombe malade. Tant pis. Les petites riront si elles veulent: je change de culotte; j'endosse ma jaquette neuve; et je noue ma cravate espagnole.

Mes nièces m'attendent dans le corridor.

— J'ai reçu un télégramme. Il faut que je déjeune à Paris. Excusez-moi auprès de vos mamans... hein? A ce soir. Je file... L'express ne m'attendrait pas.

— Tu continuerais en auto... propose Juliette.

— Pour crever mes pneus sur cette sale route?

Isabelle me dévisage, me toise, et se gausse:

— Si tu vas à Paris, tu pousseras bien jusqu'à Suresnes, oui, jusqu'à l'hôpital de M. Clermont. Embrasse Stéphanie pour moi.

— Et pour moi, mon oncle.

— Embrasse-la bien... répète la voix tout à coup rageuse et tremblante d'Isabelle... Et pour Félix aussi!

— Pour Félix aussi!

Les deux petites pestes s'esclaffent en me poursuivant par l'escalier; car je n'ai rien répondu qu'un rire.

Le chauffeur tourne sa manivelle vigoureusement. Ernest ouvre la portière. Il ne la referme pas. Voici Maria qui accourt essoufflée par une escalade au galop, depuis le sous-sol :

— Monsieur emporte une valise... Monsieur part... Monsieur.

— Oui, oui; au revoir, Maria. Je suis pressé.

— Monsieur... monsieur, pour sûr, va faire une bêtise !... Une bêtise... Je puis bien le dire à Monsieur...

L'auto démarre; et je laisse ma cuisinière qui se frotte les mains sur le tablier, en regardant, avec la stupéfaction du désespoir, mon essor magique par la cour de l'Est. J'ordonne ce détour plutôt que le chemin du parc.

Dans la voiture qui bourdonne à travers les pays gracieux de la Marne, les boqueteaux et les champs parés de vert tendre, je me rassérène. Qu'est-ce à dire ? A quoi riment cette fuite, cette peur des explications ? Tout ça pour cette moricaude, son front bosselé, sa peau de canard ! Ce qui m'amuse d'elle, je puis le garder aisément avec la secrétaire à douze cents francs. Alors ?

Dans ma grosse tête de zouave, solide assez, rien ne persiste qui soit net.

D'autre part, je n'entends pas céder aux injonctions de mes sœurs. J'entends qu'elles et mes neveux me respectent assez pour me laisser entièrement libre de mes actions. Ce raisonnement me semble juste. Enfin, quelque fâcheuse que soit la position des Reynart, on ne peut me demander cette abnégation de supprimer la présence de Stéphanie, agrément réel de mon existence, afin de leur garantir, sans risque possible, l'us et l'abus de ma fortune.

Mes héritiers deviennent féroces. Auraient-ils engagé ma succession déjà chez l'usurier ? Thérèse ni Reynart ne s'aviliraient ainsi; et, quant à ce fripon de Félix, personne ne lui prêterait un centime. Tout de même si je ne sortais mes défenses, ils me dépèceraient vivant. Ils chasseraient Mlle Clermont. Ils s'installeraient au château, avec leur musicien dont les théories et la fatuité m'exaspèrent. Tout cela au nom de la Jeunesse, de l'Art, de la Passion, de la Beauté. Merci bien ! Stéphanie est un symbole, le symbole de mon autorité persistante et régnante. Elle restera.

Elle restera.

J'en ai, sapristi, assez fait pour Thérèse. Chaque année, je l'héberge, elle et ses insupportables enfans, de juin à novembre. Cette fois-ci, je l'invite même à Pâques. Huit mois à mille francs, voilà le cadeau que j'offre à ces bohèmes. Pour récompense, ils veulent me réduire, de mon vivant, à l'état de simple caisse ouverte. Ah! les gaillards! Je refrénerai leur audace. Stéphanie restera.

Et quelle bêtise de craindre un mariage entre cette petite fille et ce monsieur mûr ! Passe encore pour Maria. L'office forge naturellement de ces suppositions. Mais Émilie! Elle sait bien qu'à Paris, j'ai gardé mes anciennes relations avec Arlette de Bolène et Sylvia Dor. Chez ces gracieuses divettes, je rencontre de jolies camarades. Il suffit que je paye leurs petites dettes par-ci, par-là. Elles me prodiguent leurs bonnes grâces ensuite. Comment ce petit squelette de Stéphanie séduirait-il un homme accoutumé de la sorte?

Ces réflexions de ma sagesse, je les ressasse de La Ferté à Paris dans mon wagon, de Paris à Suresnes dans l'auto de place. Bien que notre Société compte, au nombre de ses membres fondateurs, les chefs des maisons importantes, tous les notables de la parfumerie française et des industries connexes, nous n'avons pu réunir encore les capitaux nécessaires à la construction d'un immeuble fastueux qui pût abriter nos collègues âgés, malades, ou desservis par le sort. Nous louons, à Suresnes, une ancienne villa édifiée sous le Second Empire, par une émule de la Païva, et qui recevait là, dit-on, dans le mystère du lieu, un capitaine de lanciers, devenu général, au Mexique, puis ministre de la Guerre. Aujourd'hui, la demeure, entourée de hautes murailles aveugles, n'attire point l'attention sur la route poudreuse qui escalade le Mont-Valérien ; mais quand la porte étroite s'ouvre, on pénètre dans un jardin français, à jets d'eau et à parterres. Au bout des chemins courbes et blonds, la façade vous salue par ses mascarons imités de la Renaissance, entre des astragales de pierre, et des dauphins contournés.

Notre jeune docteur me reçoit dans le cabinet que j'ai moi-même doté de poufs en cuir, d'une bibliothèque en palissandre et d'un vieux secrétaire en thuya. Ce savant imberbe me le déclare d'abord : Clermont ne recouvrera pas l'usage de ses jambes, ni de son bras gauche. Toutefois, il peut vivre ainsi

quelques années. A la condition de ne pas fatiguer son système nerveux en le livrant à des inquiétudes, à des émotions, à des colères qui prolongent les insomnies, et chassent le calme réparateur. La crise est finie. Je saluerai un Clermont à peu près tranquille, d'ailleurs épuisé. Le docteur ajoute que la présence de Mlle Clermont fut salutaire au malade.

Au second étage, tandis que je halète un peu, l'infirmier nous introduit dans une chambre blanche et nue selon les prescriptions de l'hygiène. Clermont seul m'accueille de son lit. Il est hâve. Il parle précipitamment. Les bouclettes de crins gris qui s'avancent en pointe sur le front, et dégagent les tempes, laissent au pauvre homme un peu de son type Valois déparé cependant par la broussaille jaunâtre de la barbe. Une odeur fade émane de gestes unilatéraux. Ma déception est grande. Pas de Stéphanie. Je m'assieds sur la chaise à côté du lit, sans écouter les remerciemens du malheureux. Que lui dire? D'ailleurs il bavarde. Il a réfléchi pendant ces dernières semaines. Il s'affirme en état de prescrire, dans un laboratoire quelconque, les opérations nécessaires à une synthèse de vanilline et de thymol fixés par le musc, ce qui constituera un parfum excellent, avec une économie de trente-sept pour cent sur le coût des similaires. Aussi m'a-t-il prié de venir :

— C'est la dot de Stéphanie!... Je vous confie ça. Il y a plusieurs centaines de mille francs à gagner, rien qu'en réservant la primeur au Bon Marché, au Louvre... Qu'en pensez-vous, mon vieux?... Dimanche, je me fais transporter à l'usine. J'installe mes infirmités sur une chaise longue. De là je dirige les manipulations. Vous avez gardé Murot au laboratoire?... Bon. Avec lui je m'arrangerai toujours... Il faudra par exemple de la publicité, au lancement; mais la matière ne coûtera pas deux sous. Le verre : quinze. Les étiquettes : trois. Vingt sous de publicité par flacon; et nous vendons deux cinquante... Un vrai prix. Assez cher pour que ça n'ait pas l'air de la camelote infâme. Assez bon marché pour que la midinette se paye ça sur sa quinzaine... Nous vendrons un million de fioles en six mois. Trois cent mille de bénef, les commissions déduites... C'est moi qui vous le dis, mon vieux... Ça va?

— Oui.

— Chic... on va relancer des affaires ensemble. Ce que je suis content!

Clermont se tait un instant. Il baisse les paupières. Sa main droite pâle et maigre se crispe sur le drap. Il souffre.

Je regarde le docteur : il me demande à voix basse pendant que le malade se débat avec les infirmiers :

— Est-ce raisonnable ou non, ce qu'il dit là?

— A la rigueur, cela peut s'admettre; mais Clermont sait bien que les calculs de dosage ne peuvent se faire de tête. Tout est là : dans le dosage. Aussi l'invention n'a-t-elle que la valeur d'une pure hypothèse.

On heurte à la porte. Des petits coups secs et bien espacés. Stéphanie seule a pu cogner ainsi. Aucune émotion ne presse mon souffle. Je le constate. Je suis calme et très curieux de revoir, après quarante-huit heures, celle en l'honneur de qui mon existence se trouve bouleversée. Elle apparaîtra très différente de la gracieuse automate que je sais. Certainement. La voici, avec son air modeste et le sourire de sa large bouche. Elle me fait sa révérence. Elle s'approche à pas tendus, la pointe du soulier en dehors. J'ai presque envie de rire. Elle m'est comique. Ce front bosselé, cette coiffure aux coques si lisses qu'elles semblent artificielles, ce corsage étroit, comme de fer, cette jupe bouffante et ces chevilles minces appartiennent à quelque théâtre de genre. On jurerait qu'un maître de danse a réglé les neuf pas, le demi-tour, les deux pas, l'inclinaison vers le lit, le baiser académique posé sur le front du patient. Stéphanie arrange le col froissé de la chemise, et le cache avec un foulard dont elle croise les lignes régulièrement. Les deux paroles qu'elle scande pourraient être choisies comme exemples de grammaire. De ce mannequin je m'enticherais? A mon âge! Quelle drôle de supposition !

La morphine sournoisement injectée endort Clermont. Silencieuse, la petite aida l'opérateur. Une garde s'installe au chevet. Je reconnais en elle la veuve de mon ancien concurrent Boldieu quimanqua de me faire sauter en 1895, après l'accaparement du musc par leur syndicat. Comment a-t-il mangé ses trois millions? Notre assistance corporative a recueilli sa femme, placé les deux fils dans nos bureaux, la fille bossue au comptoir. Cette vieille, en pèlerine grise et en perruque desséchée, a jadis répondu qu'elle n'avait point à recevoir « les petites gens, » lorsque Huvelin sollicitait une invitation pour les Clermont et moi en 1896. Nous avions besoin d'être présentés au ministre du Com-

merce, ami de Boldieu, alors en pleine prospérité, fêtes et galas. J'ai l'envie brève de saluer cette arrogante personne, et de triompher à mon tour un peu. Je ne cède point à cette méchante pensée. Le mieux certainement est de ne point me nommer à cette femme, de la laisser là avec son roman mondain, ses chaussons rapiécés. Nous descendons.

.... Discret, le docteur nous abandonne dans le jardin, Stéphanie et moi. Il a ses affaires, certes. Elle a placé sur ses coques un chapeau de paille argentée, présent de Juliette Huvelin qui l'avait mis deux fois. Nous plaignons le malade en foulant le cailloutis des allées. Tout de suite la conversation se fait difficile. La friponne nourrit-elle l'arrière-pensée qui me gêne, et qui lui donnerait, alors, de la confusion. Pour savoir, j'esquisse des allusions à la solitude future de sa vie, à son caractère ferme, qui surmontera les difficultés certainement. Je tâche de lui tirer quelques confidences sur le destin qu'elle attend ou qu'elle se prépare. Rien.

Ce rien traduirait-il une diplomatie subtile? Stéphanie se garde-t-elle exprès de toute phrase, de toute exclamation imprudente; et avec cette rigueur de calcul? Comme la demoiselle serait dangereuse en ce cas! Son père a-t-il fait la leçon d'avance?

Perfide, j'évoque la figure, la gaieté de Félix Reynart. Stéphanie n'approuve ni ne désapprouve. Elle admet qu'il soit jovial. Elle le juge « brutal » aussi. Elle ose dire : « un peu mal élevé; » mais elle ajoute : « comme tous les garçons. »

Voici qui me concerne. Au soupçon que Félix a « brutalisé » cette petite fille dont il fut, quinze jours, au moins, le galant, je sens de la colère frémir en moi. Brutal, cela veut-il dire « trop entreprenant. » Une jeune personne chiffonnée par un rapin emploierait-elle un autre euphémisme? Stéphanie peut craindre que j'interprète mal une plainte franche, que je l'accuse ensuite de coquetterie, de mauvaises façons. Elle est assez femme déjà pour deviner qu'elle perdrait de son prestige en avouant l'audace de Félix.

Moi qui m'estimais, jusqu'à cet instant, si maître de moi! Me voilà furieux. Je me surprends à méditer le renvoi de Félix et des siens à Paris. Est-ce de la jalousie véritable? Est-ce simplement la juste indignation d'apprendre que ce bandit n'a pas respecté mon toit, ni cette enfant que j'ai prise sous ma protec-

tion? Je n'arrive point à démêler, dans mon âme, le superficiel du profond, le douteux du sincère. Admettons. J'ai la morsure de la jalousie au cœur. Je reconnais cette vieille ennemie, comme j'ai reconnu Mme Boldieu, tout à l'heure. Que j'ai souffert à vingt ans, pour Dosia, et à trente, pour Séraphine, et, à trente-cinq, pour Gilberte! Je me croyais enfin délivré. Cette petite à peau de canard va-t-elle renouveler ma torture? Non.

Je suis jaloux; mais je ne l'aime pas. Il m'agace qu'on la courtise; mais je ne ressens nu désir de serrer, contre mon cœur, ce drôle de petit squelette attifé. Je suis jaloux comme un chasseur l'est du chien favori qu'un ami emprunte, flatte, et emmène trop aisément. Lorsque l'amiral me demande Caro pour son ouverture en Champagne, cela m'exaspère de la même façon. Un mari qui n'aime plus sa femme tolère mal qu'un autre l'adore, fût-ce platoniquement. A cette jalousie la mienne s'apparente.

Stéphanie, d'ailleurs, n'élucide guère le problème. A mes questions insidieuses touchant Félix, elle satisfait avec une niaiserie peut-être feinte. Ou bien elle répète les mêmes réponses à la manière des simples qui savent uniquement les expressions claires et communes de leur sentiment, et qui ne se rappellent pas les mots capables de traduire les découvertes d'une analyse individuelle un peu aiguë. Car j'observe ma petite amie. Son intelligence certainement s'évertue. A quoi? A me contenter en découvrant sa vérité secrète? Ou bien à me dérober, de son mieux, cette vérité pour me confirmer dans mon opinion favorable, et garder ainsi l'avantage de ma bienveillance? Stéphanie flaire bien que j'espère une diatribe contre le peintre. D'autre part, elle craint que je ne répète à mon neveu, à sa mère, ces blâmes, et qu'ensuite, eux ne se vengent. Dès que la futée cite un défaut du polisson, elle se reprend, achève son couplet par un éloge intempestif. Tout à coup elle se décide à lui reprocher l'abus de la pipe, la puanteur du tabac, et même de l'haleine.

Là-dessus Stéphanie, singulièrement, insiste. A-t-elle lu, sur mon visage, le plaisir que cause cette expression de ses dégoûts? A-t-elle conscience d'avoir enfin déniché le genre de reproche qui, rapporté aux Reynart, les vexerait un peu, sans les transformer en ennemis terribles? Stéphanie ne ment plus. Elle confesse le mal de cœur qui l'afflige lorsque Félix lui parle dans la figure, comme il a coutume. Si propre et si nette,

en effet, comment Mlle Clermont supporterait-elle volontiers cela. Elle rit de sa délicatesse. Elle fait « pouah ! » en frissonnant avec une saccade brusque des épaules. Elle se plaint aussi de doigts que le fusain noircit, que les couleurs poissent. Et la voilà qui me persuade le plus adroitement du monde. Ou le plus naïvement? Jamais cette petite fille tirée à quatre épingles n'eut de caprice pour l'escogriffe. Elle s'en divertit comme d'un clown impudent et loustic. Ainsi d'ailleurs s'en amuse Pauline de Helgoët. Il est fort naturel qu'une pensionnaire se laisse égayer par un pitre d'atelier sans que, pour cela, elle l'adore. Où donc avais-je la tête?

Mon aise devient extrême soudain. Je me dilate, et je m'épanouis. Je suis très heureux dans ce jardin de mai où le jet d'eau s'irise en retombant au milieu du bassin. Je regarde Stéphanie. Elle me semble toute joie. Ses petits gestes mécaniques se suivent précipitamment. Elle se cambre, efface les épaules, réussit des mines imprévues et séduisantes au possible, sous le chapeau d'argent. J'ai, pour la première fois, envie de toucher cette joue bise, ce cou fragile, ces doigts longs aux ongles étroits, roidement taillés.

— Père a commandé qu'on nous servît le thé sur la terrasse. Je pense que cela doit être prêt. Si vous voulez bien venir par ici.

Elle gravit les marches devant moi entre deux buissons équarris. J'admire ce dos plat, cette élasticité d'un corps adolescent que les pas en pointe haussent tout d'une pièce. Stéphanie se retourne. Les promesses de la malice luisent en ces yeux bruns à l'ombre du large chapeau. Je lui souris avec tendresse, et dans l'espoir que sa jeune curiosité imaginera la vigueur de mon sentiment. Silène ne s'avance-t-il pas entouré de nymphes et de faunesses sur les bas-reliefs antiques?

Nous voici devant le prodigieux décor d'un Paris lointain émergeant du bois que borde la lumière du fleuve courbe. Mlle Clermont m'indique un siège auprès de la table qui nous séparera, face à face. Assis, nous nous regardons. La jeune fille ne baisse les yeux que par momens. Notre silence la gêne. Ses joues bises rougissent un peu. Elle se détourne pour appeler les servantes juste à la seconde où j'eusse pu la juger hardie.

Oublie-t-elle son père ? Une heure s'écoula depuis le commencement de notre promenade. Le pauvre Clermont a dû se

réveiller là-haut. Pourquoi Stéphanie n'y songe-t-elle pas? A supposer qu'elle le chérisse médiocrement, les convenances obligent de s'inquiéter. Perdrait-elle un peu la tête aussi parce qu'elle me sent ému? Bon! Je deviens idiot... Pourtant elle respecte son père. Sûrement. Que n'en parle-t-elle? Elle n'y songerait pas? C'est qu'elle me donne alors toute sa vie. A moins qu'elle ne soit excellente comédienne.

Jouerait-elle ce rôle que mes sœurs imaginent? Et mesurerait-elle, pour son avenir, l'importance de cet instant? A tel point qu'elle omettrait son devoir? A tel point qu'elle simulerait d'omettre son devoir?

Stéphanie vient d'effacer toute ma jalousie. Par hasard? Ou par une adresse qui sut prendre le masque du hasard? Non. L'enfant est si jeune... Hé! Clermont a pu la seriner. Sans doute la confesse-t-il. Alors? Si l'histoire du tabac et du dégoût traduit une habileté, Stéphanie souhaite que je la demande en mariage. Rien ne lui répugne trop en moi. Cette fille gracieuse et docile se dévouerait. Les cils de ces yeux se baisseraient sous mes lèvres comme ils se baissent maintenant.

De ma grosse tête que pense cette fluette personne? Alternativement elle m'examine, et se tourne vers ce Paris grisâtre, immense, étendu dans les bois avec un dôme d'or au cœur, avec ce donjon de fer au flanc. Calcule-t-elle que, pour briller là-bas, il lui faudra subir ceci?

Qu'elle serait divertissante, sa surprise, la semaine où je la comblerais, cette enfant, où je la verrais se travestir de mille façons prestigieuses chez les couturiers, les lingères, les orfèvres? Ses petites manières empruntées, classiques me raviraient. Sa joie me donnerait un spectacle divers et chatoyant. Une fois déjà, je connus ce plaisir. Une bouquetière rencontrée sur le boulevard, je l'ai, en quatre heures, pourvue de toilettes confectionnées, de bas en soie, de jupons multicolores; je l'ai munie d'un mobilier à l'hôtel des ventes; je l'ai conduite dans le restaurant le plus féerique; je l'ai installée en robe ouverte dans une loge de l'Opéra. Le même après-midi, cette gamine, sous mes yeux, passa de l'extrême misère à l'opulence fastueuse. Le spectacle de ce délire me demeure parmi les sept ou huit impressions que l'on rappelle, en sa mémoire, au temps de l'ennui. Il serait agréable, certes, d'augmenter le trésor de tels souvenirs, avant la fin. Cette fille distinguée, bien mieux

que la bouquetière, m'enchantera par l'aspect de ses plaisirs et la diversité de ses attitudes. Je la prévois raide, sérieuse dans la Panhard doublée à neuf, devant les orchidées qui tremblent sur le tube de cristal et de vermeil, sur la cantine de maroquin aux bibelots de vermeil. Rien n'est beau comme la joie de la jeunesse. La contemplerai-je?

Me voilà tellement ému que je ne puis répondre à ce que Mlle Clermont dit de vague et d'insignifiant, heureuse elle-même. Il faut que j'ôte de la table ma main encore blanche et noble, ma foi; mais qui trépide. Stéphanie au front bosselé, à la grande bouche pâle, si tu prononçais maintenant le mot décisif, devines-tu que je te mettrais en possession de la vie agréable? Cependant, tu n'es qu'une petite nymphe maigre et noiraude, avec des yeux chargés d'inquiétude, et une mine timide. Aussi hâte-toi. Profite de ma folie passagère... Allons... Parle... Dans une seconde, il sera trop tard. J'aurai recouvré ma sagesse...

... Je ne sais quelle force de la nature a soulevé, en moi, le cœur, les poumons, l'âge, tout l'être physique et intellectuel que revêt la chair épaisse de ma poitrine et ce costume de drap gris. Je suis au bout de cet essor maintenant. L'influence extérieure se retire de moi. L'ironie plisse à nouveau les commissures de mes lèvres. Je me moque de mon vœu. Passez, petite fille, ce n'est plus l'instant de me séduire, puis de me décevoir. Apparemment vous ne l'avez pas voulu. Ce monsieur affable, poussif un peu, habillé parfaitement, vous ne l'avez pas jugé conforme à l'idéal de votre adolescence. Parbleu. Et que m'importe?...

Mlle Clermont range mieux les tasses, la théière et le pot que les servantes déposèrent entre nous. Elle réfléchit en agissant, méticuleuse et didactique :

— Vous ne fumez pas, vous. Quelle chance pour moi!

Chose bizarre : Stéphanie a compris mon recul. Elle tente un rapprochement. Lui demanderai-je pourquoi c'est une chance cela? Et pour elle? Ce l'obligerait à se découvrir, à prononcer son espoir de rester longtemps au château. Quelque mot, peut-être, échappera qui nous lierait alors.

J'hésite.

La sagesse de ma race l'emporte sur la volonté de mon individu.

Je suis redevenu l'esclave de nos morts et des coutumes. Je n'ouvrirai pas le chemin à une folle destinée. Aussi je me contente d'expliquer l'interdiction des médecins lors de ma neurasthénie et de mes vertiges, guéris à présent.

— Vous êtes si vigoureux. Je ne vous ai jamais vu fatigué. Non. Au contraire, vos neveux, quand ils rentrent d'une promenade, même dans le parc, tombent anéantis sur les fauteuils. Ils se plaignent. Ils sont glacés s'il pleut. Ils meurent de soif s'il fait beau. Cet automne qui fut chaud, et cet hiver qui fut rigoureux, chaque jour, vous avez parcouru, en chassant, des kilomètres et des kilomètres. Vous reveniez alerte. Vous poursuiviez les chiens. Vous jouiez avec les plus actifs. Vous ne demandiez pas à boire les jours de grand soleil. Vous ne vous approchiez pas du feu les jours de forte gelée. Vous ressemblez à ces statues de dieux robustes qui sont dans le parc. Vous êtes de marbre comme elles, sous les intempéries.

— Hé, hé ! je souffle un peu.

— Vous croyez cela. C'est de la coquetterie. Vous cherchez le compliment.

Gentille, et sa large bouche en sourire, elle lève l'index qui menace. Après tout ceci, je serais enclin à m'imaginer que Stéphanie tente une déclaration. Me comparer à mes neveux, c'est une habile flatterie, certes. Toutefois l'intonation n'est guère chaleureuse. Si les regards ne se dérobaient tant, je tiendrais ce couplet pour une simple politesse; mais il y a plus. La confusion de la jeune fille n'est pas douteuse. Des mots comme « intempéries » furent choisis à l'avance. Tout cela résulte d'une préparation, d'une tactique. On me cerne. On m'assiège.

Siérait-il de dire : « on me berne? »

Chère enfant, instruite par la détresse des tiens, essayerais-tu vraiment d'échanger ta jeunesse? Chercherais-tu à conclure le mariage de convenances que ton père indique comme la sauvegarde de ton avenir? Tu t'appliques à surveiller l'ébullition de cette eau, afin de me prouver ton expérience de ménagère. Tu excuses le retard de ton invité, le docteur, au moyen de phrases exemplaires, afin de m'édifier sur ta bonne éducation et sur la maîtrise avec laquelle tu jouerais un rôle de châtelaine accueillante. Et cela si discrètement que je retombe aussitôt dans l'hésitation : rien de ce que j'échafaude en mon esprit n'est en le tien; tu rêves simplement d'épouser un

Félix drôle, un Robert élégant, et de l'aimer dans les bois de Juin, en fredonnant, sans souci de ta pauvre robe, de ta chaussure fanée... Je ne sais rien de toi que l'aspect de ton énigme.

... Le docteur nous annonce qu'on va transporter ici Clermont. Il veut prendre le thé avec nous. Il se trouve gaillard; et, comme cet effort lui nuira moins que la contrariété de ne pas l'accomplir, notre docteur a permis. Clermont désire que sa toilette soit au point. Il prie sa fille de l'aider. Preste, elle se lève. Son pas de cigogne l'éloigne. Je me félicite de ce répit sentimental.

Ma lassitude est extraordinaire, soudaine. Mon crâne se fendille, semble-t-il. J'ai peine à suivre le raisonnement du docteur sur la distinction entre la parésie et la paralysie, sur les divers tentacules du neurone. Le jeune savant s'aperçoit de ma distraction. Alors il m'invite à jouir du panorama qui s'orne mieux de nuances changeantes au déclin du soleil. En effet, la ville se transfigure à miracle.

Pendant que nous contemplons, mes idées se reposent. Mon émoi se calme. Je suis décidé à ne rien apprendre de Stéphanie, de son énigme. L'énigme, après tout, naquit d'un ragot de cuisinière exagéré par les craintes de mes héritiers pauvres. Et je me lève tout rasséréné pour courir à la rencontre de Clermont qu'un infirmier pousse dans un fauteuil à roues. Je complimente le malade sur sa mine. Il s'est brusquement ragaillardi. Je reconnais mon Clermont d'autrefois et sa tête d'Henri IV bien encadrée par la barbe que le peigne lissa. Sous le macferlane et le plaid, si le bras, si la jambe gauche demeurent invisibles, la main droite gesticule, s'élève, s'abaisse, montre, et menace, selon les rapides successions des paroles. Stéphanie derrière s'avance, les mains croisées contre son petit ventre, au-dessous du busc. Bizarrement, elle n'est plus rien que ma secrétaire, l'employée insignifiante et docile. Qu'elle pince le sucre, verse le thé, mesure la crème ou le rhum dans les tasses, qu'elle coiffe la théière de la mitre, qu'elle se tienne droite et sage ensuite, Stéphanie ne m'est plus rien.

Clermont m'intéresse davantage. Son éloquence d'autrefois, son optimisme extraordinaire stimulent de nouveau mon inertie. Je crois presque à son mélange, et au prix de revient qu'il calcule. A chacune de mes objections il trouve la riposte

immédiate. Il l'appuie de chiffres et de formules. Cette prodigieuse mémoire retient tout des lectures. Clermont n'ignore pas ce que la Havane absorbe de vetyver, et Rotterdam de Sherry-blossom. Il sait le navire allemand qui transportera nos caisses au moindre prix dans les ports arabes, hindous, chinois et japonais. Le docteur écoute bouche bée. Son paralytique le stupéfie. N'était le souci de régler la douche sur l'échine de trois patiens, notre praticien demeurerait là séduit, instruit, ébloui.

Clermont a continué longtemps. Quand il a pensé m'avoir convaincu, il s'est écrié :

— Tout cela, c'est pour Stéphanie... C'est la dot de Stéphanie. Vous comprenez, mon cher, cette petite, je ne veux pas la laisser au monde seule et dépouillée. Avant que je disparaisse, j'entends la voir calée dans la vie. Regardez-moi cette demoiselle. Elle grandit. Elle se fait. Quels cils elle a ! Et toute la distinction de ma mère qui était née de Bronceleau. Cette famille fut alliée aux Bourbon-Chandos dès le début du XVIIIe siècle. Stéphanie a toute la distinction d'une Bronceleau, et la bouche un peu grande des Bourbon-Chandos. Il en existe un à Versailles. Portrait en buste par Nattier. C'est la bouche même de Stéphanie. Allez voir ça... Eh bien ? Elle vous rend des services, hein ! dans votre château ? C'est une comptable de premier ordre, vous savez. Elle a toutes les qualités de l'administrateur. Ça l'intéresse, l'administration. Ce sera une maîtresse femme. Ne rougis pas, Stéphanie. Ne proteste pas. Je dis la pure vérité... Je me connais en hommes et en femmes. Demande à ton patron... Quand un quidam lui proposait une affaire dans le temps, il m'envoyait d'abord le susdit dans mon bureau. Et après il m'interrogeait : « Qu'en pensez-vous, Clermont ? Sale tête, hein ? Rien à faire ? » Tu m'entends. Écoute ça ! J'avais seulement froncé le sourcil. Nous étions d'accord. Je lui affirme qu'aujourd'hui nous sommes aussi d'accord. Je lui affirme que Mlle Clermont dirigera son intérieur à merveille. A merveille !... Eût-elle des millions à placer et à surveiller. Des millions. La pauvre petite ! Il suffit que je rate mon expérience, le mois prochain, à l'usine, et je lui laisse juste les yeux pour pleurer. N'aie pas peur, Stéphanie ! Ça ne ratera pas. Je te le promets, ma petite fille. Ça ne ratera pas.

Clermont étend la main vers Paris. Il jure sur la capitale,

solennellement, la tête en profil, les yeux au ciel... Puis il se rencogne dans son fauteuil à roues, et boit une gorgée de ce thé brûlant que sa fille lui versa... Moi, j'attends la suite du discours. Clermont ne parle pas au hasard. Il met en scène Stéphanie; c'est afin de lui souffler un rôle. Énigme en chapeau d'argent, la jeune personne ne semble ni troublée ni craintive. Elle ne paraît pas concevoir une relation entre sa conduite au château, ses flatteries de naguère et le langage paternel de l'instant. La voici rassise, le dos droit, et les mains actives sur une dentelle que le crochet d'ivoire allonge.

— J'ai pensé à une chose... énonce Clermont... Vous avez gardé des relations avec tous nos confrères, ceux qui sont arrivés, ceux à qui la fortune a souri, puisque vous avez pu les réunir dans votre syndicat exportateur. Vous n'en voyez pas un,... veuf... ou célibataire,... près d'atteindre l'âge que la solitude attriste? Quand on ne court plus derrière les illusions, on aime bien que l'ange du foyer paraisse, qu'il veille aux mille choses de la maison, qu'il régente les domestiques, qu'il exige de la propreté, des soins, des attentions. On aime, si l'on tombe malade, avoir, près de soi, une amie réelle qui ne se trompe pas de fiole en administrant les potions. Ainsi, quand je me suis senti mal avant-hier, j'ai vite télégraphié à Stéphanie. Certainement j'ai toute confiance dans le docteur qui est un charmant garçon. L'infirmier ne m'oublie que de temps en temps. La garde est maussade; mais elle ne s'endort pas quand la fièvre m'agite. Cependant je préfère que Stéphanie soit là. Je vous remercie infiniment de lui avoir permis cette présence à mon chevet. Je vous la renverrai bientôt... Elle me manquera; mais enfin il faut qu'elle accomplisse régulièrement ses fonctions. Elle me manquera... Elle manquerait à tout autre, je crois, qui se serait ainsi confié, quelque temps, à sa sollicitude... Cet autre, écoutez-moi bien, vous devriez, vous, le trouver. Oui. Vous devriez le trouver. Ce serait le mariage de la jeunesse enjouée, élégante, consciente de ses devoirs, avec l'expérience indulgente et généreuse. Stéphanie est une fille raisonnable. Élevée à l'école du malheur, elle a chassé les illusions stupides et romanesques. Elle n'ignore pas qu'avant tout, une situation sociale est indispensable à notre liberté, à notre dignité. Sa reconnaissance serait incommensurable... pour celui qui lui promettra cette situation, en me demandant sa main. N'est-ce pas, Stéphanie?

Malgré l'ombre qui commence à s'épaissir, je m'aperçois des fautes commises, coup sur coup, par la dentellière. Déjà elle a détruit trois fleurons de son ouvrage. Elle tourne vers nous son visage très pâle.

— Personne... murmure-t-elle... ne voudra de moi...

— Oh! mademoiselle,... protesté-je.

Elle attendait peut-être que je lui ouvrisse les bras. Je n'ose Et puis Clermont me déplaît beaucoup. Il gâte, par avance, ce que l'aventure peut offrir de délicieux.

Je prévois son ricanement de victoire. N'importe. Poussons plus avant :

— Il y a... une difficulté. Nos confrères en situation d'assurer à une jeune fille l'aise et la quiétude, sont tous d'un âge trop certain; au moins ceux que je connais. Ce sont des hommes qui ont passé la quarantaine, ceux de notre génération. Ils ne possèdent plus tous les attraits du Prince Charmant.

— Les qualités du cœur et de l'esprit valent infiniment davantage, n'est-ce pas, Stéphanie? D'autre part, il y a des hommes faits qui l'emportent, et de beaucoup, au physique même, sur les éphèbes de ce temps qui sont malingres et sots.

— Certainement... murmure-t-elle, encore à voix si basse, qu'elle étrangle.

— Tu t'enrhumes, mon enfant. Va chercher ton châle... Tu rapporteras mon cache-nez par la même occasion.

Stéphanie s'empresse de nous quitter.

Maintenant, ma conviction est faite. Clermont endoctrine sa fille pour qu'elle m'épouse. La pauvrette obéit donc, à demi persuadée par les démonstrations pratiques de son père, à demi tentée par le confort de mon existence; mais en tout cas, sans plaisir impulsif. Clermont déclame :

— Quelle démarche! Regardez ça. Une petite reine, mon cher. Une petite reine, je vous dis. Et quand je pense à l'affreuse destinée que la force des choses lui réserve, à cette infâme médiocrité dans un bureau, derrière un comptoir, en attendant qu'une brute la séduise, ou qu'un va-nu-pieds l'épouse pour lui faire des enfans morveux et des scènes de jalousie dans un logement, au sixième étage de quelque infecte ruelle... quand je pense à cela... je me demande quel châtiment le ciel m'infligera pour punir le crime d'avoir mis au monde cette touchante créature...

Ce sont là, parbleu, les accens de la vraie rage et de la vraie douleur. Clermont chérit sa fille. Il souffre pour elle ; et, comme nulle calamité ne lui semble pire que la sienne, vivre sans argent, il prétend, à toutes forces, lui procurer ce qu'il souhaite pour soi-même. Il ne pense pas une seconde qu'une fille de dix-neuf ans préfère un petit garçon maigriot dans une mansarde avec quatre sous de lait, à un quadragénaire dodu, même agréable, dans un château historique.

Je m'efforce de lui faire entendre son erreur. Il se débat furieusement. Il me traite mal. Il n'y a que les hypocrites pour nier, quand ils le possèdent, le bonheur que donne la fortune. Enfin, se redressant sur le bras valide, il me jette dans la figure !

— Avez-vous compris ?

— Compris quoi ?

— Vous avez compris. Eh bien ! réfléchissez à ce que nous avons dit ce soir. Souvenez-vous de ce que vous devez à mes talens et à mes efforts. Mesurez s'il est juste de restituer un peu à ceux qui créèrent tout,... et qui gémissent sur le fumier de Job. Vous ne me devez presque rien ; mais vous devez moins encore à vos héritiers qui vous grugent. Allons : au revoir. Voulez-vous appeler mon infirmier en vous en allant?... Au revoir. Au revoir... Je vous renverrai Stéphanie dimanche.

Il se rejette dans son fauteuil à roues, en agitant son bras vif; puis il menace, du poing, le ciel.

VI

L'absence de Stéphanie, retenue depuis quinze jours à Suresnes, par les crises de son père, me désole. Je le constate devant le dessin qu'elle a composé pour la loterie annuelle de notre orphelinat. Sa lettre de ce matin me prie de faire parvenir l'objet au président de notre société corporative. Ruse ingénue. Cette image est une évidente copie de ma silhouette équestre photographiée par Juliette ; mais l'artiste a redressé la taille, effacé le ventre, allongé les jambes, agrandi les yeux. Je m'ennoblis, métamorphosé, grâce à quelques accessoires, dont une rapière très longue, en cavalier de la Ligue. Une croix de Lorraine sanctifie mon chapeau de feutre. Je découvre quelques hachures et contours, retouches certaines de Clermont. Sa main

valide a conservé l'adresse que nous lui empruntions pour tracer les plans, coupes, élévations de nos fabriques ou magasins, et, à la rigueur, pour établir le croquis des vignettes que l'on colle contre les pots ou les flacons... Il a voulu que je me reconnusse sous les trois crayons de sa fille. Espère-t-il que je me croirai ainsi l'objet d'un amour obsédant? Les deux lettres que le pauvre homme m'écrivit, cette semaine, eussent dû lever tous mes scrupules. Elles furent soigneusement travaillées. Que c'est drôle! Il tente d'exciter ma jalousie en me demandant conseil pour une union possible entre Stéphanie et le docteur. Celui-ci, type d'arriviste madré, ne s'embarrassera point de la péronnelle; ni moi.

Ni moi?

Indécision. Signe manifeste de l'âge. Pourquoi, maintenant, ne puis-je envisager un acte sans prévoir toute la série des conséquences fâcheuses; tandis que les conséquences heureuses me semblent moindres, insignifiantes? Cependant la partie de mon être qui ne déduit pas, l'inconsciente et la sentimentale, exige impérieusement un bonheur. A la minute où ma raison écarte l'absurde espoir de ce mariage, ce qui persiste, en moi, de naturel, d'instinctif, d'ancestral et d'attendrissant, me persuade que le délice de presser contre mon cœur cette jeune fille consentante, payera tous les déboires imaginables. Folie, ô folie!

Je me suis rendu chez le curé. Pendant une heure, du moins, je n'entendrai plus les charpentiers construire, à grands coups de marteau, le théâtre rustique de notre *garden-party*. Un automobile m'a couvert de la poudre engendrée par la route que sèche le soleil, et du mépris signifié par les touristes que secouait la machine. J'eus l'envie brève de décharger mon revolver sur ces gens qui m'arrachaient à mes soucis. Et puis, j'ai ri tout seul de ma colère. Si je roule moi-même en auto, j'ai envie de disperser brutalement les bonnes gens qui obstruent la voie avec leurs chariots, avec leur insouciance de flâneurs, avec leur inattention de malheureux accaparés par les menaces du sort. Comme il est difficile de tolérer patiemment autrui et sa juste vitalité.

Je trouve le sosie d'Alphonse XIII dans son jardin qu'il bêche la soutane troussée, les manches relevées. Un peu de sueur mouille le grand front blanc; mais la face hâlée sourit. Après

nos bonjours, le curé me montre, dans un creux du sol qu'il défonce pour ses légumes, des tibias, des péronés, des fémurs rougeâtres. Des suicidés achevèrent de s'anéantir en ce coin de terre non bénite : c'est l'ancien cimetière des impénitens. Cimetière, à cette heure, inutile, puisque la loi ne permet plus de différencier l'accueil aux défunts. Aussi le verger charmant du presbytère empiète sur ce domaine de la Mort ; et la bêche exhume les restes de ces hommes qui préférèrent la noyade ou la pendaison à leurs angoisses de paysans humiliés par la ruine.

L'endroit pourtant est favorable entre ses murailles que la treille habille, que les espaliers festonnent. Le prêtre s'y repose un pied sur la bêche. Il pérore. Un crâne édenté lui prête l'occasion de faire l'Hamlet, et de plaindre la brièveté de la vie humaine en désaccord avec l'immensité de nos désirs.

J'ai pris la leçon pour moi. Comment passer au mieux les dix ans de vitalité qui me semblent promis encore ? *Alas poor Yorick.* Ce crâne ! Le mien lui ressemblera, que mes neveux pousseront un jour du pied. Malgré sa foi, l'abbé Dutron n'aimerait guère changer trop tôt de paradis ; car il apprécie l'existence agréable dans notre campagne, devant ces espaces en culture que découvre la brèche de la muraille, devant ces collines flanquées de boqueteaux et de clairs villages, devant ces horizons forestiers si délicieusement bleuâtres au loin. Mélancoliquement il recouvre d'un peu de terre les os rassemblés, le crâne où tant de douleur s'exaspéra.

Nous nous asseyons sur le banc de pierre à droite de la porte. On entend la servante trottiner, relaver les assiettes qui tintent, découvrir le pot-au-feu qui bout. Je feuillette les *Annales de la Foi* où mon hôte a collé quelques photographies de Chinois envoyées par son camarade, missionnaire dans le Se-Tchouen. Nous évoquons les combats spirituels de là-bas.

— Il faut que je vous livre un secret... J'ai bien réfléchi... Je ne puis garder cela pour moi. La chose vous intéresse trop. Je vous prie seulement de me promettre votre indulgence plénière pour le pécheur. Jésus a bien pardonné à ses bourreaux. Votre clémence aura moins de peine à s'exercer. Bon. Voici la chose. Vous n'ignorez pas que l'on nous demande parfois des renseignemens sur nos paroissiens ; renseignemens relatifs à leur moralité, à leurs opinions, à leur solvabilité... etc. Les personnes recommandables, et qui n'ont pas abandonné toutes

les pratiques de la religion, peuvent toujours prier leur directeur de recueillir une information sur ce qui les intéresse. Nous nous rendons, entre prêtres, ce genre de services que certains blâmeraient à juste titre, si notre conscience n'intervenait toujours, avec notre prudence, pour le Bien... Donc j'ai reçu une interrogation de ce genre, et qui vous concerne. Mon ancien maître du séminaire me questionnait sur l'héritage que vos neveux sont en droit d'attendre après vous ; particulièrement le jeune Félix Reynart. Sans méfiance, j'ai répondu tout de suite. J'affirmai donc la solidité de votre fortune et la cordialité parfaite des rapports qui vous unissent à votre famille entière. Plus tard seulement, j'ai compris ma faute. A la suite d'incidens et de propos qu'il ne m'appartient pas de vous relater, j'ai compris que le jeune homme avait obtenu de larges crédits en signant des billets que vos biens garantissent...

— Ah !...

Je suffoque d'abord. Une seconde après, je me mets à rire. C'est l'éternelle aventure de Géronte dupé par Clitandre aux bravos du public. Du Molière tout pur. La morale de cet auteur classique attribue tout l'honneur à Félix Reynart et toute la honte à moi. Je le dis. Le curé ne semble point approuver cette sorte d'éthique littéraire prêchée à la jeunesse depuis trois siècles par l'Université française ; et :

— Il s'agit d'un cadre acquis pour le portrait de la baronne de Helgoët que votre neveu a dessinée.

— Je puis bien faire, indirectement, ce cadeau à la femme de mon vieux camarade...

— C'est un cadre historique... Et il vaut dix mille francs !

— Dix mille francs ?

— Un cadre de Gouthière et Riesener, si je ne me trompe, le cadre que Louis XV commanda pour un portrait de Mme du Barry,... et qui fut acheté, par l'antiquaire de la place Vendôme, à la vente du duc de Picardie...

— Peste ! La galante aventure !

Sous ces mots de circonstance, j'ai dissimulé ma fureur. Il est inutile que le bon prêtre s'initie à mes difficultés intestines. Je fais figure de philosophe. Je développe l'histoire de ce coquebin énamouré qui, pour parer l'image de sa maîtresse, écornifle aux dépens du barbon. Le plaisant sujet de comédie aux chandelles ! En réalité, je jure bien que pas un centime de ma bourse

ne payera ce cadre, moi vif ou mort. Ce Félix Reynart, si je le déshéritais, tout de même! Que j'épouse Stéphanie; et rira bien qui rira le dernier. Ah! le gaillard, froidement, escompte ma mise au tombeau pour séduire cette petite dame trop sensible aux cadeaux importans!

Le curé se rebiffe. Il m'accuse d'encourager les vices de la jeunesse. Il voudrait que j'avertisse la baronne que j'oblige Félix à lui confesser son escroquerie, à reprendre le bibelot et à le reporter chez l'antiquaire. Ce serait mon intention; mais l'amiral? Que pensera-t-il de l'intrigue? Il va soupçonner la belle, et souffrir. La congestion menace cette vieillesse trop émue, trop passionnée. Risquerons-nous de désespérer, de tuer l'amiral, pour faire rendre gorge au rapin?

Le curé comprend. Il répète mon raisonnement qui me consterne moi-même. Dois-je attenter à la vie de mon ami, pour récupérer ces dix mille francs? Non. Je suis pris. Il me reste à m'exécuter. Et les Chiliens qui n'ont pas payé mes traites! Quelle canaille, ce Félix!

A grand'peine j'obtiens du curé qu'il laisse provisoirement tout cela, qu'il n'aille point avertir la baronne; qu'il me laisse surveiller. Lui veut absolument sauver l'âme de Félix, grâce à cette première faute. Elle doit lui montrer l'abîme où il penche.

— Ne vous affligez pas, monsieur le curé. Ce n'est que du Molière, cette farce. Du Molière, vous dis-je!

A mon retour, tout est en joie dans le parc. Sur l'estrade presque achevée, les cousines ânonnent leur scène capitale aux applaudissemens de leurs mères. Félix en manches de chemise peinturlure les accessoires. Il jouit d'une parfaite quiétude. Le remords évidemment ne le ronge pas. Il me tend le petit doigt parce que les autres sont tachés de gris et de vert, parce que les pinceaux et la palette l'embarrassent. Elle ne l'émeut pas, la vie de l'homme sur la mort duquel il compte pour acquitter sa dette. Familièrement il m'invite à louer la manière dont il grime en instrumens Pompadour le râteau du jardinier, l'arrosoir, la serpe, les corbeilles et les ruches. Il se moque de Robert qui commande aux charpentiers avec maîtrise, appelle chacun d'eux « mon ami » sur un ton de supériorité fort ridicule. J'enrage parce que le rond-point aux huit routes est encombré de planches et de tréteaux. Mais n'ai-je pas moi-même approuvé ce ravage qui chagrine évidemment la statue de la

Chasseresse; n'ai-je pas donné licence à la fatuité de Robert qui règle tout? Il me faut le féliciter. Il entend réussir, là, quelque chose dans le goût de la Fête des Loges, celle de Saint-Germain vers 1775. Une gravure du temps à la main, l'insupportable érudit m'indique la place du charlatan, celle de l'astrologue, celle de la bohémienne, celle du Jocrisse. Il exige que chaque baraque soit une imitation exacte des anciens types, et s'accorde avec la forme des arbres, comme sur l'estampe. D'avoir découvert que les ormes constituent ici une sorte de fond à la Watteau, Robert s'enorgueillit. Il m'excéderait longtemps avec cela, moi qui n'ai dans le cœur que l'envie de les chasser tous. Heureusement la cloche nous invite à laver nos mains pour le déjeuner.

A table, je suis vingt fois sur le point de faire un éclat. Je veux demander à Félix s'il a vu les cadres du XVIIIe siècle dans la vitrine de l'antiquaire, place Vendôme. Un agaçant panégyrique de l'art sous l'Ancien Régime, qu'entame Robert, me fournirait l'occasion. Isabelle critique, en revanche, le snobisme qui vante exclusivement les réalisations du passé. Aussitôt elle récite des vers de Maeterlinck avec fureur. Émilie nous engage, de son mieux, à préférer le chaufroid et les laitues frites que Thérèse ne dédaigne point. Ces mets me paraissent insipides pendant que je me blâme de frapper Thérèse, Reynart et Isabelle parce que Félix a commis une faute de gamin. Seul Claude s'aperçoit de mon état. Il m'inspecte sévèrement, le plat tendu, bien que la longue absence de Stéphanie, maintenant, le tranquillise. Ernest aussi flaire quelque chose en m'offrant l'eau de Vittel. Il essuie, de sa serviette, le col de la bouteille avec plus de précaution et prend ainsi tout le temps de m'examiner.

Cependant je me décide. Je vais me rendre chez l'amiral, voir le cadre, tâter le terrain. Il me faut des précisions. Isabelle rage à propos de Maeterlinck. Elle le déclare supérieur à Corneille, toute blême, et n'admet pas que Robert traite d'étranger aux ascendances germaniques l'auteur de *Pelléas*. Robert s'amuse à « la faire mousser, » comme le remarque Félix. Juliette a peur, un peu, du fracas. Elle crispe sa jolie bouche fraîche. Émilie les supplie tous de se calmer. La salade d'ananas et de fraises mérite qu'on l'honore d'une trêve. Isabelle consent; mais déclare qu'au programme de la fête elle joindra le dialogue de Nietzsche : Zarathoustra et le Berger. Sur quoi

Robert s'indigne : il ne collaborera point à une œuvre anti-française. Félix, imitant la voix du peuple en révolte, gronde le refrain de l'*Internationale*. La naïveté de ces âmes puériles m'exaspère. J'attends avec impatience le roulement de la Panhard dans la cour. Enfin. Et m'y voici. Nous allons vers Menin.

Dans le parloir du cottage, je salue d'abord le cadre de Riesener et Gouthière, entourant, de son ovale, le pastel mal imité de La Tour. Là sourit Pauline de Helgoët. Mon impressionniste, pour plaire à la dame, copia la manière du XVIIIe siècle. Les cuivres ciselés, qui courent dans l'orbe du meuble, ne sont point, à première vue, surprenans. Il importe de les considérer quelques minutes, avant de concevoir la finesse incomparable du travail qui réalisa ces corps de nymphes emmêlés aux roseaux, et ces détails des gerbes, des chevelures, et cet élan des postures diverses orientées dans un même mouvement. Les marqueteries de Riesener ont beaucoup terni. Elles représentent l'onde peuplée de poissons, la surface de l'eau baignant les pieds en cuivre des nymphes et les tiges en cuivre des roseaux. Point d'erreur possible. L'harmonie des courbes et de l'arrangement, l'ampleur de l'ouvrage, les matières des incrustations et de la marqueterie, tout désigne l'authenticité du cadre où la figure de Mme du Barry a brillé jadis. L'antiquaire n'a point abusé Félix ni le curé. Cette pièce vaut dix mille francs ; et plus. D'ailleurs, fût-elle une copie, elle ne vaudrait pas moins, si l'on considère l'art et le temps que dut coûter cette reconstitution parfaite.

La baronne, en accueillant mes hommages, a, tout de suite, dit sa joie de ce cadeau ; mais elle insiste plutôt sur l'agrément du pastel. La courtoisie certes l'y oblige. Je suis frappé cependant du peu que Pauline alloue, en ses éloges, à l'œuvre de Gouthière et Riesener. Deux ou trois interrogations adroites confirment mon soupçon. Elle ignore totalement l'importance de ce don. Elle croit que c'est là une copie fabriquée au faubourg Saint-Antoine pour cinq ou dix louis ; et, comme Pauline de Helgoët a partagé, entre Émilie et Thérèse, des soieries turques rapportées de Constantinople, ce présent ne lui semble point excessif, non plus que le vase en émaux champlevés du XVIe siècle, choisi, comme pot d'orchidées, par le donateur Robert. Je constate que les rivaux ne se le cèdent pas en géné-

rosité. Que pense l'amiral de ces largesses? Pauline de Helgoët s'est assise. Elle babille. D'autres idées accaparent son attention sautillante. Elle emmènera son mari bientôt à Vichy. Elle voudrait ensuite explorer l'Auvergne, puis soigner à Aix-les-Bains des douleurs improbables justifiant toutefois le séjour dans une ville d'eaux luxueuse où les rois se traitent, et où les plus riches toilettes sont déployées en leur honneur. Non, Pauline de Helgoët ne se doute pas de ce que valent le cadre et les émaux. A moins que, le sachant, elle dissimule. Serait-elle à ce point déchue? La supposition est invraisemblable.

L'amiral ne paraît pas davantage apprécier l'œuvre de Gouthière et Riesener. Il en parle néanmoins avec quelque emphase. Et je sens qu'au fond ce jeune rapin l'inquiète. Bartolo redoute Chérubin. Il nous faut bien admettre, l'un et l'autre, que nous endossons les rôles comiques de toute l'aventure, pour insignifiante et anodine qu'elle puisse être. Comment l'esprit de soupçon n'ouvre-t-il pas les yeux de l'amiral? En Chine, au Japon, il a marchandé certainement les potiches, les brûle-parfums, les porcelaines des antiques Samouraïs. Il se rappelle les prix énormes des belles pièces. Alors? Sa femme l'a-t-elle persuadé que c'était là quelque pacotille?

Je n'en reviens pas. Tous deux bavardent à l'aise. Ils commentent la pluie et le beau temps. J'inventorie cette table noire à filets de cuivre, ces tentures banales en soie et coton brochés de fleurs mièvres, cet affreux groupe de Barbedienne où l'on voit un matelot de bronze invoquer Dieu dans un fragment de barque assaillie par une vague, ces fauteuils Louis XV que les tapissiers du second Empire capitonnèrent à la mesure du mauvais goût régnant, ce pêle-mêle de photographies à dédicaces, de choses trop bêtement neuves, ces doubles rideaux de dentelles « riches, » ces chiffonnières à nœuds de satin héliotrope, ce tapis de Karamanie, ce paravent japonais, cette coupe, art nouveau, sur un guéridon arabe; alors je m'explique l'ignorance de mes hôtes pour le coût du cadre et des émaux.

Robert a dû conduire Félix chez le collectionneur de la place Vendôme, le présenter. Au fils, au neveu d'Huvelin, on n'a point discuté le crédit, surtout en apprenant que la destinataire était l'amirale-baronne de Helgoët. Sa coquetterie ou pire, affola donc mes deux gaillards? Cette dame serait-elle la gourgandine dénoncée par les médisans? A ce point?

Debout, enroulées dans un peignoir de tussor et de malines, les formes de la jeune femme semblent, à la vérité, parfaites. Houdon, Falconet eussent adoré ce modèle. La figure, irrégulière avec un nez relevé, surprend plus qu'elle n'enchante; mais la bouche humide semble un fruit de poème. Pour de petits jeunes gens, cette dame réunit les promesses sensuelles de la courtisane, et l'attrait romanesque de la mondaine. Toutefois il est rare que ces sortes de femmes s'éprennent des adolescens. Lequel aime-t-elle? Veut-elle les exploiter, ou plutôt exploiter Robert, qu'elle affolera en excitant sa jalousie contre Félix?

L'amiral m'a reconduit à travers le jardin. Un horticulteur l'a gâté par trois dates énormes, bégonias, au milieu des myosotis en corbeilles. C'est une conception de la baronne, m'avoue Helgoët, une surprise qu'elle lui fit lors de leur installation dans le cottage. Ces trois millésimes rappellent la rencontre, le mariage et l'heureux moment de communion absolue où les âmes épouses se pénétrèrent. Quelques saisons passèrent ensuite. Néanmoins je félicite mon vieux camarade d'avoir saisi le bonheur, d'avoir ressuscité tout le délire de la jeunesse, en son âge mûr. D'abord, l'amiral sourit très content; puis il fait le modeste, et me confie ses craintes d'avenir. Il vieillit. Cette charmante femme ne se lassera-t-elle pas d'un compagnon qui s'affaisse et qui cesse d'être un aîné pour devenir un père? Je me récrie ainsi qu'il convient.

— N'empêche, mon cher... Croyez-moi... Ne faites jamais ça...

Arrêté au milieu du cailloutis, il pose, sur mon bras, sa main tachée de jaune. Voilà certainement une allusion à Stéphanie.

Il me regarde bien en face. Il veut que je devine ce qu'il permet à ses yeux seuls de me suggérer. Honteux, vite courroucé, je baisse la tête. Alors il se détourne, et reprend sa marche vers un ridicule appareil d'arrosage qui tourne, qui valse comme une ballerine automatique, en prodiguant ses perles d'eau à une pelouse grasse, convexe et bien peignée :

— Moi,... j'ai eu de la chance, pour ma part, et plus que ma folie n'en méritait. Six ans de joie, de jeunesse véritable et sans nuage, grâce à l'affection d'une femme charmante, brillante. La beauté, n'est-ce pas, habite ma maison, la beauté, l'élégance, le rire, l'entrain...

— Alors?

— J'aurais pu, dans une heure d'aveuglement, me tromper. On peut n'épouser ni l'esprit, ni l'élégance. On peut s'unir à la niaiserie et à la médiocrité. J'aurais pu m'éprendre aussi bien d'une fillette à demi laide et sotte. J'étais à l'heure critique où le quinquagénaire, comme l'adolescent, estime incomparable celle qui le frôle, au passage. Le ciel voulut que, le délire fini, je me sois retrouvé devant une agréable créature, vive, camarade, avertie, et sachant, aux heures les plus nombreuses, cacher l'épouse inopportune derrière l'amie nécessaire. Imaginez qu'au lieu de celle-ci, une pensionnaire timide et maussade m'ait séduit aussi bien par son ingénuité. Vous devez ressentir parfois, vous aussi, cette espèce de tendresse qui nous envahit, dès quarante ans, qui nous asservit au charme de la jeune fille. Car la jeune fille, la toute jeune fille tente plus, lorsque nous approchons de notre fin, les instincts profonds de la race qui évoluent en chacun de nous, les instincts de transmission et de perpétuité. Ce sera une enfant à diriger, et, de temps à autre, une maîtresse à chérir. On s'émeut. Cela eût pu m'arriver tout aussi bien. N'est-ce pas? Et alors?

Helgoët s'arrête de nouveau dans l'allée. Il semble content du portrait que décrivent sa parole insidieuse et sa psychologie portative.

— Et alors?... ai-je repris en souriant.

Ce sourire l'interloque. Il lui dévoile mon désir de riposte. Les mains derrière le dos, la tête en arrière, les jambes écartées, l'amiral-baron me toise... Il me reproche ce manque de tact évident. J'eusse dû feindre de ne pas comprendre l'allusion, tout en acceptant le blâme qu'elle comporte. Il balbutie :

— Et alors... Et alors... Et alors... j'étais volé ! J'étais volé, mon cher, volé comme au coin d'un bois... C'est comme je vous le dis là... Croyez-moi; croyez-moi : quand on a dépassé quarante ans on ne se marie qu'une heure, de temps en temps, avec une figurante d'opérette. Voilà les épouses qu'il nous faut... Jolies, joyeuses, éphémères comme le papillon. Il nous faut des papillons.

— Et la solitude?

— Ah, oui ; je sais! L'ennui de lire sans pouvoir exprimer à l'autre sa critique de l'ouvrage. La peur de souffrir, de mourir sans consolatrice. La tristesse de s'égayer, d'admirer sans écho... C'est cela qui m'a persuadé. Vous aussi, vous commen-

cez à craindre la solitude, l'hiver, le soir, dans votre château. On a besoin d'entendre remuer dans la pièce voisine. Et la nuit,.. donc! Le silence quand on s'évade à grand'peine du cauchemar, quand on se réveille avec l'estomac torturé, avec l'orteil mordu par la goutte. Alors le silence vous étrangle... Hein ? Le silence qui vous étrangle! La pendule qui vit dans l'ombre... Elle sonne une demie de plus, ajoute à l'âge une déchéance encore, et retire à la vie une chance encore... Oui, oui, je sais tout ça... Ah! diable! La solitude ! Il y a bien les amis. Mais ils couchent chez eux, les amis. Ils ont leurs maîtresses, leurs femmes, leurs intérêts qui ne sont jamais les nôtres, leurs passions qui sont rarement les nôtres. Heureusement une famille charmante s'empresse autour de vous. Mme Reynart me semble une artiste hors ligne, Mme Huvelin une excellente personne. Et cette jeunesse qui vous donne le spectacle de ses petites âmes en développement... C'est la comédie chez soi... La vraie comédie...

— Oui, oui... Du Molière.

— Du Molière?

— Du Molière... Ses Agnès, ses Clitandre, ses Géronte, ses Dorine. Tout Molière. Ah! quel génie, ce cabotin-là! Quel génie !

— Quoi : de l'amertume?... Vous avez tort... La famille, voyez-vous, c'est le salut. Moi, je n'ai pas de famille. Elle s'est dispersée. Les uns sont morts à la mer. Les autres sont devenus planteurs aux Antilles. Je me suis brouillé avec mes cousines de Clohars parce qu'elles me trouvaient trop « rouge, » parce que je continuais à servir la République. Vous, mon cher, vous avez su garder, autour de vous, une famille, une vraie famille.

— Des héritiers.

— Bah!... Nous avons été aussi des héritiers. Nous n'avons tué personne de nos testateurs.

Je n'en puis plus. Je révèle ma détresse à Helgoët, en taisant, bien entendu, ce qui, dans mon affaire, le concerne lui et sa femme. A parler, mon indignation s'exalte. Les crimes du neveu qui escompte la mort de son oncle chez l'usurier, je les vitupère monstrueux, sans pareils. Nous nous asseyons sous la tente rayée d'un banc. Helgoët m'écoute. Il regarde aussi ses guêtres beiges, son pantalon à pli retroussé sur la cheville par le fer du tailleur, comme les pantalons de Robert Huvelin. Je

me soulage en dégorgeant ma rancœur entière. Je dépeins cette famille acharnée contre la petite Stéphanie Clermont, et qui exige son renvoi, sans pitié. Sans pitié pour ce pauvre Clermont, de qui l'intelligence a fondé ma fortune, celle même qu'ils attendent pour marier Isabelle, et payer les escroqueries de Félix. Je termine là en citant la phrase du paralytique : « Vous ne me devez rien, mais vous devez moins encore aux héritiers qui vous grugent ! » Et je m'arrête essoufflé.

L'amiral devient perplexe. Il a entendu l'autre cloche, celle qui ne sonne pas avec les voix de Thérèse, d'Isabelle, d'Émilie. Il a entendu la vraie cloche, ma cloche. Je conclus :

— On me dépèce vivant, mon cher. C'est ainsi. On ne vous dépèce pas vivant, vous. La baronne ne vous dépèce pas vivant!

Il ne répond rien d'abord. Du silence se prolonge. L'amitié réfléchit. Tout à coup Helgoët se décide pour l'ironie :

— Moi, j'ai pris mes précautions. A ma mort, Pauline aura seulement six mille francs de rente, les deux cent mille francs que je lui reconnus par contrat. J'ai placé tout le reste de ma fortune à fonds perdus, sur le conseil de mes notaires. Si je n'étais sûr de l'amitié de Pauline, je serais sûr de son intérêt. Il l'invite à me vouloir centenaire et à me soigner le mieux, par conséquent.

Bon. J'y suis. C'est Robert que la baronne espère séduire. Elle compte divorcer, puis épouser la fortune d'Huvelin avec le petit gaillard. J'y suis maintenant. Cet imbécile de Félix jouera le rôle de rival malheureux, que l'on chassera, quelque jour, afin de prouver ainsi l'amour à un jaloux désemparé. La farce n'est pas neuve; mais elle réussit toujours. La baronne de Helgoët a du s'instruire dans les romans psychologiques. Sans doute tout cela lui semble-t-il encore lointain, vague, improbable, mais possible... Possible.

L'amiral fait le sardonique en me regardant de haut, avec l'air de celui qui n'est pas la baderne convenue, qui soupçonne la vie, et se préserve des à-coups. Poliment je lui décoche :

— Vous êtes un fort, vous!

— Oh!... fort? Si j'étais fort... je n'aurais pas eu sans doute à ruser ainsi avec un destin trop équivoque.

Il regarde les armoiries de sa bague très attentivement.

— Écoutez, mon cher...

Il ne bouge pas. Sa barbe fraîchement dorée tremblote un peu avec la lèvre blême. Craindrait-il de trahir son émotion en parlant? Craindrait-il un sanglot. Il renifle. Il soupire. C'est bien une larme qui glisse, puis roule dans sa moustache trop blonde.

— Mon cher ami...

Je touche sa main aux taches jaunes. Il se dégage vivement. Il tire son mouchoir. Il y cache sa figure en feignant de s'essuyer. J'aperçois le frisson de son dos.

Le poignant de sa peine qui est la mienne, comme je le comprends! L'âge nous a rejetés hors de la vie créatrice quand notre cœur et notre intelligence, nos nerfs demeurent ceux de la passion fervente. Autour de nous faibles et comiques, la jeunesse inexorablement conspire notre honte. Et le monde entier applaudit. Tous les Scapins nous enferment dans les sacs qu'ils bâtonneront en se moquant. Pauline, Félix, Stéphanie, vous vous appelez Célimène, Clitandre, Agnès, sur le tréteau. A nous la trogne de Sganarelle et les bésicles de Géronte... Ah! petite Stéphanie, croyez-vous m'abuser, en me travestissant, sur vos dessins, en capitaine de romance?

J'ai secoué la tête. Moi aussi, j'ai dû soudain étancher l'humidité de mes pauvres yeux. Quand j'eus fini, nous nous sommes trouvés, Helgoët et moi, le mouchoir dans la main, et qui nous contemplions avec une égale pitié. A nous voir dans cet état, quel passant n'eût ri?

Nous avons souri nous-mêmes.

— Voyez-vous, mon ami, nous sommes deux vieilles bêtes,... m'a dit l'amiral... Deux vieilles bêtes qui prétendons jouer au cerceau quand ce n'est plus de notre âge. Nous ferions mieux, moi, d'achever mon *Histoire de la Marine Française*, et de mériter ainsi le grand prix Gobert que m'ont promis trois académiciens, et vous de découvrir l'odeur suave qui doit, pour rien, parfumer toutes les ouvrières de France. La chimie, l'histoire ne devraient plus connaître de rivales dans nos cerveaux

— Est-ce possible?

— Et puis, est-ce souhaitable?... Mon Dieu, oui; je le répète : est-ce souhaitable? Nous sommes là à nous chagriner, et nous avons, parbleu, nos raisons. Pourtant je dois à Pauline une résurrection inespérée, des heures de tendresse aussi parfaites que celles de jadis. A vingt ans, j'ai pleuré davantage pour une cocotte de Toulon ambitieuse, et qu'un commandant à

cinq galons m'enleva. Aujourd'hui, nous nous désolons parce qu'elles nous aiment pour notre argent. Bah! il faut bien être aimé pour quelque chose. J'ai connu, au Japon, dans le monde diplomatique, une Américaine de beauté stupéfiante. Elle repoussait tous les courtisans de sa splendeur physique, car elle exigeait « qu'on l'aimât pour elle-même. » Par là, elle entendait pour son esprit qui était celui d'une écolière à la mémoire sans défaillance. Je ne sais quel lourdaud allemand, secrétaire de consulat, eut la patience de lui faire, avec admiration, réciter le manuel du baccalauréat. Il paya, dans le *Journal de Shangaï*, l'insertion d'un article sur l'intelligence de la jeune Amérique, où quarante vers de la demoiselle étaient éloquemment comparés aux meilleurs de Longfellow. Ce lourdaud épousa la Vénus et les dollars; « aimés pour eux-mêmes; » enfin... Après tout, notre situation sociale représente tant d'efforts, tant d'ingéniosités, tant de chances adroitement saisies! J'ai triplé mon patrimoine breton par l'achat et la vente à point de chemins de fer chinois qu'avaient mis en actions des Anglo-Belges. J'avais conçu l'importance et l'avenir de ces lignes en protégeant, le revolver au poing, sous la fusillade des Boxers, la retraite de la colonne internationale commandée par l'amiral Seymour, après avoir reçu les shrapnells lancés par les forts de Takou sur mes chaloupes. C'est pour mon énergie de marin, c'est pour votre science d'exportateur récompensées par les biens matériels, que les femmes accueillent notre affection tardive. N'y a-t-il, pas même en cela, quelque chose de plus « idéal » que l'inclination réciproque de deux adolescens tourmentés par leurs natures? Je le remarque d'ailleurs. Les femmes nous sont plus sincèrement amies qu'elles ne nous étaient, jadis, amantes.

Du bout des lèvres, je félicite l'amiral de son optimisme. Cet artifice ne doit pas leurrer beaucoup sa peine. Je prends congé. Au moment où nous nous quittons, il me charge d'hommages spéciaux pour Thérèse, sans qu'il trahisse, par là, le secret de leurs confidences relatives à Stéphanie. Distrait, il me jette encore devant l'automobile :

— Souvenez-vous, tout de même, qu'il faut à notre âge des éphémères, des papillons, rien que des papillons... Rien que des papillons. C'est le plus sûr.

VII

Et la solitude? Je la sens peser mieux dans cette voiture tumultueuse et rapide sur quoi le paysage se précipite en grandissant. Il importe d'agir. Mes quarante-sept ans ne sont pas les soixante et un de l'amiral. Si ma courtoisie l'a laissé me tenir pour son égal en vieillesse, il m'est bien permis de considérer autrement le réel. Je ne me trouve pas si différent du cavalier que Stéphanie dessina. Je lui suis même très pareil dans la posture choisie par Juliette photographe. Sans doute, moi aussi je nuance, tous les quinze jours, les touffes grises de ma barbe, au moyen d'un cosmétique, mais le miroir de l'automobile ne dénonce pas cette incompatibilité entre une dorure exagérée du poil et certaines rides trop voisines. En faisant chambre à part, en ne me montrant le matin qu'après une station dans mon cabinet de toilette, j'offrirai à ma jeune femme un aspect de Jupiter solide ; le Jupiter de l'éternelle et charmante Danaë. Danaë ! Je t'ai vue au musée de l'Ermitage, dans Saint-Pétersbourg. Nue, potelée, vulgaire un peu, tu t'émerveillais à l'approche du nuage lumineux que Rembrandt peignit, et qui, près de toi, se résolvait en ducats étincelans. Le maître des dieux hellènes n'a pas dédaigné cette forme de séduction, ni l'amour que tu échangeas contre cet or, essence du soleil divin. L'amiral a raison. Il faut bien qu'on nous aime pour quelque chose. Ma « science d'exportateur » qui parfume les créoles des Rio-de-Janeiro, des Buenos-Ayres, des Valparaiso, des Lima, des Quito et des Caracas, qui fait vivre treize cents familles ouvrières, ne vaut-elle pas la verve d'un rapin étique au front couvert d'acné? Stéphanie eut, toute une quinzaine, du goût pour ce petit aigrefin, cependant. Ensuite elle l'a fui. Le voici passionnément amoureux de Pauline, et au point d'escroquer dix mille francs pour encadrer bien l'image de la Dulcinée. Comme il m'agrée que Stéphanie puisse vérifier cette inconstance! Laide elle n'attirera guère les don Juan. L'erreur de Helgoët c'est d'avoir épousé une femme si jolie. Fatalement les garçons l'adorent, la courtisent, et tout ce feu, quelque jour, brûlera l'imprudente aussi. Qui donc, pour le front bossu et la grande bouche de Stéphanie, risquerait la police correctionnelle?

Clermont va-t-il me renvoyer bientôt sa fille? Tous mes

comptes restent en souffrance. Maria ni Claude ne savent écrire aux fournisseurs. Émilie néglige la tâche pour se faire du bien au soleil, étendue dans la guérite d'osier, en buvotant des orangeades.

Ainsi la trouvai-je, au retour, sur le perron du parc. Ses journaux illustrés de Paris, de Londres et de Berlin l'amusaient considérablement. Je ne pus découvrir, en ces portraits de rois, d'assassins, d'aviateurs et de cantatrices un intérêt quelconque, non plus qu'en ces décors de la comédie en vogue. J'entendis mon approbation sonner faux. Je jugeai que ma présence interrompait inutilement un plaisir. Je m'écartai.

Ma sœur aussitôt coupa fébrilement les pages d'une autre publication. Sous la charmille, Isabelle et Juliette me furent en blanc, toutes deux, une apparition féerique dans un rai de lumière. Occupées de leur murmure à l'oreille, elles tressaillirent quand je les interpellai. Elles s'arrêtèrent. Elles rougirent. Elles parurent gauches, et si désireuses de reprendre leurs confidences que je me sentis intempestif. Je m'en allai vers les garçons, vers le vacarme des charpentiers. Robert me répondit à peine. Il donnait des ordres aux scieurs de planches et aux planteurs de clous. En se reculant pour mieux examiner l'effet des masques et pipeaux barbouillés sur le théâtre, Félix ne me vit pas. Il me marcha durement sur le pied. Je ne pus retenir une injure vive. Il riposta en simulant, par jeu, le ton des voyous qui se querellent. Cette familiarité m'irrita. Je faillis lui reprocher tout de go, devant les ouvriers mêmes, son vol du cadre. M'étant contenu, je parvins à sourire de sa bêtise. Je haussai les épaules; puis je m'en fus sans qu'il soupçonnât mon sentiment.

Quelques pas rythmés par les murmures de ma colère, me conduisirent dans le Pré aux Biches. Inconsciemment je le traversai. Je m'engageai sur le pont qui mène à l'île par-dessus un bras du petit lac. Le temple de l'Amour en ruines, avec ses deux colonnes survivantes, l'une entière, l'autre décapitée de son chapeau corinthien, m'offrit le siège d'un moellon moussu. A l'ombre des sapins, je m'apaise. Le silence troublé seulement par quelques oiseaux, le dessin heureux du lac baignant des rives boisées, la sveltesse des roseaux en gerbes où se jouent des libellules, tout me charme un instant. Et voici de nouveau le sens affreux de la solitude. J'ai besoin de me

confier, de m'avouer, d'obtenir un conseil. Rien de cela ne semble possible. Mon isolement est absolu. De cette famille que m'enviait Helgoët, nul esprit ne communie avec le mien. Je dérange le bien-être d'Émilie, les confidences de mes nièces, l'autorité de Robert, la manie barbouillante de Félix. Au milieu de ces gens, je me parais un intrus; et cela dans mon propre château. Près d'ici leurs personnes agissent intensément. Qu'est-il de commun entre leurs caractères et mes idées?

L'héritage.

Émilie même se trouverait enfin débarrassée des Reynart, de leur misère, et des reproches furieux qu'Huvelin lui prodigue aux momens de secourir cette détresse indéfiniment renaissante. Ils attendent tous ma première attaque d'apoplexie. Ils se rongent en supputant les chances de ma verdeur.

Auprès de Stéphanie, seule, je n'ai pas ce sens de l'hostilité ambiante. Ma vie au contraire demeure précieuse à Clermont, aux espoirs de Clermont, à ceux, peut-être, de Stéphanie. Voilà ce qui très naturellement justifie mon penchant pour cette jeune fille, au milieu de la meute. La meute? J'exagère. Mes sœurs toujours se montrèrent, à mon égard, délicates, attentives, bonnes. Ce sont les enfans de Thérèse qui m'inquiètent comme des ennemis.

Ah! Thérèse, que d'abominations tu as déterminées en faisant un mariage d'amour, noble et pur, en méprisant la fortune, en plaçant, au-dessus de tout, les droits de la passion et la sublimité de l'art! Tu as créé ton malheur, celui de ton mari, qui fatalement te traite de « boulet, » celui de tes enfans que voici au seuil de l'inconduite et du crime, l'une presque cabotine et l'autre presque escroc. Les dramaturges du sentiment ont-ils assez pourri la société française.

Ce petit Robert, en revanche, ne manque pas de jugement. Sa sœur restera franche, saine, à moins qu'Isabelle ne la corrompe. Heureusement Émilie surveille. On peut se fier à sa prudence. Qu'elle fut sage en épousant Huvelin et ses trois millions, malgré la quarantaine du banquier, sa maigreur, ses maladies, son mauvais caractère! Elle engendre des forces positives, elle. L'avenir du pays les lui devra. Que devra-t-il à cette pauvre Thérèse, à ses enfans dévoyés?

Je sais bien que je raisonne là comme un odieux bourgeois de pamphlet romantique. Selon la définition de Flaubert, je

suis l'homme qui pense bassement. Certes, au point de vue individualiste; mais au point de vue altruiste, au point de vue national? Convient-il qu'une fille suive son instinct et s'unisse, contre toutes les raisons de famille, au gaillard séduisant, pour les plaisirs de leur passion? Ou convient-il qu'elle envisage le destin des enfans à naître, et qu'elle soumette l'égoïsme de ses impulsions amoureuses aux calculs sociaux de sa maternité? Stéphanie doit-elle me choisir d'après le conseil paternel, pour son avenir et celui de ses enfans? Ou doit-elle offrir sa jeunesse à quelque Félix pour la joie de l'heure? Stéphanie doit-elle imiter Émilie ou Thérèse?

Quel barbon je fais! Molière m'eût bien arrangé, vraiment.

Stéphanie Clermont. Pour songer au mariage tardif avec elle, il a fallu que tous les miens me rendissent, par leur présente hostilité, trop solitaire. Avant sa venue, je n'avais pas cette notion d'isolement, cette peur de vieillir, de m'affaiblir entre mes héritiers avides, et mes domestiques indifférens. Félix, en escomptant ma mort sur des billets à ordre, m'a donné cette hantise atroce. Je ne m'en délivrerai plus.

Que je souffre de la solitude à présent! Il me semble que des ennemis me guettent, au delà du lac, dans le taillis. Ce chevreuil qui passe, rougeâtre, en broutant, là-bas, met-il vraiment de l'astuce à cacher ce buisson et celui qui s'y dissimule. Le singulier malaise! Je rentrerai. Je passerai par l'allée couverte de l'Ouest. J'éviterai tous ces gens que je dérange, et je m'enfermerai chez moi, avec les quatre tomes de Casanova. Les aventures de cet Italien m'ont toujours distrait de mes peines.

Siérait-il mieux de faire sur-le-champ une scène à Félix, de prévenir Thérèse? A quoi bon? Ils ne payeront pas le cadre. Je ne veux pas qu'ils le fassent reprendre par le marchand. Ainsi confirmés les soupçons sur Pauline désespéreraient l'amiral. Je ne risquerai pas de tuer mon vieil ami pour sauver une somme d'argent.

Que n'ai-je là mes lévriers. Ils m'aiment, eux. Ils ne m'excluent pas de leurs gaîtés. Nadine! Nadine! Champagne! Nadine!

VIII

... Huvelin n'a pas les mêmes scrupules. Quelques heures après sa dépêche, il est arrivé de Vichy où l'avait rejoint, dans

un courrier, la facture de l'antiquaire. Robert passe un vilain moment. Huvelin exige que son fils aille confesser à l'amiral sa faute, avoue le prix fou des émaux, et subisse l'humiliation de les redemander. Huvelin entend que Félix agisse de même pour le cadre. Émilie assiste au débat. D'un accord commun, nous n'avons rien dit à Thérèse, qui n'en peut mais, la malheureuse! J'ai grand'peine à calmer Huvelin. Colérique et malade, il grimace de toute sa figure blette, comme une pomme cuite, derrière la longue moustache blanche.

Ses rares cheveux lissés à plat derrière les tempes plates ne lui gardent plus l'apparence du brillant cavalier qui s'éprit, en vingt minutes, de ma sœur, à une fête de charité, qui voulut enlever cette blonde alors dans l'éclat épanoui de ses dix-huit ans, et qui, n'ayant pu réussir ni par les tentations du luxe, ni par la brutalité d'un guet-apens, demanda la main de la cruelle avec dépit. Ce brillant cavalier n'est plus qu'un squelette distingué. Autour de sa minceur flotte le drap gris du veston neuf, du pantalon neuf. D'avoir été volontaire aux lanciers, en 1870, d'avoir combattu à Gravelotte, il lui reste cette autorité, cette fureur de vaincu sincèrement dévoré par « la honte abominable de la Patrie. » Il ne comprend pas que son fils ni la nation songent à une chose différente de la revanche. Et comme, chaque matin, depuis quarante ans, il parcourt les journaux en injuriant les rédacteurs, les écrivains, le parlement, le peuple, « toute cette lâcheté sans exemple, » il s'entretient dans la pratique de la violence et de l'invective. Son fils, son neveu l'exaspèrent comme les types des nouvelles générations avilies par une mollesse d'esclaves repus. Il empoigne Robert à la cravate, le secoue tant que le monocle du petit saute hors de l'orbite. L'enfant n'ose broncher. Justicière et large, la main paternelle menace de haut la joue blême, l'œil effaré du fils pénitent. Émilie se cache les yeux avec ses bras lisses et dorés, en s'écriant qu'elle ne veut pas voir un tel spectacle. Félix, que nous avons fait comparaître, gouaille en sourdine; mais il ne se fie point à l'indulgence du cavalier, et craint, pour sa dignité de libertaire, les taloches du capital.

Cela se passe dans ma bibliothèque. J'ai fermé les fenêtres et les portes. Huvelin a jeté son fils dans un fauteuil, et, debout, l'y assiège avec des injures excessives, le traitant surtout d'hypocrite, de « jésuite, » de noceur. C'est donc pour cacher des

vices que le gaillard préconise l'ordre, la tradition, la vertu, le respect des principes ? J'avoue que ce reproche me plaît. J'attends avec curiosité la réplique de Robert... Il balbutie en se redressant peu à peu, en reprenant du courage et de la tenue :

— Quel mal y a-t-il à orner l'intérieur de gens très aimables? Tout le monde les adore ici; mon oncle le premier. Le cadeau s'adressait aussi bien à l'amiral qu'à la baronne. J'ai été flatté de l'attention que ce noble vieillard veut bien prêter à mes questions. Il parle avec moi comme avec son égal en âge, en situation. J'ai tâché de lui causer discrètement un plaisir;... et moins grand, certes, que ceux dont il me comble.

— Tu mens! tu mens!... crie Huvelin frénétique. Tu mens ! C'est à la femme que tu as envoyé le cadeau... Ne mens pas... Ton cousin, lui, va-t-il mentir aussi ? Dis, Félix,... est-il aussi pour l'amiral, le cadre de dix mille francs ?

— Non... avoue le rapin fermement;... et il ajoute un sourire de fatuité.

— Veux-tu nous faire croire que tu reconnais ainsi des amabilités secrètes de cette dame ?... ai-je dit... Réponds.

Félix se tait. Il balance une tête exsangue et maigrichonne. Or il garde le sourire insolent qui compromet Pauline aux yeux d'Huvelin ; pas aux miens. Le bandit aurait-il vraiment obtenu quelque faveur de cette femme évaporée ? L'aurait-il traitée soudain en modèle qu'on bouscule, après la pose, dans un coin d'atelier ? Ce n'est pas possible, tout de même. Huvelin crie de plus belle :

— Je vais te conduire chez l'amiral. Tu déclareras que ce cadre ne t'appartient pas, que tu ne peux le payer, que tu l'as escroqué, que tu le redemandes. Tu feras tes excuses... Tu entends.

— Non... gronde Félix.

— Non ?... Je te dis que si, — moi... Je te dis que si, canaille!

— Je vous défends de m'insul...

Il n'achève pas le mot. Huvelin l'empoigne par la chemise de flanelle, l'arrache du sofa et lui administre une paire de calottes retentissantes. Félix hurle.

Le gringalet, quoiqu'il se débatte, est moins robuste que la rage du sexagénaire. Je ne laisse pas de m'égayer intérieurement à voir le tentateur de Stéphanie, étrangler, pirouetter sur

une jambe, puis s'affaisser sur les genoux, hâve et défait, devant le sabreur de Gravelotte qui domine la situation.

— Assez, Huvelin! Assez... Je vous en prie,... ai-je dit... Lâchez-le!

— Est-ce vous qui payerez le cadre?... Si c'est vous... Très bien. Je vais écrire place Vendôme de vous envoyer la note.

Je me repens aussitôt de ma libéralité :

— Soit; mais alors vous payerez pour Robert. Et l'amiral n'apprendra rien de tout ceci.

A ce moment, nous entendons des pas précipités. Le pène de la porte joue dans la serrure. La voix impérieuse de Thérèse nous somme « d'ouvrir. » Je l'introduis.

— Qu'est-ce que vous faites à mon enfant, vous? Je vous défends de toucher à mon fils!...

J'avise alors ce pantin de Félix qui simule une faiblesse, un évanouissement... La manche de sa veste mûre s'est déchirée... Et lui pantèle à terre. Huvelin agite ses longs bras :

— Votre fils. Votre fils... n'est qu'un escroc... Un escroc!

A ce mot, Félix ressuscite. Il bondit. Thérèse l'entoure de ses bras... Je retiens mon sourire. Le gamin romprait facilement l'étreinte de sa mère, mais il n'en a garde. Il fait semblant de n'y pouvoir réussir, malgré les plus violens efforts; car Huvelin l'attend de pied ferme, la main levée en haut de sa belle taille.

Émilie, Thérèse et moi formons barrière entre les deux protagonistes de cette scène antique. Enfin je propose :

— Si nous reprenions tous un peu de gravité?

Félix renonce au combat. Apparemment, il se représente que j'ai promis de payer, que tout s'arrange, et qu'il en est quitte pour un paquet d'injures, pour deux gifles, mais venant d'un vieillard respectable; et pour une manche décousue.

— Qu'y a-t-il eu?... demande Thérèse en courroux, inquiète pourtant.

— Une sottise de jeune homme.

— Vous appelez ça une sottise... proteste Huvelin... C'est un vol, un véritable vol.

— Non. Une sottise; mais une grosse. Dix mille francs!

— Oh!... gémit Thérèse.

Je résume brièvement le péché, tandis qu'elle repousse le coupable, et blêmit. Hagarde, elle saisit sa tête à deux mains :

— Félix... tu as fait ça?

Voilà ce que nous voulions justement éviter, le désespoir de cette pauvre femme à cheveux gris.

Vision atroce. Chacun s'est tu, Huvelin lui-même, sous mes regards de blâme. Il finit par s'asseoir épuisé. Il tremble. Sa vieille figure, pomme cuite parsemée de plaques rouges, devient hideuse. Les yeux ternissent dans leurs paupières fripées. La bonne Émilie embrasse tendrement sa sœur. Or le mauvais rapin conçoit l'effroyable torture qu'il applique au cœur de sa mère, et la regarde, atterré, en remontant d'un geste machinal le lambeau de sa manche. Le silence nous glace. Un radieux soleil illumine les meubles de la Régence, le secrétaire hollandais, le bas-relief en marbre, le sofa de Crébillon où Huvelin s'éponge, halète, s'exclame. Les deux sœurs enlacées pleurent. Moi, je me suis établi derrière ma table, en mon fauteuil de travail; et je songe que, cet hiver, avec Stéphanie, la maison était plus tranquille.

Dix mille francs! Où les prendre? Et cet atermoiement des Chiliens qui eussent dû s'acquitter au reçu de la cargaison, mais qui ne verseront qu'après la vente des marchandises dans les comptoirs de détail! Il va falloir que je mette du papier en circulation. Et pour dix mille francs. Je n'aime guère ça. Pis encore... Je louerai la chasse à des boutiquiers de Paris... Je verrai ces intrus piétiner mes garennes, tirer mes faisans à mon nez, peut-être assassiner les chevreuils dans le parc même... Autant dire que je passerai l'automne dehors, sur la Côte d'Azur, dans un hôtel de troisième ordre, économiquement. Merci.

Néanmoins, dans les âmes, s'apaise la tempête. Émilie caresse Thérèse, qui répète :

— Pourquoi, Félix, as-tu fait cela?

Une seconde, le garnement hésite, puis il se décide :

— J'ai fait comme Robert.

— Tes parens n'ont pas d'argent, eux, pour payer!

— Alors, parce que nous sommes pauvres, je n'ai droit à rien de ce qui charme la vie? Si je contracte la même dette que mon cousin, vous le traiterez seulement de jésuite, et moi de voleur. Et cela parce que mon père n'a pas enlevé aux gogos les millions de la banque Huvelin? Parfaitement, on sait comment les banques s'enrichissent. Ou Robert est, comme moi, un escroc, et un voleur. Ou je suis, comme lui, un farceur excusable et même sympathique qu'on bouscule un peu pour la frime... Voilà tout.

Huvelin, qui n'en peut plus, ébauche des gestes vagues. Il hausse les épaules. Quant à moi, je suis frappé de cette logique. Je conçois très bien que, rival de Robert, et amené par lui qui le narguait dans la galerie de la place Vendôme, Félix n'ait pu résister à la tentation. Même, de par ses idées, il a voulu affirmer ainsi son « *droit à la vie intégrale.* » Forfanterie de gamin. D'ailleurs, ne savait-il pas que la famille arrangerait la chose, que j'étais là pour ça? Pourquoi serais-je là, d'ailleurs, sinon pour héberger et payer, en attendant ma fin qui les délivrera de leur misère? Ne regimbe pas, Géronte, et paye, mon vieux. Voilà deux siècles et demi que Molière l'exige; et toute la France avec lui. Ainsi me parlai-je durant les imprécations de Thérèse contre l'improbité de son fils.

— Je ne suis pas plus coupable que Robert. Il n'y a donc pas de raison pour m'injurier davantage. Les argumens bourgeois ne m'en imposent plus. J'ai droit à la vie comme un autre; comme un riche.

Félix s'est enfoncé dans un fauteuil. Il renoue sa cravate lentement, puis se recoiffe de la main. Il ricane et nous dévisage.

— Voyons, mère, pas tant de chichi! Je ne t'ai pas demandé à venir au monde, moi, n'est-ce pas? Quand on s'amuse à créer des enfans, on leur assure d'abord une existence possible. Tu as préféré un joli garçon, artiste!... Tu t'es pas mal moquée de ce que nous deviendrions ensuite, Isabelle et moi!... Hein? Travailler? Je ne fais que ça. Les bourgeois n'ont qu'à me payer mes toiles comme ils payaient celles de Meissonier qui ne les valent pas. Je n'achèterai plus de Riesener à l'œil... Ne me raconte pas que tu t'es sacrifiée pour nous? Il fallait commencer par sacrifier l'égoïsme de ton amour pour un père sans le sou, et qui me destinait, d'avance, à la misère! Voilà le moment où il fallait te sacrifier. Ma tante Émilie l'a fait, elle, le sacrifice... Tu n'as qu'à regarder M. Huvelin... Aussi Robert, lui, il est tranquille... Tu es une bonne femme, mais tu n'es pas une mère épatante! Oh! non... Ça, non...

— Tais-toi. Tais-toi!... avons-nous crié ensemble.

Il a balancé la tête, et tiré sa pipe, son tabac, ses allumettes.

— Va fumer dehors!... ai-je ordonné, en lui montrant la porte.

— Volontiers.

Il se lève. Thérèse ressemble à une folle de cabanon. Un

peu trop. Elle est comédienne aussi. La voilà qui déclame.

— Je reconnais dans la bouche de mon fils les reproches d'Émilie, les reproches de mon frère. Vous avez changé les idées de cet enfant. Vous les avez tournées contre moi. Oui... Oh! sans le vouloir!... Sans le vouloir... Je m'en irai tout à l'heure avec mes deux petits. L'atmosphère de cette maison n'est pas bonne pour nous. Il s'élève de votre richesse une odeur de corruption qui empoisonne les âmes. Oui, oui. C'est toi, Robert, qui as tenté, par deux fois, l'honnêteté de mon fils. Oh! ce n'est pas ta faute!... C'est une influence fatale. Je m'en vais... J'emmène mes enfans loin d'ici, parmi les pauvres, au milieu des gens honnêtes et pauvres. Honnêtes et pauvres.

— Eh bien! c'est ça... grogne Huvelin. C'est ça. Voilà qui est sage. On ne gagne jamais rien à vouloir sortir de sa condition.

Thérèse se redresse, toise le vieillard ironique, effondré :

— Je m'en aperçois trop tard. Je vous remercie de m'en faire souvenir par votre insolence...

— Voyons... Thérèse... Voyons, Huvelin... Quelle plaisanterie!... Avez-vous fini de vous dire vos quatre vérités?... Quel enfantillage...

Thérèse m'interrompt :

— Toi, je n'ai qu'à te remercier de tout mon cœur, et à te demander pardon pour tout cela. Ce n'est pas ma faute. Tu le sais bien. Ce n'est pas ma faute.

Et d'éclater en sanglots dans la loque du mouchoir qu'elle a péniblement tiré de son corsage.

— Viens, mère, viens... Laisse-les donc;... conseille Félix.

Robert était jusque-là demeuré calme et digne dans l'embrasure d'une fenêtre. A cet instant, il s'avance vers Thérèse :

— Ma tante, si j'ai commis une erreur, je vous fais toutes mes excuses; et je la regrette infiniment. Croyez-bien que j'ai pour vous tout le respect et toute l'affection possibles.

Correct, il a laissé tomber son monocle au bout du fil pour baiser les doigts humides et piqués de Thérèse. Elle a répondu :

— Mon petit Robert, je ne t'en veux pas. C'est la fatalité... C'est la fatalité.

Mon horreur coutumière de voir les gens malheureux autour de moi m'inspire un élan. Je revendique le droit de soumettre à une condition le payement des dix mille. Cette condition, la voici. Chacun de nous oubliera sur-le-champ ce qui s'est

passé. Rien ne sera changé aux projets de séjour... Huvelin s'extrait péniblement du sofa, et, en silence, va baiser aussi la main de Thérèse, qui se rejette, ensuite, dans les bras d'Émilie. Notre famille se réconcilie.

Félix me remercie à son tour. Il est jovial déjà. Il arbore la mine du logicien triomphant, donc impunissable. J'oppose alors mes restrictions :

— Écoute; je rachète tes billets à l'antiquaire, mais je les garde. Je te préviens. Cela me donne barre sur toi. Donc tâche de marcher droit à l'avenir.

— Oh! des billets de moi! Ça ne vaut pas grand'chose, tu sais bien, mon oncle; mais tu me retiendras cela sur ma part d'héritage.

Il y a dans la vie des hasards. Me rappelant l'escompte de ma mort, ce mot d'héritage et le ton sur lequel il fut prononcé, m'irritent tout à coup jusqu'au délire. J'ai envie de me ruer contre ce gamin, d'étrangler ce cou maigre sous la petite barbe en pointe... C'est comme un réflexe animal de défense. Au même moment, Huvelin ricane :

— Ils sont charmans! Ils anticipent sur nos funérailles!

Une force vibre en mon être, m'étourdit, me domine. Toute haine et toute vengeance, c'est une volupté intense que d'annoncer :

— Eh bien! s'ils calculent sur les miennes de funérailles, ils ont tort. Je crois bien que j'aurai d'autres légataires;... mais oui.

— Tu te marieras avec Stéphanie?... raille Félix d'une manière fort outrageante.

Aussitôt je riposte :

— Avec Mlle Clermont... Et la cérémonie aura lieu bientôt, je pense.

C'en est fait. J'épouse ma petite Stéphanie.

Émilie se tourne vers son neveu. Les mains tendues, elle le confronte avec une évidence qui résulte de tant de bêtises :

— Tu vois, Félix!... Je te l'avais bien dit!

PAUL ADAM.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LA NOUVELLE COUVÉE[1]

(LETTRES A FRANÇOISE)

LETTRE III (2)

Ambleuse, 5 septembre.

J'assiste en ce moment, ma chère nièce (et ce n'est pas le moindre attrait de mon séjour), à la péripétie du petit roman sentimental dont nous avions, — vous et moi, — feuilleté l'an passé les premiers chapitres.

L'an passé comme cette année, Sylvie Bertrand-Tasqué habita Rein-du-Bois durant le mois de septembre, Rein-du-Bois séparé d'Ambleuse par quelques arpens de charmilles. Sylvie avait quinze ans à peine : elle en paraissait au moins seize. Georges de Lespinat avait accompli depuis quelques semaines sa dix-septième année.

Si Georges avait été un de nos rhétoriciens de Paris, un Noël Laterrade plus mûr, et Sylvie une gentille caillette moderne, genre Blanche ou Madeleine Demonville, le voisinage aurait provoqué un estival et simple « flirt » comme la nouvelle couvée m'en offre, en ce moment, plusieurs exemples.

Mais la jeunesse de Georges fut solitaire, dans un vieux logis de famille, en tête à tête avec un père qu'il aime tendrement, sans avoir avec lui le moindre goût commun. Sylvie, fille d'un premier mariage du docteur Bertrand-Tasqué, et certes point malheureuse avec sa belle-mère, n'en a pas moins senti

(1) *Copyright by* Marcel Prévost, 1912.
(2) Voyez la *Revue* du 1er avril.

peser sur elle la confuse mélancolie des enfances orphelines. Ainsi les circonstances avaient reployé prématurément ces deux êtres sur eux-mêmes ; ils devaient s'affranchir de la mode sentimentale ambiante et vivre une vie intérieure plus intense. La mode sentimentale ambiante chuchote « flirt » à l'oreille des jeunes gens modernes, garçons et filles. L'écho plus grave d'une vie intérieure a murmuré « amour » à l'oreille de Georges et de Sylvie... Ils ne s'en dirent rien l'un à l'autre, l'an dernier; chacun n'en dit peut-être rien à soi-même. Mais l'impérieuse force les rapprocha, les enchaîna subtilement : un an d'absence, sans même s'écrire, avec trois entrevues rapides à Paris, où ils n'eurent pas un moment de libre causerie, loin de relâcher la chaîne, la consolida... Georges, très maître de lui, ne laisse rien paraître ; mais il m'a confié les épreuves de son premier livre de vers : j'y ai vu, à toutes les pages, sourire les lèvres de Sylvie. Elle, au contraire, son émoi est touchant; son cœur déborde ; et je n'aurais guère besoin de l'aider pour qu'elle versât dans mon oreille ses innocentes confidences.

Éducateur, qui que tu sois, quels que soient ton tempérament et ta doctrine, voici ton maître : il surgit sur la route de l'éducation plus tôt ou plus tard, suivant les sujets, mais on ne l'évite pas, et ce serait bien vainement t'efforcer que de former le corps, l'esprit, la sensibilité de tes élèves sans tenir compte de cet impérieux compagnon qui les attend à un coude du chemin et qui te disputera leur gouverne : l'amour... Les modes galantes ont beau changer ; le roman et le théâtre, au xxe siècle, ont beau nous présenter des Lovelace cinquantenaires et des amoureux à cheveux gris, alors qu'un siècle plus tôt Faublas jouait à seize ans son rôle de grand séducteur, — la nature ne change pas selon le caprice des modes, et c'est un grand aveuglement que de ne tenir aucun compte, entre « l'âge ingrat » et la fin de l'éducation, de ce survenant formidable : l'amour. Sa moins dangereuse intervention est sans doute qu'il apparaisse sous la forme d'un sentiment robuste et profond, comme entre Sylvie et Georges. Chargé d'âmes puériles, je redoute bien davantage la curiosité des sens et de l'esprit, où le cœur n'a point de part ; je redoute la singerie des grandes personnes, le romanesque en l'air ; je redoute bien d'autres choses. Mais ce dont je suis certain, c'est que l'éduca-

teur d'enfans de douze à seize ans, s'il bouche résolument ses yeux pour ne rien voir, s'il laisse les choses courir au petit bonheur, s'il pense : « Ce n'est pas mon affaire..., » cet éducateur là est un méchant ou un sot.

Revenons à Georges et à Sylvie... M'amusant à les observer, favorisé de leur double amitié, — encore que Georges soit, plus que la jeune fille, constamment sous mes yeux, — je suis aisément la progression du roman; je le vois qui s'approche de la péripétie. Autour d'eux, on ne s'inquiète de rien. Sylvie n'a même pas sa belle-mère avec elle, à Rein-du-Bois. Georges, justement réputé sérieux, n'est pas surveillé par son père. Dût-on remarquer qu'ils se plaisent ensemble, on prononcera une fois de plus, avec le même sourire complaisant, l'éternel petit mot « flirt... » Un flirt de plus dans la nouvelle couvée, qu'importe?

Vous et moi, ma chère nièce, sommes seuls à nous douter qu'il s'agit d'autre chose que d'un flirt, et qu'il faut prendre garde. Georges n'a d'ailleurs rien déclaré à Sylvie, j'en suis sûr, et Sylvie n'attend de Georges aucune déclaration. Tous deux se contentent de l'extrême bonheur que leur vaut ce voisinage d'été : après-midi passées ensemble en excursions, en chasse, au tennis; soirées où, presque quotidiennement, tout le monde se réunit autour de la même table, dans l'un des trois logis.

Aujourd'hui, le rendez-vous de la nouvelle couvée, dans l'après-midi, était fixé au tennis de Chambon. C'est un tennis somptueux, comme tout ce qui relève du financier Demonville. A Ambleuse, voire à Rein-du-Bois, nos jeunes gens tennissent sur de la terre battue : le tennis de Chambon est asphalté, entouré de grillages peints, et doté, comme dans les villes d'eaux élégantes, d'une tribune pour l'arbitre des parties, de fauteuils anglais pour les assistans, de tables anglaises pour le thé. Au lieu de Clément Martin ficelé à la diable (comme à Ambleuse et à Rein-du-Bois), deux grooms en livrée ramassent les balles.

Devant une visite à Mme Demonville, et ayant expérimenté déjà que le tennis est (en France) un des lieux où le moraliste peut le mieux observer la jeunesse en action, j'arrivai vers

quatre heures et demie chez notre pimpante voisine. Elle recevait, précisément, parmi les tables et les fauteuils anglais. Quelques visiteurs m'avaient devancé ; M. de Lespinat, votre belle-sœur Lucie et le célèbre pianiste parisien. Tout en rendant mes devoirs à Mme Demonville, je ne me fis pas faute de suivre attentivement trois parties successives, et de prendre quelques notes mentales sur les joueurs, pour enrichir mes fiches.

Fervent adepte de l'exercice physique et redevable envers lui, je crois, d'une santé qui a du moins persisté jusqu'à ce jour, le tennis me paraît comme sport d'un ordre quelque peu inférieur, et sans traiter (à la façon de Kipling) les joueurs de tennis de « nigauds en flanelle, » je reproche au tennis d'être un sport pratiquement inutile, une gymnastique n'ayant d'autre objet qu'elle-même. Dans la vie réelle, c'est chose fort rare qu'on ait à renvoyer utilement une balle avec une raquette, tandis qu'on a parfois un intérêt capital à atteindre un but avec un objet lancé à la main. Le discobole fait un exercice pratique, le tennisseur point. L'escrime, l'équitation, la natation, la course, le saut, la lutte, le patinage, la gymnastique dans les agrès sont des sports éminemment utiles au cours de la vie, outre qu'ils font jouer les muscles et les poumons. L'utilité du tennis est limitée à ce jeu des poumons et des muscles : le geste qu'on y exerce n'a pas d'usage hors le champ de tennis; c'est un geste superflu... Petit-Pierre et Simone ne furent donc pas spécialement dressés au tennis; mais, comme ils sont entraînés à fond à la course et au jet de la balle, comme, d'autre part, le tennis les amuse, ils y font figure honorable, surtout Petit-Pierre. On daigne les admettre pour compléter un quadrille, au besoin. Je vous assure qu'alors ils s'y adonnent de toute leur âme, et ne pensent point à autre chose qu'à « servir » difficilement les balles ou à leur imposer les trajectoires les plus tendues.

Je n'en dirais point autant, Françoise, de toutes ces adolescences que je vis, le même jour, évoluer des deux côtés du filet... Une fois de plus, je constatai que le tennis a été un des moyens les plus efficaces, pour la jeunesse française moderne, de relâcher l'antique discipline qui, naguère, séparait les deux sexes. Vous, Françoise, jeune fille de la période de transition, vous vous rappelez les hésitations, les terreurs de votre mère, l'excellente Mme Le Quellien, lorsqu'il fallait vous

mêler à des jeux de garçons, ce qui, dans sa propre jeunesse, eût semblé monstrueux. Des raquettes en nerf de bœuf, tels furent quelques-uns des outils les plus énergiques pour briser la cloison étanche. Grâce, en partie, au tennis, le système absurde qui isolait les garçons des filles jusqu'au moment précis où la rencontre pouvait offrir le plus de dangers, ce système a péri. Les sports en commun habituent filles et garçons à se connaître dès l'enfance, alors que les filles ne rêvassent pas encore, que les garçons ne pensent pas encore à mal. L'adolescence venue, ce n'est plus la brusque mise en présence, en contact, de deux curiosités passionnées, de deux timidités ardentes, comme il arrivait naguère, le jour où l'oie blanche ouvrait ses ailes pour le premier bal... C'est l'évolution naturelle, prévue, des habitudes acquises durant l'enfance. Pour avoir contribué à cette révolution, honorons le tennis.

Toutefois, nulle révolution ne s'accomplit sans dommage. Les esclaves de la Louisiane ne passèrent pas indemnes à la liberté, ni les moujicks à l'affranchissement. L'apprentissage d'être libre exige plus d'une génération. Plusieurs de vos contemporaines, ma chère nièce, pâtirent de la réforme et se dévoyèrent. Les nouvelles couvées, nées dans des mœurs moins rigoureuses, risquent moins de souffrir par leur liberté même. Mais l'accoutumance n'est pas encore complète : les jeunes Français, les jeunes Françaises ne pratiquent pas encore, en 1912, la vie en commun avec cette parfaite aisance, cette absence d'arrière-pensée qu'y portent, par exemple, de jeunes Anglais comme Sam Footner et sa sœur May... J'eus la preuve et le spectacle de cette différence au tennis de Mme Demonville.

Sam Footner, partenaire de Blanche Demonville, luttait contre sa sœur May, partenaire de Guy Demonville. May et Sam avaient de commodes tenues de tennis, amples, simples, nettes; le tailleur qui les avait conçues, et eux-mêmes qui les avaient acquises n'avaient eu d'autres pensées que d'en adapter la forme à leur objet sportif. Guy Demonville « lançait » un pantalon de flanelle légère et soyeuse, vaguement rosée, une chemise assortie, d'un ton à peine plus clair, une cravate lever d'aurore, bref, une vêture de tennisseur pour Gymnase ou Comédie-Française. Quant à Blanche, qui s'attife avec non moins de recherche, comme elle n'avait pas voulu renoncer, même pour le sport, à l'effet esthétique de « l'entravement, » elle s'était combiné cer-

tain costume irrésistible, mais dont la jupe trop serrée gênait les mouvemens de ses jambes et lui faisait manquer ses balles. A chaque balle manquée, elle envoyait à Georges de Lespinat un sourire nonchalant qui semblait dire : « Cela m'est bien égal, si vous me trouvez à votre goût. » Car Blanche Demonville marque de la sympathie pour Georges de Lespinat, si manifestement que Sylvie s'en alarme. Guy Demonville, lui, jouait à merveille, maniait la raquette comme un jeune seigneur français devait jadis manier la lance du tournoi, sous le regard des belles : lui aussi jouait pour autre chose que le jeu, pour Sylvie qui n'y prenait point garde, pour Cécile Bernier, la jolie intellectuelle qui ne dédaigne pas les divertissemens sentimentaux, pour May Footner, qui veut bien flirter après la partie, mais qui mène sa partie en bonne petite Anglaise, sans penser à rien qu'à la gagner.

Bref, je confirmai là une observation déjà notée : que les sports où les deux sexes sont réunis, et généralement la vie commune des jeunes gens et des jeunes filles, vie conforme aux lois naturelles, vie dont les avantages sont indéniables, date encore chez nous de trop peu d'années pour être sans péril; qu'une longue hérédité de galanterie fausse encore, en France, les rapports des garçons et des filles; qu'enfin, jusqu'au jour où les jeunes Français et les jeunes Françaises aimeront les sports d'un amour désintéressé (comme leurs voisins et voisines d'outre-Manche) le devoir des parens sera d'exercer sur les sports en commun une surveillance discrète, mais active.

Quelle était, durant cette partie de tennis, l'attitude des parens?

Les parens de Sylvie, des jeunes Footner, de Cécile Bernier étaient absens, ayant tacitement délégué leurs pouvoirs et leurs devoirs de surveillance à Mme Demonville et à votre belle-sœur. Or, Mme Demonville se souciait, sans plus, de caqueter avec votre belle-sœur Lucie. Ayant épuisé le chapitre des toilettes de rentrée, ces deux dames s'accordaient sur la rareté d'un bon mécanicien d'automobile. Elles se racontaient les méfaits de leurs propres mécaniciens et, selon l'habitude féminine, elles parlaient toutes les deux exactement en même temps, ne prenant que le loisir de souffler... M. de Lespinat, seul père présent, questionnait, sur le problème des pare-grêle, le vicomte de Lasmolles qui venait d'arriver... Ainsi, la nouvelle couvée voletait

sans guides, comme une compagnie de perdreaux que les premières battues ont faits orphelins.

Soyons sincères : la nouvelle couvée ne semblait pas souffrir de cet abandon. Cécile Bernier s'était rapprochée du célèbre pianiste, de qui la gloire hypnotisait son snobisme intellectuel... Le célèbre pianiste interprète Chopin presque à l'égal de Paderewsky : mais sa réputation d'homme à bonnes fortunes est bien établie, et il ne cherche pas à s'en affranchir. Plus à l'écart, Madeleine Demonville et Noël s'isolaient : ce sont deux enfans, d'accord ! mais tous deux ont la toquade de jouer « aux jeunes gens, » et Madeleine déclare sans ambages qu'elle flirte avec Noël, ce qui fait rire indulgemment et votre belle-sœur et Mme Demonville... Quant à Sylvie, elle était quelque temps demeurée silencieuse et heureuse auprès de Georges ; mais les provocations de regard que lançait à celui-ci Blanche Demonville finirent par l'énerver, et, la partie terminée, comme Blanche s'avançait vers Georges, Sylvie quitta la place, rejoignit le jeune Anglais et sa sœur. Sylvie plaît beaucoup à Sam Footner, c'est visible : mais le flirt de Sam Footner (peut-être ai-je tort) ne m'inspire aucune inquiétude. D'abord, parce que le cœur de Sylvie est pris, sérieusement pris ; et puis parce que j'ai confiance en Sam Footner, jeune Anglais équilibré, sans curiosité, sans malice, calme par tempérament, respectueux de la femme par hérédité et par éducation. De même, flirtant avec Guy Demonville, la sœur de Sam porte en ce divertissement certains usages nationaux de prudence et de défense féminines dont le jeune Latin étourdi aurait difficilement raison... Résumons : tout cela est fort innocent, fort gentil, et je ne vais pas me donner le ridicule de troubler la fête en criant casse-cou aux parens. J'estime pourtant que cette fermentation juvénile, sans danger quand les parens la suivent de l'œil, la gouvernent, la limitent, n'est pas inoffensive si elle agite au hasard, et librement, de jeunes cœurs et de jeunes tempéramens.

L'admirable, c'est que les parens n'en marquent point le moindre souci. On dirait que la petite révolution moderne qui a affranchi leurs filles, qui a mêlé la vie de leurs filles à celle des jeunes gens, les a surtout libérés eux-mêmes, eux, les parens, et qu'ils poussent un « ouf ! » de soulagement en se disant : « Grâce au ciel, nous ne sommes plus tenus de surveiller ces gamines ni ces drôles !... » Allons plus avant encore

dans la vérité des faits : constatons que bien des parens d'aujourd'hui, loin de défendre leurs enfans contre la fermentation prématurée, contribuent à la hâter, à l'activer ! J'en fis la remarque chez Mme Demonville. Les parties étaient finies ; tout le monde s'assemblait autour des tables à thé, nouvelle couvée et couvées du temps passé. La conversation des grandes personnes se poursuivit sans tenir compte de la présence de toute cette jeunesse. Le célèbre pianiste, causeur goûté quoique précieux, distilla un scandale parisien qui fit pâmer de gaîté votre belle-sœur et Mme Demonville : les petites Demonville et Mlle Bernier ne manquèrent pas d'en rire aussi. Comprenaient-elles ? Je n'en suis pas sûr. Guy plaisanta sa sœur Blanche sur la forme de sa jupe avec la liberté de paroles d'un collégien qui parle à un camarade ; elle ne s'en offusqua point et lui répliqua à peu près du même ton.

Noël (treize ans à peine !...) fredonna un refrain de café-concert qui fait en ce moment fureur à Paris, grâce à des sous-entendus d'un goût discutable. Sa mère lui dit paisiblement : « Eh bien ! on t'apprend de jolies choses à Condorcet... » Il avait fait rire l'assemblée, sa mère était un peu fière de lui. Même Georges, même Sylvie, dont les manières sont parfaitement décentes et qui jamais ne prononcent une parole risquée, ne parurent pas offensés. Que voulez-vous ? ils sont de leur temps ! Et de même que, déférens eux-mêmes, ils ne critiquent pas la faillite du respect chez leurs contemporains, — de même, sans être aucunement « dépudorés » eux-mêmes, l'absence de vergogne, chez la nouvelle couvée, ne les offusque point.

*
* *

Par cette mi-septembre, ma chère nièce, il est une heure que j'aime entre toutes : celle où, le crépuscule nous ramenant au logis, on s'assoit jusqu'au dîner devant sa table de travail ou simplement à côté d'elle, un livre en main... Recueillies au cours de la journée, les images d'un été déjà moins tyrannique offrent à l'imagination, à la méditation, un fonds de beauté, de sérénité, de joie. Au dehors, ce n'est pas encore la lourde léthargie des soirs d'automne ; on sent que toute la nature continue de palpiter sous l'ombre amoureuse ; mais pourtant, l'ombre est descendue, qui calme l'inquiétude de nos nerfs,

qui nous invite à rentrer sous un toit, à renouer le fil de la vie intérieure, — tandis qu'en la saison des crépuscules tardifs et prolongés, en juin, en juillet, en août, on ne pouvait se résoudre à quitter le plein air tant qu'une pâleur de jour argentait ou rosissait encore la coupole du ciel... Heures apaisées qui finissez les après-midi de septembre, quand le rideau, tiré devant la fenêtre ouverte, palpite faiblement; quand les bruits toujours harmonieux de la campagne s'espacent et s'éteignent; quand on regarde le rond lumineux de l'abat-jour dessiné sur la feuille blanche; quand on ne se décide pas tout de suite à écrire, parce que les pensées sont à la fois abondantes et diffuses, et qu'on sent le besoin de les laisser se clarifier, déposer leur limon avant de les verser sur la page; heures rares et précieuses que le Sagittaire nous dispense en petit nombre, je vais à vous, chaque été, comme à une sorte de retraite annuelle, propice à l'inventaire du passé, à la préparation de l'avenir. Vous êtes la halte réparatrice avant le grand labeur de l'hiver.

Le soir de ma visite au tennis Demonville, je laissai intacte la page où s'irradiait le reflet circulaire de ma lampe. Je ne quittai pas mon fauteuil. Je n'écrivis pas une ligne. Ce redoutable problème, l'éducation du cœur chez la jeunesse, m'obsédait. Que faire pour le cœur de tous ces jeunes êtres, afin qu'ils gardent intacte leur sensibilité, qu'ils ne la gâchent pas comme des enfans déchirent, en s'amusant, une gravure de prix, et qu'en même temps cette sensibilité ne soit pas entravée, opprimée, étouffée par un régime absolu d'ignorance, d'obscurantisme, de froideur? Le système de séparer les sexes jusqu'au mariage par une cloison inflexible, d'élever d'un côté de la cloison de petits moines, de l'autre côté de petites nonnes, puis de jeter tout d'un coup la cloison à bas et de faire communiquer monastère et béguinage, non, ce système-là est par trop dément, je n'en veux pas, je le repousse!... Mais mélanger garçons et filles en s'en remettant à la nature, en comptant que tout se passera comme s'il y avait une cloison, ce système-ci est plus imbécile encore. Autant que la tyrannie de naguère, le laisser aller du temps présent signifie qu'on se dérobe à un grand devoir. Paresse éducatrice qui mérite ici un autre nom : celui de lâcheté.

Ah! j'en conviens, ce n'est guère agréable pour le père, ayant pris les mains de son fils, et le regardant bien dans les yeux, alors que justement ces yeux sont tout troubles d'un incendie intérieur, de lui dire : « — Voici la vie... je ne veux pas que tu l'apprennes d'un autre que de moi, et je veux que tu l'apprennes à temps. Toutes les raisons que j'aurais de m'abstenir seraient malséantes, puisque d'autres, qui ne veulent pas ton bien comme moi, ne s'abstiendront point... Écoute! » Et pour une mère, ce n'est pas non plus une partie de plaisir, attirant sa fille contre son sein, que de lui dire : « — Certaine d'avance que les choses que je vais t'apprendre pénétreront un jour prochain dans ton esprit, je veux qu'elles y pénètrent portées par mes paroles, et ton cœur sur mon cœur... » Minute difficile pour le père ou pour la mère, d'autant plus que, si la conversation veut être efficace, elle ne doit point tarder. Laisser passer l'âge ingrat sans avertir, c'est compromettre l'adolescence... Noël Laterrade a douze ans et demi; cet avertissement que son père a négligé de lui donner, le collège le lui inflige, j'en suis sûr, et Dieu sait dans quelles conditions, avec quelle déformation caricaturale ! Madeleine Demonville a treize ans; c'est une gamine innocente. « — Quoi? me dirait sa mère, vous voulez que j'aille obscurcir ces prunelles limpides?... » Madame, votre fille peut être mariée dans trois ans, dans quatre ans, elle peut être mère... D'ici là, soyez certaine que les yeux dont la limpidité vous ravit s'ouvriront aux réalités, par une curiosité périlleuse ou par la malice d'autrui... Hâtez-vous donc ! C'est le devoir !

Sur ma table, deux petits volumes sont déposés, que j'ai apportés dans mon bagage de vacances. L'un, en usage dans certaines maisons suisses d'éducation, est écrit en français et s'intitule : *L'École de la pureté*. L'autre s'appelle : *What young people should know* (Ce que la jeunesse doit savoir). On me dit que dans plusieurs écoles d'Amérique les élèves de douze ans l'ont entre les mains. Votre belle-sœur, ma chère Françoise, ou Mme Demonville s'affoleraient à l'idée de laisser traîner l'un de ces deux livres sous le regard de leurs enfans... C'est pourtant les deux livres qui ont raison, parce qu'ils sont la ligne droite, la sincérité, le courage, tandis que le système de Mme Demonville et de votre belle-sœur, c'est vouloir et ne pas vouloir, c'est

traiter hypocritement les enfans comme s'ils ne savaient pas ce qu'ils savent, tout en ne se gênant pas devant eux. C'est de la lâcheté double.

LETTRE IV

Ambleuse, 8 septembre.

Ce qui me plaît, dans ce joli d'Ambleuse, ma chère Françoise, outre le silence propice, c'est que les gens, et les choses même, y conspirent à défendre, à échauffer la vie intérieure. Georges de Lespinat, sans contredit, est le plus charmant échantillon de la « nouvelle couvée » que je connaisse : parfaites manières, élégance d'allures, l'intelligence cultivée comme l'ont seuls certains autodidactes de choix, l'âme ardente et le cœur fier; je comprends le penchant simultané que lui marquent la coquette Blanche et la tendre Sylvie. Son père, au premier abord, semble un gentilhomme campagnard comme nos provinces en comptent par centaines : la chasse, les champs, une politique limitée aux intérêts de culte et de classe, une douzaine de livres lus par an, — voilà tout ce que révèle de pensée sa conversation affable et châtiée... Mais je sais maintenant, par les confidences de Georges, que ce fermier-chasseur vécut dans sa jeunesse, et continue de vivre un roman à la George Sand. Jadis, après une adolescence indomptée, la rencontre d'une jeune fille de son monde et de son voisinage l'assagit tout d'un coup; il se rangea, se maria, vécut huit années de bonheur jalousement solitaire. La mort de sa femme, emportée par une crise d'appendicite aiguë, le laissa seul avec un enfant à peine sevré. Dès lors, il se consacra à l'éducation de son fils et au souvenir de la disparue. « — Papa aime toujours mieux maman que moi! » me dit Georges non sans une pointe de tristesse, car il adore son père, et l'admire. Son père, me dit-il encore, passe de longues heures dans son appartement seul avec les images et les objets familiers de l'unique femme qu'il ait chérie. Ce que Georges ne me dit pas (mais je l'ai deviné dans ses réticences et aussi à travers certaines phrases de mon hôte), c'est que M. de Lespinat, à force de penser à l'épouse perdue, a glissé doucement à une sorte de spiritisme. Lorsqu'il a poussé le verrou de sa porte, durant les heures où chôment la chasse et les travaux champêtres,

il évoque l'absente, — j'en suis sûr, — il converse avec elle, il la voit... Qui oserait le railler ou le condamner? De tels égaremens de la sensibilité sont plus excusables que l'oubli.

Ainsi couve, sous ce vieux toit, une discrète ferveur de passion. Mais combien le vieux toit, les vieux murs, les meubles inchangés depuis Brault de Lespinat (lequel, entre parenthèses, fut lui-même un terrible passionné, et enleva, tout fonctionnaire du roi qu'il était, sa fiancée dans un couvent), combien cet Ambleuse suranné favorise la fermentation sentimentale! Entre nous qui l'habitons et l'époque de l'amoureux maître des eaux et forêts, il ne manque pour ainsi dire pas un anneau à la chaîne des souvenirs. On ne voit point ici l'assemblage laborieux de mobilier « authentique » ramassé chez les plus célèbres truqueurs parisiens, comme en tant de châteaux, comme à Chambon : c'est au contraire la stratification successive des époques, fin du XVIIIe siècle, premier Empire, Restauration, second Empire, fin du XIXe siècle. Il s'est trouvé que tous les Lespinat avaient l'âme conservatrice. Quand vint la mode des fauteuils capitonnés et de la soie plissée aux plafonds des boudoirs, — on ne se rebella point; on relégua dans des chambres d'amis les délicieux canapés Louis XVI, les fauteuils à médaillon, les scènes champêtres des tapisseries; mais on ne détruisit rien et l'on entretint tout, soigneusement; en sorte que, le goût des belles choses revenu, le père de Georges n'eut qu'à remettre en place l'installation de son trisaïeul tandis que le style Louis-Philippe et le style Napoléon III garnissaient à leur tour les chambres lointaines.

La pièce la plus intacte de ce logis immobile, — celle aussi où peut-être je me plais le plus, c'est la bibliothèque... Là, nul autre changement, depuis l'origine, que l'accroissement progressif, à chaque génération, du modeste trésor : modeste, car il ne contient aucun livre de haut prix, et, les plus précieux, la fortune leur vint en dormant : par exemple à cette édition brochée de Stendhal, dont chaque volume, payé quelques francs quand il parut, vaut dix louis à présent... Mais comme la belle tradition de la lecture française, durant cent trente ans environ, s'inscrit sur les rayons blanc-gris, un peu fléchissans au milieu, le long des murs de la grande salle rectangulaire! Peu d'ouvrages antérieurs au temps de Louis XVI : quelques

in-folio grecs, latins, cependant : un beau Strabon, un Ausone. Un Montesquieu en trois tomes... Le Voltaire de Kehl; le Rousseau avec la suite des gravures de Marillier... L'abbé Prévost en trente volumes... *L'Histoire universelle* en cent vingt-neuf, « traduite de l'anglais par une société de gens de lettres. » *L'Histoire des voyages... Tom Jones...* Laclos... Tous ces volumes portent une sorte d'uniforme : la reliure en veau fauve, très dorée sur le dos à nervures, les tranches rouges. Sur le panneau qu'ils couvrent, leur juxtaposition dessine une belle tenture cordouane... A côté, bien plus nombreux, voici les éditions d'une autre époque féconde, l'abondante récolte qui va de 1815 à 1830, les classiques de Didot et de Lefèvre, avec leur reliure à dos plats, à pièces en forme de carré ou d'écu, — et aussi les reliures purement romantiques avec leurs amusantes arabesques dorées, le titre au milieu du dos entre deux grandes parenthèses horizontales. Temps béni pour les bibliothèques françaises, temps des éditions in-octavo à claire typographie, à marges généreuses, à gravures soignées! Je salue au vol ces immuables élémens des collections de château : les histoires de Ségur et de Norvins, l'*Histoire de Paris*, de Dulaure, le *Lycée* de la Harpe... Voici *Tristan le Voyageur;* voici le *Jeune Anacharsis*, avec son atlas; voici les œuvres de Mme Riccoboni; voici le *Répertoire* du théâtre français; voici le *Théâtre des Grecs*, de Brumoy; voici le Shakspeare de Letourneur et le Byron de Pichot. Et vous ne manquez pas au rendez-vous, vénérables collections de Walter Scott et de Cooper, traduits par Defauconpret; ni Chateaubriand, ni Béranger, ni le Balzac de Houssiaux!

Trop souvent, dans les bibliothèques de château, ce Balzac de 1855 est l'acquisition la plus récente. La curiosité littéraire des châtelains semble s'être soudain endormie vers cette date. Quelques Sand, quelques Labiche dépareillés, de vagues brochures... on atteint notre époque en quelques enjambées. Telle n'est pas la bibliothèque d'Ambleuse, qui, grâce à la culture intellectuelle des propriétaires successifs, n'a négligé d'acquérir ni les grands romanciers de la fin du XIXe siècle, ni les beaux livres de la critique moderne, ni les philosophes contemporains. Et, en passant par Taine et Brunetière, on arrive ainsi jusqu'à Pierre Louÿs, la comtesse de Noailles et Abel Bonnard, achetés par Georges de Lespinat.

*
* *

Ce palais des livres, où règne ordinairement un silence recueilli, a résonné, hier après-midi, des éclats de rire, des protestations, des querelles de la nouvelle couvée. Voici comment. A la suite d'une conversation avec Mlle Cécile Bernier, l'amie « intellectuelle » des petites Demonville, au cours de laquelle cette brune enfant m'énervait par son outrecuidance, je lui avais déclaré qu'à mon sens, ses contemporains ou contemporaines présens, et elle-même, ne *savaient* à peu près rien, dans le sens profond et vrai du mot, sauf le tennis, le patinage, et quelques termes, peu nombreux et à demi compris, de langues étrangères. J'exceptais de ce jugement Georges de Lespinat, parmi les « grands, » et Pierre et Simone, parmi les « petits... » Vous imaginez l'indignation de notre intellectuelle en jupe courte... Peu s'en fallut qu'elle ne m'injuriât. Comme je tenais bon, elle appela en témoignage, et à la rescousse, tout le reste de la bande; bientôt, il me fallut tenir tête aux trois Demonville, à Noël, aux deux Footner : ces deux derniers protestaient d'ailleurs sans violence, et seulement, je le compris, pour l'honneur de la vieille Angleterre. Sylvie, seule, se taisait, contente que j'eusse excepté Georges de mes sévérités... On me défia de prouver ce que j'avançais : l'ignorance foncière, l'absence de culture profonde de la nouvelle couvée. Je relevai le défi. Il fut convenu qu'au premier jour de pluie empêchant les excursions et les jeux de plein air, la jeunesse des trois châteaux voisins se réunirait dans la Bibliothèque d'Ambleuse, qui nous parut à tous un champ des plus convenables pour ce tournoi d'esprit. Je poserais à chacun des jeunes seigneurs réunis une question « raisonnable, » sur les matières que normalement des gens de leur âge et de leur milieu peuvent et doivent connaître. Si l'unanimité des concurrens proclamait que la question était « hors du cadre, » je cédais, j'en posais une autre.

(Je vous entends, Françoise, vous écrier : « Dieu, que vous êtes pion, mon cher oncle! » — Soit ! ma nièce. Je suis pion, j'en conviens. Mais par ce temps où si peu de gens ont le goût de étude, faut-il railler ceux qui gardent le goût d'enseigner ?)

... J'eus vite fait de composer dans ma tête le menu de ces agapes instructives. Et, sûr de ma victoire, j'attendis la pre-

mière pluie d'après-dînée. Avant-hier soir, après une journée trop radieuse, le ciel s'ennuagea, vers le couchant. Un fin brouillard mouilla les premiers voiles de la nuit; hier matin, au réveil, il pleuvait bel et bien... A deux heures, toute la nouvelle couvée (sauf Pierre et Simone) pépiait dans la Bibliothèque d'Ambleuse.

Vous n'attendez pas de moi, chère nièce, que je vous conte par le détail cette joute mémorable. Vous imaginez aisément qu'elle fut disputée parmi la gaîté la plus remuante, mais non sans âpreté; que les jeunes filles ne surent pas toujours maîtriser leurs nerfs; que votre oncle s'attira plusieurs répliques acides, notamment de la part de Mlle Cécile Bernier, laquelle eut, un instant, des larmes de dépit au bord de ses vifs yeux d'ambre; mais qu'au demeurant, une franche cordialité régna et qu'on se sépara bons amis. Jeune mère, soucieuse de bien élever vos enfans, ce qui vous intéresse, c'est les questions posées.

Je m'attaquai d'abord à la culture ancienne, grecque et latine. Sam Footner, Guy Demonville et Noël Laterrade, mis au pied du mur, auraient volontiers renoncé à la lutte, sans la présence des jeunes filles, qui ranimait leur émulation. Hélas! cette partie de l'examen fut lamentable. Aucun des concurrens ne sut correctement traduire en grec la phrase suivante, pourtant innocente : « Si j'étais libre, j'irais à Athènes. »

Seul, Noël Laterrade (grâce à l'entraînement que je lui fais subir depuis quelque temps) se rappelait l'adjectif *éleuthéros*. Mais, à construire la phrase, nul ne parvint.

L'examen de latinité proposa comme traduction à livre ouvert la onzième ode d'Horace (Livre premier), l'une des plus faciles :

Tu ne quæsieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi
Finem Di dederint, Leuconoe; nec Babylonios
Tentaris numeros...

Protestations des concurrens. Ils réclament le droit d'user d'un gros dictionnaire. Je leur réponds que savoir une langue, c'est, avant tout, en connaître le vocabulaire : l'inconvénient de donner des dictionnaires aux élèves, durant une composition, c'est que justement le maître ne saura jamais quel élève a cher-

ché dix mots, quel n'en a cherché que deux, quel a déniché dans son lexique une phrase toute traduite. Que d'ailleurs, c'est un procédé barbare et néfaste de faire chercher trois cents fois dans le dictionnaire, pendant dix ans, le mot *numerus* au même élève, au lieu d'employer une demi-heure, s'il le faut, à introduire ce mot, avec ses divers sens bien compris, dans la mémoire dudit élève, et de veiller ensuite à ce qu'il ne l'oublie point. J'exigeai donc que chacun des concurrens traduisît en un quart d'heure, avec l'unique secours de ses connaissances acquises, les huit vers qui composent la pièce. Les versions furent lues à haute voix : ce ne fut pas un des momens les moins joyeux de l'épreuve. Ce qui me contrista pourtant, ce fut que nul des trois concurrens ne parut avoir jamais entendu parler, avant ce jour, du célèbre : *carpe diem*, qui commence le dernier vers de l'ode. Me croirez-vous si je vous dis que Noël traduisit hardiment *carpe* par « carpe ? »

Les jeunes filles s'étaient, durant cette première partie de l'examen, copieusement moquées des garçons. Les garçons prirent leur revanche quand le même système de version rapide, sans lexique, fut proposé aux demoiselles pour l'anglais et l'allemand. J'avais choisi un sonnet de Shakspeare, nullement inextricable, et un morceau d'article extrait du *Berliner Tageblatt*. Le résultat fut moins désastreux que pour le latin et le grec : néanmoins, les versions abondèrent en contresens ; nombre de mots furent constatés inconnus ; May Footner elle-même se blousa dans un tercet de son poète national. Bref, confusion des filles, revanche bruyante des garçons, qui renièrent, du coup, toute galanterie et tout esprit de flirt.

Pour épuiser la question langage, il me restait à prouver à mes jeunes Français qu'ils ignoraient leur propre langue. Je n'imitai pas ce pédant de Mérimée ; je ne dictai pas de problème d'orthographe ; il est trop facile de faire faire une faute par ligne, dans une dictée, à une personne même cultivée, et cela ne prouve à peu près rien contre sa culture. Autrement grave est d'ignorer le vrai sens des mots, et c'est le cas général. On en ignore un bon nombre, et on connaît le reste à peu près

Je dictai cette réflexion de La Rochefoucauld :

Un habile homme doit savoir régler le rang de ses intérêts, et les conduire chacun dans son ordre ; notre avidité le trouble

souvent, en nous faisant courir à tant de choses à la fois, que pour désirer trop les moins importantes, nous ne les faisons pas assez servir à obtenir les plus considérables.

Voilà, n'est-il pas vrai? ma chère nièce, une admirable phrase française; il est impossible d'enfermer plus exactement, en des termes parfaitement clairs, une plus forte substance d'idées.

L'ayant dictée à mes néophytes, je les priai de me la traduire par écrit, c'est-à-dire d'en redire le sens en d'autres mots, comme s'ils voulaient eux-mêmes l'expliquer, — à un enfant, par exemple. Georges prit part au concours. Voici son commentaire :

« Un homme habile doit savoir ranger dans son esprit ses intérêts par ordre d'importance, afin de régler, d'après cet ordre, le moment où il s'occupe de chaque intérêt, et l'effort qu'il y consacre. Nous bouleversons souvent cette sage méthode, parce que nous sommes avides d'obtenir d'un seul coup, et sur-le-champ, les objets de tous nos désirs. Nous voudrions courir à la fois aux choses importantes et aux choses sans importance; et parce que nous avons un désir immédiat et puéril de tels ou tels avantages médiocres, nous en négligeons de considérables. L'homme habile, sachant qu'on ne peut tout avoir, néglige les avantages médiocres, ou du moins ne les poursuit que s'ils peuvent servir à conquérir des avantages considérables. »

Je lus ce commentaire à haute voix, en le déclarant un peu prolixe, mais parfaitement intelligent. Tous les termes et le sens intégral avaient été compris et nettement exprimés. Ce fut pour mon ami Georges une minute de victoire, qu'il porta gaîment, sans triompher le moins du monde : en somme, un pareil travail est un jeu pour un adolescent de sa culture. La plus émue fut Sylvie, rougissante comme si elle eût été la victorieuse. Blanche Demonville profita de l'incident pour venir faire cent grâces à Georges, et se pencher sur son épaule au point de le frôler, sous prétexte d'examiner de près la copie. J'observai qu'alors toute la joie de Sylvie s'obscurcissait.

Vous ne serez pas étonnée, ma Françoise, que Georges ait été le seul à mériter des éloges. Aucun des autres concurrens, garçons ou filles, n'entendit les mots « régler *le rang* de ses intérêts et les conduire chacun dans son *ordre;* » aucun ne

traduisit sans faux-sens : « notre avidité *le* trouble souvent ; » un contresens général interpréta « pour désirer » comme « afin de désirer ; » enfin la phrase finale : « Nous ne les faisons pas servir à obtenir les plus considérables » fut expliquée si bizarrement qu'on eût cru lire la traduction, par des élèves négligens, d'un obscur texte étranger.

Assez honteux d'une impuissance qu'il leur fallait bien constater, et qui les surprenait eux-mêmes, mes « nouvelle-couvée » s'excusèrent en déclarant qu'on ne leur avait jamais demandé de « version française. » Je leur répliquai que je m'en doutais, mais qu'il était cependant plus nécessaire pour de jeunes Français de comprendre La Rochefoucauld que certains romans idiots de la bibliothèque Tauchnitz.

L'examen porta ensuite, ma chère nièce, sur l'histoire, la géographie, l'arithmétique. Vous n'êtes pas encore assez éloignée du temps où, gentille élève de l'Institut Berquin, je vous visitais fidèlement au parloir, — pour avoir oublié dans quels pièges je m'amusais à faire trébucher votre érudition toute fraîche. On vous enseignait chichement à Berquin ; votre programme d'alors semblerait étriqué, comparé aux somptueux programmes d'aujourd'hui. Mais vous étiez, — sans compliment, — une jolie intelligence, vive, lucide, curieuse, et cela supplée à tout. Et puis, qu'importent les somptuosités de programme ? La nouvelle couvée ne sait rien de plus en histoire, en géographie, en sciences exactes que ne savaient les « petites Berquin. » Ses livres de classe marquent une égale méconnaissance de l'esprit des élèves, un pareil dédain de la notion du temps, un mépris identique de ce qu'est « apprendre » et de ce qu'est « savoir. » J'ai feuilleté l'Atlas de Noël Laterrade : sous prétexte d'aider la mémoire, c'est une succession de petits cadres où l'on voit cent Frances bariolées de bleu, de rouge, de jaune, de vert ; il y a la carte des céréales, la carte des cotonnades et des lainages, la carte des betteraves et des carottes, la carte de l'industrie du papier, cent cartes, vous dis-je, dont l'enfant est censé fixer l'image en sa cervelle ! L'auteur se moque-t-il du monde ou n'est-il qu'un sot ?... Quant au cours d'histoire du même Noël, c'est un volume de *sept cents* pages in-12, d'un texte serré, qui expose les destinées de la France depuis les origines jusqu'en 1889. Si je tenais l'auteur, il me semble que j'essaierais de l'étrangler..

Résultat de ce mirifique enseignement : les mêmes « colles » où bronchait ma Françoise au temps de l'Institut Berquin, mais dont elle finissait par triompher grâce à la force de son clair génie, ont désarçonné mes néophytes modernes. Je vous en rappelle quelques-unes : vous les saluerez comme de vieilles ennemies.

Pas un élève sur dix (et pas une grande personne dite cultivée sur cent) ne sait, même en gros, la superficie de la France, ou la distance de Cherbourg à New-York, ou n'est capable de ranger les États importans par ordre de dimensions. Même comique ignorance, si vous priez l'examiné de vous faire faire un petit voyage sur le Danube, en nommant seulement *cinq* villes traversées ! Bafouillage innommable si l'on aborde l'explication des degrés de longitude, et leurs rapports avec le mètre : la base même de la géographie est donc ignorée. Posez, pour voir, à n'importe qui (toujours prétendu cultivé) la question suivante : « Rappeler en vingt lignes ce qui s'est passé en Russie pendant le XVIe siècle, » vous recueillerez les plus divertissantes âneries... Enfin, pour bien constater que personne (sauf les spécialistes) ne possède les premiers élémens de l'arithmétique, offrez, — comme je l'offris à ma petite troupe déjà moins fringante, — le célèbre problème que nous appelons, vous et moi : « le problème des cheveux. »

Étant admis qu'une femme n'a pas plus de trois cent mille cheveux sur la tête, y a-t-il deux Parisiennes ayant exactement le même nombre de cheveux? Justifier sa réponse par une démonstration...

*
* *

Un des grands plaisirs de la pédagogie pratique, c'est que la jeunesse se rallie volontiers et vite à ce qui lui paraît équitable et vrai. Elle n'a ni prévention, ni parti pris. Réunis autour de moi, dans la Bibliothèque d'Ambleuse, mes « nouvelle-couvée, » passablement honteux de leurs déconvenues, pépiaient : « On ne nous a pas appris !... »

Quand leur émoi s'apaisa, je leur dis :

— Mes chers enfans, vous avez raison ; on ne vous a pas appris... Votre ignorance accuse l'inertie des éducateurs, plus que la vôtre. Les gens qui font des livres classiques sont des paresseux ; car, au lieu de méditer sur l'esprit des enfans et

d'adapter leur science à cet esprit, ils écrivassent tout ce qu'ils ont dans la tête, tout ce qu'ils pillent dans des bouquins, et envoient ce galimatias à l'imprimeur. Paresseux aussi sont les faiseurs de programmes ; car il est infiniment moins difficile de composer sur le papier un menu somptueux, que d'exécuter le plus modeste des bons repas, et qui soit, en outre, digérable. Enfin, vos parens eux-mêmes ne furent pas exempts de paresse, qui crurent avoir accompli tout leur devoir en vous mettant dans les mains ces livres bâclés et en vous imposant ces programmes indigestes.

« Je vous le dis non sans tristesse : il est déjà bien tard pour changer de méthode avec vous. Vous avez passé douze ans ; beaucoup de vos habitudes de compréhension et de travail sont fixées ; vous les trainerez toute votre vie, à moins d'une violente réaction d'énergie et d'un effort nouveau, très intense. Faute de cette réaction et de cet effort, vous serez, mon Dieu ! tout simplement des gens comme la plupart de nos contemporains, à culture tellement peu profonde qu'autant vaudrait la friche : la culture de ces laboureurs de l'*agro romano* qui grattaient la terre avec un soc de bois... Vous saurez d'allemand ou d'anglais autant qu'un portier de palace-hotel ; ce n'est pas inutile, mais je vous ferai remarquer qu'une bonne ou un garçon de café apprennent cela en six mois de service, dans le pays. Vous saurez tenniser, golfer, patiner : mais il y a cent à parier contre un qu'on n'aura pas discipliné votre endurance à la marche, à la course, qu'on ne vous aura pas appris à vous défendre contre la force ou à vous sauver par les fenêtres et les toits, en cas d'incendie : ce qui serait tout de même plus utile que de lancer une balle de caoutchouc.

« Laissant de côté la culture physique, — heureusement restaurée dans votre génération, et seulement pas assez pratique, — je vais vous donner certains avis qui pourront vous être utiles, si vous souhaitez quand même devenir cultivés intellectuellement.

« La première connaissance qu'il importe de posséder, c'est celle de SA LANGUE. Par la langue maternelle afflue en nous tout ce que nos sens ne suffisent pas à nous apprendre. Notre enfance sera d'autant plus riche d'idées, d'autant plus compréhensive ; elle poussera d'autant plus vite et plus loin son enquête sur le monde extérieur que nous saurons plus tôt, et

plus à fond, notre langue. Aussi fut-il criminel d'affaiblir votre âpre et utile apprentissage de la langue maternelle en vous embarrassant de mots, de tournures, d'accens étrangers. On est arrivé à ce mirifique résultat que vous savez un peu, — très peu d'allemand ou d'anglais, — mais que vous ne savez guère plus de français. Vous ne possédez donc, entre douze et seize ans, aucun outil parfait pour vous assimiler les idées des autres, ni pour exprimer les vôtres. N'eût-on pas mieux fait d'épargner tant d'institutrices étrangères, et de vous enseigner le français à fond, avec son vocabulaire, ses tournures, son histoire, sa prosodie, comme j'essaye de le faire pour nos petits amis Pierre et Simone?

— Alors, s'écria Guy Demonville, il ne faut jamais étudier d'autre langue que la sienne?

— Ne me faites pas dire cette sottise! répliquai-je. Les langues autres que le français sont utiles pour la pratique de la vie et pour l'enrichissement de l'esprit : cela va de soi. En outre, leur apprentissage intelligent exerce ce qu'on appelle « l'esprit d'analyse. » Beaucoup de pédagogues modernes ont les joues toutes gonflées de ces mots : l'esprit d'analyse, — et, au nom de l'esprit d'analyse, ils condamnent la méthode directe, c'est-à-dire la méthode par laquelle vous avez appris votre langue maternelle, mots, tournures, phrases d'abord, — grammaire ensuite.

« Je leur répondrai qu'au début des études, l'esprit d'analyse des enfans français s'exerce beaucoup mieux sur une phrase française comme celle de La Rochefoucauld, dont tous les mots sont connus, — que sur un texte en langue étrangère où l'ignorance du vocabulaire déroute précisément l'analyse. Il ne s'agit pas de fabriquer de petits Sherlock-Holmes, ni des devineurs de rébus : il s'agit d'habituer les élèves à méditer sur un texte raisonnablement écrit, et à en extraire la pensée. C'est donc sur des textes français que votre esprit d'analyse doit d'abord s'exercer.

« Un peu plus tard, vers neuf ou dix ans, un utile développement de l'esprit d'analyse sera d'apprendre une langue étrangère. Et je pose ici deux axiomes.

« I. Rien n'est plus facile, ni plus amusant que d'apprendre une langue étrangère.

« II. Toutes les langues étrangères peuvent s'apprendre par

la même méthode : et c'est cette méthode qu'il importe surtout de bien posséder. »

Jeunes gens et jeunes filles groupés autour de la table centrale s'écrièrent :

— La méthode ! vite ! donnez-nous la méthode !

— La méthode, poursuivis-je, s'apprend en même temps qu'on apprend *sa* première langue étrangère. Pour des Français et des Françaises, j'estime que ce doit être le latin. Vous trouverez partout les raisons de cette préférence ; contentez-vous de celle-ci qui est forte : savoir le latin est le moyen le plus court de savoir le français. C'est plus court que d'enseigner en détail pourquoi « immense » ne veut pas simplement dire « très grand ; » comment le verbe « douter » a donné l'adjectif « indubitable, » etc. En outre, le latin est un excellent type de langue étrangère, pour étudier la méthode générale d'apprentissage. Tout près du français par l'esprit et les mots, il en est très différent par les flexions, c'est-à-dire par les déclinaisons et les conjugaisons ; et il est la langue où la construction est la plus dissemblable du français : occasion d'exercer le fameux esprit d'analyse.

« Mais je lis sur le visage mobile de Mlle Cécile Bernier une certaine impatience de mes digressions. Ouvrez vos oreilles fines, mademoiselle, voici la méthode :

« *Apprendre d'abord, par la mémoire et un usage intelligent, le vocabulaire et les flexions.*

« *Apprendre les élémens de la grammaire, par des remarques sur les conversations et sur les textes lus.*

« *Tenir sous clé le dictionnaire et la grammaire.* Il sera temps de les sortir (ne criez pas au paradoxe !) quand vous saurez la langue.

« Voici ce que je veux dire en excluant le dictionnaire et la grammaire :

« Je vous ai déjà déclaré que je trouve barbare le procédé qui consiste à apprendre les divers sens du mot *numerus* en cherchant ce mot quelques centaines de fois dans le dictionnaire, pendant plusieurs années. Nous avons d'ailleurs constaté qu'après tant de feuilletages, personne ici ne savait traduire : *numeros babylonios*. Le vocabulaire doit s'apprendre directement, au moyen de conversations et de lectures méthodiques, conduites par un vrai maître (et non par une fille de cuisine

née à Stuttgart ou à Galway). Les mots une fois bien compris, il faut les fixer dans la mémoire par la récitation, et ne plus les laisser échapper... — Mais, objecte mon savant confrère Henri Poincaré, on n'apprend pas le latin pour demander son chemin à Cicéron dans un faubourg de Suburre! — D'accord, cher confrère. Aussi, ne dirons-nous pas que l'élève sait le latin quand il demandera correctement à Cicéron les chemins de Suburre : nous dirons seulement qu'il a fait un pas décisif vers la connaissance du latin, et qu'il l'a fait bien plus vite que par le système ordinaire des écoles, lequel l'eût obligé à emporter en route son gros dictionnaire sous le bras.

« Une langue a beau n'être plus parlée depuis quinze siècles, ce n'est pas pour rien qu'elle s'appelle toujours « une langue; » l'organe essentiel de sa transmission est la langue, la parole humaine : c'est déjà affaiblir cette force de transmission que de lire les mots avant de les entendre et de les écrire avant de les prononcer. A la seule époque où le latin ait été vraiment su par les gens cultivés de tous les pays, il servait de langue usuelle dans les écoles. Et les maîtres des rares écoles où la méthode directe est encore appliquée au Latin proclament qu'ils font des bacheliers en trois ans au lieu de dix.

« Mais voilà : la méthode directe est fortement discréditée par les filles de cuisine irlandaises ou wurtembergeoises, qui sont, à l'ordinaire, chargées de l'appliquer à nos enfans!... Posons cet axiome que :

« *Pour être valablement appliquée, la méthode directe exige un professeur très instruit et une progression nullement arbitraire.*

« En effet, ce n'est pas au hasard qu'il faut enseigner les mots à l'élève. En les enseignant dans un ordre logique, on gagne beaucoup de temps et on soulage la mémoire. La conversation ne doit pas être quelconque, ni quelconque le texte lu. Mais surtout, chaque phrase entendue, lue, prononcée doit être assez tôt l'objet de remarques grammaticales : ainsi se forme, dans l'esprit de l'élève, une grammaire apprise en même temps que le vocabulaire... Je me suis senti l'âme irritée, l'autre jour, en ouvrant au hasard la grammaire grecque de mon neveu Noël, grammaire signée pourtant par un excellent agrégé, par un jeune savant. J'avais ouvert le livre au titre : *Conjugaisons.* Et je trouvai là dix pages de règles et de remarques sur les

augmens, sur les redoublemens, sur les aoristes, sur les verbes contractés, sur les verbes moyens, sur les verbes en *mi*, sur le diable et son train, avant qu'un seul exemple de verbe conjugué eût été proposé à l'élève!... Mais, agrégé de malheur! (pensais-je), l'élève qui serait capable d'apprendre vos dix pages serait un monstre de mémoire, car je le défie de les comprendre! Montrez-lui donc, et faites-lui apprendre des verbes, enchâssez-les dans des phrases, après quoi vos remarques sur les augmens, les redoublemens et les contractions reposeront sur quelque chose de concret, et signifieront quelque chose!

« Voilà, mes jeunes amis, le genre de grammaire qu'il faut tenir sous clé : hélas! toutes les grammaires sont ainsi, sauf une (à ma connaissance) : la grammaire de Ahn. Celle-ci applique strictement le précepte d'enseigner par les exemples; la partie purement grammaticale se réduit à deux lignes de remarques, de temps en temps, sur le texte qu'on vient d'étudier.

« Une fois que vous savez la langue étrangère à peu près comme on sait sa langue maternelle à sept ans, — c'est-à-dire que vous possédez un ample vocabulaire, et que les flexions et les tournures vous sont familières, — alors, il sera temps (comme on le fait pour la langue maternelle) d'aborder l'étude analytique. Alors la grammaire de l'agrégé pourra vous être utile, malgré sa méchante méthode : car elle vous parlera des choses que vous savez, et vous trouverez en votre mémoire la corroboration pratique de son enseignement... Alors nous ferons des versions et thèmes sur des textes assez ardus pour exercer le fameux « esprit d'analyse, » et le problème sera double : d'abord bien pénétrer le sens, comme pour la phrase de La Rochefoucauld, — ensuite bien transporter ce sens d'une langue dans l'autre, résultat utile, mais en somme indépendant de la science même d'*une* des deux langues. On peut en effet comprendre parfaitement une satire de Juvénal et la rendre fort mal en français. Ce sont deux dons *distincts;* deux apprentissages *distincts*, deux études *distinctes;* j'appelle sur ce point l'attention de mon savant confrère. Il n'a certes pas manqué d'observer que beaucoup de traductions françaises d'auteurs anciens publiées par des latinistes ou des hellénistes excellens, sont des plus médiocres. C'est que ces doctes personnages étaient de pauvres écrivains français, et que pour *rendre* en

français Virgile ou Théocrite, il ne suffit pas de les *comprendre.* »

Vous supposez sans doute, ma chère Françoise, que les piquantes tennisseuses et les fringans joueurs de *foot-ball* qui m'écoutaient commençaient à trouver l'homélie un peu longue? Détrompez-vous. D'abord, ce ne fut pas une homélie, je ne vous donne ici qu'un sommaire glacé : imaginez les interruptions, les protestations, les approbations qui lui firent un vivant accompagnement... Et puis, cela les intéressait, malgré le sujet sérieux, — parce que ce n'était pas un enseignement *en l'air*, qu'ils étaient encore tout chauds de leur examen manqué, et que les paroles que je prononçais, au lieu de se présenter comme une dissertation académique, commentaient un fait récent, un fait qui les touchait. Le secret de l'enseignement pratique est là.

Ils en voulurent davantage ; ils voulurent des idées sur l'enseignement de l'histoire, de la géographie, des sciences mathématiques et physiques. Je ne vous répéterai pas ce que je leur répondis : vous connaissez mes doctrines; Françoise les a entendues, jeune fille, et je vous les redisais encore dans mon avant-dernière lettre à propos de Simone et de Pierre.

En même temps que ma petite conférence, la pluie eut l'ironique gentillesse de cesser. Un rayon de soleil un peu jaune, bien automnal, vint dorer les reliures fauves des vieux livres. Je donnai congé à toute ma volière, qui s'échappa vers les parcs pour y chercher des cèpes.

Seul, Georges resta auprès de moi :

— Monsieur, me dit-il, abuserais-je de votre complaisance en vous demandant quelques instans de conversation?

Nous montâmes ensemble dans mon appartement. Je vous conterai la prochaine fois ce que Georges avait à me dire.

MARCEL PRÉVOST.

(La troisième partie au prochain numéro.)

ESQUISSES CONTEMPORAINES

M. JULES LEMAITRE

II

LA SECONDE INCARNATION (1)

I

Nous sommes en 1898. Année terrible pour tous les bons Français, et qu'aucun d'eux ne voudrait revivre. Nous commençons à peine à nous relever des ruines morales, et même matérielles, qu'elle a semées sur le sol de France. Je ne voudrais pas revenir sur une question qui nous a trop longtemps désunis et paraître réveiller des passions peut-être encore mal éteintes. Ce n'est d'ailleurs que dans un demi-siècle, quand tous les faits et les documens seront connus, que l'on pourra, avec l'histoire vraie et sereine, écrire la « psychologie » et la « philosophie » de la douloureuse Affaire. Mais il me faut bien évoquer ces tristes souvenirs, ne serait-ce que pour expliquer le rôle et l'évolution politiques de l'ironiste voluptueux et tendre qui écrivait tour à tour *le Pardon* et *la Bonne Hélène*. Or, que l'avenir donne raison ou tort à M. Jules Lemaître et à ceux qui se sont groupés autour de lui, une chose reste sûre : en écoutant les déclamations et les théories d'une partie de leurs adversaires, en voyant tout l'étranger coalisé contre l'opinion

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

qu'ils représentaient, ils ont pu croire, et ils ont cru avec une sincérité passionnée, avec une ardeur angoissée, que la « patrie française » était menacée jusque dans son fondement même; et ils se sont unis pour la défendre...

Eh quoi! — n'a-t-on pas manqué de dire, — ce mandarin, ce boulevardier, ce dilettante, ce sceptique, du jour au lendemain se transformer non seulement en homme d'action, mais en chef de parti! Quelle surprise imprévue! Quelle conversion soudaine!... C'est qu'on l'avait mal lu, sans doute, ou tout au moins qu'on ne l'avait pas suivi d'assez près. Ce mandarin tenait si peu à ses boutons de cristal! Ce lettré avait si souvent affiché son mépris pour la pure littérature! Ce boulevardier s'était si fréquemment révélé un délicieux provincial, un « paysan tourangeau! » Ce dilettante avait, à tant de reprises, trahi sa secrète inquiétude! Ce sceptique enfin souffrait si visiblement parfois du scepticisme qu'il affectait! « Ceux qui essayent comme moi d'entrer partout, disait-il un jour, c'est souvent qu'ils n'ont pas de maison à eux; *et il faut les plaindre!* » Et plus tard, quand il eut pris parti : « J'ai des amis que mon zèle patriotique fait sourire et étonne. *C'est qu'ils s'étaient trompés sur moi; c'est que je n'ai jamais été qu'un sceptique de province*, comme l'a si gentiment dit un de mes confrères les plus parisiens... C'est le devoir présent que j'embrasse. Ou plutôt, *désenchanté des jeux de la littérature, je m'abandonne avec foi à un instinct que je sens sacré et bienfaisant*, et je n'ai pas honte de l'ingénuité de mes chagrins. »

Et à ceux qui lui reprochaient d'avoir changé de camp politique, il aurait pu répondre en leur mettant sous les yeux un article daté de 1885, et qu'il n'a pas réuni en volume, et qu'on pouvait, sauf le ton, croire écrit d'hier. Il est vrai que les idées qu'il y exprimait, il n'osait les prendre entièrement à son compte; « il n'en garantissait ni la justesse, ni surtout la justice. » Il les plaçait dans la bouche d'un de ses amis : mais on sait de reste quels sont les « amis » de M. Jules Lemaître. Voici donc les propos qu'il prêtait à ce complaisant « sosie : »

La République a fait banqueroute à bien des espérances. Elle n'a pu les réaliser par sa vertu propre. Le suffrage universel a porté d'assez mauvais fruits. Nombre d'hommes distingués ont été écartés de la politique ou s'en sont détournés parce qu'on n'y entre guère qu'à des conditions quelque peu humiliantes. La proportion des hommes médiocres, inté-

ressés, faibles ou violens a été beaucoup plus forte dans les Assemblées qu'elle n'aurait dû l'être. Et c'est pourquoi la République n'a presque rien donné de ce qu'on attendait d'elle. *Elle a peu fait pour l'apaisement et l'union des esprits.* Elle a de la peine à réorganiser l'armée ; elle n'a pas su garder de bonnes finances ; *elle n'a pas su être tolérante et bonne à tous les Français. Elle a été, en plus d'un cas, rancunière, haineuse, oppressive des minorités, et qui sait? de la majorité même du pays, qui, avec cette machine trompeuse du suffrage universel, n'est pas toujours représentée.* Et par-dessus le marché, le gouvernement républicain n'a pas eu de bonheur. Il a eu à l'extérieur de grosses affaires qui n'ont pas toutes tourné de façon brillante, sans compter que son établissement définitif a coïncidé avec une terrible crise économique. La République a paru à la fois partiale, malhabile et malheureuse. On l'aime encore malgré tout; mais ce n'est plus la passion, ce n'est plus la foi, l'illusion du commencement. Un malaise et une défiance se sont glissés dans les esprits. *Sans admettre un instant l'idée d'une restauration monarchique, d'ailleurs impossible*, on en vient à souhaiter, les uns une réaction tempérée, d'autres une suprême expérience, l'expérience d'un gouvernement radical, qui serait apparemment la perte du pays. Ou plutôt, on ne veut rien, on attend. Rien où se prendre ! personne à qui s'attacher. Les hommes en qui l'on serait tenté d'avoir confiance, autour de qui l'on serait prêt à se rallier, s'écroulent ou se dérobent l'un après l'autre. La mort de Gambetta a été un immense malheur. Personne encore n'a hérité de son prestige, de sa grande séduction personnelle, et il ne semble pas qu il ait légué à ses anciens fidèles sa largeur d'esprit ni sa bonté. Ils usent leurs forces dans des luttes mesquines, connaissent mal la France, la voient toute dans les comités électoraux et prennent sans cesse l'intérêt de leur parti pour celui du pays tout entier. La liberté, l'égalité ne sont plus à conquérir; pas de grande œuvre glorieuse qui s'offre aux efforts communs, car *au fond de bien des cœurs croît ce sentiment douloureux que ce qui était pour nous le grand devoir est indéfiniment ajourné*, que nous allons à la dérive et que « nous n'avons pas de chance. » [*Revue Bleue* du 13 juin 1885].

C'est là un réquisitoire attristé contre l'ordre de choses existant, mais c'est bel et bien un réquisitoire. Évidemment, l'homme qui l'a écrit, — à trente-deux ans, et tout au début de sa carrière d'écrivain, — n'est point un pur homme de lettres, étroitement confiné dans sa tour d'ivoire; c'est au contraire un excellent citoyen très épris d'ordre et de liberté, très soucieux de la dignité et de l'avenir de son pays. « M. Jules Lemaître, — écrivait dix ans plus tard M. Anatole France, — M. Jules Lemaître est un écrivain honnête homme et très moral. *Il a le souci du bon ordre public et des vertus privées. Sur ce point, jamais il ne flotte ni ne varie ;* son intelligence est vive et souple; elle n'est point perverse. *Il est très arrêté dans le respect des lois et de la République*, dans l'amour des pauvres et de tout le

peuple qui travaille et souffre. Il est attaché de cœur à une sorte de christianisme démocratique dont le *Pater* est l'expression parfaite. » Tout cela était fort bien vu. Rien de plus curieux à cet égard que *le Député Leveau* (1890). A qui lit la pièce naïvement, il semble bien que ce soit une satire de nos hommes politiques et du régime qu'ils représentent : or, il résulte des déclarations de M. Jules Lemaître lui-même que ce n'est pas là du tout ce qu'il avait voulu faire, et qu'il éprouvait même à l'égard de son héros « une sorte de sympathie secrète, non assurément pour sa personne, mais pour la cause qu'il se trouve servir. » Relisez toute la page où il développe cet intéressant point de vue. On ne saurait mieux faire entendre qu'à cette époque l'auteur du *Député Leveau* est partagé contre lui-même; à son insu, il y a lutte en lui entre ses sentimens involontaires et ses idées réfléchies; son art est en conflit avec sa philosophie; son rêve inflige un démenti à sa politique; son instinct est « réactionnaire, » et sa pensée est républicaine, et même un peu « radicale. »

Comme il arrive toujours en pareil cas, c'est l'instinct qui devait peu à peu l'emporter sur les théories. Il serait facile d'extraire des *Contemporains* ou des *Impressions de théâtre* bien des passages qu'eût médiocrement approuvés le député Leveau. Par exemple, M. Lemaître visite à l'Exposition le pavillon du ministère de la Guerre : « Et alors, écrit-il, on a beau savoir que la guerre est impie, absurde, abominable :... comme, après tout, les peuples se battent depuis quelque dix mille ans, — et *peut-être parce qu'on sent confusément que la guerre est ce qui donne à l'énergie humaine et au courage, père des autres vertus, leur plein développement*, — on est ému jusqu'aux entrailles, un petit souffle froid vous passe dans les cheveux... et tenez, par exemple, ce guidon de la garde impériale, où sont inscrits les noms de toutes les capitales de l'Europe, ce carré de soie pâlie fait un plaisir à regarder, mais un plaisir !... » Un plaisir que n'eût point goûté tel député pacifiste.

Et à mesure que les années passent, on sent que l'écrivain se détache de plus en plus de la littérature qui n'est que de la littérature. Il pourrait presque faire sien, en l'appliquant aux Lettres, le célèbre mot de Pascal sur la géométrie qui « n'est qu'un métier » et qui « est bonne pour faire l'essai, mais non l'emploi de notre force. » Le jour même où Brunetière prononçait,

devant les élèves du lycée Lakanal, un discours où il faisait passer toute son inquiétude morale (31 juillet 1894), l'auteur des *Contemporains*, au lycée Charlemagne, en prononçait un autre sur la *solidarité*, discours très élevé, très grave, et qui dut surprendre beaucoup d'auditeurs. Il y commentait avec éloquence la belle parole d'Auguste Comte, si souvent citée par Brunetière, que « l'humanité est composée de plus de morts que de vivans; » et il y combattait vigoureusement ce qu'il appelait « l'épicuréisme abstentionniste : »

C'est là, mes amis, une basse et mauvaise façon de prendre la vie... Combattons notre pente, qui est de nous dérober, de nous blottir dans une paix indifférente. *Cherchons les occasions où beaucoup d'hommes assemblés sont animés à la fois d'une seule idée, et d'une idée salutaire pour tous...* Hommes politiques,... vous ne promettrez que ce que vous pouvez tenir. Vous ne monnayerez pas votre influence : vous ne tirerez pas, avec âpreté, de votre mandat, tous les profits, petits ou grands, qu'il comporte... Toutes les époques sont des époques de transition, je le sais... Mais, tout de même, jamais moins qu'aujourd'hui on n'a été sûr de demain... Voilà, mes amis, des propos bien sévères. Je me hâte d'ajouter qu'ils sont à peine miens et que, les ayant tenus, *je voudrais bien en faire tout le premier mon profit.* Cet aveu leur enlèvera peut-être de leur solennité, les fera, après coup, plus modestes et plus familiers. Et puis, que voulez-vous? *c'est peut-être bien fini de rire*, — sauf par-ci, par-là, et dans des fêtes innocentes et confiantes comme celle-ci.

Est-il bien surprenant que l'homme qui parlait ainsi soit devenu, quelques années plus tard, le Président de la Ligue de la Patrie française?

Il s'était préparé à ce rôle en étudiant diverses questions d'intérêt général et social que les hasards de l'actualité proposaient à sa méditation. Il consignait dans une série d'articles qu'il intitulait, non plus *Impressions* cette fois, mais *Opinions à répandre*, les réflexions que lui suggéraient ses lectures et ses recherches nouvelles. Le livre, un instant célèbre, de Demolins sur *la Supériorité des Anglo-Saxons* (1897), avait remué en lui tout un monde d'idées, de préoccupations et de rêves qui, depuis longtemps sans doute, ne demandaient qu'à sortir et à s'exprimer. Une ambition sinon nouvelle, tout au moins renouvelée, s'imposait à sa pensée. « Il y a quelque chose à faire, écrivait-il, et chacun doit y penser. Après y avoir réfléchi, il m'a paru *qu'un moyen discret, et bien à ma portée, d'agir sur l'opinion*, — qui à son tour agirait sur les mœurs, — ce serait *de*

présenter comme distinguées (car de les lui recommander comme vraies, cela ne servirait guère) certaines façons de sentir et de juger, qui impliquent le respect de l'énergie, l'estime de l'activité, de l'effort individuel, de l'esprit d'entreprise, de tout travail auquel un peu de risque et d'aventure ne fait pas peur. » Et il se tenait généreusement parole. Il prêchait le retour à la vie simple, utile et féconde, il prêchait « le bon déracinement, » à savoir la colonisation, il prêchait la lutte contre la dépopulation et l'alcoolisme, il prêchait le patriotisme et le culte de l'armée; il dénonçait la superstition du fonctionnarisme, du baccalauréat, des professions dites libérales; il osait déclarer qu' « il faudrait honorer très sincèrement l'industrie, le commerce et l'agriculture (ne souriez pas, — ajoutait-il, — de cette phrase de concours régional), » et cet humaniste partait bravement en guerre contre l'enseignement classique, et contre le préjugé du latin, pour l'enseignement moderne; en un mot, par tous les moyens en son pouvoir, il essayait de combattre ce qu'il appelait, — oh! le vilain mot, et combien injuste! et que je ne l'aime guère sous la plume d'un des nôtres, car l'étranger est toujours là, qui écoute aux portes! — « la décadence française. » Il y avait d'ailleurs, dans toutes ces idées, parmi des exagérations inévitables, — ne parlons même pas de la générosité, — beaucoup d' « esprit de finesse » et un très ferme bon sens. Et ces prédications n'ont pas été perdues : on en retrouverait la trace, aisément reconnaissable, dans certaines dispositions intellectuelles ou morales de la jeunesse contemporaine, et, comme chacun sait, jusque dans les « programmes de 1902. »

A cette simple campagne de presse allait en succéder une, non pas peut-être plus efficace dans ses résultats, mais plus active et moins strictement « académique. » L'homme d'action, chez M. Jules Lemaître, tendait à se compléter, à s'achever : la création de la Ligue de la Patrie française lui en fournit à la fois l'occasion et les moyens. Je n'ai pas à rappeler ici toutes les étapes de cette campagne « nationaliste, » les multiples conférences à Paris, à Orléans, à Grenoble, à Lyon, à Toulouse, à Nancy, à Marseille, à Rouen, à Lille, à Bordeaux, à Belfort, à Reims, à Nîmes, à Annecy, à Saint-Claude, à Lons-le-Saunier. Campagne qui ne fut pas toujours sans dangers pour l'orateur, car il semble bien que les « apaches de gouverne-

ment » n'aient pas été, tant s'en faut, une vulgaire fiction « électorale, » et qu'il y eut, de la part du poète des *Médaillons*, plus qu'une élégante crânerie, une réelle bravoure à s'exposer à certaines rancunes et à certaines violences. M. Jules Lemaître dut éprouver là quelques-unes des émotions les plus rares de sa vie, et s'il écrit quelque jour ses *Mémoires*, la partie qui sera consacrée à ses « expériences politiques » n'en sera certainement pas la moins captivante.

Deux traits sont à noter dans cette campagne de discours et d'articles qui, pendant plus de trois ans (1899-1902), a agité ce pays, d'ordinaire si calme et si docile dans son existence civique. C'est d'abord une extrême violence de critique à l'égard du régime sous lequel nous vivons depuis quarante ans. Jusqu'alors M. Jules Lemaître, lorsqu'il exprimait son sentiment sur « nos abominables députés » ou sur « ce décevant suffrage universel, » le faisait avec une modération relative : on le sentait mécontent, attristé, plutôt qu'hostile. Maintenant, comme s'il s'était trop longtemps contenu, son indignation, sa verve satirique et critique ne connaissent plus guère de bornes. Il dénonce avec une inlassable âpreté tous les vices, apparens ou secrets, de l'institution politique telle qu'elle fonctionne chez nous sous la troisième République.

La curée des faveurs, — écrivait-il dès 1898, — doit être plus ardente quand le souverain a six cents têtes et, par conséquent, six cents bouches, généralement bien endentées, et plusieurs même faméliques; quand chacune de ces six cents bouches a elle-même sa clientèle de gueules; quand la plupart de ces six cents souverains sont les esclaves d'un Comité qui les a fait élire pour qu'ils lui « rapportent; » divisés d'ailleurs en partis qui se disputent beaucoup moins le pouvoir que les bénéfices du pouvoir. Le parti radical surtout a, pendant quinze ou vingt ans, regardé le budget et les places comme son butin, et cela, même quand il n'était pas nominativement aux affaires : tant il montrait d'impudence et tant il rencontrait des adversaires pusillanimes. C'est ce parti, je pense, qui a le plus contribué à l'abaissement du sens moral dans ce malheureux pays.

Hélas! plût à Dieu que tout fût faux dans ce sombre tableau que M. Lemaître a depuis très souvent repris pour en assombrir encore les couleurs! Mais n'avons-nous pas vu tout récemment encore, sous un « grand ministère, » la Chambre française user des plus misérables prétextes pour se dérober à la lutte contre l'un des plus graves fléaux qui désolent notre France, à savoir l'alcoolisme? Et de tels faits ne sont-ils pas la con-

damnation d'un régime qui, non seulement les tolère, mais encore, mais surtout les engendre? Ce qu'il faut dire, et ce que M. Jules Lemaître n'a pas assez dit, c'est que les autres pays, même les plus florissans, ont eux aussi leurs plaies intérieures, et c'est que, malgré les siennes, la France continue à vivre, à prospérer même, à développer tout au moins les meilleures de ses énergies vitales, et qu'on ne rechercherait ni son amitié, ni son alliance, si, comme on risque de nous le suggérer, — et de le suggérer aux étrangers, — elle agonisait depuis quarante ans. L'auteur des *Opinions à répandre*, à propos d'un livre soi-disant allemand, *Au pays de la Revanche*, a écrit un article, *l'Utile ennemi* (1), dont l'injuste et absolu pessimisme a dû faire trop de plaisir au delà du Rhin.

En second lieu, cette première campagne d'opposition a eu pour caractère essentiel d'être rigoureusement constitutionnelle. Ce que M. Jules Lemaître et ceux qui combattaient à ses côtés, de propos très délibéré, ont voulu modifier, ce n'est point la forme de nos institutions politiques, ce n'est pas le régime républicain lui-même, c'est le « personnel » qui le représente et qui l'applique; ils ne visaient qu'à améliorer, non à détruire; ils ne mettaient en discussion ni le fait accompli au 4 septembre 1870, ni « les principes de 89, » ni la Révolution; dans la pratique, leur ambition n'allait qu'à obtenir en 1902 de « bonnes élections, » et donc des Chambres libérales et un gouvernement réparateur. « En attendant, ne rougissez jamais de la Révolution, » déclarait en propres termes l'auteur du *Député Leveau* Et pendant quelques années, il n'a jamais dit autre chose.

Et depuis? Depuis, au grand scandale de quelques-uns de ses anciens amis et de ses plus fervens admirateurs, l'auteur des *Rois*, comme l'on sait, est devenu royaliste. A Paris et en province, il préside des banquets, des congrès, de grandes réunions publiques, des séances inaugurales; il y porte des toasts, y prononce des allocutions ou de véritables discours; il écrit dans un journal « ardent, violent contre le désordre et révolutionnaire par amour de l'ordre, » et, tout étonné, lui, l'homme de la sagesse aimable, modérée et souriante, de se trouver en compagnie si tumultueuse, il se demande si sa jolie prose n'y va pas « paraître un peu molle et un peu terne d'accent; » dans

(1) Ce livre d'un prétendu docteur Rommel était d'un Français qui croyait faire œuvre patriotique en jouant à ce jeu dangereux.

ses discours et dans ses articles, il raconte à qui veut l'entendre l'histoire de sa conversion, et prêche avec énergie le nouvel Évangile politique, « le nationalisme intégral » et « la monarchie positive. » Ceux qu'il appelle « les plus pénétrans génies du siècle passé, » Maistre, Rivarol, Bonald, Comte, Balzac, Le Play, Taine, Fustel, Renan, sont devenus ses maîtres; à leur école, il a rappris l'histoire de France, et il les cite avec abondance. Il honnit la Révolution, maudit le suffrage universel, conspue la République parlementaire; il prodigue ses encouragemens et ses vœux aux « Camelots du Roi » et aux « jeunes filles royalistes; » il se défend de les « exhorter à la modération; » il se fait l'apologiste et presque le garant de « Philippe VIII. » Il a « le sentiment d'être dans la vérité, dans la vérité humaine, dans la vérité de toujours. » En un mot, il a la foi, — j'entends la foi royaliste, — et il est « merveilleusement tranquille. » Et il a pris comme *ex-libris* une devise tirée du fameux distique de *Gil Blas : Inveni portum...* Il a trouvé le port, et « une grande sécurité morale. » L'heureux homme! Et que j'envie sa tranquillité d'âme!

Mais il faut essayer de tout comprendre, même, — et surtout, — les idées que l'on partage le moins. Comment M. Jules Lemaître est-il arrivé à ces convictions bienfaisantes? Son évolution politique est facile à reconstituer, car il nous en a, plus d'une fois, indiqué toutes les étapes. Il disait un jour à Bordeaux, en y fêtant « la Saint-Philippe : »

Aux réunions de l'Armée du Salut, il y a de bonnes gens, généralement d'anciens ivrognes, qui montent sur l'estrade pour confesser leur erreur et raconter leur conversion. Ces manifestations s'appellent des « témoignages. » Je ne suis pas, messieurs, un ancien ivrogne, sinon dans un sens extrêmement métaphorique et pour m'être grisé autrefois du mauvais vin des principes de la Révolution. Mais, ma foi, je monte sans vergogne sur les estrades, non par plaisir, mais pour raconter mes aberrations passées, et pour que mon exemple rende témoignage à la vérité.

Recueillons donc ce témoignage. Il a son prix, même symbolique. Car, on ne saurait se le dissimuler, ce « nouvel état d'esprit » est plus répandu qu'il ne semble, et non pas seulement dans les milieux soi-disant « réactionnaires » par tradition; il est partagé par d'authentiques, par de « vieux républicains; » la doctrine monarchiste par positivisme a fait d'abondantes recrues ces dernières années, notamment, symp-

tôme qui devrait être inquiétant pour les hommes au pouvoir, parmi la jeunesse des écoles. Je doute, pour ma part, qu'elle ait l'avenir pour elle ; je crois que la République, en France, ne peut périr que par ses fautes, mais elle peut périr par ses fautes, et il ne nous faudrait pas beaucoup de ministères comme les deux derniers dont nous avons été gratifiés, et surtout comme le ministère Combes, pour amener, à brève échéance peut-être, un changement de régime. On connaît le mot célèbre de Duclos : « Ils en feront tant, disait-il des Encyclopédistes, qu'ils vont me faire aller à la messe. » Quel est le républicain libéral qui, à certaines heures d'une domination « abjecte, » — il faut rappeler cette épithète historique, — n'a pas dit en son cœur : « Ils en feront tant qu'ils vont me rendre royaliste? » Quelques-uns ont accueilli, médité, approfondi cette boutade; ils l'ont convertie en une doctrine. Et je crois bien que tel est le cas de M. Jules Lemaître.

Il faut le laisser parler lui-même :

J'ai été républicain longtemps, ardemment, presque religieusement. J'avais dix-sept ans au moment de la guerre; je lisais en secret des pages des *Châtimens*, et je regardais le Deux Décembre comme le plus grand des crimes. Lorsque la République fut proclamée, ce fut pour moi, malgré l'horreur de la défaite commencée, comme une « épiphanie... » A l'École normale, sous l'athénien Bersot, je continuai de croire à la République... Plus tard, professeur en province, mes illusions persistèrent. Le « Seize mai » me remplit d'indignation, et j'eus la fièvre le jour de la réélection des 363. Et, cependant, je me repaissais de littérature romantique... Je rentrai à Paris... Je n'avais pas, personnellement, à me plaindre du régime... Mais déjà, en province, j'observais partout les monstrueux effets de la tyrannie républicaine. Toutefois, je ne fus pas boulangiste, et je m'en étonne encore. Mais c'est que j'avais eu l'occasion de voir de près le général. La République commençait à me guérir de la République. La vie m'avait déjà guéri du romantisme (1)...

Puis vint l' « Affaire, » et la « Patrie française » qui, en devenant malgré lui une ligue électorale, « compléta son expérience. » Il vit « la réalité comme elle était, » c'est-à-dire « abominable; » il connut « les coulisses du suffrage universel et la cuisine de la démocratie; et comment le système électif, appliqué aux choses de la politique, devait aboutir mécanique-

(1) *Lettres à mon ami*, 1909 (*Comment je suis devenu royaliste*), p. 10-12. Nouvelle librairie nationale, 1910. — La même librairie a publié un intéressant volume de *Pages choisies* de M. Jules Lemaître.

ment au gouvernement des pires ; et que c'était cela la République, et qu'elle ne pouvait être que cela. » « Dégoûté, il chercha des remèdes; » il rêvait encore d' « une République meilleure, » et, en un mot, il pensait « qu'on peut améliorer la peste. » Un moment partisan du scrutin de liste et de la représentation proportionnelle, il ne tarda pas à y voir des palliatifs trop insuffisans. Cependant, républicain obstiné, il continuait (1904) à écarter, en vertu d'objections *de fait*, la solution royaliste, et il se ralliait à la théorie plébiscitaire, préconisée par Paul Déroulède; mais il « ne s'y entêta point, » car « il reconnut assez vite quel risque terrible ce serait. »

Ainsi, — nous déclare M. Jules Lemaître, — ainsi tombaient mes erreurs l'une après l'autre; ainsi, j'arrivais, peu à peu, à concevoir toute la vérité. Un organe des intérêts généraux et nationaux, oui, cela est nécessaire : mais cet organe ne vaut que s'il dure. Il ne vaut que par l'hérédité. Un consul, cela est dangereux et précaire. Ce qu'il faut, c'est la coïncidence permanente de l'intérêt personnel du chef avec l'intérêt de la nation; c'est la continuité du pouvoir central, qui permet les longs et patiens desseins et peut seule supporter de larges libertés, municipales, provinciales, corporatives. Bref, ce qu'il faut, c'est le Roi (1).

Que cette conception, dans les écrits de ses nouveaux théoriciens soit claire, harmonieuse, rationnelle, et même « scientifique, » — encore que la science n'ait rien à voir en pareille matière, — c'est ce que l'on accorde très volontiers. Je crois d'ailleurs que la conception contraire, la thèse républicaine et démocratique, si elle était adoptée, repensée et exposée par les mêmes esprits, aurait exactement les mêmes caractères. Ce n'est pas la clarté logique qui juge une théorie politique; ce sont les réalités auxquelles on l'applique. Or, de ce point de vue tout positif et pratique, M. Lemaître a fait jadis à la théorie royaliste des objections qui me semblent toujours très fortes, et auxquelles ni lui, ni ses amis ne me paraissent avoir véritablement répondu. « Si la monarchie, écrivait-il, par exemple, en 1904, a eu cette force et cette bienfaisance ; si elle a été à ce point raisonnable, juste, naturelle, nécessaire; si elle a eu ce caractère d'être exactement adaptée aux exigences de la réalité, aux besoins et aux intérêts de la communauté française, comment expliquer qu'elle ait cessé de vivre, et qu'elle ait même

(1) *Discours royalistes*, 1908-1911. Nouvelle librairie nationale, *passim*, et p. 25 — Cf. *Lettres à mon ami*, et *Théories et Impressions*, *passim*.

été si rapidement et si aisément déracinée? » Mais il n'y a qu'à jeter les yeux sur les études publiées ici même par M. de Ségur pour reconnaître que, si tout n'est point parfait, hélas! dans notre démocratie contemporaine, tout ne l'était point non plus, sous l'ancien régime, — *et pourtant avec un roi excellent.* Qui nous garantira donc que les fautes commises dans le passé ne le seront plus dans l'avenir?

J'ai eu tort de dire tout à l'heure que M. Lemaître n'avait pas encore répondu aux objections qu'il avait autrefois formulées lui-même. Il sait, et il dit qu'elles sont « très fortes, » et pour qu'il le dise, il faut bien qu'elles soient, — logiquement, — insurmontables. Mais il compte, pour les résoudre, pour ruiner « la montagne de préjugés qui s'oppose au rétablissement de la monarchie, » sur ce qu'il appelle « une heureuse intervention de la force, » ou, plus élégamment encore, « des événemens d'une utile brusquerie. » Si nous traduisons en termes concrets cette ingénieuse périphrase, nous dirons, à raisonner suivant les vraisemblances historiques, que « le retour du Roi » ne saurait être procuré que par une révolution plus sanglante peut-être encore que ne l'a été celle qui a dépossédé ses ancêtres, ou par une guerre malheureuse. Que M. Jules Lemaître me pardonne de croire ce qu'il croyait en 1904, que « cela ne paraît pas très proche et serait extrêmement hasardeux. » Et qu'il ne m'en veuille pas surtout, si, par un reste de « romantisme » sans doute, je me redis ici les vers si humains du poète qu'il a tant aimé :

> Je ne puis, j'ai souci des présentes victimes :
> Quel que soit le vainqueur, je plains les combattans,
> Et je suis moins touché des songes magnanimes
> Que des pleurs que je vois et des cris que j'entends.

II

« Le « bloc » nous fait des loisirs, puisque toute résistance particulière à sa tyrannie semble momentanément inutile. » Ainsi s'exprimait en 1904, avant sa conversion royaliste, l'auteur des *Contemporains*. Or, à quoi eût-il employé ces « loisirs, » sinon à écrire? Pour un écrivain tel que lui, les Lettres, les bonnes Lettres étaient le vrai, l'unique refuge. A la grande surprise de quelques-uns, il ne revint pas à la critique. A la

grande surprise de quelques autres qui pensaient qu'il allait utiliser littérairement ses expériences d'homme d'action, il sembla fuir les genres qui lui auraient rendu cette « utilisation » facile. M. Émile Faguet qui célébra triomphalement ce « retour aux lettres, » à l'occasion duquel il évoquait le souvenir de Racine, en fut quitte pour ses pronostics. « Je ne serais pas surpris, disait-il, que M. Lemaître se tînt moins, désormais, dans le domaine sentimental et dans l'analyse des ressorts légers et souples du cœur; » et il le voyait écrivant surtout des pièces de psychologie politique et sociale : cela faisait « peu de doute » à ses yeux. Ni *la Massière* cependant, ni *Bertrade*, ni le délicieux *Mariage de Télémaque* ne ressortissent à ce genre, n'ont l'air d'avoir été écrits par le président et le porte-parole de la « Patrie française, » et j'ai pu parler de ces trois pièces ainsi que de toutes les autres du même auteur, comme si l' « Affaire » n'avait pas eu lieu, et sans paraître violer la chronologie, — au moins morale. Pareillement, j'aurais pu, en même temps que des autres *Contes*, parler des deux volumes intitulés *En marge des vieux livres:* rien n'indique, — sauf la date de la publication, et exception faite peut-être pour un ou deux *Contes*, — qu'ils soient d'*après* la « Patrie française. » Et si j'ai attendu jusqu'à présent pour étudier M. Jules Lemaître conteur et romancier, c'est que, s'étant « diverti » toute sa vie à composer des *Contes*, il a dû exprimer ou insinuer là quelques idées, quelques sentimens qui, peut-être, n'avaient pas trouvé leur place ailleurs, et qu'à examiner d'ensemble toute cette partie de son œuvre, on peut prendre comme une sorte de vue perspective de son activité littéraire et se représenter avec une certaine précision sa forme d'imagination et son tour de sensibilité.

Il faut dire les choses comme on les pense. Je ne comprends pas pourquoi M. Jules Lemaître n'a écrit, — au moins jusqu'à présent, — qu'un seul roman en trente années de vie littéraire. Est-ce là un simple effet du hasard? Ou bien, en composant *les Rois* (1893), a-t-il cru reconnaître qu'il n'avait pas la vocation? Ou bien les œuvres d'assez longue haleine ont-elles fait un peu peur à sa nonchalance? Ou bien, son unique roman n'ayant pas eu, ce me semble, un très grand succès, s'est-il découragé un peu vite? Je ne sais, et je me demande si nous ne devons pas regretter cette désertion un peu bien rapide. Car enfin, le roman

moderne est une forme d'art si souple, si ductile, si accueillante qu'on cherche en vain par où le talent de M. Jules Lemaître y serait réellement réfractaire. Il sait décrire, il sait faire dialoguer des personnages, il sait créer et « camper » des âmes vivantes, — son théâtre est là qui le prouve, — et j'ajoute à peine qu'il sait observer les mœurs et analyser les sentimens les plus complexes, pour ne pas abuser des truismes. Reste bien, je le sais, l'intrigue, la combinaison des événemens et des scènes, l'art du récit, et peut-être, sur cet article, la généreuse nature l'a-t-elle moins richement doué que sur les autres. « J'ai moins de peine, nous avoue-t-il quelque part, à exprimer des sentimens ou des idées qu'à *inventer des faits*. » Et ailleurs, dans un « billet du matin » qu'il n'a point recueilli, après avoir raconté à « sa cousine » une anecdote assez funèbre : « C'est tout. *Je ne sais point conter et n'ai point d'imagination.* Mais je livre ce sujet à M. de Maupassant : je suis sûr qu'il en tirerait quelque chose (1). » Peut-être M. Lemaître est-il trop modeste : il n'est point nécessaire d'avoir la verve inventive de Dumas père ou de « la vieille Lélia » pour être un bon romancier, et il y a tant de moyens de suppléer, en pareille matière, à certaines indigences natives ! D'ailleurs, il n'est pas vrai que l'auteur de *Sérénus* et de *Myrrha* ne sache point conter : si les longs développemens luxurians et parfois oiseux ne sont pas son fait, s'il abrège volontiers, ramasse et concentre au lieu d'amplifier, — de là peut-être son goût prononcé pour le conte et la nouvelle, — ce n'est point là, ce me semble, pauvreté d'imagination ; c'est simplement tendance naturelle et, après tout, louable, à la sobriété, à la concision : l'atticisme n'est sécheresse et stérilité qu'aux yeux d'un art assez vulgaire. En un mot, je soupçonne M. Jules Lemaître romancier de s'être jusqu'ici un peu trop défié de lui-même, de n'avoir pas osé jouer les parties décisives ; et par exemple, quand Eugène-Melchior de Vogüé ou même M. Bourget se sont mis à écrire des romans, il ne me paraît pas qu'ils eussent, — extérieurement du moins, — dans leur jeu des chances beaucoup plus sérieuses de réussite que M. Lemaître quand il a commencé *les Rois*.

Les Rois ne sont point un chef-d'œuvre ; mais c'est une œuvre fort intéressante et intelligente, et, à sa date, déjà très

(1) *Temps* du 30 avril 1889. — « La description n'est pas mon fort... » (*Myrrha*, p. 308.)

caractéristique des préoccupations qui, quelques années plus tard, vont pousser l'auteur des *Opinions à répandre* à quitter sa tour d'ivoire. Ce n'est point un roman royaliste, — oh ! non, — et même de fervens démocrates pourront en recommander la lecture à ceux qui risqueraient d'être « pervertis » par les *Lettres à mon ami* ou par les *Discours royalistes*. Il pourrait en effet avoir pour sous-titre : *De l'incompatibilité de la fonction royale avec nos démocraties contemporaines*, et, dans la mesure où une thèse de ce genre peut être démontrée au cours d'une œuvre romanesque, elle est fort bien établie dans *les Rois*. Peut-être même l'est-elle trop bien : car évidemment, la thèse dans l'esprit du romancier a préexisté à la conception du roman, a déterminé l'invention de l'intrigue et des personnages, et, en s'imposant trop impérieusement à l'auteur, l'a empêché de travailler, comme on aurait pu le souhaiter, avant tout sur le modèle vivant.

Il y aurait à cet égard une très instructive comparaison à esquisser entre *les Rois en exil*, de Daudet, et *les Rois* de M. Jules Lemaître. Je ne serais pas étonné que celui-ci eût voulu rivaliser à sa manière avec son illustre devancier. *Les Rois en exil*, « le plus distingué des romans d'Alphonse Daudet, » disait-il, semblent en effet l'avoir vivement frappé : « Cette fois encore, ajoutait-il, notre écrivain a eu la bonne fortune de rencontrer *un sujet original, intact et bien contemporain* (1). » Or, quoi qu'on puisse penser par ailleurs du roman de Daudet, il est certain qu'il est plein de « choses vues, » de détails pris sur le vif, de figures vivantes. Je n'ai pas cette impression en lisant *les Rois*. Je ne dis pas que Wilhelmine, Otto, le roi Christian, même Frida et Hermann soient des personnages irréels et invraisemblables; mais, en dépit des efforts de l'écrivain pour les concrétiser, si je puis dire, pour dessiner d'eux des portraits précis, pour les mêler à des incidens dramatiques, — et même mélodramatiques, — ils me semblent sortir des livres beaucoup plus que de la vie; ils sont, ou du moins ils paraissent bien plutôt l'habile mise en œuvre d'une idée abstraite, d'une idée critique, que la copie fidèle, que la transposition artistique de caractères empruntés directement à la vie réelle. Ajoutez à cela que le « métier, » dans le roman de

(1) *Revue Bleue*, 7 avril 1886 (non recueilli en volume).

M. Jules Lemaître, ne laisse pas de trahir, — dirai-je quelque inexpérience? — tout au moins une maîtrise un peu incertaine. Il est vrai que ces flottemens sont peut-être dus au fait que, en composant son roman, l'écrivain songeait déjà sans aucun doute à la pièce qu'il en a tirée, et qu'il a été amené par la force des choses à confondre les procédés des deux « genres : » de telle sorte que, après avoir rapproché, apparemment avec quelque excès, le théâtre du roman, il s'est trouvé rapprocher le roman du théâtre. C'est ainsi que les expositions rétrospectives qui, d'ordinaire, dans le roman, se font sous forme de récit, se font ici, — comme au théâtre, où elles ne se peuvent faire autrement, — sous forme de dialogue. Et il faut avouer que cela donne à certaines parties de l'œuvre un air d'invraisemblance qui aurait pu fort aisément être évité.

Ces imperfections constatées, on est plus à l'aise pour reconnaître les rares qualités de cet unique roman : une agilité et une grâce de style à laquelle M. Lemaître nous a habitués, mais que nombre de romanciers contemporains ignorent, hélas! profondément; une ingéniosité et parfois une profondeur d'analyse psychologique qui ravira tous les « amateurs d'âmes; » une merveilleuse abondance d'idées sur toute sorte de sujets et de questions contemporaines, littéraires aussi bien que sociales. Voici, par exemple, la plus forte réfutation que je connaisse de certaines théories esthétiques en faveur dans certains cénacles :

Sa crédulité aux formes nouvelles de poésie et d'art était faite d'ignorance, de nervosité un peu morbide, d'inquiétude toute spontanée. Les formes anciennes l'offensaient par trop de précision et parce qu'elles lui paraissaient impropres à exprimer tout ce qu'il sentait de caché dans les choses. Il surfaisait ce mystère, ne prenait pas garde qu'il est purement subjectif, personnel à chacun de nous, fugitif et changeant; que *la perception de ce merveilleux on-ne-sait-quoi correspond à un moment inférieur de la production artistique et qu'il s'évanouit forcément à l'heure de l'exécution, puisqu'il est l'indicible, mais que d'ailleurs il renaît, une fois la forme fixée, de cette forme même; que c'est l'expression arrêtée et intelligible qui contient et qui nous suggère le plus d'« au-delà, »* et qu'enfin ce sont les œuvres d'art ou les poèmes les plus précis, quand ils sont vraiment beaux, qui redeviennent dans notre pensée les plus mystérieux, les plus fertiles en rêves...

Et que dites-vous de ces quelques lignes sur la contradiction intime qui est au fond du rêve socialiste?

Ce rêve dont on les leurre (les malheureux) est d'ailleurs tout matériel au fond et tout terrestre. Il s'agit de jouir de la terre, et d'en jouir le plus possible, moyennant un minimum d'effort et de travail pour chacun. Mais il s'agit aussi d'en jouir tous ensemble également et sans que le fort prenne la part du faible. Cela suppose une charité, une tempérance, un empire sur soi, des vertus enfin qui, jusqu'à présent, n'ont jamais eu de meilleur support que les croyances religieuses. *Bref, l'accomplissement de ce rêve païen exigerait des vertus chrétiennes, des vertus dont l'essence est précisément de le répudier...*

Et enfin, il y a dans *les Rois* un accent d'humanité, qui est très frappant, et qui mériterait de nous arrêter longuement, si nous ne retrouvions le même trait dans les quatre volumes de *Contes*, auxquels il nous faut en venir maintenant.

Qu'il a bien fait de ressusciter cette vieille forme du conte, du dialogue, du drame philosophique, si fort en honneur au siècle dernier, et comme cette forme convient à son esprit! Nulle ne se prête mieux à l'expression complète et nuancée de nos idées sur la vie, sur le monde et l'histoire. Elle fait vivre les abstractions en les traduisant par une fable qui est de l'observation généralisée ou, si on veut, de la réalité réduite à l'essentiel. Elle permet de présenter une idée sous toutes ses faces, de la dépasser et de revenir en deçà, de la corriger à mesure qu'on la développe. Elle permet de s'abandonner librement à sa fantaisie, d'être artiste et poète en même temps que philosophe. Comme la fable choisie n'est point la représentation d'une réalité rigoureusement limitée dans le temps et dans l'espace, on y peut mettre tout ce que le souvenir et l'imagination suggèrent de pittoresque et d'intéressant. Il n'est point de forme littéraire par où nous puissions exprimer avec autant de finesse et de grâce ce que nous avons d'important à dire. Je me figure que le conte ou le drame philosophique serait le genre le plus usité dans cette cité idéale des esprits que M. Renan a quelquefois rêvée. Car les vers sont une musique un peu vaine et qui combine les sons selon des lois trop inflexibles; le théâtre impose des conditions trop étroites, nécessaires et pourtant frivoles; le roman traite de cas trop particuliers, enregistre trop de détails éphémères et négligeables, et où ne sauraient s'attacher que des intelligences enfantines. Au contraire, le conte ou le drame philosophique est le plus libre des genres, et ne vaut, d'autre part, qu'à la condition de ne rien exprimer d'insignifiant. C'est pour cela que M. Renan l'a adopté...

Je serais bien étonné qu'en écrivant cette page M. Jules Lemaître n'eût pas pensé à lui-même au moins autant qu'à Ernest Renan. En tout cas, on ne saurait mieux exprimer les raisons ingénieuses et vraies qui, parmi toutes les formes du conte, — car il s'est essayé dans plusieurs, — lui ont fait choisir de préférence celle qu'il a si heureusement définie.

Je viens de dire que M. Jules Lemaître s'est exercé dans plusieurs genres de contes. « Contes d'autrefois et d'aujourd'hui : » tel est, en effet, le sous-titre de son premier recueil, et tel pourrait être celui du second. Tous ces contes sont d'une extrême variété de sujets et d'inspiration : le conteur comme le dramaturge, en M. Lemaître, semble très préoccupé de ne point se répéter. Les « contes d'aujourd'hui » sont tantôt la mise en œuvre d'une « histoire » ou d'une anecdote plus ou moins vraie, tantôt le développement d'une donnée imaginaire ou même de pure fantaisie. A côté de contes qui relèvent du genre goguenard, et qui se ressentent peut-être du voisinage de Maupassant, *les Trois manières de Garnoteau*, *les Deux Saints*, simples pochades ou charges d'atelier sans doute, il en est d'autres, d'une observation un peu ironique encore, mais subtile, douloureuse et un peu cruelle : *la Mère Sainte-Agathe*, *Pauvre Ame*, *Hermengarde*, d'autres encore qui sont comme des « tranches de vie » découpées et présentées par un narrateur sobre, précis et sans illusion : *l'Aînée*, *Une conscience*, *la Grosse caisse*, *Mélie*, *Mariage blanc*, *En nourrice ;* et d'autres enfin, comme *la Chapelle blanche*, sorte de poème en prose d'une fantaisie âpre et lugubre. Histoires de pauvres vieilles filles assoiffées d'amour et de maternité, et que la vie piétine sans paraître s'en douter ; histoires de pauvres hères qui dissimulent sous l'automatisme de leur métier un fond de sensibilité meurtrie et résignée ; histoires de petites poitrinaires qui s'en vont au moment où leur rêve de tendresse vient de prendre corps ; histoires d'enfans martyrisés par des nourrices sinistrement inconscientes : voilà quelques-uns des sujets où se complaît l'imagination volontiers assombrie de M. Jules Lemaître : il aura fait sa partie dans le chœur pathétique des pessimistes contemporains.

Est-ce pour fuir les spectacles attristans et parfois tragiques que la réalité directement observée et loyalement peinte offre à nos méditations, est-ce pour échapper à l'étreinte obsédante et douloureuse de la vie réelle, pour créer, si j'ose dire, un *alibi* à ses rêves, que M. Lemaître s'est, de fort bonne heure, détourné du côté du conte historique ou philosophique ? Je ne sais ; mais j'aurais quelque tendance à le croire (1). Et il a,

(1) «... Le charme mystérieux du passé... Charme puissant sur les âmes désabusées et lasses. C'est là qu'on trouve le repos... » (*En marge des vieux livres*, 2e série, p. 14-15.)

dans ce genre, écrit des pages bien subtilement ingénieuses, presque profondes, et toujours charmantes : *les Amoureux de la Princesse Mimi*, *Charité*, *Saint Jean et la Duchesse Anne*, *le Petit Racine*. Avouerai-je qu'il en est d'autres, *Myrrha*, *Sérénus*, dont l'inspiration, d'ailleurs médiocrement originale, me désoblige un peu? Non que je méconnaisse le charme quelque peu pervers qui s'en dégage. Mais *Myrrha*, l'histoire de cette « vierge et martyre, » qui est vaguement amoureuse de l'empereur Néron, me rappelle trop certains passages de *l'Antechrist* dont la sensualité raffinée et malsaine est peut-être plus déplaisante que les franches impudeurs d'un Maupassant ou d'un Zola. Et quant à *Sérénus*, l'histoire ironique de ce martyr dilettante et incrédule qui meurt en païen, et dont les reliques font néanmoins de surprenans miracles, je ne m'étonne point qu'elle ait ravi M. Anatole France, mais j'ai peine à concevoir le malin plaisir que M. Jules Lemaître a pu prendre à l'écrire. Je comprends fort bien, et j'admets, tout en le réprouvant, l'anticléricalisme; j'aime mieux d'ailleurs celui de Lucrèce que celui de M. Homais. Mais cette plaisanterie de haut goût qui consiste à parler des choses de la religion sur un ton de sympathie émue et en même temps à les tourner en dérision; cet air de supériorité dédaigneuse qu'on affecte à l'égard de croyances qui ont soutenu, qui soutiennent encore tant de nobles âmes, et que l'on bafoue, tout en paraissant les comprendre et presque les respecter, — oh! que cet exercice me paraît peu digne d'une âme bien née! Il fallait laisser tout ce « renanisme » d'emprunt à d'autres. Ce ne serait pas la peine de tenir une plume, si on l'employait à scandaliser les simples.

Il faut dire à l'éloge de M. Jules Lemaître qu'il ne s'est pas trop longtemps attardé dans cette voie dangereuse : son atticisme a dû l'avertir qu'il faisait fausse route. Et il a, — dirai-je inventé? — un genre de contes assez nouveau où il a peu à peu trouvé l'emploi de tous ses dons de penseur, de lettré et d'artiste. C'est celui qu'il a lui-même baptisé *En marge des vieux livres*, et dont relèvent, avec ses deux derniers recueils, plusieurs récits antérieurs, *Nausicaa*, *Briséis*, *Amitié*, *Lilith*. On sait en quoi il consiste. Prendre dans un « vieux livre » consacré par l'admiration des siècles un épisode, une figure, un trait secondaires, mais suggestifs; travailler sur cette brève donnée

fournie par le vieil écrivain; la modifier ou la compléter suivant un dessein personnel ou au gré de l'imagination du conteur; bref, développer et prolonger le rêve du vieux poète; faire fructifier en quelque manière la semence qu'il a laissée tomber d'une main insouciante, et la lui rendre épanouie, parfois méconnaissable, mais telle pourtant qu'on puisse sans trop d'effort, grâce à un certain air de famille, la rapporter à sa véritable origine: tel est l'élégant problème que M. Jules Lemaître a très finement résolu. Et je sais bien ce que l'on peut dire d'une tentative de cette nature : à savoir qu'elle prête trop aisément au pastiche; et je ne nierai même pas que le pastiche ne se glisse quelquefois dans les contes de l'auteur de *la Vierge aux anges*. Mais il y a pastiche et pastiche; et ceux de M. Lemaître, quelque part de « badinage scolaire » qui s'y mêle, me rappellent un peu ceux de Racine dans ses tragédies inspirées de l'antiquité: les deux écrivains repensent leurs modèles; ils en retrouvent le ton et le style, bien plutôt qu'ils ne les imitent ou ne les copient laborieusement.

Et ce mélange de style antique, d'invention et de pensée modernes est chose infiniment savoureuse. Je n'analyserai pas, de peur d'en faire évanouir le charme, ces contes écrits en marge des Évangiles ou du *Ramayana*, de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, du *Zend-Avesta* ou de l'*Énéide*, de *Pantagruel* ou de *Don Quichotte*. — Au reste, devrait-on jamais analyser une œuvre littéraire, une œuvre d'imagination surtout? N'est-ce pas substituer une froide, et souvent ennuyeuse, et parfois obscure abstraction à quelque chose d'essentiellement organique et de vivant? Les vrais critiques caractérisent et définissent, ils suggèrent, ils évoquent, ils n'analysent pas. A plus forte raison quand il s'agit d'œuvres aussi subtilement complexes que les *Contes* de M. Jules Lemaître. Comment, par exemple, donner une idée, même lointaine, de cette ironie charmante le plus souvent, inquiétante quelquefois, qui circule et se joue à travers tous ces courts récits prestes et pimpans, et leur communique une tonalité particulière? Ironie qui pourrait être aisément cruelle, — les adversaires de M. Lemaître en savent quelque chose, — mais qui, à l'ordinaire, sait être malicieuse sans méchanceté, enjouée sans être mordante, où se mêlent, à doses presque égales, une finesse un peu narquoise, une sorte de candeur très consciente d'elle-même, une verve amusée et sou-

riante, une mélancolie faite d'expérience sans illusion et d'indulgence volontiers attendrie, une grande promptitude d'émotion, de fantaisie, de poésie même, et en même temps un invincible besoin de réalisme, de bon sens railleur et prudent, — flamme subtile, légère et dansante qui luit sur tout ce qu'a écrit l'auteur des *Contemporains*, mais plus librement peut-être encore sur les jolis contes qu'il a composés en marge des livres d'autrefois.

Un autre trait de ces contes, de tous les contes de M. Jules Lemaître, — et même ne peut-on pas dire de presque toute son œuvre ? — c'est, je l'ai déjà fait pressentir, l'accent d'humanité qui s'en dégage. D'autres content pour le plaisir de conter, d'autres pour nous faire admirer la virtuosité de leur talent descriptif, ou de leur fantaisie poétique, d'autres pour déployer leur humour, d'autres enfin pour exercer leur verve satirique : M. Lemaître, lui, conte surtout pour *moraliser*, je veux dire pour exprimer sous forme symbolique son expérience de la vie et les leçons qu'elle lui suggère. Cette expérience, — comme toute expérience, hélas ! — ne laisse pas d'être douloureuse :

Dans l'enchantement de la nuit bleue, la plaine, les rochers, les arbres, et jusqu'aux brins d'herbe semblaient immobiles de bonheur. On eût dit que tout sur la terre reposait délicieusement. Mais la vieille Séphora n'oubliait pas que, à cette heure même, la nature injuste continuait de faire des choses à défier toute réparation future ; elle n'oubliait pas que, à cette heure même, par le vaste monde, des malades qui n'étaient pas des méchans suaient d'angoisse dans leurs lits brûlans, des voyageurs étaient égorgés sur les routes, des hommes étaient torturés par d'autres hommes, des mères pleuraient sur leurs petits enfans morts, — et des bêtes souffraient inexprimablement sans savoir pourquoi...

A ces misères, on n'aperçoit guère que deux sortes de remèdes : ceux que prescrit l'orgueil stoïque et ceux que légitime l'espoir chrétien. Trop modeste et trop réaliste pour se guinder jusqu'au « froid silence » d'un Vigny ou d'un Épictète, trop simple « honnête homme, » trop faible peut-être aussi pour aller jusqu'à la croyance d'un François de Sales ou d'un Pascal, c'est pourtant la pratique des vertus chrétiennes que M. Jules Lemaître nous recommande ; c'est là à ses yeux l'unique moyen d'améliorer la triste condition humaine, d'y faire régner un peu de justice et de bonheur. L'humilité, la charité, la bonté, la pitié : il n'est presque aucun de ses contes qui ne nous suggère

le respect et le culte de ces hautes vertus individuelles ou sociales. Et je sais bien qu'il n'en recherche pas le fondement mystique, qu'il humanise, en y mêlant un reste de sagesse antique, tout ce christianisme, qu'il *naturalise*, si je puis dire, ce surnaturel. Mais la survivance, en un très libre esprit, du vieil idéal chrétien n'en est pas moins significative, ni moins curieuse à signaler.

III

Cette survivance, nous ne la retrouverons pas au même degré dans les dernières œuvres critiques de M. Jules Lemaître: je veux parler de ses livres, ou plutôt de sa suite de conférences sur *Rousseau*, sur *Racine*, sur *Fénelon* et sur *Chateaubriand*. Les circonstances, on le sait, ont rendu une chaire à l'auteur des *Contemporains ;* et, quels que soient les succès qu'il ait jadis remportés à Grenoble, à Besançon ou à Alger, je ne pense pas qu'ils aient été jamais aussi vifs que ceux que lui ont valus ses lectures publiques de la Société des Conférences. Tout Paris a fait, comme il convenait, fête au délicieux écrivain, au fin lettré, à l'admirable diseur.

Tout Paris pour Chimène *eut* les yeux de Rodrigue.

Et, s'il s'est trouvé quelques voix discordantes, elles se sont perdues dans l'universel concert des applaudissemens.

Un de mes amis, — un vrai, celui-là! — esprit chagrin, fertile en boutades, et même en paradoxes, souvent excessif dans l'éloge comme dans le blâme, me tenait un jour ces propos au sujet des récentes conférences sur Chateaubriand. Je vous les livre dans toute leur vivacité originale : non pas que j'y souscrive le moins du monde; mais si par hasard il s'y cache une « âme de vérité, » vous saurez bien la discerner :

« M. Lemaître, — me disait-il, — a une belle audace. Sur tous ces sujets dont la pleine maîtrise exigerait, pour chacun d'eux, quatre ou cinq années, au moins, de recherches et d'études, il a entrepris d'écrire, en cinq ou six ans, et parmi d'autres occupations, non pas quelques articles, mais des *livres*. Car mettons à part Racine, dont l'œuvre, la vie et la pensée peuvent être plus aisément explorées, surtout pour un vieil humaniste comme l'exquis auteur des *Impressions de théâtre*, —

vous savez combien j'aime ses feuilletons dramatiques ! Mais prenons par exemple Rousseau qu'il ne connaissait guère, de son propre aveu, avant de « se colleter » avec lui. Si vous ouvrez l'excellent *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* de M. Gustave Lanson, vous constaterez que le chapitre consacré à Rousseau ne comprend pas moins de quatre cent trente numéros. Admettons, j'y consens, qu'il y ait là un peu de luxe, et quelques superfluités. Je n'exagérerai certainement pas en réduisant à deux cents le nombre de volumes ou d'articles qu'il y aurait lieu de lire, et quelques-uns d'assez près, pour bien posséder, dans ses parties essentielles, la « littérature » proprement dite du sujet. Et je ne compte pas, dans cette évaluation, la lecture et la méditation des œuvres mêmes de Rousseau. Je n'y fais pas entrer non plus ce que l'on pourrait appeler la littérature indirecte de la question. Car, pour parler avec une certaine précision de l'auteur de l'*Émile*, il faut bien connaître Voltaire, Montesquieu, Diderot, Buffon, d'Alembert, d'autres encore, bref, la littérature et l'histoire politiques et sociales de son temps; il faut avoir étudié les divers salons où il a fréquenté ; il faut se représenter avec exactitude le milieu genevois et suisse dont il ne s'est jamais complètement dépris : calculez vous-même tout ce que cela suppose de volumes à dépouiller, et dites si je ne suis pas resté encore au-dessous de la vérité en évaluant à quatre ou cinq années de travail la durée nécessaire de cette enquête préalable. Et, bien entendu, nous n'exigeons pas du critique qu'il se livre à des recherches originales et érudites ; nous ne lui imposons pas l'étude des sources de son auteur, l'examen de ses manuscrits conservés à la Chambre des Députés, à Neuchâtel et à Genève; nous n'attendons pas qu'il collationne des textes, exhume des documens inédits, recueille des variantes ; non, nous lui demandons simplement d'*être au courant*, et d'appuyer ses interprétations personnelles sur une connaissance suffisamment complète du sujet qu'il va reprendre après tant d'autres. Est-ce là être trop exigeant ? Il est vrai que cela seul est, par le temps qui court, une tâche assez rude. Mais on n'a pas le droit de s'y dérober. Et ce que je viens de dire de Rousseau, je pourrais le répéter, *mutatis mutandis*, de Fénelon comme de Chateaubriand. Je n'aurai pas le pédantisme de rechercher si M. Jules Lemaître a soumis sa fantaisie à pareille discipline.

« Et ce n'est pas le seul grief que j'ai contre lui ! Je suis orfèvre, je le sais bien : je veux dire que j'ai le malheur de n'être à aucun degré conférencier ou orateur ; mais j'ai beau faire aussi large que possible la part aux habitudes ou aux nécessités du genre : je ne puis m'empêcher de penser que M. Lemaître a fait à son auditoire des concessions peut-être excessives. Les « complications sentimentales » l'attirent, et il s'arrête avec une trop visible complaisance à certaines questions fort délicates, parfois même un peu scabreuses. Croyez-vous qu'il fût bien nécessaire, par exemple, d'insister, comme il l'a fait, sur les maladies de Rousseau et sur toutes ses souillures? Je n'aime pas beaucoup non plus, quelque brillans ou ingénieux qu'ils soient, certains morceaux de bravoure qui semblent appeler les applaudissemens, et j'aime moins encore certaines plaisanteries, certains commentaires, certaines parenthèses ironiques, certains clignemens d'yeux malins, qui, trop manifestement, sollicitent le sourire. L'auteur des *Contemporains* a infiniment d'esprit, j'en conviens, et je ne suis pas assez béotien pour être insensible au pétillement de sa verve. Mais quoi! n'abuse-t-il pas quelquefois de ses dons? Et ne sont-ce pas des « effets » un peu bien faciles que ceux qui consistent à interrompre par des « Parbleu ! » des « Pourquoi ? » des « Dame ! » des « Vlan ! » des « Crois-tu ? » l'auteur que l'on cite? Il est bon de sourire, et même de rire ; il est peut-être inutile de ricaner.

« Et enfin, j'en veux à M. Jules Lemaître de n'avoir pas abordé les écrivains qu'il se proposait d'étudier avec le très libre esprit qu'il apportait autrefois à ses travaux littéraires. Lui qui jadis a tant reproché à Brunetière son dogmatisme, — et le dogmatisme de Brunetière n'a jamais été pourtant que littéraire, — il apporte maintenant dans la critique le plus fâcheux des dogmatismes, le dogmatisme politique. Il n'a plus rien à reprocher à Paul Albert ! Les préjugés, les partis pris de l'école à laquelle il appartient ne le quittent plus guère et limitent d'une manière souvent bien fâcheuse le champ de sa vision. Si Racine avait eu le malheur d'être républicain et démocrate, il n'aurait pas été étudié avec tant d'amour, et peut-être même n'aurait-il pas été étudié du tout. Fénelon lui-même a pâti d'être un peu le précurseur du siècle de l'*Encyclopédie*. Rousseau a été fort malmené en tant que père de toutes les erreurs modernes, et Chateaubriand, son héritier et son disciple, a bien

durement expié d'être « le Sachem du romantisme. » Le romantisme, voilà l'ennemi, pour l'école qui se dit monarchiste par positivisme. En vain vous observerez qu'il est peut-être d'un « nationalisme » douteux de « tomber » le seul écrivain que la France du XIXe siècle puisse mettre en parallèle avec Gœthe. « Tarte à la crème, marquis, tarte à la crème ! » Le romantisme, marquis, sus au romantisme ! M. Jules Lemaître a trop bien suivi le mot d'ordre. Ce délicieux « impressionniste, » ce lettré d'un flair si subtil, — *emunctæ naris*, — ce moraliste pénétrant n'est, j'en ai peur, à aucun degré, un historien... »

— Que de choses vous oubliez, mon cher ami, ai-je répondu, arrêtant là la diatribe de mon Alceste ! D'abord, quelle erreur est la vôtre de parler des « ricanemens » de M. Lemaître ! Il rit, il sourit volontiers ; il s'amuse quelquefois à jouer au gavroche ; il ne ricane, sachez-le, jamais. Et puis, ce n'est pas d'hier que nous savons qu'il n'est pas un romantique. Pour courir sus au romantisme, il n'avait nul besoin d'obéir à un mot d'ordre : il n'avait qu'à suivre sa pente natale, son instinct secret de Tourangeau, les directions de son éducation classique. Comme Sainte-Beuve, il s'est un moment mépris sur sa vraie nature ; comme Sainte-Beuve, il a eu sa période romantique, et de là lui vient sans doute son impressionnisme, son subjectivisme, si vous aimez mieux, son goût des confessions, son habitude des confidences personnelles. Mais comme Sainte-Beuve enfin, il est essentiellement l'*homme des « coteaux modérés :* » les grands éclats d'imagination ou de passion, les ardentes explosions de lyrisme ne sont point son fait ; « le bon sens libre et railleur, » — et volontiers narquois, — la finesse de pensée et la délicatesse de sentiment, voilà son vrai domaine. Il y a un mot de lui qui m'a toujours frappé : il félicite quelque part le Sévère de Corneille d'être « un doux philosophe pyrrhonien *qui ne prend point la vie avec emphase.* » Je n'examine pas si ce que l'on appelle emphase ne s'appellerait point parfois tout aussi bien, et peut-être mieux, éloquence et grandeur. Mais le mot ne vous paraît-il pas un de ces « mots déterminans » dont parle Pascal ? M. Jules Lemaître, — même dans sa carrière politique, — n'a jamais pris la vie avec emphase, et, — sauf de très rares exceptions, — il n'a jamais pardonné aux romantiques de ne lui avoir point donné cet exemple. De même, vous paraissez vous étonner et vous plaindre que l'auteur des *Con-*

temporains se soit montré si dur, — dur jusqu'à la violence et à l'injustice, et, en tout cas, beaucoup plus dur que Sainte-Beuve, — à l'égard de Chateaubriand. Mais cela aussi, ne pouvait-on pas le prévoir, et le craindre? Lorsque, dans son œuvre antérieure, il lui arrive de faire allusion au poète des *Martyrs*, c'est presque toujours en termes désobligeans ou ironiques. Sainte-Beuve et Veuillot, et quelques autres, ont passé par là sans doute. Mais la vérité, — car on ne subit que les influences qu'on est comme prédestiné à subir, parce qu'elles vont dans le sens de notre propre nature, — la vérité, c'est qu'il n'y avait entre le grand écrivain et son biographe aucune affinité élective.

Et l'on a beau jeu aussi à reprocher à ce dernier son indifférence à l'égard de la critique dite « scientifique, » des enquêtes longuement et laborieusement poursuivies! Évidemment, il n'est pas de ceux qui se piquent, suivant la belle formule de Taine, d' « ajouter à son esprit tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits. » Mais quoi! si impersonnelle qu'elle soit, qu'elle s'efforce d'être plutôt, la critique n'est-elle pas toujours personnelle par quelque côté, sous peine d'être parfaitement insignifiante? Et, d'autre part, si personnel que soit un critique, peut-il s'empêcher d'envelopper quelque chose d'impersonnel dans ses jugemens, ou même dans ses simples « impressions? » La longue querelle qui s'est engagée à cet égard entre Brunetière et M. Lemaître n'était-elle pas un peu vaine, et n'aurait-on pas pu renvoyer les deux adversaires dos à dos en leur disant et en leur prouvant que l'un était plus personnel qu'il ne croyait être, et l'autre plus impersonnel qu'il ne voulait bien le dire? Ce qui est sûr, c'est que, si l'érudition, l'information scrupuleuse et méthodique sont de grands instrumens de vérité, le talent littéraire et la vivacité de l'intuition artistique en sont d'autres, et de non moins précieux peut-être. L'idéal serait peut-être d'unir les deux méthodes et de concilier les deux esprits; M. Jules Lemaître, en ces derniers temps surtout, ne l'a pas toujours fait, j'en conviens, et les partis pris de ses doctrines nouvelles l'ont, plus d'une fois, empêché d'obéir à l'habituelle justesse et à la fine délicatesse de son goût. Mais parfois aussi, — l'antipathie peut être clairvoyante, — à la lumière de ses dernières croyances, il a entrevu plus d'une vérité neuve. Ce qu'il faut maintenir, c'est qu'en critique comme ailleurs, le temps ne fait rien à l'affaire; c'est que l'intelligence et le talent ont leurs

droits partout, et que leurs divinations vont souvent plus loin et plus avant que les lentes trouvailles du labeur myope et de la conscience la plus minutieuse. Et cela est sans doute un peu immoral, — car quelle est la part du mérite personnel dans l'intelligence et le talent? — mais, comme se plaît à dire M. Lemaître, « c'est ainsi. »

Et enfin, si peut-être, pour bien connaître et pour juger avec équité Rousseau, Fénelon et Chateaubriand, il y a lieu de lire avec quelques précautions les conférences qu'il leur a consacrées, ces conférences sont du plus haut intérêt pour qui veut bien connaître le conférencier.

Ce que l'on aime en vous, Madame, c'est vous-même.

La personnalité de l'auteur des *Impressions de théâtre* s'y complète et s'y achève. Au contact de la personne intellectuelle et morale de ces trois écrivains, la sienne, je n'ose dire se développe, mais en tout cas laisse percer au dehors et peut-être découvre certains traits insoupçonnés d'elle-même. A vivre dans un commerce prolongé avec de grands esprits qui ont remué beaucoup d'idées, il n'a pu s'empêcher de prendre parti intérieurement sur les questions qu'ils agitaient, et de le laisser voir. A ne considérer cette série de conférences que comme des « impressions » personnelles sur certains auteurs et sur certains problèmes, ces impressions doivent entrer en ligne de compte dans la définition que l'on donnera du talent et de la pensée du critique. Elles ne seront d'ailleurs pas inutiles non plus à l'historien qui voudra en faire librement son profit : car il est bien vrai que l'histoire est autre chose qu'une suite d'impressions; mais, d'autre part, les impressions d'un esprit original et ingénieux peuvent servir, en plus d'un cas, à pénétrer plus profondément dans l'intelligence du passé...

En succédant à Brunetière dans la chaire improvisée où ce dernier avait inauguré son cours sur l'*Encyclopédie*, M. Jules Lemaître, qui se connait assez bien lui-même, caractérisait avec beaucoup de bonheur sa manière propre en l'opposant à celle de son prédécesseur :

Une grande force bienfaisante, disait-il, nous a été enlevée avec lui. Je n'ai ni son érudition, ni sa vigueur d'esprit, ni son aptitude à concevoir et enchaîner les idées générales, ni son éloquence. Je ne le dis pas par con-

venance oratoire ; je le dis parce que cela est ; je ne puis vous apporter que ce que j'ai : *un grand désir de comprendre et le goût de regarder dans l'intérieur des âmes...* [*Temps* du 13 janvier 1907].

Oui, c'est bien cela ; ce sont bien là les dons qu'il déploie quand il ne se laisse pas entraîner par le besoin d'illustrer et de faire triompher certaines thèses ou certaines préoccupations un peu étrangères à son objet essentiel. Ces préoccupations d'ailleurs, avec la parfaite sincérité qui est l'un de ses plus grands charmes, le conférencier ne nous les laisse pas ignorer. « Lorsque, nous dira-t-il par exemple, lorsque je choisis pour sujet de ce cours Jean-Jacques Rousseau, ce ne fut point d'abord dans une pensée d'extrême bienveillance pour le citoyen de Genève. » Il se proposait « d'étudier surtout en lui le père de quelques-unes des plus fortes erreurs du XVIIIe et du XIXe siècle, » et il chercha donc tout d'abord dans ses lectures « des raisons de le condamner. » Il semblerait que le livre ainsi conçu et commencé dût être singulièrement partial et injuste ; et c'est bien ainsi qu'on l'a pris de divers côtés. Mais n'est-ce point là une interprétation hâtive et erronée ? Si j'avais, pour ma part, à parler longuement de Rousseau, ce serait beaucoup plutôt à la manière de M. Faguet dans son *Dix-huitième siècle* qu'à celle de M. Lemaître ; mais je ne puis voir, comme on l'a fait, dans le livre de ce dernier, un pur et simple pamphlet. Il a relevé sans indulgence, et même parfois avec un peu d'âpreté, les faiblesses, les contradictions, les sophismes de Jean-Jacques ; mais il a fait un réel, et souvent assez heureux effort pour le comprendre et pour lui rendre justice. Au total, il a, comme il convient, pour son héros plus de pitié que de colère, et, quand il ne nous l'avouerait pas, on sentirait, à le lire, qu'au cours de son étude, ses sentimens se sont modifiés dans le sens d'une équité moins stricte, plus généreuse, plus émue. Les dernières lignes de son livre nous rendent bien cet état d'esprit assez complexe, mais d'où la sympathie critique n'est point absente :

Mais on l'a aimé. Et beaucoup l'aiment encore ; les uns parce qu'il est un maître d'illusion et un apôtre de l'absurde ; les autres, parce qu'il fut, entre les écrivains illustres, une créature de nerfs, de faiblesse, de passion, de péché, de douleur et de rêve. Et moi-même, après cette longue fréquentation dont j'ai tiré plus d'un plaisir, je veux le quitter sans haine pour sa personne, — avec la plus vive réprobation pour quelques-unes de

ses plus notables idées, l'admiration la plus vraie pour son art, qui fut si étrangement nouveau, la plus sincère pitié pour sa pauvre vie, — et une « horreur sacrée » (au sens latin) devant la grandeur et le mystère de son action sur les hommes.

C'est Rousseau qui a conduit M. Jules Lemaître à l'étude de Fénelon et de Chateaubriand; c'est en étudiant le premier qu'il a pressenti que ces trois écrivains « formaient, malgré toutes leurs différences, comme une dynastie spirituelle, une dynastie de rêveurs, d'inquiets et d'inventeurs, » et il a voulu vérifier et préciser ce juste pressentiment. Est-ce parce que Fénelon était un sujet peut-être plus difficile, plus délicat et plus complexe, surtout pour un « profane » et un laïque? Ou bien M. Lemaître s'est-il laissé intimider par le grand nom de Bossuet, et par le massif réquisitoire de feu Léon Crouslé contre l'archevêque de Cambrai? Mais je ne sais si son *Rousseau*, somme toute, n'est pas de nature à donner plus de satisfaction aux « rousseauistes » que son *Fénelon* aux « féneloniens, » et peut-être même à certains « bossuétistes. » Je crains que le conférencier n'ait pris trop aisément son parti de la condamnation de Fénelon, et qu'il n'en ait pas assez bien vu toutes les conséquences historiques. « Il faut bien le reconnaître, écrit-il, le quiétisme, même ramené tant bien que mal à l'orthodoxie, n'est le plus souvent qu'un jeu sentimental pour âmes oisives et renchéries. » M. Jules Lemaître, qui connaît si bien son Renan, ne se rappelle-t-il pas quelques-uns des nombreux passages où l'auteur de la *Vie de Jésus* reproche au catholicisme de n'être, en matière morale, qu'un utilitarisme assez grossier? « Elle fit le bien pour le bien, nous dit Renan de sa sœur Henriette, et non pour son salut Elle aima le beau et le vrai sans rien de ce calcul qui semble dire à Dieu : N'étaient ton enfer ou ton paradis, je ne t'aimerais pas. » Et l'on sait combien de fois des idées analogues se retrouvent sous sa plume. Eh bien! je ne sais si Renan était « une âme oisive et renchérie; » mais ce qui est sûr, c'est que, comme beaucoup d'autres philosophes du XVIIIe et du XIXe siècle, il était quiétiste ; et que, si Bossuet n'avait pas obtenu contre Fénelon une condamnation, qui fut d'ailleurs très douce et fort mitigée dans les termes, si l'orthodoxie n'avait pas *paru* repousser la doctrine du pur amour, — en fait, elle n'en a réprouvé que les excès, — un certain nombre des objections de la libre pensée des deux derniers siècles n'auraient même pas eu l'apparence

d'une raison d'être. Et c'est peut-être ce qu'il n'aurait pas été mauvais de montrer dans un livre sur Fénelon.

Quant aux conférences sur Chateaubriand... Mais nous ne les avons pas encore sous leur forme définitive; et j'attendra qu'elles soient recueillies en volume pour en parler avec quelque détail. Nous savons déjà que M. Lemaître n'a pas cru devoir faire bénéficier René de la haute et intelligente sympathie qu'il avait jadis si généreusement prodiguée à Lamartine. Le plus grave peut-être est qu'il voudrait nous persuader qu'il adore Chateaubriand. « Et si vous croyez que je ne l'aime pas tel qu'il est, ah! combien vous vous trompez! » Je souhaite que jamais aucun critique ne s'avise d' « aimer » M. Jules Lemaître, comme il « aime, » lui, l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Mais il sera beaucoup pardonné à M. Lemaître, — au moins parmi les fervens des Lettres, — pour avoir écrit un livre délicieux, — et si vraiment racinien! — sur *Jean Racine*. Cette fois, entre le poète et son critique, il y avait cette sympathie secrète, cette complète harmonie préétablie, ces affinités intimes, qui sont peut-être la condition essentielle de tout chef-d'œuvre. Ses goûts personnels, son tour d'esprit, d'imagination et de style, et jusqu'à la nature et à la qualité de son âme, son éducation classique, sa carrière littéraire, et jusqu'à ses nouvelles doctrines politiques, tout prédestinait l'auteur des *Médaillons* et de *l'Age difficile* à parler admirablement de Racine; et c'est ce qui eut lieu. On pouvait d'ailleurs le prévoir, — et c'est sans doute pour cela qu'on lui a « demandé » ce livre, — car dans l'œuvre souvent exquise de M. Jules Lemaître, il n'y a rien de plus exquis que ses feuilletons sur le poète de *Phèdre* et son discours de 1899 sur *Racine et Port-Royal*, — feuilletons et discours auxquels il fera dans ses conférences le plus d'emprunts possible :

Cet asile de l'ascétisme janséniste fut le berceau du génie qui fit les plus belles peintures et les plus harmonieuses de ces passions de l'amour, de ces « mouvemens désordonnés » contre qui tant de saintes âmes luttèrent ici dans une anxieuse pénitence. Cette terre, nourrice de sainteté, fut aussi mère de beauté, et de la plus émouvante et de la plus séductrice de toutes.

Et enfin le plus doux paysage français, fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélanco-

lique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont « bien nés. » Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les *Pensées* de Pascal et les tragédies de Racine. Et nous songeons que, lorsque le génie de la France aura accompli son œuvre, — dans longtemps, bien longtemps, — d'autres feuillages, descendans de ces arbres-ci, s'inclineront sur les fronts d'une humanité dont nous ne prévoyons pas les conditions d'existence, mais qui, si elle n'est pas retournée à la barbarie primitive, continuera d'être inquiète dans son esprit comme Pascal et troublée dans son cœur comme Racine. Et tout cela, religion, art, nature, s'accorde pour former en nous un mélange d'impressions si fortes que nous plions sous elles et que nous ne saurions les définir...

Quand on rencontre des pages comme celle-là, comment voulez-vous que l'on n'oublie pas toutes les objections qui vous viendraient à l'esprit en en lisant d'autres, et que la plume ne vous tombe pas des mains? Or, il y a plus d'une page de cette valeur dans le livre sur *Jean Racine*. Les tendresses littéraires de M. Jules Lemaître lui ont toujours porté bonheur.

IV

A suivre, presque d'année en année et d'œuvre en œuvre, le développement et les applications diverses de ce talent si heureux et si souple, n'avons-nous pas risqué de perdre un peu de vue je n'ose dire sa philosophie, — M. Jules Lemaître nous en voudrait de le transformer en « philosophe, » ou même en « penseur, » — tout au moins les idées générales les plus constantes que suggèrent ses écrits et auxquelles aboutit son expérience. Ces idées générales, il faut les recueillir et les résumer maintenant, quitte à paraître systématiser outre mesure l'un des esprits les plus libres, les moins dogmatiques qui furent jamais.

J'ai dit que l'auteur des *Contemporains* n'est point un philosophe. Très positif, très ami de la réalité concrète, il est de ceux que l'aventure métaphysique ne tente guère, et que même l'angoisse métaphysique étreint si peu, qu'il fait presque profession de n'y pas croire. Quand elle se présente à sa pensée, il l'écarte vite, d'un geste, et d'un sourire : « Après cela, on ne vivrait pas si on songeait toujours à ces choses. » Il y a pourtant songé quelquefois. S'il n'a peut-être pas longuement

pâli sur les livres des philosophes de profession, il me semble qu'il a des « clartés » fort suffisantes de Darwin et de Spencer, d'Auguste Comte et de Schopenhauer; je doute, à dire vrai, qu'il ait poussé plus avant son enquête; je ne trouve chez lui nulle trace de Nietzsche, des « philosophies nouvelles, » celle de M. Boutroux, celle de William James, celle de M. Bergson; et je ne vois pas qu'il ait nulle part, comme le faisait récemment Loti, cité le nom de l'auteur de *l'Évolution créatrice*. Tout au fond, je crois bien qu'il a gardé quelque tendresse de cœur pour la philosophie qu'on lui enseignait dans sa jeunesse: elle ne lui paraît ni « superficielle, » ni « surannée; » il déclare la *Profession de foi du vicaire savoyard* « le plus beau *credo* du spiritualisme qui ait été écrit, » et non seulement à ses yeux, « les argumens du spiritualisme valent bien ceux des métaphysiques qui passent pour plus distinguées, » mais encore il voit dans cette doctrine « une religion » parfaitement « capable d'agir sur la vie. »

Ceux qui, il y a un demi-siècle, vivaient encore de cette religion naturelle, étaient généralement fort sévères à l'égard, sinon du christianisme, tout au moins du catholicisme. Tel n'est pas précisément le cas de M. Jules Lemaître. Entièrement détaché du dogme, il a l'incrédulité parfois un peu railleuse, jamais agressive. Sous l'influence de Renan sans doute, mais aussi par bonté et « honnêteté » native, il a gardé pour la religion de son enfance une certaine affection tendre. Quoiqu'il ait été souvent bien dur pour ce que l'on appelait, il y a vingt ans, le « néo-christianisme, » « la piété sans la foi » est un des sentimens qu'il a le mieux connus et le plus spontanément exprimés. « Et notez bien, — disait-il, fictivement, à Veuillot, — notez bien que vous, je vous comprends, je vous aime, je vous pardonne tout. Et j'aime les saints, les prêtres, les religieuses, — non par une affectation de largeur d'esprit, ou par une espèce de niaise et suffisante coquetterie morale. J'aime réellement presque tout ce que vous défendez, et je le défendrais moi-même à l'occasion... » Je crois bien d'ailleurs que M. Lemaître s'en est tenu à ces excellens sentimens, qu'il n'a pas eu ce que j'appellerais volontiers la curiosité active des religions, et qu'il s'est, à très peu près, contenté de vivre sur « les six années de catéchisme de persévérance qui ont suivi sa première communion, et où il a entendu réfuter toutes les

hérésies, sans compter les schismes. » Un peu de Bossuet, un peu de Pascal, — M. Lemaître cite souvent les *Pensées*, et j'en suis bien aise ! — un peu de Fénelon, voilà tout ce qui a dû compléter son éducation théologique. Je ne pense pas qu'il soit très exactement informé de la façon dont se pose le problème religieux dans la pensée et la conscience contemporaines. Il écrit, dans son *Fénelon*, que « les théologiens révoltés croient au surnaturel autant que les catholiques et demeurent aussi *bizarres*, aux yeux d'un esprit totalement détaché des dogmes, que les théologiens orthodoxes. » L'épithète est au moins... bizarre, et sonne étrangement son Voltaire : les croyances dogmatiques ne peuvent paraître « bizarres » qu'à ceux, fussent-ils détachés des dogmes, qui n'ont guère étudié les questions. « Quel pauvre être de volupté suis-je donc, moi, soupirait jadis M. Jules Lemaître, pour aimer à la fois, — et peut-être également, — Renan et Veuillot ! » A divers signes, je me demande si Renan, — le dernier Renan, celui qui revenait à Voltaire, — ne l'a pas, dans son cœur, emporté sur Veuillot. « Je n'ai jamais été croyant, déclarait-il tout récemment, mais plus j'avance, moins je le suis ; je crois même que je le suis chaque matin un peu moins... » Il serait peut-être fâcheux que tant d'esprit, de pénétration, de délicatesse morale aboutît, définitivement, à une conclusion de ce genre.

Ce serait même d'autant plus fâcheux que, à la bien prendre, la morale de M. Jules Lemaître, je l'ai déjà noté, si elle n'est pas fondée sur le dogme, a retenu, pour une très large part, les préoccupations et même les prescriptions essentielles de la morale chrétienne, — je ne dis point de la morale janséniste. Cela est visible dans toute son œuvre d'artiste et de critique, mais plus particulièrement peut-être dans ses feuilletons dramatiques, et notamment dans ceux qu'il a consacrés à Alexandre Dumas fils : rien n'est alors plus curieux, et plus instructif, que de voir les deux moralistes aux prises, opposer l'une à l'autre leurs conceptions de la vie et du devoir. Plus rigoriste souvent, en apparence, la morale de Dumas fils est, généralement, plus trouble, plus mêlée, moins sûre, moins délicate et moins élevée, moins humainement chrétienne que celle de M. Lemaître. Un sentiment très vif, parfois même assez âpre, de la faiblesse et de la misère humaines, du « péché ori-

ginel, » comme dirait un théologien, mais adouci par une profonde et mélancolique pitié, le culte et la prédication discrète des deux vertus cardinales mises en honneur par le christianisme, l'humilité et la charité : voilà, si je ne me trompe, les principaux traits qui caractérisent les théories morales de l'auteur de *Révoltée*. Personne, — M. Doumic l'a fort bien dit, — n'a mieux exprimé l'état d'esprit de l' « honnête homme » d'aujourd'hui resté chrétien presque malgré lui.

Le plus probable, — écrivait-il en un jour d'optimisme, — c'est que la condition humaine s'améliorera peu à peu par la bonté, *mais par la bonté simplement humaine*, et aussi par cette notion lentement répandue, que l'intérêt de chacun se confond ou tend à se confondre avec l'intérêt de tous, et que l'égoïsme est une duperie. Et le monde ira comme il pourra... *L'humanité pourra s'accorder dans la résignation même à l'ignorance métaphysique*, et dans le sentiment que votre solution, à vous [il s'adresse à Louis Veuillot] est impossible. Seulement, *nous profiterons de vos indications*: nous serons moins dupes de la « Déclaration des droits de l'homme, » nous concevrons mieux que c'est sur les cœurs qu'il faut agir et que l'apparente justice géométrique des lois n'est rien si le désir de la justice et de la charité ne sont point en nous.

M. Jules Lemaître a été de moins en moins dupe de la *Déclaration des droits de l'homme*, et pour améliorer la condition humaine, tout au moins dans son propre pays, il a fini par compter sur autre chose que sur le naturel développement de la bonté et de l'agnosticisme. Son optimisme social et même politique a fait place à un pessimisme plus proche parent des conceptions de Hobbes que de celles de Rousseau. Peut-être a-t-il trop aisément cru que la charité et même la justice ont des fondemens purement rationnels : et peut-être, s'il avait résolument étudié à la lumière de l'idée religieuse les problèmes d'organisation sociale, peut-être se fût-il épargné, après des illusions trop grandes, des déceptions trop amères. En sociologie comme en morale, les qualités et même les vertus de l' « honnête homme » ne suffisent pas toujours.

Mais elles suffisent en littérature, quand elles sont jointes au don du style, à soutenir et à inspirer une œuvre originale et variée. « Ce qui est sûr, déclarait M. Jules Lemaître lui-même en commençant son cours sur Racine, c'est que je suis content de n'avoir plus à examiner et à juger les idées. *Dans l'art pur et dans la connaissance des âmes et des mœurs*, — qui fut une

des occupations du XVIIe siècle, — *on peut arriver à quelque chose de solide et de définitif :* dans la philosophie ou la critique ou les sciences politiques et sociales, je ne sais pas. » Il me semble que l'ingénieux écrivain nous révèle ici sa vocation secrète et préférée, en même temps que les raisons de son culte croissant pour l'idéal classique. A la fin de son *Rousseau*, il nous confie qu'il a « adoré le romantisme, » et l'on voit qu'il s'en détache avec regret, qu'il le trouve encore « séduisant, » et il avoue qu' « il eût été triste qu'il ne fût pas né. » Mais enfin, et quoiqu'il eût été fort ingrat d'être trop sévère à la « littérature personnelle, » il lui a dit adieu pourtant. En relisant Racine « pour la centième fois, » — il nous assure qu'il « n'exagère pas, » — il a pris plus fortement conscience que jamais de la vraie tradition française, et il a senti qu'il l'avait, d'instinct, presque toujours suivie. Revêtir d'une forme d'art élégante, sobre, discrètement harmonieuse, l'observation morale la plus lucide et la plus profonde, faire de l'art littéraire ainsi compris la parure de la vie sociale et le divertissement choisi des honnêtes gens : telle lui paraît être, et de plus en plus, la mission propre du génie français. Allez au fond des choses : parmi quelques incartades et de brillantes fantaisies de jeunesse, c'est bien à cet idéal que M. Jules Lemaître, dans ses œuvres d'imagination comme dans sa critique, est demeuré toute sa vie fidèle; c'est bien cette « doctrine littéraire » qui se dégageait déjà de ses premiers *Contemporains*, et qu'il hésitait à formuler; et presque à son insu, c'est à ce constant point de vue qu'il s'est toujours placé pour juger des « ouvrages de l'esprit (1). » Il y a, je crois, d'autres conceptions de la littérature : il n'y en a pas qui soit plus conforme à la destinée spirituelle de notre race; il n'y en a pas non plus qui réponde mieux au tempérament intime, à l'heureuse et fine nature de l'auteur des *Contemporains*. Et à ce titre, ainsi qu'à beaucoup d'autres, il vient se placer comme de lui-même dans la glorieuse lignée de nos grands écrivains classiques.

(1) Dans l'un de ses tout premiers articles à la *Revue Bleue* (non recueilli en volume), sur le *Mouvement poétique en France*, il disait déjà : « L'esprit de la race française, si naturellement apte *à l'étude de la réalité et à la connaissance de l'homme*, éclate enfin librement dans la poésie où il a été si souvent contrarié par des modes, des partis pris, *des influences étrangères*... Bref, on revient à l'honnête axiome de ce digne Boileau : Rien n'est beau que le vrai... » (*Revue Bleue* du 9 août 1879, p. 126-127.)

Dans la plupart des grands « portraits littéraires » qui composent la galerie de ses *Contemporains*, M. Jules Lemaître avait jadis coutume, quand il avait analysé l'œuvre et la pensée, l'art et le talent de chacun de ses modèles, de résumer son « impression » personnelle en une formule abréviative et pittoresque, quelquefois piquante et cinglante comme une épigramme, le plus souvent frappante, juste et décisive comme une définition. Vous rappellerai-je quelques-uns de ces « résumés » où l'esprit de finesse se donne parfois si drôlement des airs d'esprit géométrique? « C'est l'Arpin de l'athéisme, dira-t-il de l'auteur des *Blasphèmes*. — « Ces deux frères siamois de l'écriture artiste, »

C'est nous-mêmes, messieurs, sans nulle vanité,

pourraient dire les frères de Goncourt. — « L'œuvre candide, sévère et un peu fruste de ce Balzac du clergé catholique et des paysans primitifs (1) : » je ne pense pas qu'on puisse, en moins de mots, mieux caractériser Ferdinand Fabre. Et l'on peut croire aussi qu'il n'est « pas trop absurde de définir les *Rougon-Macquart :* une épopée pessimiste de l'animalité humaine. » Et je sais bien qu'il faudrait tout l'esprit de M. Jules Lemaître pour avoir le droit de le croquer et de le « ramasser » en une ligne. Mais, après un long commerce avec tous ses livres, je voudrais pouvoir dire que je vois en lui quelque chose comme un arrière-petit-fils de Montaigne qui se serait nourri de Racine et qui aurait beaucoup écrit dans les journaux...

Car il a beaucoup écrit dans les journaux, et si l'on doutait que ce fût pour son bien, il faudrait entendre sa protestation personnelle :

Le journalisme est un très bon exercice, *quand on a le tempérament assez robuste pour y résister et quand on garde l'ambition et qu'on se réserve le temps d'élaborer des œuvres plus réfléchies*. Il développe et achève de former ceux qu'il n'abrutit pas. Il gâche le style de ceux qui n'en ont point et en fait un je ne sais quoi qui n'a plus de nom : mais ceux qui sont nés avec le don d'écrire, il fortifie leur style, l'assouplit, le simplifie, le dépouille. *Il ne leur laisse pas le loisir d'écrire avec affectation*. Il les condamne à être clairs. Il les sauve de la solitude prétentieuse, de l'infatuation et des rêves obscurs des cénacles. *Il les tient en contact avec la réalité*

(1) Je m'en voudrais, dans ce savoureux article, sur Ferdinand Fabre, de ne pas relever encore ce mot délicieux : « Ainsi, pas une phrase qui ne sente en plein l'église, *pas une qui ne porte la soutane* » (p. 310).

(humble, éphémère, négligeable, il n'importe); il les contraint à la précision et à la netteté, au moins superficielle et apparente (et c'est bien déjà quelque chose), par la nature des sujets qu'il les oblige à traiter, et par la nécessité d'être compris d'un public très nombreux, médiocrement lettré et fort peu attentif... Il ne faut pas être journaliste toute sa vie; cela conduit les mieux doués à une certaine banalité intellectuelle, à l'affaissement qui accompagne l'incontinence, parfois au gâtisme et à la petite voiture; mais rien de plus salutaire que de l'avoir été pendant quelques années. C'est un excellent régime, qui vous désembrume et vous désembarbouille... [*Revue Bleue* du 24 novembre 1888].

Je ne crois pas que le clair esprit de ce fin Tourangeau eût grand besoin d'être « désembrumé; » mais il y a du vrai, beaucoup de vrai dans ses propos.

Et s'il y a dans l'histoire morale de véritables familles d'esprits, je ne me repens pas d'avoir rapproché de Montaigne l'auteur des *Impressions de théâtre*. A travers quelques différences qui tiennent à la diversité des temps, et que je ne songe pas à méconnaître, — pas plus que je ne méconnais les distances qui les séparent, et dont nous sommes d'ailleurs mauvais juges, — que de secrets rapports, que d'affinités électives entre ces deux hommes! Si quelqu'un parmi nous a hérité de la langue de Montaigne, langue admirable de souplesse et d'imprévu, de verdeur et de grâce, langue perpétuellement inventée, toute en saillies et en images, langue singulièrement riche, allante et *drue*, et, comme le dit Pascal, « toute composée de pensées nées sur les entretiens ordinaires de la vie, » n'est-ce pas M. Jules Lemaître, et en essayant de caractériser la forme verbale du vieil écrivain, n'avons-nous pas défini celle de notre contemporain? Et à qui le premier aurait-il transmis son bon sens goguenard, sa promptitude de raillerie et d'ironie, sa finesse narquoise, sa mélancolie souriante, son tour d'esprit positif et fort peu mystique, son instinct conservateur et sa ferveur de patriotisme, son « honnêteté » enfin, sa curiosité nonchalante des idées, des faits et des mœurs, sa subtilité psychologique, et, pour tout dire, son âme de moraliste, sinon à l'homme qui, après Sainte-Beuve, était le mieux fait pour continuer son œuvre et prolonger sa pensée parmi nous? Nos *Essais* à nous, hommes du xxe siècle, c'est, n'en doutons pas, dans les livres de M. Lemaître que nous les lisons.

Mais l'esprit de Montaigne s'est affiné, épuré en se mettant à l'école de Racine. Il y avait encore chez l'auteur des *Essais* un

reste de pédantisme et un certain manque d'art qui ne se retrouvent plus chez son lointain héritier. Je crois bien qu'il faut, pour une large part, rapporter ce progrès à l'heureuse influence de la discipline classique. A lire tant de fois Racine, M. Jules Lemaître a appris le goût, et il a conçu l'idée et le désir de « réalisations » artistiques qu'un Montaigne, tout naturellement, ou n'avait pas entrevues, ou s'était interdites. Né critique et moraliste, mais artiste aussi, il ne s'est pas contenté de monnayer sa pensée et son expérience en essais et en chroniques; il en a fait des vers, des contes, un roman, et surtout des pièces de théâtre. Racine se serait reconnu à cette souplesse presque féminine; il eût applaudi au *Pardon* et à *l'Age difficile;* il eût admiré cette prose sœur de la sienne, sœur aussi de sa propre poésie. Car je n'ai pas assez dit combien la prose de M. Jules Lemaître, — celle surtout de ses œuvres d'imagination, — était *racinienne* de sobre élégance, de claire justesse, de grâce ailée, de hardiesse inaperçue. « Il rase la prose, mais avec des ailes, » nous dit M. Lemaître du style de Racine. Je dirais volontiers, de son style à lui, qu'il côtoie toujours la poésie, et que les ailes, les fines ailes du poète des *Médaillons* ne le quittent jamais. Style « unique » aujourd'hui, quand on y songe, comme l'était en son temps celui de Racine. Ce style où se sont comme donné rendez-vous les grâces subtiles des plus beaux parlers de France, ce « français si naturellement pur » a un charme tendre auquel on ne résiste pas. D'autres écrivains, de nos jours, ont parlé certes, ou parlent encore une langue admirable. D'autres sont plus poètes, et d'autres sont plus artistes; d'autres ont été plus éloquens, et d'autres des dialecticiens plus musclés et plus pressans. Mais si, entre tous les styles qui ont cours aujourd'hui, on me permettait de choisir, je n'hésiterais guère : je n'ignore pas de quelles ressources je me priverais en déclinant l'honneur d'écrire comme tel ou tel : je croirais pourtant avoir reçu la meilleure part, si quelque fée bienfaisante m'accordait la grâce d'écrire comme M. Jules Lemaître.

VICTOR GIRAUD.

POÉSIES

MÉDAILLES PAÏENNES

GENÈSE

A ton insu, poète, et presque malgré toi
Par le miracle obscur d'une magique loi,
Ta pensée en un rythme alerte se condense,
Et ton plus léger rêve ébauche une cadence.
Écoute le ramage intérieur des vers,
Oiseaux subtils vêtus de plumages divers,
Dont le vol mollement capricieux alterne
Pour mettre un peu de claire ivresse en ton ciel terne,
Et qui, ravis parfois qu'on les puisse héberger,
Font un bruit lumineux d'abeilles au verger.
Demeure à leur musique ingénument crédule.
Ce que soupire l'un, ce que l'autre module
Évoque en ton esprit le gazouillis charmeur
Dont tu goûtes sans fin l'ineffable rumeur.
Pénètre-toi de leur harmonie inspirée.
Que, des roches où croît par touffes la spirée
Aux jardins d'où la rose émerge en bouquets frais ;
Que, des bois par l'ardent midi criblés de traits
Aux vallons que veloute une herbe fine et tendre,
Le suave murmure ailé se laisse entendre,
Et communique aux cœurs divinement grisés
Les chants qui dans le tien se sont cristallisés.

L'ABANDONNÉE

Viens. De fruits et de crème onctueuse nourris,
Nous trouverons le calme en nos anciens abris.
Ma génisse a mis bas sa première portée,
Et des ruisseaux de lait sur l'éclisse enchantée
Cailleront, cependant que mon agile essaim
Aux mellifères fleurs éparses à dessein
Fera dans la lumière une allègre visite.
Viens. Je crains que, déjà durci, ton cœur n'hésite
Et que la ville ardente aux lointaines rumeurs
Ne rallume en ton sein la fièvre dont tu meurs.
Pas de faiblesse, viens. Fuis les cités infâmes,
Où sombrent tant de corps, où se perdent tant d'âmes;
Sois fidèle à la terre, aïeule des aïeux,
Car celui de ses fils qui la quitte, oublieux,
Plus tard, quand il s'abîme et se disperse en elle,
Doit entendre une voix plaintive et maternelle
Qui, réveillant dans les ténèbres ses remords,
Lui défend de goûter le repos cher aux morts.

COMPASSION

O pâtre vigilant, pâtre anxieux, protège
La brebis qui n'a pas agnelé... Que ne t'ai-je
Apporté les pipeaux suspendus à mon seuil,
A toi dont m'est si cher le bucolique accueil!
Peut-être l'harmonie humble qui s'en exhale
Eût-elle, éparpillant la gamme pastorale,
Allégé le fardeau tendre et mystérieux
Qu'elle porte et qui rend plus vagues ses doux yeux,
Tandis qu'une lueur rougissante incendie
Sa mamelle gonflée et sa panse arrondie.

A CATULLE

O ravissant et frais Catulle, ne veux-tu
Me prêter le secours que tant d'autres ont eu?

Et, si je dois chanter le verger, ses abeilles,
Ses fruits qui font craquer l'osier fin des corbeilles,
Ses lumineuses fleurs, son herbe de velours
Enflant de mon troupeau la mamelle aux pis lourds,
Où trouverai-je encore, à ton culte fidèle,
Un plus suave exemple, un plus riche modèle?
O Catulle, érigeons dans ce calme verger,
Parmi les chers trésors qu'il saura protéger,
Le vigilant gardien, le Priape champêtre
Que nous dégrossirons au cœur de ce vieux hêtre;
Et, si quelque effronté pillard, en maraudant,
Se trouve face à face avec le Dieu, pendant
Que le voleur déçu s'enfuira, d'un franc rire
Nous scanderons sa fuite au lieu de le proscrire.
Et ce sera comme un vierge écho de jadis,
Alors que, cultivant des pavots et des lis,
Caché dans ton enclos ceint de roses grimpantes,
Tu glissais vers la mort sur les plus molles pentes,
Non sans mettre en tes vers glorieux à jamais
Les rêves qu'enivré de grâce tu formais.

A THÉOCRITE

O Théocrite, agreste aïeul, que n'es-tu là,
Toi dont la verve en vers amoureux s'exhala?
Que n'es-tu là, fluide et tendre Théocrite,
Tandis que, dans le pré, ma jument favorite,
Que l'on a mise au vert pour la première fois,
Avec agilité bondit... Bien qu'absent, vois :
Son oreille dressée au moindre bruit remue,
Et son cœur bat plus fort dans sa poitrine émue.
Soudain, comme l'appel d'un désir véhément,
Au soleil printanier vibre un hennissement
Que la sonorité de l'écho répercute
Et qui trouble en son vague et mâle instinct de brute
Quelque jeune étalon dont la novice ardeur
Flaire dans le vent tiède un effluve rôdeur.
Ah! que n'es-tu témoin avec moi de ces choses,
Dans leur fine harmonie ingénument écloses,

Chantre de ce qui fut et demeure divin?
Pourquoi mon souvenir t'évoque-t-il en vain,
Théocrite, toi qui passas comme tout passe,
Devant un tel tableau de lumière et de grâce?

LES AGNEAUX

De ta blanche brebis vois l'agile agnelée
Qui saute par l'enclos et dont l'herbe foulée
Garde l'empreinte allègre et légère à la fois.
Dans les mille rumeurs du printemps tiède, vois
S'inquiéter la mère et les petits s'ébattre.
Ébloui tu ne sais s'ils sont deux, trois ou quatre,
Tant la rapidité fantastique des bonds
Semble multiplier leurs élans vagabonds.
C'est un souple tournoi de grâce et de caprice
Que surveille en bêlant l'anxieuse nourrice.
C'est une joute espiègle, un merveilleux assaut.
Et l'oiselle attentive et qui les suit de haut,
Pour son nid frêle attend que la suave brise
Joue avec les flocons d'une laine qui frise.

ÉVEIL

L'agneau venu d'hier, dont la naissante laine
S'enroulera plus tard à la quenouille pleine,
Escorte en bondissant sa mère, inattentif
Encore au doux roseau qu'à l'ombre de cet if
Le pasteur juvénile entre ses doigts manie.
Mais on pressent déjà que l'agreste harmonie
Va l'émouvoir. Déjà l'œil guette le moment
Où, par d'obscures lois, sans qu'on sache comment,
L'agneau, réglant ses sauts sur le rythme rustique,
Évoquera Virgile et l'idéal antique.

HÉRÉDITÉ

Ton chevreau dernier-né s'élance et joue et laisse
Un sillage onduleux de grâce et de souplesse

Dans l'air doré. Vois-le, plus agile qu'un faon,
Traverser la lumière éclatante qu'il fend.
Ses sauts déjà rythmés te caressent l'ouïe,
Et ta vue étonnée en demeure éblouie.
Pourtant, nul n'enseigna, tu le sais, ô berger,
La divine cadence à ton chevreau léger;
Et ce fier don qu'est l'art de bondir en mesure
D'un roc à l'autre, et, dans son ardeur neuve et sûre,
D'effleurer en volant le gazon nourricier
Rien qu'à détendre l'arc de ses jarrets d'acier
Parmi les sombres boucs et les chèvres voraces,
Lui reste comme un legs des siècles et des races.

LES ÉMULES

Le laboureur disperse un engrais fécondant
Et sillonne la glèbe immuable, pendant
Que je plie à former les sons ses jeunes lèvres
Sur la flûte de buis qui fait rêver les chèvres
Et qui rend les béliers dociles. Regardez :
La pelouse où l'heureux hasard nous a guidés
A de plus molles fleurs, dont s'épand l'âme agreste.
Du brouillard matinal nulle écharpe ne reste.
L'azur semble vibrant de lumineux accords,
Et le site offre au loin, parmi de frais décors,
Un pré clos de suave et neigeuse aubépine.
Le merle qui sifflait au moineau qui rapine
Impose le silence, écoute et, sans façon
S'étant tu, prend sa part de la tendre leçon,
Car, bien que prête encore à quelque agile fugue,
Toute aile est suspendue au chant qui la subjugue.
Et moi, pasteur vieilli du troupeau que les Dieux
M'ont donné, j'éparpille en bruits mélodieux
Mon souffle tiède aux trous de l'instrument sonore
Et l'éphèbe devine enfin l'art qu'il ignore.
Qui sait? devant ce même horizon familier,
Le maître, un jour, sera peut-être l'écolier,
Et les airs qu'une bouche enfantine module
A leur tour séduiront mon oreille incrédule.

Alors, rivaux charmés et luttant à l'envi,
Fier sera le vainqueur et le vaincu ravi
Que l'hymne pastoral note à note s'égrène
Dans sa tranquillité limpidement sereine.

OFFRANDE

Je suspendrai ces fleurs, ô nymphes bocagères,
Qui foulez en dansant des tapis de fougères,
Aux parois de la grotte où je vais si souvent
Dans le suave espoir, dans le désir fervent
D'y trouver endormie, à l'heure la plus chaude;
Sur quelque lit de mousse où la volupté rôde,
Celle dont m'éblouit le souvenir divin,
Vaporeux comme un songe et grisant comme un vin.
Nymphes, je suspendrai ces fleurs, que ma main tresse,
Aux parois de la grotte où languit ma détresse;
Et celle d'entre vous que j'aime et que j'attends
Et qu'amollit déjà le souffle du printemps,
Aura compassion du juvénile pâtre
Dont la naïve ardeur guette et s'opiniâtre
Et croit voir dans les frais caprices familiers
Du vent qui joue avec les arbres des halliers,
Prenant forme soudain parmi les lueurs blanches,
Des croupes onduler et s'arrondir des hanches.

HARMONIES SECRÈTES

Viens près de la fontaine agréable aux ramiers
Qui moire son eau fraîche aux rayons coutumiers
Et dissout les clartés fines que blute un frêne.
Ton lumineux esprit fait mon âme sereine.
Les caresses de mots, dont le charme est si doux,
Devant ton verbe pur me laissent à genoux.
La musique assoupit ma souffrance hautaine
Et ma fièvre s'endort. Viens près de la fontaine
Où savent boire aussi les oiseaux roucoulans,
Afin qu'un rythme agile aux sonores élans,
Non sans garder la sobre et limpide mesure,
Y berce notre amour que l'allégresse azure.

MÉDAILLE

Gloire à Dionysos! C'est pour lui que je frappe
Cette médaille où pend la légendaire grappe;
Où le thyrse est brandi comme un trophée; où tant
D'enthousiaste et folle ivresse en s'incrustant
Dans l'orbe illustre évoque une scène immortelle:
Le grand char triomphal, les fauves qu'on attelle,
Les rênes et les jougs ornés de pampres verts,
Et l'immense allégresse orgiaque, et couverts
De fleurs, éclaboussés de fruits juteux, les groupes,
Et, saturant les reins, les mufles et les croupes,
Incendiant les cœurs, éblouissant les yeux,
L'ardent soleil, par qui tout s'anime joyeux,
Et qui, muant en or même une vile fange,
Fait éclore la Fable et mûrir la vendange.

L'ENFANT A LA FLÛTE

L'élégiaque et frêle adolescent, les doigts
Sur ton bois tendre, ô flûte amoureuse, qui dois
Communiquer son rêve et dire son ivresse,
Effleure le tuyau que son souffle caresse
Et, de sa lèvre habile, ose exprimer déjà
Une chose à laquelle en passant il songea.
Car, parmi les splendeurs que la lumière épanche,
Il a vu, si légère, errer la forme blanche
Que n'étreindra jamais son désir... C'est pourquoi,
Arrondissant la bouche, impatient d'émoi,
En méandres savans dont l'harmonie ondule
Il offre les soupirs de son cœur trop crédule
A quelque vision lointaine qui le fuit;
Tandis qu'Amour, témoin subtil venu sans bruit,
Dieu caché dont l'oreille épie et dont l'œil scrute,
Se rit des vains sanglots de la naïve flûte.

LE COMPAGNON

Le Dieu léger que chante encor ma voix naïve
Pas à pas m'accompagne et se montre et s'esquive
Subitement alors que je le veux saisir,
Sans avoir apaisé l'ardeur de mon désir.
Insidieux il rampe et sournois il se glisse,
Subtil au point qu'il peut tenir dans un calice
Ou dans le creux d'un tronc rustique se loger.
Et souvent, quand je crois prendre le Dieu léger
Dont une flèche aiguë à chaque instant me blesse
Et qui marie en lui la grâce à la souplesse,
Il s'échappe, de plus en plus leste et moqueur,
Puis montre d'un doigt vif, en m'emportant le cœur,
Car il sait qu'à courir ma force diminue,
Les flocons argentés de ma barbe chenue.

ÉPIGRAMME PACIFIQUE

Des cavaliers brutaux fuis la barbare horde
Qui sillonne la plaine et parfois la déborde.
Enfonce-toi parmi les pins aux sveltes fûts;
Puis, berçant ta chimère à leur rythme confus,
Consacre, alors qu'un fer stupide au fer réplique,
Ta verve pastorale à quelque bucolique.
D'abord, pour réunir le troupeau dispersé,
Anime ce roseau, que tes doigts ont percé.
Tondant l'herbe, tranchant aux arbustes leurs pointes,
Dans la ravine où les petits les ont rejointes,
Tes chèvres ont, au gré de leur caprice errant,
Escaladé la pente et franchi le torrent.
Qu'un son de flûte, où passe un peu de l'âme humaine,
Vite autour de leur guide inquiet les ramène.
Que toutes à l'appel du jeune chevrier
Répondent et, broutant l'amer genévrier,
Le cytise sauvage ou l'agreste lentisque,
Se hasardent sans crainte où le pâtre se risque.

A présent, compagnon naïf, reposons-nous
Dans ce vallon tranquille, à l'abri de ce houx,
Et, sur le fin tuyau cher encore au Silène
Que divinise un rêve et qu'embaume une haleine,
Après avoir charmé tes bêtes charme aussi
Mon oreille attentive à ton souffle adouci.
Plie aux grâces d'accords mesurés, au délice
De la cadence, un cœur qui dans le tien se glisse,
Et ne sois pas distrait par ces boucs ombrageux
Dont le front s'entre-choque en de féroces jeux,
Ni par ce chevreau souple, ivre d'indépendance
Et qui dans la lumière harmonieuse danse.

L'ABSENT

Encore un de perdu pour la terre. Encore un
Qui, lorsque tombera le crépuscule brun,
Ne viendra plus, lassé d'une saine fatigue,
Vers le seuil qui l'attend comme l'enfant prodigue.
Au maternel foyer rien ne l'a retenu,
Ni le berceau natal, ni l'attrait ingénu
Des premiers jeux au fond du verger qui s'afflige.
Triste fleur par l'orage arrachée à sa tige,
Il vivra désormais languissant et flétri
Loin du sol qui l'avait si tendrement nourri,
Où prospérait sa race enracinée et forte ;
Puis, au hasard roulé par le vent qui l'emporte,
Sans solide soutien, ni tutélaire appui,
Il sera dans l'air lourd des villes aujourd'hui
Un de ceux dont se meurt l'ancienne et fière souche.
Dieux agrestes, veuillez que cet appel le touche
Et que, transfuge ingrat, volontaire exilé,
Quelque jour il retourne au logis consolé.
Veuillez, agrestes Dieux, que ces vers aient le charme
De ramener l'absent au vieux toit qui s'alarme,
Pour qu'il y continue, obscur, mais sans remords,
L'humble tradition qu'ont transmise les morts,
Et qu'enfin, retrouvant l'infaillible équilibre,
De l'esclave avili renaisse un homme libre.

L'APPEL DE L'OMBRE

Je m'épuise à héler le nocturne passeur ;
Mais, devant le grand Fleuve au murmure obsesseur,
Qu'il soit le morne Érèbe ou le fangeux Cocyte,
Ma voix exténuée en vain le sollicite.
Nulle ombre encore à mon appel n'a répondu,
Et je marche anxieux, et je rôde éperdu
Dans le silence vide et dans le monotone
Paysage où ma main frémissante tâtonne,
Où mon pied lourd trébuche, où les bords infernaux
Que ne jalonnent plus les terrestres fanaux
S'achèvent aux béans précipices du songe.
Ah ! le regret me hante et le remords me ronge.
Pitié, passeur ! Fais luire à mon sombre destin
Un seul espoir, fût-il infiniment lointain !
Passeur, pitié ! Ma voix plaintive est déjà lasse
De gémir, et mon corps se décharne et se glace,
Et je tremble, ô passeur, si tu n'entends mes cris,
De traîner sur la rive où mes os sont proscrits
Les fautes dont le faix m'accable la mémoire,
Et d'errer pendant toute une éternité noire.

LÉONCE DEPONT.

UN AMUSEUR OUBLIÉ

CARMONTELLE, 1717-1806

Le mystère des destinées échappe à notre fragile entendement. Certains hommes, en venant au monde, portent en eux le germe du bonheur. Ils naissent à l'époque la plus avantageuse pour l'éclosion de leurs talens naturels ; un sort favorable les pousse dans le milieu le mieux adapté à leur génie. Désormais, ils n'ont plus qu'à laisser couler leur vie, qu'à prendre la peine de suivre leur chance.

Celui qui fait l'objet de cette étude compte au nombre de ces privilégiés. Il vécut dans la rumeur des fêtes et connut la griserie des louanges. Solon affirmait, au dire d'Hérodote, qu'il ne faut pas saluer du nom d'heureux aucun mortel avant sa mort. Heureux, Carmontelle le fut par delà le tombeau. Il s'éteignit dans le plus grand âge. La piété d'un ami lui ferma les yeux et sauva son œuvre de la dispersion.

I

Son origine, cependant, ne semblait pas le désigner pour quelque haute fortune. Il était de souche roturière, même paysanne, issu d'une obscure lignée de vilains, égrappeurs de vignes, au pays de Mirepoix, et s'appelait tout vulgairement Louis Carrogis.

Son père, Philippe, lassé du fossoir et du hoyau, avait

déserté le toit familial, le misérable taudion de La Bastide Boussignac et, ses maigres économies en poche, la besace au dos, gagné Toulouse à pied, d'où le « coche de terre » l'avait un beau matin de 1699 débarqué tout pantois sur le pavé de la grand'ville.

Ce provincial voulait se « déraciner » et devenir Parisien; le vigneron ambitionnait de se transformer en cordonnier.

Alors, avaient commencé les rudes années d'apprentissage, parmi les compagnons de Saint-Crépin. Actif et débrouillard, notre Languedocien eut tôt fait de se dégourdir. Jal, l'érudit et grincheux auteur du *Dictionnaire critique de Biographie et d'Histoire*, a su retrouver sa trace au cours de ses vagabondages de boutique en boutique.

En 1705, Philippe Carrogis travaillait pour le compte du sieur Michel Eybelli, établi rue des Vieux-Augustins, sur le territoire de la paroisse Saint-Eustache. L'artisan se voyait en faveur auprès de son patron. Son habileté justifiait cette confiance; d'échelon en échelon, l'apprenti, le « goret » en argot de « manique, » s'était haussé jusqu'au rang de premier ouvrier. Et une suprême ambition lui était née en même temps qu'un grand amour. Au logis de maître Eybelli, trônait accorte et bien tournée, gracieuse, accueillante à la pratique, demoiselle Marie-Jeanne, sa fille. Parfois, en poussant l'alène ou maniant le tranchet, façonnant la botte à chaudron ou fignolant quelque mule légère, les regards de l'ouvrier s'arrêtaient longuement sur la belle, assise au comptoir. Alors de profonds et d'enfiévrés soupirs :

— A vingt-huit ans, un homme est mûr pour le mariage. Quelle enviable compagne serait cette jolie fille... Ah! si je pouvais espérer, si j'osais seulement!...

Un beau jour il osa.

Le bonhomme Eybelli se fit bien quelque peu tirer l'oreille, avant d'accorder son consentement, mais les œillades de l'enflammé Philippe avaient touché Marie-Jeanne et sa faconde méridionale l'amusait. Le père, cependant, mit encore cette condition au mariage que son gendre, à son exemple, devrait être un homme établi, possédant clientèle et boutique sur rue.

Philippe Carrogis se remit au travail, accomplit les six années de stage imposées, par les statuts, à tout compagnon de province qui voulait épouser la fille d'un maître, fit son « chef-

d'œuvre, » paya 578 livres pour les « droits de maîtrise, » 30 livres pour le brevet, prit enseigne, rue du Cœur-Volant « au coin de celle des Quatre-Vents » et, le 9 novembre 1711, conduisit, rayonnant, Marie-Jeanne à l'autel.

Cinq enfans allaient naître de l'amoureuse union (1). Louis, le futur Carmontelle, vint au monde le troisième, le 15 août 1717. Les registres de Saint-Sulpice, si fâcheusement brûlés avec les autres documens paroissiaux, lors des stupides incendies allumés par la Commune, mentionnaient son acte de baptême. Un ami de son père, le sieur Louis Bréchot, marchand épicier, fut choisi pour son parrain.

La bonne fée des légendes populaires veillait sur le berceau du nouveau-né. Son bienfaisant pouvoir allait lui prodiguer les avantages d'esprit, les qualités naturelles les plus propres à le pousser dans le monde, à favoriser sa route dans une société assurément futile et dissipée, mais délicate, intelligente et, somme toute, facile à qui savait la distraire : agrément de la personne, aménité du caractère, la plus pénétrante faculté d'observation, de la malice sans méchanceté, une verve pétillante et jamais lassée, surtout une incroyable puissance d'assimilation. L'ami Carmontelle, écrira Grimm, plus tard, « fournit des pièces comme un pâtissier des petits pâtés » et Mme de Genlis, censeur peu bienveillant, incline sa férule devant cet homme « si doux, aux mœurs si pures, aux talens si aimables, qui n'excita jamais la haine ni l'envie et fut toujours aimé, loué, considéré. »

Les renseignemens nous font défaut sur l'enfance et l'éducation première que reçut Carmontelle : lacune regrettable et qui, selon toute vraisemblance, ne sera jamais comblée. Qui donc aurait pu deviner, en ces jours écervelés de la Régence, qu'un fils de courtaud de boutique laisserait sa trace dans l'histoire? Sans doute, en compagnie de ses frères, dut-il recevoir une rudimentaire instruction professionnelle, à peine habillée des élémens indispensables de Despautère et de Rollin. Il n'est pas non plus défendu de supposer que quelque client obscur de l'échoppe paternelle, remarquant ses dispositions, ait envoyé l'enfant se dégrossir en l'une de ces écoles de quartier, dont

(1) Joseph Philippe, né le 27 octobre 1712; Michel Philippe, 9 janvier 1714; Louis, 15 août 1717; Pierre, 25 septembre 1718; Jacques Philippe, 27 septembre 1719.

l'Institut royal de Dessin et de Mathématiques, fondé par Barbier en 1767, devait perfectionner l'enseignement.

Lui-même, d'ailleurs, cachait jalousement le secret de ses origines. S'il ne renia point, comme Jean-Baptiste Rousseau, le cordonnier son père, du moins ne l'avouait-il pas tout haut. Ses contemporains ne soupçonnèrent pas sa naissance ou l'oublièrent si bien, qu'ils n'en ont point transmis le souvenir à la génération qui suivit. Le chevalier de Lédans lui-même, l'ami, le confident de ses dernières années, et qui lui a consacré des souvenirs fort pittoresques (1), garde, à cet endroit, un absolu mutisme. Jusqu'au tombeau, Louis Carrogis conserva la pudeur humiliée, — et certainement habile, — de son ascendance.

A quel moment prit-il son pseudonyme? Sur ce point il nous faut encore confesser notre ignorance. Vraisemblablement ce dut être assez tard. En 1744, il signait tout uniment Louis Carrogis, au baptême de son neveu Louis, fils de son frère Pierre et de Marie-Françoise Pillet, s'attribuant la qualité d'« ingénieur. »

Il commençait déjà de se pousser au soleil et jouissait d'une aimable réputation de bel esprit et de « caricaturiste, » comme on disait alors, où le mot n'avait pas sa valeur d'aujourd'hui. Mais, de vrai, pour réussir et s'imposer, Carrogis avait bien mauvais air et sentait par trop son manant crotté. M. de Carmontelle, sonnait d'autre manière, pour forcer la porte des meilleurs salons, l'avenue des ruelles les mieux hantées. Sous ces syllabes orgueilleuses, comment aller découvrir l'apprenti rapetasseur de semelles, à la cordonnerie du Cœur-Volant? Donc, foin du Carrogis, patronyme désastreux, honneur à M. de Carmontelle!

Jal insinue, sans preuves, que le succès des *Contes moraux* détermina le choix de cette personnalité d'adoption et qu'il forgea son nom en imitation de celui de Marmontel. L'hypothèse est ingénieuse, le filandreux versificateur d'*Aristomène* se trouvant à cette époque en pleine vogue. Par malheur, les *Contes moraux* sont de 1757 et Carmontelle, depuis trois ans au moins, avait dépouillé sa chrysalide originelle.

Il avait, en effet, passé la première jeunesse et touchait à son trente-huitième printemps, lorsque nous le voyons brus-

(1) Le manuscrit inédit en est conservé au château de Chantilly.

quement surgir au château de Dampierre, très avant dans l'amitié des ducs de Chevreuse et de Luynes, l'auteur des *Mémoires*, enseignant le dessin au vidame d'Amiens, un élève de dix-sept ans, « l'homme le plus déséquilibré de son temps, » selon Mme de Genlis, et qui devait si bien s'enfuir en Égypte, abandonnant son épousée, le jour même de ses noces : — un bel esclandre.

Son talent de portraitiste, son adresse à saisir les ressemblances, à rendre l'expression des physionomies, allaient, dans cette famille puissante, merveilleusement servir la fortune du manieur de crayons. Entre deux séances de perspective ou de ronde bosse, il « croquait » les châtelains qui lui dispensaient le vivre et le couvert. Il silhouetta de la sorte ses hôtes, avec leurs visiteurs, et, ces profils aux deux crayons, rehaussés de gouache ou de sépia, sont les premiers en date de cette étonnante collection de Chantilly, le plus précieux document iconographique, qui nous ait été conservé, pour l'histoire des dernières années de la Monarchie.

Utilisant ses connaissances techniques, on doit présumer aussi qu'il s'employa à transformer et embellir le parc qui dresse, encore aujourd'hui, ses frissonnantes ramures au-dessus de la vallée de Chevreuse.

Surtout, Carmontelle, à Dampierre, noua de profitables relations. Les Luynes recevaient beaucoup, pratiquant une opulente hospitalité. Parmi tant de gentilshommes, de nobles dames et de dignitaires, empressés à suivre les chasses, à jouer la charade, à pratiquer le pharaon ou le reversi, quelqu'un particulièrement remarqua l'humble et souple gribouilleur. C'était un grand seigneur doublé d'un soldat, le comte de Pons Saint-Maurice, et l'amitié qui allait unir le protégé au protecteur ne devait finir qu'avec la mort et renouveler sa destinée.

Emmanuel-Louis-Auguste de Pons Saint-Maurice avait alors quarante-quatre ans, l'âge des amitiés tardives chez ceux qui en furent privés, et devait conserver jusqu'après la cinquantaine « la plus belle figure et l'air le plus majestueux qui soient. » Sa politesse était fameuse, en ce siècle des courtoisies raffinées, et, plus encore, sa connaissance de l'étiquette. Depuis trois ans passés, il était gouverneur de M. de Chartres, et premier gentilhomme de la Chambre du Duc d'Orléans. Très bon, très affable, très indulgent, il rachetait son manque de culture

par beaucoup de bienveillance assaisonnée d'esprit naturel. Quelques années plus tard, en 1759, lorsqu'il épousera Anne-Claudine Meyneaux de la Tour, veuve du financier Mazade, tous deux deviendront célèbres, pour la ferveur de leur tendresse conjugale, tellement inséparables, qu'à Villers-Cotterets, on les plaçait côte à côte, même dans les repas de grande cérémonie, — ce dont clabaudait ferme une galerie par trop imbue du *Préjugé à la mode*.

En outre, ce brave homme se complétait d'un homme brave, d'un officier de toute vaillance. Colonel de Bassigny-Infanterie, puis du régiment d'Orléans-Dragons, il avait sabré les grenadiers de Koenigsek et galopé les charges de Fontenoy. Depuis 1748, il était maréchal de camp et deviendra lieutenant général, pour son courage aux journées de Minden.

L'esprit prime-sautier de Carmontelle, son entrain, sa fantaisie toujours prête, certaines affinités de goûts, de sentimens et de caractères, rapprochèrent le gentilhomme du « maître à dessiner. » M. de Pons était assidu à Dampierre, il y rencontrait chaque fois son modeste compagnon; l'adresse respectueuse de celui-ci cimenta cette affection naissante; bientôt le comte ne put se passer de son favori, résolut de l'attacher à sa fortune.

Les conjonctures étaient malaisées. Bernis et Stahrenberg venaient de signer le premier traité de Versailles, la « Guerre des trois cotillons » commençait. Après les premiers succès du maréchal de Richelieu, en Hanovre, ç'avait été la débâcle de Rosbach. M. de Pons reçut l'ordre de rejoindre l'armée de Westphalie; il emmena Carmontelle, dans ses bagages, au titre d'aide de camp et d'officier ingénieur.

Orléans-Dragons s'en vint cantonner à Wesel, au confluent de la Lippe et du Rhin. Richelieu disgracié s'était vu remplacer par le comte de Clermont, l'invraisemblable général-abbé, « moitié plumet, moitié rabat. » Tout cuirassé qu'il fût d'indifférence, l'arrière-petit-fils du grand Condé s'ébahit au spectacle des troupes : « J'ai trouvé l'armée de Votre Majesté, écrit-il à son royal cousin, divisée en trois corps très différens. Le premier est sur la terre, il est composé de voleurs, de maraudeurs, tous gens déguenillés jusqu'à la tête ; le second est sous la terre et le troisième dans les hôpitaux. » Pourtant ni lui, ni Mortaigne, son mentor, n'essayèrent d'atténuer le désordre. Au contraire, le commandant en chef donnait l'exemple ; ses four-

gons encombrés d'une ménagerie, où voisinaient les singes, les chiens savans, des martres, des perroquets et jusqu'à des corbeaux apprivoisés et faisant l'exercice. Après la déroute de Crefeld, les coureurs ennemis pillèrent le camp français. On y trouva une foule de secrétaires, de cuisiniers, de danseurs avec leurs danseuses, des tables chargées de vaisselle et d'argenterie, des objets de toilette et d'ajustement féminin, de la parfumerie en profusion, parasols, manchettes, eau de lavande et de nonpareille !

Étonnantes armées de la guerre de Sept ans, héroïques à la fois et frivoles, valeureuses et amollies, si bien frappées à l'empreinte du siècle et qui semblent, comme une partie de la société d'alors, avoir perdu tout bon sens comme toute morale !

Carmontelle ne vit pas le désastre, il était demeuré à Wesel, avec un corps de cavalerie chargé d'assurer les communications de l'armée. Les services qu'il rendit durent être médiocres, si l'on en juge par cette déclaration de Lédans, témoin oculaire : « Tout son mérite militaire se réduisait à lever des plans dans la perfection, à découper savamment la dinde de son général et à dessiner les caricatures de toute la dragonaille de l'armée. Il plut beaucoup au duc de Chevreuse, en tapissant sa canonnière de toutes les figures des officiers de son régiment et de ceux d'Orléans, de Bauffremont et de Caraman. »

C'était, de fait, un maussade séjour que cette place forte, aux ruelles étroites, glaciale et pluvieuse. Les pauvres exilés s'y morfondaient d'importance. Quelle tristesse et qu'on était loin des petits soupers de Versailles, des « nymphes » d'Opéra, des « parades » joyeuses de Saint-Cloud et de Berny ! Une besogne sans gloire, à l'arrière-garde, nuls « lauriers » à moissonner, des bourgeois rechignés, leurs épouses sans grâces : Orléans-Dragons, Caraman, Bauffremont, Talleyrand en desséchaient de male rage.

Aimable, insinuant et disert, bien accueilli partout, le topographe s'ingéniait à tromper leur ennui. Il avait su, — par quel prodige ! — réunir à Wesel les élémens d'une « troupe de société » et préludait, en confectionnant des farces de caserne, à l'élaboration de ses proverbes à venir. Les acteurs s'appelaient MM. de Broglie, de Nantiat, de Comminges, de Coigny (le père de la Jeune Captive), de Chalabre, de Bullioud, presque tous jeunes officiers, pimpans sous l'uniforme rouge à col et

paremens gros vert du régiment de Caraman, où l'habit bleu à plastron rouge, bordé d'argent, des carabiniers. Beaucoup furent tués dans la campagne et ne vivent plus, aujourd'hui, que par les crayons où Carmontelle les a campés de profil, coquets, pincés, fringans, musqués, jabotés de dentelles, le tricorne sous le bras gauche, une haute canne à la main droite, impertinens et parlans portraits de ces soldats de l'ancien régime qui allaient bientôt disparaître pour jamais.

Bien plus, le diable au corps avait découvert des actrices. Évidemment, les pauvres donzelles auraient fait piètre figure à côté de Mlle Clairon ou de la Dumesnil. Elles massacraient le français, et leur débit eût déchaîné des tumultes à la Comédie; mais, à la guerre comme à la guerre, on n'était pas en posture de se montrer difficile et les « trois nymphes garnisonnières, » une dame Reysfeltz, veuve étoffée, à la quarantaine agréable, sa fille Anna, toute mignonne et délurée, la gouvernante de la jeune personne, Mlle Rousselet, auxquelles vint s'adjoindre une marchande de modes, Mlle Sommerwaltz, remportaient les plus flatteurs succès et même quelque chose de plus. Lédans, toujours caustique, le constate sans ambages : « Ces dames n'étaient pas sans attrait pour nos braves dragons. Les plus délicats pouvaient très bien, à vue de pays, s'embrigader avec la veuve Reysfeltz. Il (Carmontelle) m'en a souvent parlé, de manière à me faire croire que plus d'un de ces messieurs de la troupe dorée l'avaient trouvée de très bonne robe et que les deux autres paquets d'antichambre ne savaient auquel entendre parmi la dragonaille du second ordre. »

Ainsi coulait le temps dans la bienheureuse cité de Wesel et, nul doute qu'à la paix conclue, dix-huit mois plus tard, les complaisantes Allemandes durent bien des fois regretter ces polissons de Français.

Les heures d'héroïsme étaient passées pour Carmontelle. Aussitôt revenu à Paris, M. de Pons, usant de son crédit, le fit nommer lecteur du Duc de Chartres, aux appointemens de 1800 livres.

Au moment où la destinée de l'ancien pousseur d'alène achève ainsi de changer de face, il est nécessaire pour l'historien de tirer son crayon et d'esquisser plus complètement le portrait de ce grand faiseur de portraits. La tâche, à vrai dire, nous est simplifiée. Carmontelle a pris soin de tracer son image. Son

apparence physique subsiste donc à nos yeux et les témoignages contemporains, multiples et précis, nous renseignent sur son être moral.

En cette année 1762, l'un des dessins conservés dans les portefeuilles de Chantilly, nous le montre, vêtu d'un habit de velours grenat moucheté de vert, occupé à peindre dans un grand album étalé devant lui, sur sa table de travail. Il était alors au début de sa faveur, en pleine possession de ses moyens, et dut se représenter avec une grande vérité. Sous la perruque poudrée à cadenettes, le visage scrupuleusement rasé a de la physionomie, les traits réguliers de la finesse et du caractère. L'œil brille, vif et pénétrant, à l'abri d'un front découvert, le menton est accusé, la bouche, malicieuse, mais sans amertume, offre quelque ressemblance avec celle de Voltaire. L'allure générale est à la fois affable et spirituelle. A bien étudier les lignes de ce masque bienveillant, on y découvre, en même temps qu'une confiance optimiste dans la vie, l'intelligence la plus déliée, aussi prompte à sortir des difficultés qu'à tirer parti des circonstances. Esprit, amabilité, entregent et souplesse, telles paraissent bien, en effet, avoir été les qualités dominantes de Carmontelle, celles que les contemporains, Grimm, Mme de Genlis et jusqu'à cette méchante langue de Bachaumont, lui reconnaissent à l'envi.

Toutes allaient lui être indispensables, pour se maintenir sur le terrain glissant, où l'avait introduit l'amitié de son protecteur.

II

Le gros bourg de Villers-Cotterets érige, au milieu des bois qui l'enserrent de toutes parts, l'humble ordonnance de ses maisons basses, que séparent, en damier, des venelles étroites, à la chaussée raboteuse et disjointe. Aujourd'hui, en dépit de ses fabriques d'arçons, de ses usines de brosserie, ce n'est plus qu'un assez morne chef-lieu de canton ; mais au XVIIIe siècle, durant les mois d'été, l'emplissait le tintamarre joyeux des carrosses, dévalant, à grand bruit, sur le pavé du Roi...

— Clic, clac !... Arrière, canaille, et place, manans... La canne des coureurs caressait les échines retardataires ; sur le siège, Lafleur ou Picard enlevait ses boulonnais et la voiture pas-

sait dans un tourbillon. Le populaire, ainsi crossé, pourtant ne regimbait pas... — Encore des hôtes pour le Château... Or le Château était tout son profit, force écus de six livres, voire de beaux louis d'or, tombant dans son bas de laine.

Le Château !... Ce n'est plus même une ruine, mais quelque chose de bâtard et de déshonoré.

En vérité, la philanthropie serait-elle vertu moins estimable, si elle daignait ne s'attaquer point aux demeures historiques? L'ancienne résidence de François Ier, où le Roi-Chevalier avait inscrit, comme à Chambord, à l'entour des salamandres flambantes, sa devise énigmatique: *Nutrisco et Extinguo*, que Messire Jacques Androuet du Cerceau célèbre élogieusement dans son *Estat des plus excellens bastimens de France*, a été transformé, par notre démocratie utilitaire, en asile de vieillards et dépôt de mendicité. Rien ne subsiste plus des orgueilleuses décorations prodiguées, sous Henri II, par Philibert Delorme, aux deux corps de logis. Seule, la chapelle mutilée conserve des restes de modillons sculptés, et les bandeaux de la voûte d'entrée s'appuient encore sur une corniche ornée d'entrelacs et de rinceaux... *Etiam periere ruinæ.*

Soyons équitable cependant, l'œuvre dévastatrice était commencée dès avant la Révolution, et le sieur Oppenort, directeur général des bâtimens de Mgr le duc d'Orléans, doit en porter la responsabilité.

Par lettre patente du mois de janvier 1630, en effet, Louis XIII avait donné en apanage le duché de Valois à Gaston d'Orléans, son frère.

Alors, Villers-Cotterets retrouva les jours de splendeur autrefois vécus à l'époque carolingienne. En septembre 1664, Molière et sa troupe vinrent, au château, donner la seconde représentation des deux premiers actes de *Tartuffe*. Grand chasseur, le Régent, surtout, s'engoua d'une particulière dilection pour l'ancienne résidence royale, dont les forêts, toutes proches, de Guise et de Retz offraient mille ressources à son amour de la vénerie.

A vrai dire, il n'y courut pas seulement le cerf ou le sanglier. Les murailles de François Ier abritèrent souvent les scandaleuses orgies baptisées *Nuits d'Adam* par le cardinal Dubois, à cause de la tenue simplifiée des acteurs.

Plus tard, quand Louis XV s'en fut à Reims vers son cou-

ronnement, il s'arrêta deux jours à Villers-Cotterets et, deux jours durant, le vin coula des tonneaux pour qui voulait y boire des montagnes de victuailles s'engouffrèrent dans les estomacs paysans.

Un inventaire, daté du 11 mai 1759, et dressé par les soins de Me Petit, notaire, nous a conservé l'état du mobilier « garnissant les lieux et celui des communs. » Il nous fournit d'intéressantes précisions sur l'opulence des demeures princières au milieu du XVIIIe siècle, luxe bien indigent, en vérité, et dont rougirait aujourd'hui le moindre de nos parvenus.

L'appartement le plus riche, la chambre ducale, à l'aile gauche du rez-de-chaussée, possède « une couchette à la polonaise, un fauteuil en brocatelle vert et or, deux en tapisserie de point d'Angleterre, soie et argent, un canapé et ses carreaux (coussins) de brocart or et soie, cinq pièces de tapisserie représentant l'histoire de Scipion. »

Le cabinet de travail qui s'y trouve attenant contient « une pendule de Thiourt l'aîné, dans sa boîte peinte en vert, un bureau long de six pieds en bois violet avec ornemens de bronze doré, deux fauteuils en maroquin vert, quatre bergères et quatre chaises en damas vert, les rideaux en taffetas vert. »

Quant au grand « salon de compagnie, » il est meublé « d'une garniture de feu en bronze doré, d'une pendule de Debeu à fleurs émaillées, d'un lustre à six bobèches en cristal de Bohême, quatre girandoles de grenailles, deux commodes à la reine, en bois violet satiné, une table de marbre seracolas, trois trumeaux sur la cheminée et, entre les fenêtres, un canapé à trois places, huit bergères, douze chaises couvertes en moire rayée à colonnes cramoisies et dessins flambés, les rideaux de même, trois tables de jeu et trictrac et un paravent à six feuilles couvert de toiles à fleurs. »

Le total de la prisée « avec les habits de comédie trouvés dans une armoire » est évalué par le tabellion soissonnais à 66 810 livres.

Il est vrai que la bibliothèque peu fournie, l'argenterie, les bijoux ni les tableaux ne sont compris dans cette somme. N'importe, en leurs appartemens du château ou leurs mansardes des communs, plus modestement garnies encore, les familiers du prince et les gens de sa Maison, le marquis de Barbanson, MM. de Montchenu, de Boisandré, de Scillouette, le chancelier

Marsolan, le contrôleur de la bouche Chaux, voire les simples porteurs de livrée, le suisse Émery, le courrier Lafontaine, le cocher Delahaye devaient se trouver parfois médiocrement logés.

Au moment où Carmontelle prenait ses fonctions, le maître de Villers-Cotterets, premier prince du sang de France, était S. A. S. Louis-Philippe, premier du nom, Duc d'Orléans, de Valois, de Chartres, de Nemours, de Montpensier et d'Étampes, Comte de Vermandois et de Soissons, Marquis de Coucy, etc.

Ce petit-fils du Régent frisait la quarantaine. Né d'un père dévot et réfugié en religion, beaucoup plus que son lignage français, il rappelait sa mère, la feue princesse Marie-Jeanne de Bade, grand, gros, robuste, le teint coloré, joufflu, déjà bouffi et insatiable mangeur. « Il était Allemand de pied en cap, écrit la baronne d'Oberkirch, brave prince, mais bien nul, » et Mme de Genlis, qui l'approcha fort, surenchérit, la bonne langue : « Il était très faible, ne savait rien juger par lui-même et ne voyait que par les yeux des autres. »

Avec cette figure de poupon gras, son apathie d'intelligence, il était difficile au pauvre duc de paraître spirituel. Son expression semblait plutôt bonasse, mais comme il s'agissait d'un fils de France, on s'accordait à la trouver « réfléchie. » D'ailleurs, cette indigence d'esprit et d'imagination ne l'empêchait pas, affirme d'Argenson, de se montrer « ferme, de bon sens, juste, droit, et haut comme le doivent être les princes ; » excellent homme au total, humain, charitable (le chiffre annuel de ses aumônes dépassait trois cent mille livres), plein de cœur et naïf en amour...

Suivant l'usage, le « gros Philippe » s'était marié de bonne heure : mariage d'amour qui devait mal tourner. Il avait épousé sa cousine, cette princesse Henriette de Bourbon-Conti, dont les dévergondages étonnaient la cour de Louis XV, cependant mal commode à scandaliser, et qui, selon le mot de la duchesse de Tallard, « avait trouvé moyen de rendre indécent jusqu'au mariage. »

Aussi, lorsque l'impudique était morte, son désabusé mari ne l'avait-il pleurée que très relativement. Il avait pris le deuil, d'un cœur léger, en la compagnie avouée de Mademoiselle Marquise ou plutôt Le Marquis, de la Comédie Italienne, section du corps de ballet et, disaient ses bonnes camarades,

jadis écaillère. La maîtresse s'était montrée plus fidèle que la femme légitime. A défaut de passion, elle avait entouré son amant d'un tendre lacis de prévenances. Accueillante et serviable, de caractère facile et gai, la fine mouche s'était assurée de précieux appuis parmi les familiers du Palais-Royal. Elle trouvait son compte à cette diplomatie et, sans grande beauté, petite et noiraude, l'air d'un « pruneau habillé, » s'était fait donner hôtel, rue de Grammont, au coin du boulevard, castel et seigneurie à Villemonble.

En retour, il est vrai, elle octroyait à son gros Philippe deux fils qui seront d'église: l'abbé de Saint-Phar et l'abbé de Saint-Albin, avec une fille, plus tard Mme de Brossard et femme d'un maréchal de camp.

De plus, l'ancienne danseuse avait inspiré à son adorateur la passion du théâtre.

On sait l'importance qu'avaient alors prise les spectacles de société. Au siècle précédent, Mme de Maintenon ayant donné l'exemple, Mme de Pompadour, reprenant à son compte la nouveauté, avait dressé ses portans. Son théâtre des *Petits Cabinets* fit merveille. Jeux de favorite ont des imitateurs ; on donne la comédie, nous apprend M. Joseph Turquan, chez le prince de Conti, chez le duc d'Ayen, le duc de Vaujours-La Vallière, le duc de Coigny, le duc de Nivernois, le duc de Duras, chez la marquise de Livry, chez Mme de Marchais, chez la duchesse de Mazarin... « Chaque grande maison a théâtre à la ville, théâtre à la campagne et presque toujours un ou plusieurs auteurs attitrés, dont les compositions alternent avec le répertoire, ministres des plaisirs littéraires qui fabriquent à volonté prologues, épîtres dédicatoires, comédies, opéras, tragédies (1). »

Cette « folie, » cette « contagion » plus que personne avait gagné le Duc d'Orléans. Il se fait construire une salle à Bagnolet, une autre faubourg Saint-Antoine, une troisième faubourg du Roule et semble convaincu que l'homme et la femme ne sont mis au monde que pour figurer sur des tréteaux. Clermont avait Laujon, et Maurepas, Sallé; il eut Collé, son secrétaire, pour fournisseur habituel. Ce n'était pas un délicat, et la verve gauloise de son protégé, son penchant à la grivoiserie flattaient ses goûts pour la gaillardise. La *Tête à Perruque*,

(1) M. Victor du Bled, *la Comédie de société au XVIIIe siècle.*

la *Vérité dans le Vin*, le *Galant escroc*, la plupart des pièces qui composent le *Théâtre de société*, furent ainsi représentées à Bagnolet ou à Villers-Cotterets. Monseigneur ne dédaignait pas d'y tenir son rôle et de monter sur les planches. Il excellait, paraît-il, dans les rôles de paysan « qu'il jouait fort rondement, avec beaucoup de naturel. »

La débonnaire Altesse coulait ainsi des jours heureux et son bonheur eût été sans égal si la désobligeance mondaine ne l'avait contrarié.

Peu de femmes acceptaient ses invitations si largement prodiguées. La grâce de leur sourire n'égayait pas Villers-Cotterets et, tristement, le pauvre duc se sentait mis en quarantaine. La présence de Mlle Le Marquis éloignait ces dames de la « bonne compagnie. » Ce n'est pas, grand Dieu, que leur vertu s'offusquât d'une liaison irrégulière. Sans révolte, leur pudeur acceptait à Versailles bien d'autres compromissions. Mais ici, la favorite n'était pas *née*, et l'amant n'avait point songé à trouver un Guillaume du Barry pour décrasser sa roture. Or, ce qu'une personne de qualité devait souffrir ou considérer chez une égale, elle ne pouvait, en conscience, le supporter d'une « créature » et d'une « fille de rien. » Aussi, celles qui consentaient à se commettre, Mmes de Beauvau, de Grammont, de Ségur, de Luxembourg, dépitées « de perdre les agrémens et l'utilité qu'on rencontre dans la société des grands, » avaient-elles conçu le projet de *décazaner* le prince et de lui chercher des complaisances mieux accordées à son rang.

Les circonstances favorisèrent un si louable dessein. A l'Ile-Adam, chez le prince de Conti, l'arbitre des élégances intellectuelles et mondaines, Philippe d'Orléans rencontra Mme de Montesson.

« Notre siècle, a écrit Chamfort, a produit huit grandes comédiennes, quatre de théâtre, et quatre de la société. Les quatre premières sont Mlle d'Angeville, Mlle Duménil, Mlle Clairon et Mme Saint-Huberti; les quatre autres, Mme de Montesson, Mme de Genlis, Mme Necker et Mme d'Angivilliers. » Sans doute, en égalant à l'illustre tragédienne, créatrice de Zulime et de Sémiramis, celle dont nous devons maintenant tracer un rapide portrait, l'amer et mordant satirique évoquait-il un souvenir de ses humanités? Comme l'empereur Auguste, en effet, Charlotte-Jeanne Béraud de la Haye de Riou, marquise de Montesson,

joua merveilleusement la farce de l'existence. Au suprême degré, elle posséda la science du monde et de la vie. La sienne est un chef-d'œuvre de raison calculée; de remarquables facultés d'intrigue, une souplesse exempte de préjugés, la dextérité la plus réfléchie, aidée par la connaissance des vices de son temps, en assurèrent la réussite triomphale.

De noblesse problématique et de médiocre fortune, elle n'est cependant pas de ces beautés souveraines, une Montespan, même une Pompadour. Un dessin de Belliard, au Cabinet des estampes, nous montre les traits menus d'un visage chiffonné où proémine un nez trop long. Les yeux, il est vrai, largement fendus, sont expressifs, et les dents, qui paraissent superbes, se laissent volontiers apercevoir entre des lèvres bien dessinées et un peu renversées. Mais, si le minois apparaît insignifiant, la volonté se trouvait robuste et trempée pour le combat.

Toute jeunette, Jeanne-Charlotte est résolue à parvenir. Elle a déjà la mentalité de ces effrontées « arrivistes » féminines, déterminées à tout. A dix-sept ans, « pour le nom et pour le bien, » elle épouse le marquis de Montesson presque octogénaire et un tantet en enfance.

La voilà marquise authentique, compagne d'un vieillard peu gênant et riche à 80 000 livres de revenus.

C'est le siècle des *salons* : point de situation mondaine sans un cénacle littéraire. La nouvelle mariée s'ingénie, convoque des écrivains, recrute des applaudisseurs. A l'hôtel de Montesson, on lit des vers, on joue la comédie, on improvise l'à-propos, on cultive la *breloque* et la *facétie chamberlane*. On y donne aussi des concerts, Honavre se met au clavecin, Albanèze roucoule la romance. Entre temps, la marquise apprend la musique et s'exerce à la harpe. Hélas! en dépit de ses efforts studieux, elle se montre pitoyable élève et quand elle paraît en public, c'est Danyau son professeur qui joue dans la coulisse, durant qu'elle mime sur la scène « des airs de physionomie chromatique et des regards de sainte Cécile amoureuse. »

Enfin, ô consécration! elle est invitée chez le prince de Conti, y « enguirlande » le Duc d'Orléans.

Mme de Genlis, qui déteste sa *tantâtre*, tout en la ménageant, lui dénie jusqu'à son talent d'actrice. Sans trop se fier aux dithyrambes intéressés de Grimm et de Collé, il faut admettre cependant qu'il était réel et que le rôle de Pomone servait bien

ses moyens, puisqu'elle fit incontinent la durable conquête de son admirateur.

Ce n'est point ici le lieu de raconter la comédie de *platonisme* qui commença dès lors, entre la redoutable jouteuse et le « Gros Père, » si facilement subjugué; le chef-d'œuvre de diplomatie et de rouerie féminines qui aboutit au mariage secret du 28 juillet 1773. M. de Montesson avait rejoint ses aïeux, et la pauvre Le Marquis s'en était allée vers d'autres consolations, dorées pour elle par un adieu de deux millions.

Mme de Genlis a narré par le menu ce prodigieux manège avec une acrimonie où se mélangent également les jalousies de la femme et les rancœurs de l'envie. Cette autre grande ambitieuse admirait le tour de force et appréciait son exécution; elle ne concevait pas, l'ayant essayé, de ne point l'avoir réussi

Le portrait qu'elle nous a laissé doit être retouché. Mme de Montesson avait peut-être une épaule plus haute que l'autre, son teint pouvait être brouillé, elle s'est montrée, sans doute, avare, dure aux siens, sèche, égoïste et personnelle; son théâtre, — car la dame se piquait d'écrire, — nous apparaît sentimental et vide, larmoyant et puéril; elle ne dut pas être, elle ne fut certainement pas l'ignorante sans esprit, ni talens, la glorieuse un peu niaise, que nous présente sa trop acerbe rivale. Telle, la partie lui eût échappé, qu'elle a gagnée avec une incomparable maîtrise. Trop de compétitions l'environnaient, avides à profiter de sa moindre défaillance. Son adresse, son tact infini, sa cautèle méfiante, surent déjouer toutes les embûches. Figure intéressante à pénétrer, nature positive, femme de tête et de gouvernement, elle eut le génie de la domination insinuante et douce. Si la postérité a le droit de juger peu sympathique cette émule de Mme de Maintenon, elle doit rendre hommage à sa haute intelligence. Nous allons la voir à l'œuvre dans la suite de ce récit.

III

Lorsque Carmontelle arriva à Villers-Cotterets, l'astre de Mlle Le Marquis n'était pas encore éclipsé, mais l'ascension de sa rivale commençait déjà. Il se tourna aussitôt vers le soleil levant.

Le Duc d'Orléans était heureux. Depuis qu'on lui soupçon-

nait des « intentions » sur la marquise, le beau monde, enfin, revenait au château. Invoquant la « décence, » il invita son amie à rester à Villemomble. Fort affairée, toute cette fleur de noblesse s'employait à favoriser ses amours. Dieu soit loué ! le prince avait repris conscience de soi-même. Sûrement, cette petite Montesson ne serait qu'une « passade. » Pour quelle élue définitive allait-elle tirer les marrons du feu? — Et, très minaudière, la foule des « honnestes dames » luttait d'œillades et d'agaceries.

Aussi n'étaient-ce que fêtes succédant aux fêtes et, naturellement, comédie après comédie. Le chevalier de Chastellux, qui vint à Villers-Cotterets vers cette époque, écrit à Mlle de Lespinasse qu'en quatre jours, il entendit six lectures de pièces. Carmontelle, dont le débit était parfait, se taillait des triomphes. Sa position demeurait néanmoins fort subalterne. Il ne mangeait pas à la « grande table, » celle des princes, prenait ses repas avec la Maison, mais après dîner, quand le théâtre chômait, on appelait l'amuseur au salon pour mieux distraire la compagnie.

L'habile homme s'y entendait à merveille, il possédait tant de cordes à son arc !

Là, tout en savourant des glaces, l'ex-apprenti-savetier amorçait et dirigeait la conversation.

On a, tour à tour, exalté ou dénigré outre mesure les manières et le *bon ton* du XVIIIe siècle. Pour les uns, la société d'alors résume toute la courtoisie, tout le savoir-vivre et toutes les grâces françaises; les autres, d'accord avec Mme du Deffand, lui contestent jusqu'à la simple politesse, ne voient dans son urbanité prétendue qu'un vernis vite écaillé sous la poussée des appétits. Nous ne trancherons pas un aussi grave débat. Quoi qu'il en soit, constatons, avec les contemporains, que Carmontelle réussit très vite à établir sa réputation de causeur. On les trouve unanimes à louer l'agrément de ses boutades, leur originalité, leur gaîté douce et piquante. Surtout, il excellait adroitement à provoquer la riposte, possédait l'art suprême de faire briller autrui. Or n'est-il pas de plus grande preuve d'esprit, dans son état, que de contribuer à mettre en valeur celui du voisin?

Quand il ne charmait pas son auditoire par la parole, il lui montrait la lanterne magique.

C'était, il est vrai, une lanterne magique de son cru et fort perfectionnée, qui rappelle les ombres chinoises remises à la mode, il y a une vingtaine d'années, par Rodolphe Salis, de joyeuse mémoire. Cela s'appelait des *panoramas*. Derrière un transparent, l'industrieux opérateur découpait des silhouettes, peignait à la détrempe des paysages appropriés, sur du papier très fin et disposé sur des châssis successifs. Le tout lui servait à composer des tableaux mouvans, des scènes d'actualité humoristiques, qu'il déroulait ensuite aux yeux du spectateur. Certains de ces panoramas eurent jusqu'à cent soixante pieds de long, et l'illustre assemblée s'en déclarait ravie.

Enfin, et c'est à ce titre surtout qu'il vaut de nous intéresser, Carmontelle continuait à Villers-Cotterets ou à Saint-Cloud durant la belle saison, au Palais-Royal pendant l'hiver, la précieuse collection de portraits que nous l'avons vu commencer à Dampierre et si bien continuer à Wesel.

Un autre familier de Mme de Montesson, Grimm, va les signaler à notre curiosité : « M. de Carmontelle, écrit-il le 1er mai 1763, dans sa *Correspondance littéraire*, a fait, depuis plusieurs années, des recueils de portraits dessinés au crayon et lavés en couleurs et à la détrempe. Il a le talent de saisir singulièrement l'air, le maintien, l'esprit et la figure. Il m'arrive tous les jours de reconnaître dans le monde des gens que je n'ai jamais vus que dans ces recueils. Ces portraits de figure, tous en pied, se font en deux heures avec une facilité surprenante. Carmontelle est ainsi parvenu à avoir le portrait de toutes les femmes de Paris, de leur aveu. Ces recueils, qu'il augmente tous les jours, donnent aussi une idée de la variété des conditions des hommes et des femmes de tout état, depuis Mgr le Dauphin jusqu'au frotteur de Saint-Cloud. »

Le spirituel chroniqueur n'exagère pas. Cette collection unique et qui devait se continuer jusqu'en 1789, constitue pour l'historien du XVIIIe siècle la plus inappréciable « illustration » de la haute société du temps. On y trouve, croqués sur le vif, les visages et les expressions, les gestes et les attitudes; dans les portefeuilles de Chantilly, qui la contiennent, revit toute cette époque brillante, légère, étourdie, attirante infiniment, avec toutes ses élégances, quelques-unes aussi de ses trivialités.

Depuis que la marquise l'avait réconcilié avec la *bonne com-*

pagnie, le Duc d'Orléans, sous son influence, se prodiguait en réceptions. Le Palais-Royal, Saint-Cloud, Villers-Cotterets ne désemplissaient plus d'invités. Une cour s'était reformée autour du premier prince du sang, sémillante, ardente au plaisir et volontiers frondeuse. En outre, fidèle aux traditions de sa famille, obéissant d'ailleurs aux suggestions de l'aimée, il protégeait les artistes et les littérateurs, les accueillant et les pensionnant avec libéralité.

Tout ce monde, petit ou grand, défilait devant Carmontelle et posait volontiers sous son crayon. Les modèles, pour la plupart, s'estimaient flattés de figurer dans cette galerie déjà fameuse et destinée à s'augmenter encore. Aussi, que de détails pittoresques à glaner, quelle mosaïque de types divers, de personnalités multiples, depuis l'Altesse Royale, jusqu'aux gens de service, en passant par le grand seigneur, le prélat, l'officier, l'abbé de cour, l'homme de lettres, le musicien, le financier ou le comédien !

Voici le Dauphin, fils de Louis XV, le pieux héritier de la couronne, dont la mort prématurée fera, sauf à son père, couler tant de larmes; le prince de Condé, le duc de Penthièvre, les princesses de Hesse-Darmstadt, si chères à Marie-Antoinette, qu'on trouvera leurs portraits sur elle, durant la marche au supplice; plus loin, des officiers de la maison du Roi : le marquis d'Ecquevilly, commandant du Vautrait, dans son habit de vénerie, bleu galonné d'or, à gilet rouge et culotte amarante : des hommes de cour, le duc de Céreste-Brancas, le comte de Croix, le marquis d'Anézaga : des diplomates et des magistrats : La Live, Marigny, Sénac de Meilhan, le chevalier de Valois : des prélats et des gens d'église : Mgr de Bourdeilles, évêque de Soissons, Mgr de Roquelaure, dernier évêque de Senlis, trépassé centenaire sous la Restauration, le Père Frisi, barnabite et géomètre, les abbés de Ligondés, Le Cren, de Voisenon, l' « écrivain colifichet, » qui fut pourtant de l'Académie française et qu'épouvante son confrère, le fougueux abbé Xampi, suivant Lédans, « vraie gibelotte de soufre sautée dans l'esprit-de-vin. »

Tout un essaim fleuri de grandes dames les accompagne. C'est l'époque du chiffonné dans les costumes, des robes *volantes* à corsage ajusté, de la troussure de la jupe sur les reins, d'une tentative de remplacement des grands paniers à

coudes ou à *guéridon* par le demi-panier ou *considération*.

Salut à ce pimpant tourbillon : coiffées par Gardanne ou Léonard, habillées par Mlle Bertin, en robes de « soupirs étouffés » ornées de « regrets superflus, » les rubans en « attention marquée, » frisées en « sentimens soutenus, » avec un bonnet de « conquête assurée » toute la carte du Tendre, leur froufroutante théorie défile sous nos yeux : la princesse de Lamballe, marquée pour la guillotine, les duchesses de Chevreuse et de Lauzun, Mme de Séran, si belle et si pudique, « qui faillit réconcilier Louis XV avec la vertu, » la comtesse de Boufflers « idole » du prince de Conti, Mme du Tartre, coquette et si jolie, « mariée à un pauvre homme, » Mlle de Bernay, l'altière duchesse de Grammont et Mme de Saint-Amarante, qui rachèteront toutes deux la légèreté de leur conduite par leur intrépidité sur l'échafaud révolutionnaire.

Attaché à la maison d'Orléans et vivant de ses largesses, c'est naturellement l'entourage immédiat du prince, ses familiers et ses compagnons ordinaires, que Carmontelle a croqués le plus volontiers comme le plus aisément. Par lui, nous pénétrons l'intimité du Palais-Royal, celle des maîtres et des serviteurs, car son éclectisme ne dédaigne pas souvent de portraire jusqu'à l'antichambre. Sous l'habit de Saint-Cloud (1), ou de Villers-Cotterets (2), le vicomte d'Adhémar et le comte de Durfort, colonel de Chartres-Infanterie, l'ignorant comte de Blot, le comte de Croix, « l'invalide de Cythère, » le mélomane chevalier de Clermont ou la marquise du Crest, « la petite merveille, » belle-sœur de Mme de Genlis, voisinent avec Son Importance M. Poisson, premier valet de chambre, le négrillon Auguste et le suisse Beller, rival du fameux Bousk de Versailles.

Pourtant, en dépit de leur intérêt, ces portraits ne valent point, pour nous, ceux des savans, des écrivains ou des artistes, qui ont laissé dans l'histoire la trace de leur génie.

Passons sur Naigeon, le *singe* de Diderot, sur La Beaumelle et sur Saurin ; mais voici Rameau et Monsigny, Louis Racine et Buffon, d'Holbach et Beccaria, Sophie Arnould, avec son émule, Mlle Chevalier, l'*Armide* idéale, à la stature de virago,

(1) Rouge, à brandebourgs et filets d'or, gilet, culotte et bas noirs. C'est un habit de vénerie.

(2) Vert, galonné d'or et de blanc, les basques à retroussis blancs,

imposante et massive; voici Garrick, le grand acteur, et Laurence Sterne, l'auteur de *Tristram Shandy*, du *Voyage sentimental*, le « Rabelais anglais, » long, maigre, dégingandé et franc original; surtout, voilà Mozart, âgé de sept ans, saisissant profil enfantin, au front puissant, au regard attentif et réfléchi, pris au clavecin chez la comtesse de Tessé, entre son père Léopold et sa sœur Marie-Anne, durant la « saison » qu'ils vinrent donner à Paris.

Nous savons à quel point Carmontelle était un peintre sincère et sa vision combien fidèle. Le témoignage de Lédans vient ici confirmer les assertions de Grimm. « Il est impossible, dit-il, d'avoir une conservation plus précise de la personne elle-même. On les voit, on leur parle, on est avec eux. Cela est sans prix pour qui sait vivre dans le passé. »

Cela est sans prix, en effet. Sans le soupçonner, Carmontelle travaillait pour la postérité, à laquelle il apporte d'inestimables documens. Certains de ses croquis sont une révélation.

Nous connaissons aussi comment il procédait; son portrait par lui-même nous l'apprend. L'après-dînée, si l'on ne répète pas, durant que parfilent à rage, selon les exigences de la mode, tant de belles en grand corps, que le *pharaon* ou le *biribi* vont leur train, le lecteur de M. de Chartres se met à l'œuvre. Son modèle est là, devant lui. Il note ses habitudes de corps, ses attitudes coutumières. Maintenant, de la main gauche, la feuille sur laquelle il travaille, il tient de la droite un porte-crayon emmanché de sanguine et de graphite. Avec le crayon rouge, il modèle les chairs, le visage et les mains; avec le noir, il figure les vêtemens. A portée de sa main, un verre d'eau, une boîte d'aquarelle et des gouaches pour aviver, au besoin, son dessin par quelques rehauts de couleurs. La séance dure en général une heure et ne dépasse jamais deux.

Évidemment, un critique d'art sévère relèverait dans ces figurines bien des incorrections, force erreurs ou négligences de trait; ces éternels profils sont monotones, les proportions ne sont pas toujours rigoureusement observées, les membres, parfois, s'attachent mal et, sous les vêtemens qui les couvrent, les corps souvent manquent de solidité. D'accord, et pourtant certains de ces portraits très poussés, ceux notamment de Mme du Tartre, de Sterne, de la comtesse de Pons Saint-Maurice, témoignent que ces défauts sont moins imputables à l'insuffi-

sance de Carmontelle qu'à la grande hâte avec laquelle il devait expédier sa tâche. En revanche, on ne peut méconnaître l'art véritable qu'il apporte à composer ses tableautins, adaptant les accessoires aux personnages, complétant en quelque sorte leur physionomie par le décor dont il les enveloppe. On reconnaît ici l'ordonnateur insigne des pompes du grand monde, le metteur en scène accompli qu'on ne prenait jamais au dépourvu. Ses intérieurs d'appartement sont merveilleux de goût et d'élégance: lambris aux tentures damassées, tables, chaises, fauteuils, guéridons, *obligeantes* et *bonheurs du jour*, attestent le talent de ces grands décorateurs, les François Leleu, les Carlin, les Riesener, les Œben, les Beneman. Et quel accord parfait entre le costume et le mobilier; habits de cour et robes à falbalas, garnitures, broderies, dentelles, rubans prodigués en bouquets multicolores sur la poudre des cheveux, sur les corsages, autour des jupes; dans quel délicat ensemble s'harmonise la parure des corps et celle des logis!

Toutefois, ce que préfère Carmontelle, ce sont les fonds de plein air, parcs somptueux aux grands escaliers de marbre, avec treillages et berceaux, quinconces, boulingrins, vasques et naumachies, temples dédiés à l'amour, ruines d'une antiquité naïve, toute cette nature arrangée où s'est complu le XVIIIe siècle et que semblent encore traverser comme des souvenirs de l'*Astrée*. Là, parmi ces paysages enchantés, sous des ciels d'or et de pourpre, dans la lumière tendre des soirs, il aime le plus volontiers à camper ses personnages fringans et pomponnés, d'allure tant désinvolte, l'air si joyeux de vivre. Hélas! encore un peu de temps, et ce sera, pour eux, le réveil brutal, l'atrocité des vengeances sans merci, l'ignominie des geôles, les massacres, la guillotine et, pour les moins infortunés, la marche douloureuse, l'étape lamentable sur tous les chemins d'exil!

IV

Cependant, Mme de Montesson poursuivait son entreprise. En dépit de son rang, n'ayant jamais été gâté des femmes, le Duc d'Orléans ignorait leur astuce. Tombé dans les mains d'une rusée coquette, il ne manqua point d'en devenir le jouet. « Le mariage est un piège que la nature nous tend, » dira un jour Schopenhauer : dans le filet matrimonial où il était engagé, le

pauvre prince s'empêtrait chaque jour davantage. La marquise menait un siège insidieux, tenant son rôle avec maîtrise, surexcitant la jalousie de son galant, aiguillonnant ses désirs de vertueux refus et de scrupules pudibonds, l'exaltant tour à tour et le désespérant.

Pour mieux circonvenir sa dupe, elle l'avait environnée de ses créatures : la présidente de Gourgues, pédante et vaporeuse, la princesse de Chimay. la marquise de Livry. Tout un escadron d'adorateurs papillonnait à l'entour : le chevalier de Jaucourt, dit *Clair de Lune*, le chevalier de Coigny, un « Mimi, » paraît-il, fort séduisant, le comte de Chabot, le marquis d'Estrehan, confident et directeur de maintes intrigues mondaines; contraste voulu d'où ressortaient davantage les chastes mérites de « l'Immaculée. »

Désormais, à Bagnolet comme à Villers-Cotterets, c'en est fini des spectacles décolletés et des parades grivoises. Collé, disgracié, ne fera plus au château que de rares apparitions. Bons pour une demoiselle Le Marquis, le gros rire et les plaisanteries salées; Mme de Montesson, fondant son empire sur la respectabilité, prétend qu'on s'amuse dans les formes.

Sur le théâtre d'Orléans, on joue maintenant le drame sentimental, le larmoyant *Beverley*, adapté, d'Édouard Moore, dont s'est entichée la *sensible* marquise; on interprète les chefs-d'œuvre classiques, le *Misanthrope* où triomphent Mme de Blot, dans Célimène et le comte de Pons, dans Alceste. A condition qu'elles soient « décentes, » Mme de Montesson s'aventure encore aux nouveautés : *Rose et Colas*, le *Déserteur*, *Aline reine de Golconde*. Elle y fait acclamer une voix menue, mais agréable, et d'ailleurs Sedaine et Monsigny ont reçu la consigne de la couvrir d'éloges aux répétitions, de ne jamais la reprendre qu'en tête à tête. Ne faut-il pas convaincre le duc qu'elle possède tous les talens?

Carmontelle, en cette occasion, continuait d'être pour la marquise un auxiliaire précieux et pour sa troupe de comédiens amateurs une aide toujours prête. Il dessine les costumes, brosse les décors, fait office de souffleur et de metteur en scène. C'est l'homme universel, le factotum, le maître Jacques indispensable et bientôt, par surcroît, il va se révéler auteur dramatique. Depuis l'éloignement de Collé, la noble compagnie manquait fâcheusement d'inspiration. Impossible de rimer le

moindre impromptu, de tourner proprement la plus légère bluette. A s'entêter aux pièces du répertoire, les acteurs de fortune risquaient de périlleuses comparaisons et, d'autre part, Mme de Montesson se défiait justement d'elle-même. Ce n'est que plus tard, après le mariage, qu'elle se hasardera à régaler ses auditeurs forcés des produits de son Phébus. Carmontelle, encore une fois, fit éclater les ressources de son esprit inventif.

La mode était revenue aux proverbes. On les avait vus autrefois, fort en vogue, sous Louis XIII : « Chloris ne joue à rien, si ce n'est aux proverbes, » constatait déjà Sarrazin. Vers 1770, ils tournaient toutes les têtes. On les mettait en quadrilles, en menuets, en figures de ballet. On les mimait, on les jouait aussi, ou tout au moins on essayait. La maxime choisie, sur un canevas d'ensemble, les interprètes devaient, à leur fantaisie, broder un développement approprié.

C'était ensuite aux spectateurs de deviner le texte soumis à leur perspicacité.

Il n'allait pas toujours sans inconvéniens de s'en remettre ainsi à l'improvisation de chacun. Mme d'Épinay conte, à ce propos, la mésaventure advenue au philosophe-historien David Hume, que son scepticisme notoire aurait bien dû, semble-t-il, mettre à l'abri d'une pareille disgrâce.

« Il fit, dit-elle, ses débuts chez Mme de T... on lui avait destiné le rôle d'un sultan assis entre deux esclaves, employant toute son éloquence pour s'en faire aimer ; les trouvant inexorables, il devait chercher le sujet de leurs peines et de leur résistance. On le place sur un sofa, entre les deux plus jolies femmes de Paris, il les regarde attentivement, se frappe le ventre et les genoux à plusieurs reprises et ne trouve jamais autre chose à leur dire que : Eh bien ! mesdemoiselles, eh bien ! vous voilà donc... Eh bien ! vous voilà... vous voilà ici... Cette phrase dura un quart d'heure, sans qu'il pût en sortir. Une d'elles se leva d'impatience : Ah ! dit-elle, je m'en étais bien doutée, cet homme n'est bon qu'à manger du veau. »

Pour éviter ce désagrément, Carmontelle imagina d'écrire les proverbes à l'avance. Il se contenta tout d'abord de tracer un plan général, d'indiquer les scènes et les situations, d'esquisser les divers personnages. Dans la suite, cette nouveauté ayant réussi, il se prit à les dialoguer d'un bout à l'autre

en développant les caractères. Ainsi traités, ses proverbes prirent tournure d'aimables saynètes et de légères comédies de salon. Il faut donc le considérer comme l'inventeur du genre pimpant et satirique, qu'ont illustré et perfectionné après lui les Musset, les Théodore Leclercq, les Feuillet, les Pailleron, et c'est à ce titre de précurseur qu'il mérite au moins un souvenir (1).

Ses proverbes sont en grand nombre : une centaine environ, dans l'édition publiée par Méry sous la Restauration. Cette fécondité s'explique par une facilité prodigieuse. « Telle était la souplesse de son imagination, nous avertit son biographe, que la composition d'une pièce de théâtre en un ou deux actes, le développement des caractères, d'après les données qu'on lui fournissait, étaient pour lui l'affaire d'une matinée. Aussi a-t-il laissé des manuscrits si nombreux qu'ils auraient pu former plus de quatre-vingts volumes. »

Cette innovation obtint le plus brillant succès et les contemporains, qui le constatent, s'entendent pour accorder à Carmontelle les plus enviables qualités dramatiques. « Il a de la vérité dans ses caractères et du naturel dans son dialogue, déclare Grimm, il saisit bien les ridicules et il a assez de causticité dans l'esprit pour les bien rendre, » et Mme de Genlis insiste : « Je ne connais pas d'auteur qui ait mieux peint le monde et le ton des gens qui le composent; sous ce rapport, son recueil de proverbes sera toujours précieux aux yeux de tous ceux qui veulent avoir une idée juste d'une partie de la société du XVIIIe siècle. »

Il est certain que ces croquis de mœurs légers et un peu secs, mais spirituels et tracés d'après nature, devaient enchanter les spectateurs. Pour composer ses personnages, Carmontelle n'avait qu'à regarder autour de soi. Les modèles ne lui manquaient pas. A n'en point douter, beaucoup de ses proverbes sont à clé et l'on pouvait aisément reconnaître les originaux. Ainsi, dans les *Désespérés de l'Opéra*, le revêche M. Sanglier, grand partisan des récitatifs, dissimule le chevalier de Clermont d'Amboise, gluckiste intransigeant. Personne ne se trompait à ces identifications et c'était, pour la galerie, un plaisir d'au-

(1) Notons cependant que Mme de Genlis lui conteste cette priorité pour l'accorder à une Mme Durand qui aurait en effet composé vers 1700 une dizaine de comédies-proverbes, d'ailleurs fort courtes et fort plates.

tant plus raffiné de s'égayer ainsi aux dépens du prochain.

Mais Carmontelle était bien trop avisé pour appuyer le trait et risquer d'irriter ses victimes. Ses caricatures ne sont jamais méchantes ni scandaleuses, mais, au contraire, badines et souriantes. Il eût fallu vraiment se montrer d'humeur bien acariâtre pour en garder rancune. Ne cherchons donc pas dans ces courtes piécettes, au dialogue heureusement coupé, frappé au coin d'une mondanité superlative, l'amertume révoltée d'un Beaumarchais, ni même ce goût de « rosser sur autrui, » comme dit M. Maurice Donnay, qu'ont porté à sa perfection les auteurs de notre Théâtre libre. Carmontelle n'a pas davantage la hardiesse ni l'ampleur d'un Théodore Leclercq, dans la satire morale et politique. Il est de son époque et sait conserver ses distances. Ses *Proverbes* gardent le ton d'un galant marivaudage de Cour, d'un babil spirituel sur les jolis rien du cœur.

Il les mettait en scène lui-même et fort soigneusement, surveillant les répétitions, dirigeant les acteurs et se fâchant très fort, affirme le baron de Frénilly, lorsqu'on lui massacrait son texte. Il fallait apprendre sa prose aussi religieusement que les vers de Racine. Par prudence aussi, il se réservait les rôles ingrats, ceux des maris bernés, des amoureux hors d'âge, des Cassandre et des Pantalon, à la fois ridicules, avares et jaloux, dont eût pu s'effaroucher la susceptibilité des nobles interprètes. Mme de Genlis affirme sa supériorité dans cette sorte d'emploi.

Pour donner une idée de sa « manière » je vais résumer ici l'un de ses proverbes les meilleurs : *le Distrait* qui a eu l'honneur d'inspirer Alfred de Musset et dont le poète des *Nuits* s'est même si bien souvenu qu'il en a transcrit des scènes entières sans y changer un mot, dans *On ne saurait penser à tout*.

Præsens abest, a dit énergiquement Térence, nous sommes dans l'hôtel d'une jeune veuve, la comtesse de Belle-Roche. Plus hurluberlu encore que Ménalque ou le Léandre de Regnard, le marquis de Marière, — le Valberg de Musset, — y est entré, se figurant bonnement aller aux Tuileries. Il est fort épris de la comtesse et sa passion lui brouille l'entendement. Un solliciteur, le chevalier de Saint-Léger, l'accompagne :

LE CHEVALIER, *suivant le marquis*. — Mais, marquis, pourquoi dites-vous que vous voulez vous promener aux Tuileries et me faites-vous pénétrer ici ?

LE MARQUIS. — Est-ce que la promenade ne vous semble pas belle?

LE CHEVALIER. — Comment, la promenade ?

LE MARQUIS. — Oui, il est vrai qu'il n'y fait pas beaucoup d'air.

LE CHEVALIER. — Pourquoi de l'air ici ? Toutes les fenêtres sont fermées.

LE MARQUIS. — Qu'est-ce que vous parlez de fenêtres dans un jardin ?

LE CHEVALIER. — Nous sommes dans un jardin ?

LE MARQUIS. — Mais... C'est que je croyais... Bon ! (*Il regarde autour de lui.*) Vous me distrayez aussi.

LE CHEVALIER. — Vous n'en avez pas besoin, je vous assure ; mais pourvu que vous m'écoutiez, soit ici, soit ailleurs, c'est égal.

LE MARQUIS. — Si vous avez à me parler, il faut le dire.

LE CHEVALIER. — Je vous l'ai déjà dit, vous m'avez répondu : Eh bien ! allons aux Tuileries, nous causerons plus facilement.

LE MARQUIS. — C'est vrai. J'aurai changé d'idée en chemin. Mais voyons à présent, je ne perds pas de vue mon projet.

LE CHEVALIER. — Si vous avez un projet différent du mien et qu'il soit meilleur, j'en profiterai avec grand plaisir. Voyons, je vous écoute.

LE MARQUIS. — Si vous le savez, il est inutile de vous le redire, mais je ne vois pas de meilleur parti à prendre dans ce cas-là que le mariage.

LE CHEVALIER. — Comment ! le mariage? au lieu d'une compagnie de cavalerie.

LE MARQUIS. — Je ne veux pas de compagnie de cavalerie.

LE CHEVALIER. — Pourquoi donc ?

LE MARQUIS. — Mais songez que je suis officier général.

LE CHEVALIER. — Ce n'est pas pour vous... c'est pour moi.

LE MARQUIS. — Vous voulez avoir une compagnie de cavalerie ?

LE CHEVALIER. — J'ai déjà eu l'honneur de vous en parler plusieurs fois.

LE MARQUIS. — Oui, oui, je me rappelle.

LE CHEVALIER. — Si vous voulez me faire avoir la promesse de la première qui viendra à vaquer, mon argent est tout prêt, mais il faut en parler sans perdre de temps.

LE MARQUIS. — Je ne suis venu ici que pour cela.

LE CHEVALIER. — Réellement ?

LE MARQUIS. — Oui, et si la comtesse y consent, ce sera une affaire bientôt finie.

LE CHEVALIER. — Est-ce qu'elle connaît quelque capitaine qui veuille quitter ?

LE MARQUIS. — Quoi quitter ?

LE CHEVALIER. — Le service.

LE MARQUIS. — Ah ! vous parlez toujours de votre compagnie ?

LE CHEVALIER. — Eh ! oui, vraiment.

LE MARQUIS. — C'est que je confondais.

LE CHEVALIER. — Vous me promettez de suivre cette affaire ?

LE MARQUIS. — Je vous en réponds.

LE CHEVALIER. — Il faut solliciter vivement.

LE MARQUIS. — Ne vous mettez pas en peine. Je sais comme il faut s'y

prendre vis-à-vis de ces messieurs. Il faut que je sache seulement le nom de votre rapporteur et j'irai moi-même.

Le Chevalier. — Mais je n'ai point de rapporteur, que voulez-vous donc dire ?

Le Marquis. — Si vous n'avez pas encore de rapporteur, il n'est pas temps de solliciter vos juges.

Le Chevalier. — Mes juges. A propos de quoi?

Le Marquis. — Pour votre procès.

Le Chevalier. — Mais je n'ai point de procès.

Le Marquis. — Comment! ne m'avez-vous pas dit que vous voulriez que votre procès fût jugé avant votre départ pour la campagne ?

Le Chevalier. — Eh! non. Je vous ai toujours parlé d'une compagnie de cavalerie que je veux avoir.

Le Marquis. — Campagne, compagnie, c'est apparemment parce que ces deux mots se ressemblent que j'ai brouillé tout cela.

Le Chevalier. — Oui, car je ne vous ai point parlé de procès.

Le Marquis. — Vous avez raison, c'est la comtesse qui en a un et que je me suis chargé de suivre. C'est une femme charmante.

Le Chevalier. — Je la connais.

Le Marquis. — Eh bien! que dites-vous de cette affaire-là ? Ne fais-je pas bien?

Le Chevalier. — Quelle affaire?

Le Marquis. — Est-ce que je ne vous ai pas dit que je l'épousais?

Le Chevalier. — Non vraiment.

Le Marquis. — Cela me donne beaucoup de tracas, comme vous voyez.

Le Chevalier. — Et quand sera-ce?

Le Marquis. — Je ne sais pas encore, car voilà plusieurs fois que je viens ici pour lui en parler, et je ne sais comment cela se fait, je l'oublie toujours; mais cette fois-ci j'ai mis un papier dans ma boîte pour m'en souvenir.

Le Chevalier. — Voilà un mariage bien avancé !

Le Marquis. — Je ne sais pas si elle consentira, car il est difficile de la fixer longtemps sur le même objet; quand vous lui parlez, elle semble vous écouter, et elle est à cent lieues de là.

Le Chevalier. — Elle est peut-être distraite?

Le Marquis. — Oui, elle est distraite, c'est insupportable, cela.

Le Chevalier. — Oh! je vous en réponds.

On voit le procédé, avec son enchaînement continu de coq-à-l'âne. M. de Marière, lui aussi, « n'est ni présent, ni attentif dans une compagnie, il pense et il parle tout à la fois mais la chose dont il parle est rarement celle à quoi il pense. » Son personnage est bien tracé, le dialogue alerte, souple, un peu lâché parfois, force le rire par ses effets de contraste, et Musset le retiendra par cœur.

Les scènes avec la comtesse ne sont pas traitées avec moins

d'agrément. Mme de Belle-Roche a la même tête folle que son épouseur, et cette étourderie réciproque leur défend de s'entendre.

La Comtesse. — Monsieur le marquis, je suis enchantée de vous voir. Vous avez été hier de la distraction la plus divertissante du monde, je vous aime à la folie comme cela.

Le Marquis. — Ce n'est pas là le moyen de m'en corriger, madame, au contraire. Cependant comme on dit souvent, les contraires se rapprochent quelquefois.

La Comtesse, *à Victoire sa camériste.* — Mademoiselle, je veux absolument avoir ma robe.

Victoire. — Oui, madame.

La Comtesse. — Donnez-moi du rouge. (*Elle s'assied à sa toilette.*) Asseyez-vous donc, marquis.

Le Marquis. — Mais vous ne m'écoutez pas, madame.

La Comtesse. — Pardonnez-moi. Ne parlez-vous pas des contraires ?

Le Marquis. — Des contraires ?

La Comtesse. — Oui, vous avez dit quelque chose des contraires.

Le Marquis. — Des contraires. N'est-ce pas des contrats plutôt ?

La Comtesse. — Cela peut bien être.

Le Marquis. — Sûrement, et je ne l'oublierai pas cette fois-ci.

La Comtesse. — Victoire.

Victoire. — Madame ?

La Comtesse. — Je ne sais plus ce que je voulais dire avec vos contrats.

Le Marquis. — Ah ! je vous le dirai, moi, quand vous voudrez m'entendre.

La Comtesse. — Je vous entends toujours avec plaisir.

Le Marquis. — Aurez-vous du monde aujourd'hui ?

La Comtesse. — Non, si vous voulez, c'est même ce que je voulais dire. Victoire, qu'on ne laisse entrer personne.

Victoire. — Je m'en vais le dire, madame.

Le Marquis. — Je vous suis obligé, parce que j'ai à vous parler très sérieusement.

La Comtesse, *à Victoire.* — Ma belle-sœur pourtant.

Victoire. — Oui, madame.

La Comtesse. — Elle raffole de vous, marquis.

Le Marquis. — Moi, je la trouve charmante. Il y a des femmes comme cela qui vous séduisent dès le premier moment qu'on les voit.

La Comtesse. — Victoire, dites qu'on laisse entrer aussi le baron.

Victoire. — Est-ce là tout ?

Le Marquis. — Ah ! madame, le vicomte aussi, je vous en prie.

La Comtesse. — Eh bien ! soit, le vicomte aussi, je le veux bien !

Victoire. — Je m'en vais le dire.

La Comtesse. — Attendez, la liste d'hier.

Victoire. — Mais Madame a laissé entrer tout le monde.

La Comtesse. — Vous croyez?

Victoire. — J'en suis sûre.

La Comtesse. — Eh bien! en ce cas, tout le monde.

Victoire. — Madame aura-t-elle besoin de moi?

La Comtesse. — Non. Cependant ne vous éloignez pas.

Demeuré seul avec la comtesse, le marquis essaie en vain de formuler sa demande. Peine perdue, toujours l'évaporée fait dérailler l'entretien.

Le Marquis, *ouvrant sa tabatière.* — Ah! j'oubliais.

La Comtesse. — Quoi?

Le Marquis. — Vous voyez ce papier-là, devinez.

La Comtesse. — Je ne sais pas deviner, dites-moi tout de suite.

Le Marquis. — C'est que si vous voulez vous remarier...

La Comtesse, *cherchant sur sa toilette.* — Eh bien! avec qui?

Le Marquis. — Qu'est-ce que vous cherchez encore?

La Comtesse, *cherchant.* — Parlez, parlez toujours.

Le Marquis. — Vous seriez la plus heureuse femme du monde avec moi.

La Comtesse, *cherchant toujours.* — Avec vous?

Le Marquis. — Oh! sûrement.

La Comtesse, *cherchant.* — Je ne le trouve pas, c'est inconcevable.

Le Marquis. — Mais, qu'est-ce vous cherchez donc là?

La Comtesse. — Un papier que j'avais tout à l'heure.

Le Marquis. — Est-ce une chose de conséquence?

La Comtesse. — Oui et non, c'est une chanson.

Le Marquis. — J'en ai un recueil; si vous le voulez, je vous le prêterai. Il est très complet depuis 1650.

La Comtesse. — C'est une chanson nouvelle.

Le Marquis. — Il y en a beaucoup.

La Comtesse. — Des chansons nouvelles?

Le Marquis. — Oui, pour ce temps-là.

La Comtesse, *riant.* — De 1650. Ah! ah! ah!... Vous êtes toujours le même.

Bref, le marquis perd à nouveau le fil de son discours. Quand il veut le reprendre, après avoir chanté une Pastorale, il est trop tard.

Victoire, *entrant.* — Madame, vos chevaux sont mis.

La Comtesse. — C'est bon.

Le Marquis. — Vous allez sortir?

La Comtesse. — Oui, je vais à la Comédie italienne.

Le Marquis. — Je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

La Comtesse. — Ne viendrez-vous pas avec moi?

Le Marquis. — Non, je ne sortirai pas aujourd'hui, j'attends quelqu'un à qui j'ai à parler d'affaires.

La Comtesse. — Ici?

Le Marquis. — Oui... Eh! à propos, c'est à vous.

La Comtesse. — A moi?

Le Marquis. — Oui, mais ne l'ai-je pas dit, donc?

La Comtesse. — Quoi?

Le Marquis. — Que j'avais la plus grande envie de vous épouser.

La Comtesse. — Je ne sais pas. Quand?

Le Marquis. — Aujourd'hui. Je ne suis venu que pour cela.

La Comtesse. — Je ne m'en souviens pas.

Le Marquis. — Mais à quoi donc pensez-vous? Il me semble pourtant...

La Comtesse. — Dites.

Le Marquis. — Que je vous ai chanté un air de Silvie.

La Comtesse. — Venez, venez à la Comédie, vous en apprendrez d'autres.

Le Marquis. — C'est vrai cela, j'aime la musique et je retiens tous les airs.

La Comtesse. — Victoire, cherchez une chanson qui était sur ma toilette.

Victoire. — Oui, madame.

La Comtesse, *au marquis qui s'en va par une autre porte que celle par où l'on sort*). — Où allez-vous donc, marquis?

Le Marquis. — Ah! c'est que je croyais être chez moi et j'allais... Je vous demande bien pardon.

La Comtesse. — Allons, allons-nous-en.

Les contemporains raffolèrent positivement de ces élégantes menuailles, où chacun, dans la petite cour ducale, trouvait un rôle suivant ses aptitudes; Mme de Montesson, la comtesse de Lamarck ou Mme de Genlis, les jeunes premières et les coquettes; Monseigneur, les paysans; le comte de Valençay, le vicomte de la Tour du Pin et plus tard l' « incomparable » M. de Caumartin, la « coqueluche des femmes, » les amoureux. Ce fut un engouement général, qu'ont certifié, nous l'avons vu, les témoins les plus autorisés. Carmontelle acheva de détrôner Collé dans la faveur des salons.

Ne voyons effectivement en lui qu'un auteur mondain, rien de plus, mais qui reste l'un des maîtres du genre, pour petit qu'il soit. Son théâtre, tout de circonstance, ne cherche qu'à distraire, sans prétendre à moraliser. Les historiens du XVIIIe siècle le consulteront avec profit. A la veille de la Révolution, le fantôme d'une société qui allait bientôt disparaître s'y évoque à chaque moment, avec ses goûts, ses préjugés, sa manière d'être et de sentir et jusqu'à son jargon à la mode.

Au surplus, ne devrions-nous trouver, au créateur de la comédie-proverbe, d'autre mérite que d'avoir précédé Musset,

ouvert en quelque sorte la voie aux chefs-d'œuvre du « Divin Théâtre, » qu'il faudrait au moins lui accorder l'honneur d'une mention dans notre histoire littéraire. Trente ans après sa mort, sa mémoire était déjà perdue... cependant, l'auteur d'*Il ne faut jurer de rien* possédait son œuvre complet dans sa bibliothèque, et se rappelait, parfois trop bien, ses enthousiasmes d'enfant, lorsque, vingt ans plus tôt, son grand-père maternel débitait, en famille, des tirades entières de l'amuseur oublié(1).

V

Vers 1780, la fortune de Carmontelle atteignait son apogée.

Il écrit des romans d'ailleurs pitoyables: *le Duc d'Arnay*, *le Triomphe de l'Amour sur les mœurs du siècle*, fait représenter à la Comédie Italienne *l'Abbé de Plâtre*, « avec un succès un peu moins mince que la pièce. »

Mme de Montesson, ses ambitions couronnées et devenue Duchesse d'Orléans, lui continue sa haute protection. Avec Lefèvre, secrétaire de la dame, aux appointemens respectables de 6 000 livres par an, il est chargé de corriger ses pièces, de remettre sur pied ses alexandrins boiteux. Il loge au Palais-Royal avec les officiers de la Maison, assiste aux réceptions, prend même aux *petits jours* sa part des soupers intimes, à côté des nobles invitées, que le Duc de Chartres divise fort impertinemment en trois catégories : les Jolies, les Agréables et les Abominables.

Aux *grands jours*, il est l'ordonnateur des fêtes, l'oracle écouté des réjouissances et des mascarades. Il s'y montre sans égal, et sa réputation justifiée rayonne et s'étend par les châteaux princiers, voire les alcôves galantes. A Issy, nous apprend la *Correspondance secrète*, c'est lui qui règle le Divertissement donné par Mademoiselle à la jeune Duchesse de Chartres, et Mlle Guimard recourt à ses lumières, pour l'inauguration du fameux Temple de Terpsichore de la chaussée d'Antin.

Il n'est pas interdit de penser que l'aimable sexagénaire trouvait son compte à ces consultations et faisait reconnaître ses services d'une autre monnaie qu'en « menus suffrages. »

En 1785, le Duc d'Orléans trépassa d'apoplexie, au château

(1) Les Proverbes dramatiques de Carmontelle ont été successivement édités par Méry en 1822 et par Mme de Genlis en 1825.

de Sainte-Assise ; Carmontelle perdait le maître qu'il servait depuis vingt-trois ans. Son étoile n'en subit pas d'éclipse ; après la faveur du père, il hérita celle du fils et nous le voyons émarger, jusqu'à la Révolution, toujours en qualité de lecteur, sur les « états » de la maison d'Orléans.

La mode des proverbes était à son déclin, mais le dessinateur de jardins, le successeur des Le Nôtre et des La Quintinie allait trouver une autre façon d'exercer ses talens.

Là-bas en banlieue, sur les hauteurs de Mousseaux, Son Altesse faisait construire un plessis sous les ombrages et, pour cette « Folie de Chartres, » rêvait d'un parc somptueux. Carmontelle conçut un plan grandiose qu'il exécuta en partie ; vastes boulingrins et savans parterres, bocages discrets, cabinets de verdure, ruines et rocailles en décor, pièces d'eau, nymphée et naumachie.

Son œuvre bouleversée, amoindrie aux deux tiers par les empiétemens successifs du Paris moderne, subsiste encore aujourd'hui ; mais, parmi les promeneurs ou les habitués du Parc Monceau, combien en est-il pour connaître, seulement de nom, le créateur de leur promenade favorite?

Avec la Révolution commencèrent pour l'ancien meneur de frairies les années difficiles. Après la confiscation du Palais-Royal et la mort de Philippe-Égalité, témoin attristé de l'écroulement d'un monde, il vint habiter en un modeste logis au n° 22 de la rue Vivienne. Les fiers-à-bras et les « patriotes » des sections n'inquiétèrent pas l'inoffensif vieil homme. La Terreur ensanglanta la ville sans l'atteindre. Il vécut ignoré, sortant à peine et subsistant de peu. Jadis, aux temps de ses prospérités, il se montrait prodigue et volontiers magnifique, insoucieux de l'avenir qu'il estimait assuré. Ses minces économies dépensées, il connut la gêne, allait subir la misère, quand le dévouement d'un ami le sauva.

Plusieurs fois déjà, au cours de ce récit, nous avons rencontré le nom du chevalier de Lédans. Ce dernier protecteur de Carmontelle, qu'une suprême bonne chance plaçait sur sa route, vaut d'être rapidement figuré ici.

Il était gentillâtre de Lorraine, né à Mirecourt en 1736. D'abord garde du corps de Stanislas, il passait ensuite au service du Roi, lieutenant aux grenadiers de France en 1757, puis capitaine à la légion de Saint-Victor à Saint-Domingue, enfin

capitaine au régiment provincial de Senlis. Trop pauvre et de bien mince noblesse pour acheter un régiment, à quarante-trois ans, chevalier de Saint-Louis et gouverneur des pages de Madame, il demandait sa retraite et se lançait dans le monde. Maintes fois, il y avait rencontré Carmontelle et, malgré la différence d'âge, une mutuelle sympathie les avait rapprochés.

Esprit net, judicieux et pondéré, nourri des encyclopédistes, grand admirateur de La Fayette, Lédans ne s'était pas d'abord effrayé de la Révolution, se rangeant au parti de ceux qu'on appellera plus tard les Justes Milieux, et que décima si bien la frénésie des pourvoyeurs de guillotine. Très vite désabusé, mais ne voulant pas émigrer et répugnant à porter les armes contre sa patrie, il fut s'installer 21, rue de la Loi, aujourd'hui rue Richelieu, à deux pas de son vieil ami.

Désormais ils ne se quitteront plus. Le Chevalier possédait quelques ressources; avec une belle abnégation, il les partagea avec son compagnon. Épaves ballottées par la tourmente, ils associèrent leurs regrets et leurs espérances. Ils se voyaient tous les jours, dînaient ensemble chaque soir. Carmontelle avait pu sauver du Palais-Royal sa chère collection de portraits. Il en étalait les cahiers devant Lédans, et tous deux s'y plongeaient avec ravissement, voyant le Passé surgir à leurs yeux, revivre de courtes minutes ce qu'ils avaient aimé et qui ne reviendrait plus : plaisir mélancolique tout fait du charme embelli des souvenirs.

Carmontelle était vieux, bien vieux, que deviendraient après lui ces précieux témoignages ? Dans la pensée de Lédans, germa le désir d'assurer leur préservation.

L'anarchie avait pris fin, Napoléon venait d'être proclamé. L'ancien capitaine au régiment de Senlis comptait des relations à la cour impériale, Talleyrand entre autres : il sonda le prince de Bénévent. Celui-ci déclina l'offre des portraits, mais, peut-être parce qu'il avait place au recueil, obtint pour l'aquarelliste octogénaire une pension sur la cassette privée.

Ce fut la dernière libéralité dont profita Carmontelle; il en avait à peine touché le premier quartier, qu'il s'éteignait, dans sa quatre-vingt-dixième année, le 26 décembre 1806. Mme de Montesson l'avait précédé de quelques mois au tombeau.

Le mort laissait des créanciers. Au grand désespoir de Lédans, et Talleyrand persistant à se dérober, ils résolurent de

se payer sur les collections. La « Notice, éditée par leurs soins, des peintures à la gouache, à l'aquarelle et au transparent, par feu Carmontelle dont la vente *s'en* fera au plus offrant et dernier enchérisseur, le 17 avril 1807 à onze heures du matin rue Vivienne, 22 » mentionne avec d'habiles éloges, un « recueil de 750 portraits de princes et seigneurs, de princesses et dames titrées, de ministres, guerriers, magistrats, ecclésiastiques, savans et personnages illustres sous le règne de Louis XV coloriés à la gouache d'après nature. »

Hugues-Adrien Joly, « garde » des estampes à la Bibliothèque impériale, en reçut un exemplaire. Il intervint auprès du ministre, sollicitant un crédit qui permît d'acquérir un lot si curieux. Mais le pauvre homme mourut sur ces entrefaites, Champagny avait d'autres soucis en tête et nulle suite ne fut plus accordée à l'importune requête.

Dans cette extrémité, Lédans prit un parti héroïque. Il rassembla ses derniers écus, emprunta quelque argent à des amis, paya les dettes de la succession et put ainsi racheter à l'amiable les cartons qu'il convoitait.

Les dessins en sa possession, il s'occupa d'en dresser le catalogue. Carmontelle, durant ses derniers jours, les avait lui-même rangés dans treize cahiers, par ordre chronologique. Son héritier respecta cette classification. De sa fine et peu lisible écriture, il inscrivit sous chaque portrait le nom de l'original, l'accompagnant sur le manuscrit explicatif, actuellement conservé aux archives de Chantilly, d'un commentaire lestement troussé. Pour les avoir fréquentés beaucoup, il connaissait bien ses personnages et son exactitude paraît sincère, jusque dans les détails les plus gaillards.

Par la suite, cependant, sa pauvreté l'obligea d'aliéner certaines pièces de la collection « à ceux des membres de l'ancienne bonne compagnie, dit-il avec une préciosité sentimentale, qui avaient l'âme assez ouverte aux douces réminiscences de l'amitié ou de la parenté. Une quinzaine de personnes vinrent ainsi chercher qui son grand-père, qui son oncle et qui sa douce amie. »

A sa mort, en 1816, les portefeuilles, contenant 530 dessins donnant 635 portraits, devinrent la propriété de La Mésangère : le directeur du célèbre *Journal des Dames et des Modes* fit monter les passe-partout qui les encadrent encore à présent.

Lorsqu'en 1831, celui-ci eut à son tour disparu, l'œuvre de Carmontelle passa aux mains de lord Duff Gordon Duff qui l'emporta en Écosse, dans le comté de Banff. Il y demeura exilé pendant près d'un demi-siècle, jusqu'à 1877.

Alors, le Duc d'Aumale acquit les dessins qui restaient au nombre de 484 (561 portraits) pour 4 500 livres sterling (112 500 fr.) et les ramena en France.

Dans les dix in-folio de maroquin rouge, exécutés par Claessens, qui les renferment, ils sont aujourd'hui l'une des richesses du musée de Chantilly, si abondant en trésors d'art et d'histoire.

Le dévouement du chevalier de Lédans, conjurant leur dispersion, la générosité du prince, les donnant à l'Institut de France, pour assurer leur sauvegarde, ont rendu aux chercheurs, à tous les curieux du passé un service inappréciable, dont ils ne sauraient trop haut témoigner leur gratitude.

Et, pour oublié que soit aujourd'hui le nom de Carmontelle, il a paru qu'on pourrait trouver quelque plaisir à voir évoquée, dans son cadre joyeux, la figure de celui qui savait tant et si fort amuser son prochain.

AUGUSTIN THIERRY.

REVUE LITTÉRAIRE

DIX ANNÉES DE LA VIE DE GEORGE SAND

Sainte-Beuve aimait ces biographies copieuses, bourrées de documens inédits, farcies de renseignemens piquans et de traits amusans, regorgeant de petits faits et de détails minuscules, œuvre patiente et pieuse d'un dévot persuadé que rien de ce qui touche à son grand homme ne saurait laisser l'univers indifférent. Il était trop avisé pour croire que la critique littéraire, à proprement parler, eût beaucoup de profit à en tirer; la méthode biographique se joue, sans y pénétrer, autour des régions obscures où le génie s'élabore; elle nous mène jusqu'au seuil du mystère, sans pouvoir aller plus avant: elle ne nous livre pas le grand secret. Mais pour le psychologue et pour le moraliste, quelle aubaine! L'explorateur du cœur humain, comme aimait à se qualifier Stendhal, et tous ceux qu'un insatiable désir de connaître met à l'affût des indiscrétions, penchent leur curiosité sur ces infiniment petits. Quand on a lu les dix volumes que Desnoiresterres consacra jadis à Voltaire, on ignore, aussi bien que devant, pourquoi l'écrivain fut un si merveilleux prosateur; mais l'homme vous est connu mieux que si on eût été l'hôte de Ferney. Quand on vient de fermer les cinq volumes où Edmond Biré s'appliqua naguère à déchiqueter Victor Hugo, on est aussi peu qu'auparavant renseigné sur la prodigieuse puissance verbale qui fit du poète l'Homère du XIXe siècle; mais on est pleinement édifié sur le caractère de « l'individu » Hugo. La perpétuelle hostilité, ou même l'acharnement du biographe est encore une manière d'hommage rendu à celui dont on sent que l'image l'a obsédé : lui partout, lui toujours !

C'est de même, mais cette fois avec un louable parti pris d'ardente

sympathie et d'admiration imperturbable, qu'une femme appartenant à la haute société russe, et qui signe Wladimir Karénine, est en train de renouveler la biographie de George Sand. J'ai signalé ici même, lorsqu'ils parurent, il y a treize ans, les deux premiers volumes de cet important travail. Tous ceux qui, depuis lors, ont eu, comme moi-même, à écrire sur George Sand, savent ce qu'ils doivent à ce répertoire d'une si riche et solide érudition; et ils ont eu plaisir à le reconnaître. Wladimir Karénine a d'ailleurs parfaitement conscience des services qu'elle nous a rendus, et elle s'en explique avec une malice où je trouve bien plus d'agrément que n'en aurait une modestie affectée : « Depuis la publication de nos deux premiers volumes, la plupart des auteurs font montre d'une connaissance extrêmement exacte et approfondie de la biographie de l'auteur de *Consuelo* jusqu'en... 1838; mais, après cette date, ils en parlent avec le même à peu près et passent avec la même rapidité sur des séries d'années de la vie de George Sand, — comme avant 1899, date de la publication de ces deux premiers volumes. » Voici donc, pour venir à notre secours et nous guérir de l'à peu près, un troisième volume : *George Sand, sa vie et ses œuvres, 1838-1848* (1). Ce nouveau volume ne le cède guère en intérêt aux précédens. Certes ces dix années de la vie de George Sand ne nous offrent rien de comparable, pour la fraîcheur ou l'éclat du coloris et pour l'intensité du romanesque ou du romantique, à l'enfance dans la campagne berrichonne, aux rêveries entre les murs et par-dessus les murs du couvent, aux déceptions et à la révolte de la jeune femme, à la fugue vers Paris, à l'embarquement pour Venise. Et il est vrai que, dans la vie d'un écrivain, ce qui nous attire surtout ce sont les années de la lente formation intellectuelle et c'est l'instant où éclate brusquement la personnalité. Cette époque est passée, depuis du temps déjà, pour la romancière dont les œuvres les plus bruyantes ont paru; ni de son talent, ni de ses idées, ni de son genre de vie, on n'attend plus de révélation. Aurore Dudevant et Lélia ont vécu. Nous n'avons plus affaire qu'à Mme Sand, auteur arrivé et femme bientôt mûre, installée dans sa gloire et dans sa bohème.

Ce qui rend particulièrement utile l'étude que nous donne ici Wladimir Karénine, c'est que, pour cette période de la vie de George Sand, les sources de sa biographie ont été volontairement altérées ou même taries. C'est l'époque du ménage avec Chopin. Le chapitre de

(1) *George Sand, sa vie et ses œuvres* (1838-1848), par Wladimir Karénine, 1 vol. in-8 (Plon).

l'*Histoire de ma vie* où George Sand raconte ses relations avec le musicien polonais est très sujet à caution. Il fut écrit au lendemain de la brouille, avec cette puissance d'oubli qu'on a souvent constatée chez celles qui n'aiment plus. Il existe, me dit-on, une lettre de George Sand où, priée de se rendre au lit de mort de Chopin, elle décline l'invitation en des termes qui font peu d'honneur à sa sensibilité. Pour ce qui est de la correspondance de George Sand, ordinairement si riche de renseignemens et si éclatante de sincérité, elle a été publiée par Maurice Sand qui détestait Chopin. Le fils a soigneusement éliminé tout ce qui avait trait à l'amant. Il est difficile de le lui reprocher très sévèrement; mais le fait subsiste. Enfin, et ceci est tout à fait digne de remarque, les lettres de George Sand à Chopin, retrouvées, après la mort de Chopin, dans des circonstances des plus bizarres, ont été détruites par George Sand elle-même; les lettres ont leur destin : c'est une aventure singulière et qui mérite d'être contée.

Donc, en 1851, Alexandre Dumas fils se trouvait, non pas à Paris, proche le Vaudeville, mais à Mystowitz qui est une ville de Silésie. Il écrit à son père : « Tandis que tu dînais avec Mme Sand, cher père, je m'occupais d'elle. Qu'on nie encore les affinités! Figure-toi que j'ai ici toute sa correspondance de dix années avec Chopin. Je te laisse à penser si j'en ai copié de ces lettres, bien autrement charmantes que les lettres proverbiales de Mme de Sévigné. Je t'en rapporte un cahier tout plein, car, malheureusement, ces lettres ne m'étaient que prêtées. Comment se fait-il qu'au fond de la Silésie, à Mystowitz, j'aie trouvé une pareille correspondance, éclose en plein Berry? C'est bien simple. Chopin était Polonais, comme tu sais ou ne sais pas. Sa sœur a trouvé dans ses papiers, quand il est mort, toutes ses lettres, conservées, étiquetées, enveloppées avec le respect de l'amour le plus pieux. Elle les a emportées, et, au moment d'entrer en Pologne où la police eût impitoyablement lu tout ce qu'elle apportait, elle les a confiées à un de ses amis habitant Mystowitz. » Quelques jours après, il écrivait à George Sand elle-même : « Je suis encore en Silésie, et bien heureux d'y être puisque je vais pouvoir vous être bon à quelque chose. Dans quelques jours je serai en France et vous rapporterai moi-même, que Mme Jedrzeiewicz m'y autorise ou non, les lettres que vous désirez ravoir. Il y a des choses tellement justes qu'elles n'ont besoin de l'autorisation de personne pour se faire. Il est bien entendu que la copie de cette correspondance vous sera remise en même temps... » Ainsi George Sand avait désiré rentrer en possession de ses lettres à Chopin; elle les brûla, et brûla pareillement les lettres qu'elle avait

reçues de Chopin. Que Dumas fils se soit trouvé à point en Silésie pour découvrir et emporter de haute lutte cette correspondance, ce n'est pas le plus extraordinaire. Mais que des lettres intimes aient été lues par un tiers et qu'il n'en soit rien arrivé au public, voilà ce qui, — sans étonner aucun de ceux qui ont été à même d'apprécier l'humeur chevaleresque de Dumas fils, — scandalisera tous les chasseurs de documens inédits. Tel est le fait, en soi fort curieux : George Sand, qui n'avait pas seulement conservé sa correspondance avec Musset, mais qui en avait voulu et préparé la publication, détruisit sa correspondance avec Chopin. Ce contraste ne manquera pas d'induire ses biographes à beaucoup de réflexions.

La date où commence le récit de Wladimir Karénine, 1838, est-elle, dans la biographie psychologique de George Sand, une date essentielle? Marque-t-elle la transition entre deux périodes de sa vie, le moment de son passage définitif du pessimisme à l'optimisme? Il me semble bien que ce passage était déjà commencé et les démarcations ne sont jamais si nettes dans l'histoire des idées. Peu importe, au surplus. A partir de cette année, le rôle de directeur de conscience sera tenu auprès de George Sand par Pierre Leroux, succédant à Michel de Bourges, dont la fatuité et le néant étaient enfin apparus dans tout leur beau. L'emploi comportant certaines autres attributions, Leroux se montra disposé à en remplir tous les devoirs. Mais il était plus malpropre qu'il ne convient pour un amant, fût-ce un amant philosophe. George Sand s'en expliqua avec lui sans détours, et il accepta l'explication sans dépit. Il ne tenait pas outre mesure à ces faveurs qu'il avait plutôt sollicitées par bienséance. Il attendait de son enthousiaste et obligeante amie autre chose, qu'à vrai dire il ne se lassa jamais de demander, ou plutôt de quémander.

On sait l'engouement étrange et durable dont se prit George Sand pour les idées de Leroux. Elle a répété maintes fois qu'elle avait trouvé l'absolue certitude et la réponse aux questions si longtemps angoissantes, dans cette métaphysique vague et absconse. « Mon enfant, lis les œuvres de Pierre Leroux, tu y trouveras le calme et la solution de tous tes doutes, disait-elle encore dans sa vieillesse à une jeune femme qui la consultait : c'est Pierre Leroux qui me sauva. » Elle se donnait pour le fidèle disciple et le vulgarisateur de bonne volonté cherchant à traduire dans ses romans le système du maître. Cette admiration pour la philosophie lui cacha longtemps certains traits de caractère où se peignait le philosophe : un fâcheux manque de délicatesse dans les questions matérielles, une

tendance à rendre la société tout entière responsable de ses malchances personnelles, enfin un goût pour les potins qui n'épargna pas George Sand elle-même. Wladimir Karénine a lu la correspondance échangée entre Leroux et George Sand. Elle nous en livre son impression. Les lettres de Leroux sont, paraît-il, écrites pour la plupart en un langage extra-nébuleux, ampoulé, fourmillant de comparaisons embrouillées et d'explications vagues. Voilà pour la forme. Et voici pour le fond : Leroux se plaint du sort, des hommes, des circonstances, du travail au-dessus de ses forces, du manque d'argent, du guignon en toutes choses. Les quelques spécimens qu'on nous donne de cette correspondance sont en ce sens très significatifs. George Sand, au rebours, ne cesse de le conseiller, de le consoler — et de l'aider. Pour lui procurer une occupation et des ressources, elle contribue à fonder tantôt la *Revue indépendante* et tantôt l'*Éclaireur de l'Indre*. Elle fournit gratuitement de la copie à ses publications. Enfin elle le charge de placer ses romans auprès des éditeurs, afin qu'il puisse toucher une commission. Cela sans préjudice des sommes qu'elle lui prête ou lui fait prêter et qu'on ne reverra pas. Elles seront soi-disant absorbées par une invention, le pianotype. Elles serviront en réalité à entretenir l'oisiveté famélique de ce paresseux et de toute sa famille.

Les amis de George Sand s'inquiétaient et s'efforçaient de lui ouvrir les yeux. Ch. Veyret, de qui elle avait sollicité un emprunt, envoyait, au lieu de la somme demandée, de précieux avertissemens. Il réduisait à néant les rêves d'inventeur de Leroux et le montrait encouragé par l'imprudente générosité de George Sand dans un genre d'existence où la dignité n'avait plus rien à voir. « Il faut, de toute nécessité, que Pierre n'ait plus à compter sur vous, comme il l'a fait jusqu'à présent, car tant qu'il vous sentira, par suite de votre trop grande bonté, disposée à continuer le passé, il ne fera aucun effort pour secouer cette inertie dont il s'est fait une habitude... » Cette rumeur de désapprobation, dont les échos lui arrivaient, ne troublait pas la sérénité du philosophe. « A ce propos, écrivait-il paisiblement, je vous dirai, chère amie, qu'il ne manque pas en effet de gens qui s'apitoient en ce moment sur vous, ou font semblant de s'apitoyer, à mon occasion, me jetant non seulement le blâme, mais plus que le blâme. Je me réfugie dans ma conscience et dans la vôtre. » Telle est, dans certains cas difficiles, l'utilité d'avoir une conscience... Dans la même lettre, le cynique besogneux s'avise de cet expédient, à la vérité fort pratique : ces mille francs que Veyret lui refuse, que

George Sand les obtienne à titre d'emprunt personnel! Il abusait. Jusque dans le métier de quémandeur, il faut du tact. L'inlassable donatrice se lassait, non de donner, mais d'être si mal remerciée. « J'ai vu Leroux hier soir. Il imprime l'*Éclaireur;* il aurait voulu des avances plus considérables que celles qu'on a pu lui faire. Il se plaint un peu de tout le monde et ne veut pas comprendre que sa prétendue persévérance n'inspire de confiance à personne. Il dit qu'on le regarde apparemment comme un malhonnête homme en pensant qu'il peut manquer à sa parole. Que lui répondre? A qui a-t-on plus donné, plus confié, plus pardonné? » Le désenchantement était commencé. De l'homme il allait bientôt s'étendre jusqu'à la doctrine. « Cette admirable cervelle a touché, je le crains, la limite que l'humanité peut atteindre. Entre le génie et l'aberration, il n'y a souvent que l'épaisseur d'un cheveu. » Que ne s'en était-elle aperçue plus tôt? Après le coup d'État de 1851, nous retrouvons Leroux à Jersey occupé à monter une fabrique de cirage, d'encre et de guano. Et nous retrouvons dans ses lettres d'alors les mêmes exposés d'inventions chimériques, et les mêmes appels à de très positives subventions. George Sand mit de l'argent dans le cirage, dans l'encre et dans le guano de Leroux; mais elle ne mit plus ses idées en romans. Tout compte fait, elle y gagnait. Alexandre Dumas fils, qu'on ne s'étonnera pas de voir citer en cette affaire, disait en parlant d'un de ses confrères, auteur dramatique, qu'on lui opposait : « Je lui ai prêté de l'argent; il ne me l'a pas rendu, mais il dit du mal de moi. Et voilà ce qu'on appelle un chef d'école! » Cette boutade résumerait assez exactement l'histoire des rapports de Pierre Leroux et de George Sand.

Aussi bien, c'était toute une séquelle que traînait après soi la romancière « socialiste. » Entre autres excentricités, les années qui précédèrent 1848 virent se produire une éclosion d'ouvrages en vers, — si l'on ose s'exprimer ainsi, — dus à des prolétaires atteints de la manie d'écrire. Les illettrés se découvrirent soudain le génie de la littérature. Il y avait Poncy, maçon, d'autres disent ouvrier en vidanges; Savinien Lapointe, cordonnier; Jasmin, coiffeur; Durand, menuisier; Rouget, tailleur; Reboul, le boulanger de Nîmes, et d'autres, et d'autres, et Marie Carpentier, et Antoinette Quarré, couturière; — déjà! George Sand, avec cette crédulité qui est une partie de son charme, ne pouvait manquer de saluer ce réveil de la Muse populaire. D'ailleurs, poète par le sentiment et l'imagination, elle était en poésie, comme beaucoup de femmes, totalement étrangère aux questions d'art ou même de métier. M. Rocheblave a publié dans

cette *Revue* ses lettres à Poncy. Et on est bien obligé de faire, dans son histoire, une assez large place à un autre de ces « intellectuels » du prolétariat conscient, puisqu'il est l'original de ce Pierre Huguenin, le menuisier dont Iseult de Villepreux dans le *Compagnon du Tour de France*, tombera éperdument amoureuse. Agricol Perdiguier, d'Avignon, membre d'un de ces compagnonnages qui étaient une survivance du moyen âge, avait entrepris de réconcilier les divers « devoirs, » — nous dirions aujourd'hui : syndicats, — épars à travers la France et qui ne se manifestaient que par leurs furieuses rivalités. Ce commis voyageur en socialisme faisait son tour de France ; et George Sand en faisait les frais. Perdiguier amena Magu, tisserand, — et poète, cela va sans dire. Ce brave homme se faisait une idée charmante de la littérature et de ses propriétés alimentaires : « J'ai été admis comme membre correspondant par sept sociétés de gens de lettres et académies, tant de Paris que de la province ; mon fils aîné, qui est peintre et vitrier, m'a encadré mes sept diplômes, qui tapissent les murailles de ma petite maison ; j'ai aussi quatre médailles, argent et bronze. Si tous les membres de ces académies me faisaient chacun cinq centimes de rente par jour, je vivrais très à l'aise... » Ce sont les retraites ouvrières par la littérature. Magu amena son gendre Gilland, serrurier et publiciste. Celui-là est plus nette-révolutionnaire, et franchit le pas qui du socialisme mène à l'anarchie. Tout ce monde, que nous trouvons tour à tour chez les libraires et dans les journaux, en prison et à l'Assemblée nationale, et partout enfin, sauf à l'atelier, prit George Sand pour correspondante, pour commanditaire, — et pour dupe.

On comprend de reste que Chopin, qui avait des goûts distingués, ait été plus d'une fois choqué dans ce milieu. Son entrée en scène date de l'été de 1838. Félicien Mallefille, précepteur de Maurice, était alors en titre auprès de George Sand. Convenait-il de le réduire à l'honorariat et de lui donner un successeur ? George Sand éprouve le besoin de débattre cette question tout intime et d'ordre éminemment personnel, avec l'ami de Chopin, Grzymala. Une des caractéristiques, dans cette vie en bande, en troupe, en phalanstère, est l'irrésistible besoin d'ouvrir le fond de son cœur à chaque nouveau camarade, inconnu de la veille et qui a des chances pour devenir l'indifférent ou l'ennemi de demain. On se rencontre, on se tutoie, on se confie toutes ses « histoires : » cela permet, dans la suite, de se les jeter à la figure. La lettre à Grzymala, — inédite et qui aurait si bien dû le rester, — ne tient pas moins, dans le livre de Wladimir Karénine,

de neuf pages in-octavo imprimées en petit texte. J'en citerais difficilement neuf lignes. C'est un superbe monument de ce que George Sand appelait, non sans fierté, sa loyauté d'honnête homme, et qui n'a de masculin que l'impudeur.

Le voyage de noces se fit à Majorque. Ce fut cette expédition fameuse dont l'auteur de *Un hiver à Majorque* nous a donné tout au long le récit, évoquant quelque nouveau cercle de l'enfer. On en connaît surabondamment toutes les péripéties : le climat, la nourriture, le manque de confort, provoquant un accès du mal dont Chopin se mourait lentement, et désormais tout Majorque fuyant le couple maudit, comme si le bacille de Koch eût déjà été inventé. Échappés à ce cauchemar, George Sand et Chopin décidèrent de passer régulièrement l'été à Nohant, l'hiver à Paris. Cela dura jusqu'en 1847. A Paris, ils habitèrent d'abord, rue Pigalle, deux pavillons dans un jardin; puis deux appartemens dans le square d'Orléans (rue Saint-Lazare) où logeait pareillement Mme Marliani, comtesse comme beaucoup d'Espagnoles, et centre de tous les cancans. On n'avait qu'une cour à traverser pour aller les uns chez les autres. On faisait pot-bouille avec la comtesse espagnole. On recevait là une société la plus hétéroclite qui se soit vue à Paris, où tout se voit et rien n'étonne : des hommes de génie et des ratés, des artistes et des rapins, des femmes à talens et à aventures, des comédiennes et des matrones, des réformateurs, des poètes, des Berrichons et tout un lot de Polonais amenés par Chopin. Élisabeth Browning, qui s'y fourvoya, s'enfuit épouvantée : « George Sand paraît vivre, comme entourage, dans l'abomination de la désolation : des foules d'hommes mal élevés l'adorent à genoux bas entre des bouffées de tabac et en lançant leur salive, mélange de loqueteux groupés autour du haillon rouge, et de cabotins de dernier ordre. » Voilà bien la pudibonderie anglaise! On n'était pas si prude, en France, du moins dans un certain monde. Nous avons le culte de la famille, et il paraît que l'existence avait pris une tournure toute familiale. « Pendant plus de neuf ans, écrit Wladimir Karénine, c'était une vraie *famille* qui vivait, famille unie et honnête, acceptée par tout le monde comme telle, quoique illégitime. » Surtout le demi-frère de George Sand, Hippolyte Châtiron, quand il était à jeun, « honorait » Chopin, qui, en retour, faisait violence à sa distinction naturelle pour pardonner à cet ivrogne ses grossièretés d'après boire. Tous les amis finissaient leurs lettres par la phrase sacramentelle : « J'embrasse Chopin, Maurice et Solange, » qui pouvait se diversifier en intervertissant l'ordre de ce trio. C'était trop beau. Cela ne pouvait

pas durer. Maurice et Solange avec Chopin, les enfans avec l'amant, unis dans une même tendresse où s'effacent les préjugés, c'est le rêve dans ces sortes d'existences; mais c'est aussi l'obstacle. Les enfans grandissent, leurs yeux s'ouvrent, leur situation, quand ils en découvrent la fausseté, leur inspire des sentimens qui n'ont rien de commun avec le respect. L'union domestique, la bonne entente, qu'on a tant de peine à réaliser dans la famille sans épithète, devient promptement un leurre dans la « famille illégitime. »

C'est ce qui ne tarda pas à arriver. La présence des enfans gâta l'idylle. Disons-le en passant, il semble bien que ces enfans furent, en un certain sens, les victimes de leur mère. On admire volontiers George Sand pour la puissance de son sentiment maternel; et il est exact qu'elle eut, à un haut degré, l'instinct de la maternité. Elle adora ses enfans, elle se prodigua pour eux, elle souffrit pour eux: elle fut une mère de beaucoup de bonne volonté. Mais il y a une force des choses, une logique des situations à laquelle on n'échappe pas. Ce n'est pas tout de garder ses enfans auprès de soi: encore faut-il leur rendre la maison habitable. Maurice était l'aîné et le préféré. C'était une nature charmante. Très bien doué, il s'essaya avec succès dans la peinture, dans l'histoire, au théâtre et dans l'entomologie. Mais il ne dépassa jamais la période d'essai: il ne réussit complètement à rien. Le manque de direction, de suite et de règle stérilisa chez lui les dons de l'esprit. La faute est donc, pour une part, à cette éducation éminemment fantaisiste, s'il ne fut, en toutes choses, et suivant l'euphémisme consacré, qu'un amateur très distingué. Pour ce qui est de Solange, c'est au cœur que se fit sentir chez elle ce défaut de discipline morale. Elle avait une intelligence brillante, beaucoup d'esprit et encore plus de méchanceté. Quelqu'un, qui la vit de près et tout enfant, a écrit: « Solange faisait du mal comme on fait de l'art pour l'art, par amour de l'art. » Jalouse de son frère, blessante dans son attitude et dans ses propos à l'égard de sa mère, d'ailleurs malheureuse, comme le sont, — quelquefois, — les égoïstes, ce fut le démon domestique. Pourtant on ne doit pas la juger sévèrement, remarque Wladimir Karénine: « Elle vit autour d'elle beaucoup de choses qu'une jeune fille aurait dû ne jamais voir. Son intelligence innée reçut un large développement, mais, quant à ses instincts, ils ne furent contre-balancés par aucun code moral, et, tandis que son esprit se nourrissait des doctrines et des théories sociales et humanitaires les plus diverses, elle n'apprit jamais à se plier ni à un principe, ni même à une simple exigence de convenance et de dignité. »

Je ne saurais dire à quel point la remarque me paraît judicieuse.

Quand ils devinèrent les rapports de leur mère et de Chopin, cette découverte produisit sur les enfans de George Sand un effet opposé, conforme à leur nature et à leur sexe. Maurice prit pour l'amant de sa mère une antipathie qui se traduisit par des accès de mauvaise humeur, des bouderies, des boutades et des rebuffades; Solange entra en coquetterie avec lui et lui fit des avances fort peu innocentes. On imagine, sans trop de peine, ce que pouvait être la vie d'intérieur entre personnes dont la situation était ainsi posée. George Sand eut recours à l'unique remède usité en pareil cas : elle se hâta de marier Solange et tint Chopin en dehors des négociations, qui d'ailleurs se réduisirent au strict minimum. Ces mariages bâclés n'ont pas coutume de beaucoup réussir. La cérémonie qui unit Solange avec le sculpteur Clésinger est du 20 mai 1847; or, c'est en juillet qu'eurent lieu à Nohant les scènes de famille dont il faut lire le récit sous la plume de George Sand, écrivant à une intime, Mlle de Rozières : « Elles se résument en peu de mots : c'est qu'on a failli *s'égorger* ici, que mon gendre a levé un marteau sur Maurice, et l'aurait tué peut-être, si je ne m'étais mise entre eux, frappant mon gendre à la figure et recevant de lui un coup de poing dans la poitrine. Si le curé qui se trouvait là, des amis et un domestique, n'étaient intervenus par la force des bras, Maurice, armé d'un pistolet, le tuait sur place, Solange attisant le feu avec une froideur féroce et ayant fait naître ces déplorables fureurs par des ragots, des mensonges, des noirceurs inimaginables. Ce couple diabolique est parti hier soir, criblé de dettes, triomphant dans l'impudence et laissant dans le pays un scandale dont ils ne pourront jamais se relever. Enfin, pendant trois jours j'ai été dans ma maison sous le coup de quelque *meurtre*. » Quelle famille! Il est vrai que, cette fois, c'était la famille légitime.

Il fallut mettre Chopin au courant de ces graves événemens. Ce fut un désastre. Il envoya une lettre qui donna le coup de grâce à un amour depuis si longtemps à l'agonie. George Sand y fait allusion dans ces lignes courroucées : « Pendant que je passais six nuits blanches à me tourmenter de sa santé, il était occupé à dire et à penser du mal de moi avec les Clésinger. C'est fort bien. Sa lettre est d'une dignité risible, et les sermons de *ce bon père de famille* me serviront en effet de leçon... Il y a là-dessous beaucoup de choses que je devine, et je sais de quoi ma fille est capable en fait de calomnie; je sais de quoi la pauvre cervelle de Chopin est capable

en fait de prévention et de crédulité. » On comprend l'indignation de George Sand; mais il s'y ajoutait une sorte d'étonnement, c'est que sa fille eût ainsi tourné, après l'éducation qu'elle avait reçue, — ayant été élevée « dans des conditions de bonheur, de développement, de moralité (!) qui auraient dû en faire une sainte ou une héroïne. » On comprend sa colère contre Chopin; mais ce qu'elle lui reproche surtout, c'est qu'il n'ait pas en elle une absolue confiance. Il n'avait en elle aucune confiance. Un louche personnage, le père Brault, ayant publié contre elle un ignoble pamphlet, Chopin ne fut pas éloigné d'accueillir ces infamies. Décidément cet homme si distingué ignorait le respect qu'on doit à une femme qui a été dix ans votre maîtresse... Mais était-il bien nécessaire de nous faire pénétrer si avant dans cette intimité où on ne peut que regretter d'en savoir tant et de soupçonner le reste?

Il faut maintenant indiquer en quelques mots quelle fut sur le génie de George Sand l'influence de ce genre de vie et de ce milieu si spécial, puisque, après tout, le seul prétexte ou la seule excuse qu'il y ait à cette inquisition dans la vie d'une femme, est que cette femme faisait profession d'écrire et que son œuvre appartient au public. Disons-le en toute simplicité : cette influence fut déplorable. Cela n'est que trop vrai : tous les romans de George Sand, appartenant à cette période, sont imprégnés des idées de Pierre Leroux, — hélas ! Cela commence avec *Spiridion* qui fut, comme on nous l'apprend, écrit non seulement sous l'inspiration de Leroux, mais en collaboration avec lui. Je me reprocherais de ne pas citer, comme une curiosité littéraire, ce jugement de Wladimir Karénine : « Nous n'oublierons jamais l'impression que nous fit la lecture de *Spiridion*, l'une des premières œuvres, si ce n'est la première œuvre de George Sand que nous ayons lue. Ce fut bien une impression d'ordre purement religieux ou philosophico-religieux qui ne peut être comparée qu'à l'action produite par la lecture de vraies œuvres religieuses ou par celle que quelques pages de *Consuelo* consacrées aux taborites produisirent sur l'un de nos jeunes amis, lequel, en rejetant le livre, tomba à genoux et se mit à prier du plus profond de son cœur. » On trouve, paraît-il, dans *Spiridion* la doctrine de Leroux sur le progrès continu, un commentaire symbolique de l'*Éducation du genre humain* de Lessing, un résumé des croyances de George Sand et une peinture des avatars successifs par lesquels passa Lamennais dans sa recherche de la vraie religion. Voilà de belles choses et qui ravissent en extase l'âme russe. Nous avouons pour notre part

n'avoir jamais vu goutte dans ce fatras. L'âme française s'irrite à errer dans ces ténèbres. Elle n'est pas la seule. Henri Heine qui, pour Parisien qu'il fût devenu, n'en était pas moins resté Allemand, déplore l'envoûtement d'une si belle imagination par les théories du « capucin philosophique » Pierre Leroux. « Ce dernier a une influence pernicieuse sur son talent, parce qu'il l'induit à se lancer dans des divagations obscures et dans des idées à moitié couvées, au lieu de s'adonner aux délices des créations concrètes et pleines de couleur. » C'était la faire verser du côté où elle penchait, le danger pour son ta lent, moins artiste que lyrique, étant de s'évaporer et de s'évanouir dans le vague d'une rêverie sans forme et sans contours.

Maintenant, multipliez Leroux par Perdiguier, et conjuguez Perdiguier avec Magu et Poncy, vous avez *le Compagnon du Tour de France, le Meunier d'Angibault, le Péché de M. Antoine*. Aux théories com munistes des annonciateurs du nouvel évangile, joignez les disser tations musicales de Chopin et ses revendications ethniques de Polonais opprimé, vous avez *Consuelo*, dont le premier volume dans son cadre vénitien est une merveille et les trois autres un chaos, compliquée de *la Comtesse de Rudolstadt*, qui d'un bout à l'autre est un logogriphe. Du philosophe au musicien, et des utopistes aux prolétaires, ils ont réussi à rendre illisible tout ce qui est sorti de la plume de l'admirable romancière, — cela pendant dix ans, à l'époque de sa pleine maturité. Voilà ce qu'elle a gagné à s'isoler parmi ces êtres d'élite ou d'exception, loin des conditions normales de la vie, dans ce milieu d'art et de sacro-sainte bohème. Par bonheur, une source, qui jamais ne s'était tarie en elle, allait recommencer de faire entendre sa chanson douce et pure. *La Mare au diable* est écrite dès 1844, *François le Champi* commence à paraître le dernier jour de l'année 1847, *La Petite Fadette* en 1848. Ces romans champêtres ne nous disent rien du progrès continu de l'humanité et de la réforme sociale ; mais, tout conventionnels qu'on les prétende et tout poétiques qu'ils soient, ils portent témoignage pour l'humanité toujours pareille à elle-même. Ainsi, par ses souvenirs d'enfance, George Sand était ramenée à la conception véritable du roman qui consiste à peindre, tantôt sous des couleurs plus riantes et tantôt dans une manière plus sombre, la vie de tout le monde.

RENÉ DOUMIC.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *La Lépreuse*, drame lyrique en trois actes ; paroles de M. Henry Bataille, musique de M. Sylvio Lazzari. — Concerts Colonne : *Saint François d'Assise*, oratorio ; poème de M. Gabriel Nigond, musique de M. Gabriel Pierné. — Théâtre de l'Opéra : *Le Cobzar*, drame lyrique en deux actes ; paroles de Mlle Vacaresco et de M. Paul Milliet ; musique de Mme Gabrielle Ferrari.

La question sanitaire prend de l'importance dans le moderne répertoire du théâtre qu'on appelle toujours Opéra-Comique et qui ne l'est plus, depuis longtemps, que de nom. Dans *Bérénice*, il ne s'agissait guère — et encore, en passant, — que d'une indisposition. Mais les choses ont empiré. La lèpre au moyen âge, en Bretagne ; sa transmissibilité, par l'hérédité ou par le contact ; son traitement, atroce, ou son extinction, par l'isolement et la réclusion perpétuelle ; deux cas déclarés et un autre qui ne peut manquer de se produire ; des malades, et derrière eux, ou plutôt au-dessus d'eux, dominant tout le drame de son ombre funeste, la maladie elle-même, voilà le sujet, les personnages et l'héroïne de l'œuvre de MM. Henry Bataille et Sylvio Lazzari.

Premier acte. La cour d'une ferme, le matin. Des laveuses battent leur linge, en causant de la lèpre, des lépreux et des lépreuses. Parmi celles-ci, les plus renommées, et redoutées, sont la vieille Tilli, qui passe aussi pour sorcière, et sa fille, la belle Aliette, laquelle s'est donné pour mission, pour double mission, d'amour et de mort, de séduire et de contaminer toute la jeunesse de l'endroit. On ne compte plus ses victimes. Pour le moment, elle a jeté son dévolu sur le doux Ervoanik, le fils de Matelinn, le rude fermier, et de la fermière Maria. Ervoanik a résolu d'épouser Aliette, car il l'aime, ne soupçonnant en elle rien d'impur. Épouvantés, ses père et mère ont beau l'avertir, le

maudire même, il ne veut rien croire ni rien entendre. Aliette survient et Matelinn, après avoir dit son fait à la jeune lépreuse, n'en commet pas moins l'imprudence de laisser son fils avec elle. Voilà des parens plutôt inconsidérés. Ervoanik interroge Aliette, elle nie, et les amoureux s'en vont bras dessus bras dessous, en pèlerinage de fiançailles, au pardon du village voisin.

Ils s'arrêtent (et c'est le second acte), dans la chaumière de la vieille Tilli, lépreuse douairière. Celle-ci, abandonnant les jeunes gens à sa fille, s'est réservé les enfans, qu'elle empoisonne en leur distribuant de pernicieuses friandises. Une haine infernale anime cette mégère contre tout le genre humain. Dans le nouvel amoureux d'Aliette, Tilli voit avec allégresse une victime de plus. Mais la chose, pour cette fois, n'ira pas toute seule. Et c'est ici que se découvre, — imparfaitement, — le caractère d'Aliette. Elle aime Ervoanik et veut l'épouser. Elle l'aime avec passion, avec frénésie, mais avec pureté; non pour le perdre, mais pour le servir et se dévouer à lui, pour être sa compagne enfin, sans être sa femme. « Quand nous serons mariés, je lui avouerai la vérité, et la vérité ne lui paraîtra plus terrible; la vérité, nous l'oublierons petit à petit. Je serai sa mère à vingt ans. Je l'embrasserai de loin, dans l'air, tout autour. Et le temps passera toujours, toujours. » Vous trouverez ici d'abord un rappel du vieux thème romantique, le rachat de la pécheresse par l'amour; ensuite, un calcul, plutôt douteux, de probabilités ou de chances, un mélange enfin, assez confus ou mal débrouillé, de sentimens contraires. Cependant la vieille donneuse de lèpre ne saurait s'accommoder d'un dénouement aussi bénin. Par de mensongers propos elle excite l'orgueil ou la vanité d'Ervoanik, surtout la jalousie et même la fureur d'Aliette. Alors celle-ci, brusquement changée, — un peu brusquement, — présente aux lèvres altérées du jeune homme un gobelet qu'elle vient de toucher et d'infecter de ses lèvres.

Troisième acte. L'effet de la libation ne s'est pas fait attendre. Ervoanik est atteint de la lèpre à son tour. Gémissant, au milieu de ses parens et de ses voisins en pleurs, il attend l'horrible sort que, suivant la légende, ou l'histoire, le moyen âge infligeait à ses pareils. Aux sons des cloches, au chant de l'office des trépassés, les prêtres, les religieux viennent en procession chercher le mort vivant pour le conduire à la maison blanche et solitaire qui sera sa prison et son tombeau. Mais vous avez déjà deviné qu'Aliette ne saurait manquer de reparaître; elle reparaît en effet, prend Ervoanik par la main et va s'enfermer avec lui, pour toujours.

Il est assez obscur, ce personnage d'Aliette. Avec des côtés odieux, il en a de quasi mystiques. Et la pièce elle-même est inégale : par où j'entends du moins que les personnages, les lépreux, y sont inégalement traités. On comprend mal qu'Ervoanik, lépreux de la veille et non déclaré encore, soit l'objet, et si tôt, de telles rigueurs, alors que deux lépreuses connues et reconnues, Aliette et sa mère, peuvent se livrer impunément à leur funeste propagande. Enfin autour de ce sujet flotte une atmosphère pestilentielle qu'on ne respire pas toujours sans quelque répugnance. Mais par momens il arrive aussi qu'au dégoût physique se mêle un sentiment, qui le corrige et le relève, d'horreur mystérieuse et presque sacrée.

Sur cet insalubre poème, le musicien a fait une musique saine, je veux dire bien constituée, ou conformée, ou construite, et par là toute contraire à telle autre musique, invertébrée et amorphe, qui ne se tient ni ne se soutient, et que trop de musiciens nous servent aujourd'hui. L'œuvre est de nature wagnérienne, soumise par conséquent au principe du *leitmotif*. Et nous constations l'autre jour, parlant de *Bérénice*, que ce système commence à nous peser. Félicitons-nous au moins d'en rencontrer ici plus et mieux que l'armature extérieure ou le mécanisme seulement. Dans la musique de M. Lazzari, les idées ont cet avantage inestimable et vraiment primordial, qu'elles existent. Non pas que les thèmes populaires bretons rappelés et traités par endroits aient paru des mieux choisis. Sur place, ou dans certains recueils même (tel celui de Bourgault-Ducoudray), on en eût trouvé de plus originaux. Mais l'imagination personnelle de M. Lazzari, son imagination mélodique, est loin d'être stérile ou banale. Plusieurs « motifs » de *la Lépreuse* encore une fois possèdent une vie, une réalité propre. En un mot, ils sont. Alors même que peu de chose les constitue, ce peu suffit à leur être. Si l'on recherchait dans *Bérénice* tel motif par nous cité, comme celui de Mucien, le raisonneur militaire, et qu'on le comparât avec le motif du fermier Matelinn, le père d'Ervoanik, on verrait aussitôt de quel côté, dans laquelle des deux formes sonores, analogues autant qu'inégales, se trouve le plus de sens, de caractère et d'autorité. Le « thème de la lèpre » ne consiste exactement qu'en quatre notes, et dont les trois premières, — sachez-le, si vous êtes curieux de ces choses, — dont les trois premières n'en sont qu'une, la tonique, répétée en un triolet qui monte et porte, ou frappe, sur la dominante. A vrai dire il ne fallait pas davantage à Beethoven. Rappelez-vous l'attaque de la symphonie en *ut* mineur (*sol, sol, sol, mi*). Que dis-je ? Beethoven se contentait de moins encore. Il tirait

toute chose de rien, ou de presque rien. Un soir du mois passé, nous écoutions le septième quatuor, admirablement joué par M. Lucien Capet et ses compagnons. Et dès les premières mesures du *scherzo*, certaine question d'Henri Heine nous revenait à la mémoire : « Madame, » demandait-il en riant, à son ordinaire, « avez-vous l'idée d'une idée ? » Ce que peut être une idée musicale, et de Beethoven, là encore, une seule note, répétée un certain nombre de fois, suivant un certain rythme, suffit à nous l'apprendre, ou à nous le rappeler.

Ainsi les principaux motifs de *la Lépreuse* ont d'abord une valeur spécifique, une signification personnelle. Si plus tard il est assez rare qu'ils se développent, il arrive au contraire, et souvent, qu'ils se transforment, qu'ils se mêlent, qu'ils se combinent, soit pour se fortifier les uns les autres, soit, — et l'alternative dépend des situations, des péripéties dramatiques, — pour se contredire et se combattre. On citerait, au cours de l'ouvrage, maint exemple de cette alliance heureuse, étroite, où l'effet individuel s'accroît d'un effet en quelque sorte réciproque, où l'intérêt, qui provenait d'un élément unique, résulte du concours ou du conflit des élémens.

Ce n'est pas tout, et l'œuvre de M. Lazzari, wagnérienne par l'esprit, l'est encore çà et là par la lettre, je veux dire par un rappel précis, par le furtif passage d'un souvenir ou d'un écho sonore. Au premier acte, les bruits de la campagne qui s'éveille ressemblent aux « murmures de la forêt » et, sous le toit d'ardoises de la ferme bretonne, on croirait que l'oiseau de Siegfried a niché. Quelques instans après, sur les premières paroles d'Ervoanik, sur le salut filial du jeune homme à ses parens, il nous parut qu'une trompette (si nous avons bonne mémoire) jetait comme un reflet brillant, héroïque, du thème de l'épée, de *la Walkyrie*.

La partition de *la Lépreuse* offre encore d'autres signes de santé. Par exemple, l'équilibre y est à peu près stable entre le chant et l'orchestre, entre les mots et les sons, autant d'élémens que nos contemporains se plaisent à dissocier. Il arrive mainte fois ici que l'intonation, que la note convienne à la parole, et lui ressemble, et l'exprime, que la voix chante et qu'en même temps elle parle, respectant ainsi les droits de la musique et ceux de la déclamation. Le second acte en particulier se recommande par une qualité, qui, dans l'ordre musical même, n'est pas à dédaigner : la ponctuation. Vous le savez, rien n'est rare en musique aujourd'hui comme les points, les points de suspension, d'arrêt, de repos ; les points indiquant, imposant, pour quelques secondes au moins, la rupture de la soi-disant

mélodie, et soi-disant infinie, qui sans relâche et sans pitié nous emporte. « Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages... » Après le poète d'autrefois, le musicien de notre siècle pourrait se plaindre de la sorte. Il trouvera du moins dans le second acte de *la Lépreuse* où « jeter l'ancre » un moment, où se prendre, se reprendre et respirer. Le silence, voyez-vous, n'est peut-être pas un élément de la musique moins essentiel que le son. Il n'en est pas de plus négligé. Félicitons M. Lazzari d'avoir compris que, sous un nom modeste, la ponctuation, fût-ce en musique, n'est pas seulement affaire de grammaire, mais d'ordonnance et de composition.

Aussi bien, dans le second acte et dans le premier (le troisième traîne et se traîne en de monotones doléances), le rapport est généralement juste entre la musique de théâtre et la pure musique. L'action ne craint pas de céder la place à des épisodes, à des effusions de lyrisme où le sentiment se donne carrière. Le sentiment, c'est là qu'il faut toujours, en musique, arriver ou revenir. C'est là que toujours nous attendons un musicien et que le musicien de *la Lépreuse*, en plus d'un passage, n'a pas trompé notre éternelle attente. Sa musique, à mainte reprise, est émue et nous émeut ; on la qualifierait volontiers de sympathique, s'il était possible de rendre à ce mot affadi sa force primitive et sa profonde signification. La vie, une vie passionnée, anime telle ou telle scène, et d'abord le premier acte presque tout entier, jusqu'à la sonnerie finale, et banale aussi, des cloches. Le carillon, soit dit en passant, est l'un des effets, avec l'orage et quelques autres encore, dont il faut désormais se défier, sinon s'abstenir. Mais le reste de l'acte, encore une fois, est vivant et pathétique. On citerait, dans le rôle d'Ervoanik, dans celui d'Aliette, des accens, des éclats de jeunesse et d'amour, sincères chez lui toujours, et, chez elle, mêlés, — oh ! vaguement, et c'est fort bien ainsi — de je ne sais quelle dureté cachée et comme de présages funestes. On dit, familièrement, de certaines œuvres : « Il y a là des coins. » Et ce n'est pas beaucoup dire. Mais quand il y a davantage et que les grands espaces ne sont pas vides, j'aime qu'entre « les endroits forts, » pour parler avec le président de Brosses, les coins mêmes ne soient pas dépourvus d'intérêt, d'agrément, quelquefois de mystère. On trouve tout cela dans certains « coins » de *la Lépreuse*, que la lecture surtout fait découvrir. Une phrase, un mot, un accord de l'orchestre, une inflexion de la voix suffit à créer, çà et là, non pas un « milieu, » mais au contraire un entourage, une atmosphère tout imprégnée de sensibilité et d'émotion. « Écoutez, Matelinn, » dit au fer-

mier sa femme, qui s'inquiète, « écoutez, ne m'effrayez plus, car je sens trop qu'il y aura de la douleur ici, s'il y en a quelque part au monde. » Mais que faisons-nous, sinon céder, comme d'habitude, à l'éternelle duperie de la critique musicale ! Nous citons des paroles, et ce qu'il faudrait, et ce qu'hélas ! il est impossible de transcrire, ce sont des rythmes, ce sont des harmonies, quatre ou cinq mesures à peine, où la musique a su renfermer, dans un de ces raccourcis où elle excelle, l'infini d'un sentiment et d'un cœur. Mais cette musique encore une fois ne se borne pas à des raccourcis : elle s'étend, quand il le faut, et se dilate. Ni dans le premier ni dans le second acte, les détails ne hachent l'ensemble ni ne l'émiettent. Le second acte surtout, loin de s'éparpiller, se concentre. Dramatique et musical en même temps, il l'est tout entier ; il l'est avec force, avec ampleur, avec une certaine tendresse aussi. Non : chez Aliette du moins, avec une tendresse incertaine, avec une passion mêlée d'amour et par momens presque de haine. Le personnage, nous le disions tout à l'heure, est assez obscur en paroles, en action même ; la musique l'éclaire, et par les sons il nous est plus intelligible, surtout plus sensible que par les mots. La musique néanmoins se garde bien de le dépouiller de son mystère sombre. Au contraire, elle fait celui-ci plus étrange et plus profond. Elle accroît, elle développe l'idée, le sentiment, que renferme le poème, et que la musique seule a le don de répandre en quelque sorte à l'infini, d'une puissance fatale et d'une vague horreur. Dans le taudis de la vieille, dans l'atmosphère où flottent des atomes de mort, l'impure amante berce d'une cantilène sinistre Ervoanik endormi. Et sa berceuse nous en rappelle une autre, non plus amoureuse, mais quasi paternelle : celle du Méphistophélès de Berlioz, ainsi penché sur le sommeil de celui qu'il va perdre, et qu'il enveloppe, qu'il couve en quelque sorte d'un regard et d'un chant également chargés de funeste tendresse. Il n'appartient pas à tous les musiciens de provoquer, non par la musique même, laquelle n'a rien de commun avec celle de Berlioz, mais par le sentiment, et cela vaut mieux, une aussi flatteuse réminiscence.

L'interprétation de *la Lépreuse* est bonne. M. Beyle a, dans le rôle d'Ervoanik, un air de jeunesse et de naïveté, de mysticisme dolent et, lorsqu'il le faut, exalté, qui sied au personnage. M. Vieuille (Matelinn le fermier) est sûrement l'une de nos basses les plus autorisées et les plus autoritaires. La vieille lépreuse, c'est Mme Delna, qui n'a rien épargné pour se faire horrible à voir. Mme Carré tout au contraire, en lépreuse jeune, enchanta même nos regards. Quand elle

parut à la fin, gracieuse, élégante, claire de visage et sombre de vêtement, en son costume, en son capuchon, j'allais écrire en son domino noir, chacun se dit tout bas avec Molière : « Peste! voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante. »

Il n'est pas certain que M. Gabriel Pierné soit un musicien de théâtre. Mais assurément, dans son dernier oratorio comme dans les précédens, il vient de se montrer un pur, un délicat, un délicieux musicien.

Peu de sujets ont plus de charme, et de tout genre, que la vie et la figure de saint François d'Assise. M. Gabriel Nigond s'est contenté de choisir dans les *Fioretti* quelques épisodes, les plus connus, et de les traduire en un langage poétique, où l'on trouverait seulement à reprendre quelques traits de mièvrerie et de préciosité. Le poète a disposé les tableaux dans l'ordre suivant : un prologue (la jeunesse de François et ses fiançailles avec la Pauvreté); deux parties ensuite, comprenant chacune trois scènes : la rencontre du Lépreux (encore un lépreux!) le colloque de frère François avec sœur Claire et la prédication aux oiseaux ; les stigmates, le cantique du soleil et la mort.

Un des caractères principaux de l'admirable histoire du *Poverello*, c'est, qu'à la fois humaine et divine, sublime et familière, elle se partage entre le surnaturel et la nature. L'un et l'autre s'y mêlent et s'y fondent ensemble. Et ce n'est pas non plus le moindre mérite, ni le moins sensible tout d'abord, de M. Gabriel Pierné, que d'avoir su réaliser et soutenir, d'un bout à l'autre de son ouvrage, cet accord harmonieux. Vous connaissez la devise, et la démarche, des mystiques: « *Ab exterioribus ad interiora*, des choses extérieures vers les choses intérieures. » Il convient peut-être de la suivre aujourd'hui, et, pour analyser une œuvre tout imprégnée de mysticisme, d'aller du dehors au dedans.

Le dehors, les dehors enveloppent, sans l'étouffer jamais, l'œuvre entière. Elle baigne ici dans la lumière de midi, là, dans l'ombre du soir. La cloche du couvent y répond à la clochette des troupeaux et les oiseaux, comme bien vous pensez, y font leur plus joli ramage. Dès le début, quand se sont éloignés les jeunes fous que François, pour la première fois, a refusé de suivre, la paix, la grâce du paysage attendrit l'âme rêveuse du fils de Bernadone. Elle l'emplit même d'une telle joie et de si ravissantes délices, qu'avec une ferveur pathétique il supplie le Seigneur de lui en épargner au moins le trouble et l'amollissante ivresse. Pour l'évoquer, ce paysage, il suffit

de quelques accords, de la mélopée errante d'un chalumeau, d'un thème religieux (le thème caractéristique de François), qui s'y mêle, d'abord faible, esquissé plutôt que formel, à peine conscient et non encore maître de soi. Rien de plus. Je me trompe : quelque chose de plus et d'étrangement expressif : çà et là des intervalles, et comme des vides silencieux.

Avant la scène du lépreux, paysage encore ; paysage que viendra bientôt assombrir et comme souiller l'apparition du malheureux, qu'une musique sinistre accompagne ; mais, d'abord, paysage riant et dont un chœur, vaguement grégorien, fait pieuse aussi la printanière douceur. Paysage toujours, la prédication aux oiseaux. Oiseaux-enfans, enfans-oiseaux, le musicien de la *Croisade des enfans* et des *Enfans à Bethléem* ne pouvait choisir ici d'autres interprètes. Il leur a fait chanter, en chœur, une chanson mélodiquement simple, naïve même, chanson d'oiseaux ou d'écoliers. Mais, pour trois ou quatre volatiles solistes, la grive, le rouge-gorge et jusqu'au roitelet, il a réservé quelques phrases moins faciles, plaisantes par la difficulté même, et très pittoresques, où l'on dirait que les notes voltigent, sautillent, et tantôt se pelotonnent et tantôt se hérissent. A travers ce concert des voix et des ailes, il va sans dire que le symphoniste ingénieux a semé les traits brillans, les couleurs vives et les rythmes spirituels, de sorte que çà et là, dans le babil des oisillons d'Assise, on croirait presque surprendre, espiègle et familier sans irrévérence, le rire de nos moineaux parisiens.

Parmi les élémens de la poésie et de la joie franciscaine, il n'en est pas, on le sait, de plus fécond et de plus glorieux que « notre frère le soleil. » Il figure ici dans le cantique fameux auquel il a donné son nom. M. Pierné l'a traité, ce cantique, sous une forme et dans un style original. Il en aurait pu faire une ode classique, à strophes régulières, variées seulement selon les puissances, ou les grâces, de la nature, que la poésie énumère et célèbre tour à tour. Le musicien a cru meilleure une coupe différente, et plus libre : une série d'apostrophes ou d'acclamations, jetées à pleine voix, à voix seule, auxquelles, plutôt que de les accompagner, l'orchestre, sur un mode analogue, répond. Et ce mode est beau d'enthousiasme, de lyrisme éperdu. Il donne à ces pages l'allure d'une sorte de *vocero*, d'une improvisation populaire, très religieuse et quasi liturgique même, grâce à l'effet tout grégorien de la vocalise et de la « jubilation. »

Le soleil, honoré seulement dans ces pages, rayonne lui-même en certaines autres, brillantes et brûlantes de lui. C'est au commence-

ment de la scène des oiseaux. Entre Assise et Pérouse, à l'heure de midi, frère François et frère Léon cheminent. Quant à la musique, elle ne commence pas; mais plutôt elle éclate. Elle jaillit en gammes aussi rapides que vigoureuses, en traits qui pleuvent de toutes parts, aigus, étincelans. Ils descendent, se jouent, se brisent et remontent, les rayons sonores, comme font les rayons de lumière. Mais ces gammes, ces traits, n'ont pas moins d'intensité que de vitesse. Fortement rythmés, ils s'appuient solidement sur leurs notes extrêmes et s'y arrêtent, ne fût-ce qu'un instant. Cet arrêt, cet appui leur donne l'aplomb, et ce rythme leur donne la carrure. Ainsi tout est décrit, tout est exprimé, les flèches légères, la pesée accablante, et nous avons, dans ce prélude d'orchestre, la courte, mais puissante symphonie, sinon d'un jour, au moins d'une heure d'été.

Ab exterioribus ad interiora. L'occasion est bonne ici de passer des choses aux âmes. Succombant à la fatigue, l'un des deux pèlerins maudit, avec bonhomie, le soleil; avec reconnaissance, l'autre le salue. Frère Léon ne voit que l'incommodité; frère François, que la splendeur. La musique a noté finement cette nuance. Mais dans le cœur de François, et sans cesse, la musique a su pénétrer plus avant. C'est là qu'il faut la suivre, afin de la goûter mieux encore. C'est là, plutôt que sur les sommets orageux de l'Alverne, où, pour figurer le miracle des stigmates, elle s'est enflée et travaillée en vain. Parmi les différens tableaux de l'ouvrage, il en est un, celui-là, que le musicien a manqué. Peut-être la musique même était-elle incapable de le réussir. « Qu'un silence sacré, dirait Carlyle, enveloppe cette matière sacrée. » Les auteurs sans doute avaient compté sur cette scène grandiose, — ou qui devait l'être, — pour sauver de la monotonie un sujet trop uniformément tempéré. Elle a produit plutôt un effet, — non moins fâcheux, s'il ne l'est davantage, — de disproportion et de disparate. Elle ne domine que matériellement, sans les écraser, par bonheur, d'autres scènes, que fait vraiment exquises une discrète, mais profonde, mais attendrissante spiritualité. Celle-ci revêt, imprègne le personnage de François tout entier. L'esprit franciscain, l'esprit de simplicité, d'humilité, de charité, lui dicte ses moindres répliques, inspire chaque mot, chaque note qui tombe de ses lèvres, à tous les instans de sa vie et jusqu'à l'heure de sa mort. Le dialogue avec le lépreux, l'homélie aux oiseaux, abonde en traits de ce genre, qui, s'ajoutant les uns aux autres, composent insensiblement une figure achevée. Deux épisodes surtout : les fiançailles avec la Pauvreté et le colloque avec sainte Claire, sont les pages maîtresses de l'ouvrage.

Oh ! sans doute leur maîtrise est douce, un peu cachée ; mais il faut plaindre ceux qui n'en sauraient pas reconnaître, goûter la secrète et presque silencieuse douceur, douceur mystérieuse aussi, douceur mystique, et que deux notes, pas une de plus, peuvent suffire à répandre autour de nous, en nous. Sur le nom, trois fois redit, de François, la Pauvreté ne pose en effet que deux notes, mais si graves, si faibles, si tristes ! Et quelles plaintives harmonies, quelles pâles sonorités viennent les éteindre et comme les exténuer encore ! Oui, deux notes, sur deux syllabes, et, dans l'appel d'un nom, c'est la vocation d'une âme. Le discours de la Pauvreté, qui vient ensuite, est admirable de détresse. Lent, très lent à dessein, à travers un chromatisme déchirant, parmi des syncopes haletantes, des soupirs et des sanglots, il se traîne, il s'abaisse, toujours plus humble, jusqu'à la chute finale sur les sons les plus bas, les plus sombres de la voix. « *Dispetta ed oscura*, méprisée et obscure, » la voilà bien, telle que l'a vue Dante, la veuve de Jésus, la fiancée de François. Tout ici, jusqu'au mode, jusqu'aux intonations, tout nous donne l'impression du dépouillement et de la nudité. Par une de ces étranges contradictions, que la musique a le secret de résoudre, les harmonies sont riches et le sentiment est celui de la misère. La douleur est intense, quelquefois assez près d'être atroce, et cela sans jamais rien perdre d'une sainte et quasi divine majesté.

Mais le chef-d'œuvre de l'œuvre, dans le même esprit toujours, esprit de finesse, encore plus fin s'il est possible, et plus pur, nous paraît être l'entretien du saint et de la sainte. A l'écouter, à le lire, à le relire encore, on ne se souvient pas seulement d'un François et d'une Claire, mais d'un Benoît et d'une Scolastique, d'un Giovanni Colombini et d'une Paola Foresia. On croit revoir, avec Assise et Saint Damien, Subiaco, Santa Bonda, retraites charmantes ou sauvages, consacrées par ces pieux rendez-vous et ces visitations mystiques, dont une page de M. Pierné restera pour nous désormais l'évocation sonore. La scène était délicate à traiter : il y fallait de la poésie, de la sensibilité et, sans aucun élan passionné, des accens d'émotion furtive. Rien n'y manque et rien n'y est de trop. Tout y est rendu, tout y est respecté, tout y attendrit. La grâce, la beauté, l'expression n'est que dans les lignes, celles de l'orchestre et celles de la voix : deux ou trois au plus, et qui ne font que s'effleurer; parfois même une seule, mais dont la plus légère inflexion, le moindre détour prend alors une singulière valeur. Avec cela, cette musique déclame ou, — pour user d'un terme plus modeste et qui lui sied mieux, — elle

parle, elle « dit, » aussi délicatement qu'elle chante. Ici partout un mot, une note, mis en leur place, ont le même pouvoir. Par la sobriété, par l'économie des moyens, un art tel que celui-là pourvoit à notre plaisir avec une supériorité, avec une intensité où tel autre, par la profusion, ne saurait atteindre. Quelqu'un l'a dit un jour : pour qu'il y ait de la musique, et beaucoup, il n'est pas besoin de beaucoup de sons. La musique de M. Pierné le démontre une fois encore. Au surplus, pour être simple, pour être claire, elle n'en est pas moins profonde, quelquefois même puissante. Mais, entendons-nous bien, d'une puissance tout intérieure, spirituelle, où la matière, volontairement épargnée, a peu de part. La scène des stigmates fait le plus de bruit; la scène avec sainte Claire, toute en demi-teinte, et d'autres qui lui ressemblent, font le plus de bien. C'est un beau thème que le thème de saint François, exposé pour la première fois, avant l'apparition de la Pauvreté, dans sa plénitude sonore. Il consiste alors en une longue, une ample phrase d'orchestre, bien ordonnée, bien distribuée en périodes paisibles, à moins que, tout au contraire et à dessein, quelque soupir, à la fois tendre et chaste, n'en vienne, je ne dis pas troubler, mais animer la paix, et l'émouvoir. Plus loin, de place en place, il reparaîtra, le thème mystique. Alors, au gré des circonstances, que ce soit le colloque avec sainte Claire, ou la prédication aux petits oiseaux, alors il se fera moins grave et même familier, alors surtout il s'amincira jusqu'à n'être plus, au lieu de toutes les voix de l'orchestre, qu'une seule de ces voix, et la moindre; au lieu d'un flot, d'un courant, un filet de mélodie. Ainsi réduit de volume, il ne perd cependant rien de sa poésie pénétrante et de sa grandeur.

En somme, et puisqu'il faut toujours conclure, il nous plairait d'achever l'analyse et l'éloge du *Saint François* de M. Gabriel Pierné par cette strophe du cantique franciscain : « Soyez loué, Seigneur, pour la musique de notre frère Gabriel : elle est modeste, chaste et précieuse comme notre sœur l'eau. »

Un « cobzar » est, paraît-il, en Roumanie et en roumain, un chanteur populaire, une sorte de rapsode errant. Le cobzar va par monts et par vaux, l'été surtout, et ses chants, qu'il accompagne sur la « cobza » (guitare ou mandoline roumaine), portent bonheur à la moisson. Or donc là-bas, au temps de la récolte, vint à passer un beau cobzar, dont Stan était le nom. Et nous avons compris, ou cru comprendre, — les paroles, en musique, ne s'entendent pas tou-

jours très bien, — qu'il n'y passait point pour la première fois. Jadis il y avait distingué la belle Jana, devenue, après son départ, la femme de Pradea l'aubergiste. Entre Stan et Jana le revoir a vite ranimé l'amour. Et tous les deux fuiraient ensemble, si la maîtresse actuelle de Stan, une bohémienne, ne s'opposait à leur fuite. Sans balancer, le cobzar poignarde la jalouse. Mais le mari survient et fait un beau tapage. On accourt, on saisit le meurtrier, et pour n'être point séparée de lui, fût-ce au bagne, au fond des salines souterraines, Jana plante bravement à son tour un couteau dans le dos conjugal.

Mlle Vacaresco publia jadis, en français, un recueil des « chansons du cobzar, » devenu, paraît-il, introuvable. Un de nos confrères en a dernièrement rappelé quelques-unes qui ne sont pas sans beauté.

Le poème de l'Opéra ne vaut pas la poésie de ces ballades. Il est rapide, violent, et la musique ressemble au poème. Après l'avoir entendue, le soir de la répétition générale, un de nos voisins nous exposa pourtant ses raisons de l'aimer. Il y trouvait un véritable sentiment dramatique, de la grandeur, et de la puissance dans la symphonie, ou du moins dans l'orchestre, autant que dans les voix. L'instrumentation ne lui paraissait pas non plus manquer d'originalité. Mais surtout il goûtait, en cette œuvre exotique, une couleur, une saveur locale, orientale à demi et partout répandue. Il n'avait peut-être pas tort. Et parce que, sur les trois auteurs du *Cobzar*, deux appartiennent à ce sexe qu'on ne saurait frapper, ne fût-ce qu'avec une fleur; parce que toutes les deux sont étrangères, hôtesses de la France et ses amies, les lois de la galanterie et celles de l'hospitalité nous interdisent également de discuter l'opinion de notre interlocuteur.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUES ÉTRANGÈRES

A PROPOS DU CENTENAIRE DU POÈTE POLONAIS SIGISMOND KRASINSKI (1)

L'un des trois grands poètes romantiques de la Pologne, Sigismond Krasinski, est né, — à Paris, — le 19 février 1812. C'est donc le centenaire de sa naissance que ses compatriotes sont en train de célébrer depuis plusieurs mois ; et je n'ignore pas que, dans les autres pays plus encore que chez nous, ces anniversaires solennels provoquent toujours un enthousiasme bruyant et superficiel qui ne peut pas nous renseigner bien exactement sur la vraie survivance de l'œuvre, ni même de la gloire, d'un personnage considérable. Mais, avec tout cela, nous n'avons pas trop de peine à deviner, d'après la teneur et l'accent des éloges que nous voyons s'épancher abondamment dans ces occasions, si le personnage dont on fête l'anniversaire a gardé ou non une place vivante au fond du cœur de ses compatriotes ; et à coup sûr je ne me souviens pas, pour ma part, d'avoir encore assisté à une commémoration plus cordiale, plus évidemment jaillie de l'âme entière d'un peuple, que celle qui se produit à présent dans toutes les régions de l'ancienne Pologne, à propos du centenaire de la naissance du poète de la *Comédie non divine* et d'*Iridion*.

(1) Une longue et importante analyse de l'œuvre poétique de Krasinski, qui n'était encore connu que sous le nom de « Poète anonyme de la Pologne, » a été publiée par Julian Klaczko dans la *Revue* du 1er janvier 1862. Plus récemment, à propos de l'exhumation d'une correspondance de Krasinski, M. Louis Leger nous a également offert une belle esquisse de la figure et de l'œuvre du poète polonais. (Voyez la *Revue* du 1er mai 1903.)

Je ne m'arrêterai pas à énumérer ici les innombrables livres, brochures, articles de revues ou de journaux qui, depuis le début de l'année, ont surgi de divers coins de la terre polonaise, ayant pour objet de nous révéler des documens inédits sur la personne et l'œuvre du poète, ou encore d'étudier son génie et l'importance de son rôle historique (1). Symptôme bien autrement significatif : j'ai eu la surprise de constater que, dans un pays où les divisions intérieures ont toujours été très profondes, tous les partis se sont trouvés d'accord pour maintenir décidément l' « aristocrate » catholique qu'a été Krasinski au rang où l'avaient promu les générations précédentes, — à côté, mais non pas au-dessous de Mickiewicz et de Slowacki. Il y a eu là, pour la gloire poétique de l'auteur d'*Iridion*, une sorte d'épreuve dont il est incontestablement sorti victorieux, malgré tous les motifs que l'on pouvait avoir d'en redouter l'issue pour un écrivain tel que celui-là : obstinément attaché aux traditions du passé, et certes le plus dédaigneux qui fut jamais de toutes les formes de la popularité personnelle, — puisque, comme l'on sait, pas une ligne de ses écrits n'a été, de son vivant, publiée sous son nom. Ce nom, divulgué seulement après la mort de Krasinski, semble désormais assuré de vivre toujours, dans les cœurs polonais, en compagnie de ceux des deux autres grands poètes de la période romantique, tout de même que sont à jamais accouplés, chez nous, les noms des deux maîtres de la littérature française au XVIIIe siècle. Et je ne dirai pas que la gloire du plus jeune des trois poètes polonais tende à dépasser un jour celle de ses deux aînés : mais ce n'est pas sans quelque surprise que je l'ai vue, pour ainsi dire, « évoluer » et se revêtir d'une signification nouvelle, de manière à mieux satisfaire les aspirations nouvelles des âmes de notre temps. Tandis que les mérites de Mickiewicz et de Slowacki continuaient d'apparaître aujourd'hui à peu près tels qu'on les admirait voilà un demi-siècle, j'ai cru apercevoir que l'œuvre de Krasinski subissait insensiblement un travail mystérieux d' « adaptation » et de « remise au point, » — séduisant désormais les compatriotes du poète par des qualités assez différentes de celles qui, autrefois, lui avaient valu sa célébrité.

Les causes et le caractère de cette évolution sont, malheureuse-

(1) Il faut cependant que je signale, au premier rang de ces publications nouvelles, une très savante et éloquente biographie de *Sigismond Krasinski* par le comte Stanislas Tarnowski (2 vol. in-8; Cracovie, librairie de l'Académie des Sciences, 1912).

ment très difficiles à expliquer, ne serait-ce qu'en raison de l'impossibilité où se trouve le lecteur français d'entrer en contact immédiat avec l'œuvre de Sigismond Krasinski, — comme aussi avec celle de ses deux grands rivaux (1). Je me bornerai donc à dire que Krasinski, durant toute la première partie de sa vie littéraire, n'a exprimé son vigoureux génie poétique qu'en des ouvrages de prose. C'est en prose qu'il a conçu et écrit les deux drames fameux dont je citais les titres tout à l'heure : la *Comédie non divine*, publiée en 1833, et *Iridion*, daté de 1836. Et comment ne pas signaler, à ce propos, l'admirable intuition esthétique qui a permis sur-le-champ à la nation polonaise de ranger parmi ses poètes l'auteur de ces drames, bien que jamais il ne se fût essayé jusque-là dans l'emploi du vers? Cette reconnaissance implicite de la profonde légitimité d'une poésie en prose, depuis près d'un siècle la Pologne, seule en Europe, l'a hautement proclamée ; et c'est de quoi il convient que lui sachent gré tous ceux qui ont au cœur le sentiment de l'essence éternelle d'une poésie indépendante de toutes les distinctions ordinaires des genres et des règles, — d'une poésie s'exhalant aussi bien de la prose des drames et comédies d'un Musset que de la peinture d'un Watteau ou de la musique d'un Mozart.

Mais plus tard, sous l'influence de motifs divers dont l'un des principaux doit avoir été le noble désir d'émouvoir ou d'instruire la masse entière de ses compatriotes, — par-dessus l'élite de lettrés à qui s'adressait la prose savante et raffinée de ses premiers drames, — Krasinski s'est décidé, lui aussi, à écrire en vers. Se cachant sous des pseudonymes, ou parfois même empruntant le nom de l'un ou l'autre de ses amis, qui voulaient bien prendre leur part de cette espèce de mystification littéraire, il a publié un grand poème religieux et patriotique intitulé *l'Aube*, ainsi qu'une série de *Psaumes*, — qui n'avaient d'ailleurs rien de commun avec les sujets ni le style des *psaumes* de David, et contenaient surtout la profession de foi politique de l'auteur. Et, en effet, ce sont d'abord ces écrits en vers qui ont le plus vivement remué le peuple polonais. La philosophie religieuse qu'ils énonçaient était une sorte de mysticisme apocalyptique assez voisin de celui que laissaient entrevoir, vers le même temps, les célèbres

(1) Une traduction française des deux grands drames et des principaux poèmes en vers de Krasinski a été publiée à Paris en 1870 (2 vol. in-18, librairie du Luxembourg); mais l'ardente et vivante beauté du texte original y apparaît comme morte, dépouillée de toute saveur et de tout parfum. Du moins le lecteur français pourra-t-il y acquérir une idée des sujets, de l'action, et des personnages de la *Comédie non divine* et d'*Iridion*.

leçons de Mickiewicz au Collège de France, comme aussi de celui qui inspirait les ardentes et tragiques visions du *Roi Esprit*, l'épopée inachevée de Jules Slowacki. On sait en effet que, par un singulier phénomène de contagion inconsciente, il se trouve que les trois grands poètes polonais ont été imprégnés, presque simultanément, de ce que l'on serait tenté d'appeler la folie « messianiste. » Le spectacle des souffrances de leur patrie leur a suggéré l'idée que la Pologne se trouvait appelée à jouer, dans le monde moderne, un rôle équivalent à celui du Christ dans l'ancien univers païen : de sa « passion » allait sortir, croyaient-ils, un ordre de choses nouveau, une seconde « résurrection, » et qui, cette fois, amènerait sur la terre le règne bienheureux du Saint-Esprit. Mais, au contraire de Mickiewicz et de Slowacki, tous les deux poussés par l'enseignement de l'illuminé Towianski à concevoir ce triomphe du Paraclet comme destiné à détruire l'Église catholique avec tout le reste de l'ancienne société, Krasinski est, en somme, demeuré toujours un fils respectueux d'une Église au service de laquelle s'étaient, d'âge en âge, dévoués ses aïeux ; et cela seul aurait suffi déjà à rendre son « messianisme » moins extravagant et plus durable que celui de ses deux illustres confrères. Sans compter que, plus sage et plus « humaine » que la leur, sa doctrine était aussi infiniment plus belle : toute pleine de tendresse et de compassion, célébrant la sainteté de l'amour, s'élevant contre les querelles fratricides, enseignant au peuple polonais les vertus chrétiennes qui auraient de quoi purifier, rehausser, « diviniser » son martyre. On aurait peine à trouver, dans toute la littérature de l'Europe, l'exposé d'un idéal politique plus généreux que celui que célèbrent, par exemple, le *Psaume de la Foi* et le *Psaume de la Bonne Volonté*.

Oui, mais pourquoi faut-il que l'auteur de ces œuvres exemplairement grandes et touchantes, dès le jour où il s'est mis à écrire des vers, ait presque tout à fait cessé d'être un poète? Il est devenu un orateur souvent enflammé, un frémissant pamphlétaire, surtout un prédicateur patriote et chrétien se dépensant tout entier à stimuler ou à maintenir, dans les cœurs polonais, des sentimens qui, peut-être, s'en seraient à jamais effacés si l'auteur anonyme de l'*Aube* et des *Psaumes* n'avait ainsi dépouillé son ancienne ambition d'artiste romantique pour entrer, à son tour, dans la lutte sacrée. Car je suis tout disposé à croire que non seulement Krasinski n'aurait pas pu s'empêcher d'employer son talent de la manière qu'il l'a fait, mais qu'en l'employant de cette manière, il s'est même personnellement élevé et

grandi, s'est placé au premier rang des héros de sa race. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que cette transformation de son art n'a pas été sans entraîner le sacrifice d'une partie des qualités littéraires qui lui étaient naturelles. Merveilleusement riches de pensée et d'action, ses œuvres en vers ne possèdent plus au même degré l'étrange et subtil parfum « poétique » qui, aujourd'hui encore, — et peut-être aujourd'hui plus que jamais, — jaillit pour nous de ses deux drames en prose, la *Comédie non divine* et *Iridion*.

Voilà du moins ce que semblent avoir senti ses compatriotes, à mesure que le recul des années leur rendait plus facile l'examen impartial de l'œuvre magnifique d'un écrivain dont l'influence ne pouvait plus désormais s'exercer, sur eux, sous la même forme qu'autrefois sur leurs pères. C'est comme si, peu à peu, Krasinski avait perdu à leurs yeux son ancienne signification de consolateur, d'« avertisseur, » et d'éducateur politique, mais pour l'échanger contre une signification nouvelle, mieux appropriée aux besoins présens de leurs cœurs. De plus en plus, derrière l'apôtre « messianiste » d'une Passion surnaturelle de la Pologne, c'est comme s'ils s'étaient mis à admirer et à aimer l'incomparable poète, l'artiste de génie qui a su faire servir leur langue nationale à la création de figures et de sentimens, d'harmonies et de rythmes d'une beauté éternelle. Et je ne serais pas étonné qu'un jour arrivât même où le public polonais, tout en gardant aux poèmes en vers de l'auteur des *Psaumes* la respectueuse gratitude qui leur est due, consacrera surtout son effort à apprécier et à célébrer les fécondes vertus littéraires des deux grands poèmes en prose de Krasinski, — ces deux drames où nous voyons se déployer avec une liberté, une fraîcheur, et un éclat singuliers l'une des plus originales imaginations poétiques de tous les pays et de tous les temps.

Nous possédons en France une œuvre romantique, vivante et belle entre toutes, qui pourrait jusqu'à un certain point donner l'idée du genre, et peut-être même aussi de la portée littéraire, de la *Comédie non divine* et d'*Iridion :* ce sont les drames et « comédies » d'Alfred de Musset. Directement inspirés, l'un et l'autre, de Shakspeare et de Byron, avec cela imprégnés, plus ou moins à leur insu, du nouvel esprit « musical » du romantisme allemand, les deux poètes, malgré la différence profonde de leurs caractères, se sont trouvés amenés à poursuivre un idéal esthétique où l'on relèverait bien des traits communs. Et que si, sans nul doute, Musset a

sur son confrère polonais l'avantage d'une grâce plus pure et plus parfaite, — pour ne rien dire de cette atmosphère indéfinissable d'élégance « latine » qui enveloppe jusqu'à ses chants les plus « byroniens, » — je ne crains pas d'affirmer que Krasinski le dépasse par la profondeur et la hardiesse de sa fantaisie, puisant son émotion lyrique à des sources plus hautes, et n'en réussissant pas moins à l'animer de la même vie ardente et fiévreuse qui s'exhale pour nous des figures immortelles d'un Lorenzaccio ou d'un Perdican. Aussi bien n'y a-t-il pas jusqu'au sujet de l'un des drames du poète polonais, *Iridion*, qui ne rappelle celui de *Lorenzaccio :* de part et d'autre, un jeune patriote s'ingénie à flatter l'orgueil et à satisfaire les vices d'un tyran détesté; et lorsque le Grec Iridion, afin d'assurer la perte de Rome, livre à Héliogabale l'honneur virginal de sa propre sœur, il le fait avec ce même mélange de résolution impitoyable et de désespoir qui nous apparaît, chez Musset, dans l'attitude du nouveau Brutus florentin. Mais en vérité *Iridion*, bien que l'auteur l'ait conçu dès sa première jeunesse, sous l'influence immédiate du courant romantique, se ressent déjà, dans sa mise en œuvre, des préoccupations politiques et « actuelles » qui s'imposaient alors à toute âme polonaise ; d'où résulte, au point de vue artistique, un certain désaccord entre l'idée générale du poème et le ton de quelques-unes de ses dernières scènes. C'est donc surtout dans la *Comédie non divine* que se manifeste devant nous la libre invention créatrice du poète, déroulant sous nos yeux une longue suite de scènes qui n'ont évidemment d'autre objet que de nous remuer par la seule beauté des sentimens qu'elles traduisent avec un somptueux appareil d'images et de rythmes. Nulle autre grande œuvre de la littérature polonaise n'aurait de quoi, autant que celle-là, intéresser et ravir un lecteur français d'aujourd'hui : toute pénétrée d'émotions et de pensées qui n'ont assurément rien de « local, » ni de « momentané, » mais que l'on dirait cependant sorties bien plutôt de l'âme d'un poète de notre temps que de celle d'un contemporain de Byron et de Lamartine.

Le sujet de ce drame, — dont le titre est, naturellement, une allusion au titre populaire du poème de Dante, — c'est à la fois la peinture de la vie d'un grand seigneur, doublé d'un poète parmi une démocratie éminemment terre à terre, et la peinture d'une lutte suprême entre ce qu'on pourrait appeler les deux élémens « prosaïque » et « poétique » de notre humanité. Deux hommes nous sont présentés, symbolisant et dirigeant cette lutte : d'un côté, le « Comte Henri, » qui s'emploie à défendre, — hélas ! sans trop y croire lui-même, — les

droits de l'Église et de la noblesse, de la patrie et de la propriété, de tout l'ancien idéal que nous ont transmis les siècles ; de l'autre côté, le terrible Pancrace, type extraordinaire du révolté et du négateur, produit par des milliers d'années d'obscure servitude, et qui, ayant rassemblé autour de soi la foule innombrable des opprimés et des affamés, les conduit maintenant à la destruction universelle, sans croire beaucoup, lui non plus, à la légitimité de la cause qu'il soutient. Impossible d'imaginer, comme l'on voit, un thème plus vaste, ni d'une signification plus générale. Au lieu de n'aborder que l'une des faces du problème éternel de l'opposition entre Dieu et Satan, ainsi que l'avait fait naguère l'auteur des deux *Faust*, le jeune poète polonais a hardiment attaqué le problème tout entier. Il nous a montré toutes les forces du mal, — ou, si l'on veut, de la matière, ou encore de la « réalité » terrestre, — définitivement liguées contre les derniers vestiges du règne de l' « esprit. » Son Pancrace, avec l'armée hétéroclite qu'il traîne derrière soi, et dont chaque régiment nous est décrit en des tableaux d'une vérité et d'un mouvement admirables, nous reconnaissons en lui tout ensemble et l'essence de notre socialisme et celle de la philosophie « scientifique » d'à présent ; de même qu'en face de lui la figure du Comte Henri résume pour nous les derniers vestiges survivans de l'ordre social de jadis et de la vieille foi chrétienne. Qu'on lise, par exemple, l'un des épisodes de la visite que fait secrètement le Comte Henri, au camp de Pancrace, sous la conduite d'un messager juif envoyé vers lui par le chef ennemi :

Une forêt, avec des tentes parmi les arbres. Au milieu, une clairière où se dresse une potence. Des brasiers allumés. Des tonneaux. Groupes d'hommes épars çà et là.

Le Comte Henri *(caché sous un grand manteau noir, et coiffé du bonnet rouge, emblème du parti révolutionnaire, au* Juif, *qu'il tient par le bras).* — Souviens-toi ! Un seul clignement d'yeux, un seul geste pour me dénoncer, et je te fais sauter la cervelle ! Le cas que je fais de ma propre vie te permettra de deviner celui que je fais de la tienne !

Le Juif. — Excellence, sur l'honneur, je vous mènerai partout, sans vous trahir !

Henri. — Parle-moi comme à un ami fraîchement arrivé ! Et d'abord, qu'est-ce que ceci ?

Le Juif. — C'est la danse des hommes libres. *(Car une troupe d'hommes et de femmes se sont mis à danser autour de la potence.)*

Le chœur des danseurs. — Du pain, de l'argent, du bois pour l'hiver, du repos pour l'été, hourrah ! hourrah ! — Dieu n'a pas eu pitié de nous, hourrah ! — Les rois n'ont pas eu pitié de nous, hourrah ! — Les seigneurs n'ont pas eu pitié de nous, hourrah ! — Mais nous, aujourd'hui, nous voici

délivrés du service des seigneurs, et des rois, et de Dieu, hourrah! hourrah!

HENRI *(à une jeune fille).* — C'est une joie de te voir si rose et si gaie!

LA JEUNE FILLE. — Assez longtemps on l'a attendu, ce jour-ci! — J'ai lavé les assiettes, frotté les cuillers avec un torchon, sans jamais entendre une bonne parole. — Il est bien temps qu'aujourd'hui je mange à ma guise, et que je danse moi-même autant que je voudrai! Hourrah!

HENRI. — Danse et amuse-toi, citoyenne! *(A son guide.)* Allons plus loin!

LE JUIF. — Là-bas, sous ce chêne, siège le club des laquais.

HENRI. — Approchons-nous!

PREMIER LAQUAIS. — Moi, je suis tranquille! J'ai déjà tué mon ancien maître.

SECOND LAQUAIS. — Et moi, j'en suis encore à chercher mon baron pour lui régler son compte! A ta santé!

UN VALET DE CHAMBRE. — Citoyens, courbés sur nos besognes dans la sueur et la honte, cirant les bottes, brossant les habits, nous avons pris conscience de nos droits souverains. A la santé du club entier!

LE CHŒUR DES LAQUAIS. — Des antichambres, nos prisons à nous, nous nous sommes échappés d'un commun élan. Vivat!

HENRI *(à son guide).* — Mais que sont ces voix plus dures et sauvages, que j'entends sortir de ce fourré, à notre gauche?

LE JUIF. — Excellence, c'est le chœur des bouchers!

LE CHŒUR DES BOUCHERS. — La hache et le couteau, ce sont nos armes; l'égorgement, c'est notre vie. Il nous est indifférent d'avoir à égorger des bœufs, ou des seigneurs. Celui qui nous appelle, celui-là nous a. Pour les seigneurs, nous abattrons les bœufs; pour le peuple, nous abattrons les seigneurs.

HENRI. — Ceux-là me plaisent. Au moins, ils ne font mention ni d'honneur, ni de philosophie! *(A une femme qui s'approche.)* Bonsoir, madame!

LE JUIF *(tout bas).* — Excellence, il faut dire : citoyenne!

LA FEMME. — Que signifie ce titre? D'où sors-tu donc? Tu pues le vieux monde!

HENRI. — Excusez-moi, citoyenne, la langue m'a fourché!

LA FEMME. — Je suis libre comme toi, je suis émancipée; et aux hommes, en récompense des droits qu'ils m'ont rendus, je distribue mon amour.

HENRI. — Et eux, en échange, ils te donnent ces bagues et ce collier d'améthystes?

LA FEMME. — Non, ces menues babioles, je me les suis fait offrir avant ma délivrance, par mon mari, mon ennemi, le tyran qui me retenait en captivité!

HENRI. — Citoyenne, je vous souhaite bien du plaisir! *(A son guide, en s'éloignant.)* Et quel est donc cet étrange militaire, appuyé sur un sabre à deux tranchans, avec une tête de mort sur son képi, une autre sur la poitrine! Ne serait-ce pas l'illustre Blanchetti, cet homme qui, aujourd'hui, fait le métier de condottière des peuples, comme autrefois ses ancêtres étaient condottières des princes?

Le Juif. — C'est lui-même, Excellence! Il ne nous est arrivé que depuis une semaine.

Henri *(s'approchant)*. — A quoi donc réfléchis-tu ainsi, citoyen général?

Blanchetti. — Voyez-vous, citoyens, le haut de cette montagne? Je distingue parfaitement, avec ma lunette, des remparts, des fossés, et quatre bastions.

Henri. — Oui, mais on aurait beaucoup de peine à s'en emparer.

Blanchetti. — J'y arriverai, mille millions de rois!

Henri. — Et comment donc t'y prendras-tu, citoyen général?

Blanchetti *(pensif)*. — Tout en étant mes frères en liberté, vous n'êtes pas mes frères en génie! Après la victoire, chacun connaîtra mes plans *(Il s'en va.)*

Henri *(à son guide)*. — Cet homme-là, je vous engage à vous en défaire, car c'est ainsi que commencent toutes les aristocraties.

Une voix parmi les arbres. — Les fils de Cham envoient le bonsoir au vieux soleil de là-haut!

Une autre voix. — Allons, à ta santé, soleil, notre vieil ennemi, qui nous poussais vers le travail et l'humiliation! Demain, en te relevant, tu trouveras tes anciens esclaves attablés devant un festin de princes! Et maintenant, va-t'en au diable!

Le Juif. — Voici une troupe de paysans qui s'approchent! Fuyons!

Henri. — Non, non, tu ne t'en iras pas! Va te mettre derrière ce tronc d'arbre, et tais-toi!

Le chœur des paysans. — En avant, en avant, allons rejoindre nos frères sous leurs tentes! Là nous attendent des filles, là nous nous régalerons des bœufs abattus, ancien attelage de nos charrues!

Voix d'un paysan. — Cet animal-là ne veut pas avancer! Tout le temps, il traîne et résiste. Mais il faudra bien que tu marches, je te dis!

Voix d'un seigneur. — Pitié, pitié, mes enfans!

Une autre voix. — Rends-moi tous mes jours de corvée!

Une autre voix. — Ressuscite mon fils que l'on a fait mourir sous les verges!

Chœur des paysans. — Ce vampire buvait notre sang et nos sueurs, mais, à présent, nous tenons le vampire, et nous ne le lâcherons plus! Oui, tu crèveras là-haut, sur cette potence, élevé au-dessus de nous tous comme un vrai seigneur! Pour tes pareils, la mort; pour nous, les pauvres diables, les affamés, les humiliés, pour nous la mangeaille, les bons vins, et les longues siestes! En avant, mes frères! *(Ils s'éloignent.)*

Henri. — Il m'a été impossible de distinguer les traits de cet homme qu'ils emmènent!

Le Juif. — C'est peut-être un ami ou un parent de Votre Excellence?

Henri. — N'importe! Lui, je le méprise, et vous tous, je vous hais. Mais un jour viendra où la poésie dorera, transfigurera tout cela! Plus loin, juif, mène-moi plus loin. *(Ils s'enfoncent parmi les buissons.)*

Les deux adversaires, le Comte Henri et Pancrace, se rencontrent et échangent leurs vues, dans une des scènes les plus importantes

du drame. Mais comment donner l'idée d'un dialogue où les paroles nous touchent pour le moins autant par leur musique intérieure que par la force des sentimens et la beauté des images qu'elles évoquent devant nous? Que l'on se représente ce que deviendrait, dépouillée du charme tout-puissant de sa langue, une scène de *Lorenzaccio* ou des *Caprices de Marianne!* Voici du moins quelques « reprises » de ce grand duel :

PANCRACE *(considérant les armoiries peintes sur les murs).* — Si je ne me trompe, ces emblèmes rouges et bleus s'appelaient des armoiries, dans la langue des morts! Il ne reste plus guère de ces images-là, à la surface de la terre.

HENRI. — Avec l'aide de Dieu, tu en reverras bientôt des milliers!

PANCRACE. — Voilà bien cette vieille noblesse, toujours sûre de soi, orgueilleuse, obstinée, se nourrissant d'illusions, et, faute de pouvoir croire en soi-même, croyant en Dieu, ou faisant semblant d'y croire! Mais montrez-moi donc les tonnerres envoyés pour votre défense et les légions d'anges descendues du ciel!

HENRI. — L'athéisme est une formule bien vieillie! J'attendais de toi quelque chose de plus nouveau!

PANCRACE. — Je ris de votre foi surannée parce que j'en ai une autre, infiniment plus forte et plus vivante! Le gémissement douloureux des générations que vous avez foulées aux pieds, c'est lui qui a fait ma foi, tout de même qu'il m'a donné ma puissance!

HENRI. — Moi, j'ai placé ma force en Dieu, qui a donné l'autorité à mes pères.

PANCRACE. — Oui, et toute ta vie, tu as été le jouet du diable... Mais moi, je désire te sauver, toi seul!

HENRI. — Puisses-tu périr misérablement, en récompense de ta pitié pour moi! Et moi aussi, je connais ton monde et toi-même ; j'ai observé, parmi les ombres de la nuit, les chants et les danses de ce troupeau d'hommes sur le dos desquels tu te hausses. J'ai vu tous les crimes du monde revêtus de robes fraîches, mais, sous leur déguisement nouveau, je n'ai rien découvert que ce qui existait déjà en eux voici mille ans : la débauche, la lâcheté et le sang. Et toi, je ne t'ai point vu, là-bas! Tu ne daignais pas descendre parmi tes enfans, parce qu'au fond de ton âme tu les méprises? Et bientôt, si ta raison ne s'effondre pas, tu te mépriseras toi-même. Ne me tourmente pas plus longtemps! *(Il va s'asseoir sous son blason.)*

PANCRACE. — Oui, d'accord, le monde que nous créons n'a pas encore fini de se constituer! Mais un jour viendra où il prendra conscience de soi-et se dira : Je suis! Et il n'y aura plus alors d'autre voix sur la terre qui puisse dire de son côté : Je suis!

HENRI. — Tes paroles mentent : mais ton visage immobile et pâle ne sait pas feindre l'enthousiasme pour une cause en qui tu ne crois pas!

PANCRACE. — Serviteur d'une pensée unique, chevalier-pédant, poète,

honte à toi ! Toutes les pensées et toutes les formes sont comme de la cire entre mes doigts.

Henri. — A quoi bon parler avec toi ? Jamais tu ne me comprendras, car chacun de tes pères est enfoui dans la fosse commune, après avoir vécu comme une chose morte ! *(Étendant la main vers les portraits de ses ancêtres.)* Regarde ces figures ! L'amour de la patrie, du foyer, de la famille, cette pensée qui est ta grande ennemie, se voit inscrite sur les rides de leurs fronts ! Et ce qui était en eux, et a passé, cela revit en moi aujourd'hui ! Gloire à nos pères !

Pancrace. — Oui, gloire à tes pères sur la terre et dans les cieux ! En effet, leurs portraits méritent d'être considérés ! Celui-ci, ce staroste, s'amusait à fusiller des femmes, et à brûler des Juifs ! Cet autre, le chancelier, avec des sceaux à la main, falsifiait des actes, achetait des juges, et c'est de lui que te viennent tes plus beaux domaines ! Cet autre, ce noiraud aux yeux enflammés, il volait leurs femmes à ses meilleurs amis ! Celui-là, avec son collier d'or, doit évidemment avoir servi l'étranger ! Cette jeune femme pâle, aux boucles noires, lit la lettre d'un amant, et sourit, car déjà la nuit est proche. Cette autre, avec un petit chien sur ses genoux, servait de maîtresse aux rois ! Oui, en vérité, voilà une généalogie bien fournie ! Mais le jour du jugement va luire, et, en ce jour-là, je vous promets que l'on n'oubliera aucun de vous, avec tous vos exploits et toute votre gloire !

Henri. — Tes paroles se brisent contre leur gloire, comme autrefois les flèches des païens contre leurs saints boucliers ! Mon hôte, tu peux t'éloigner librement.

Pancrace. — Au revoir sur les remparts de l'abbaye ! Et lorsque vous n'aurez plus de poudre ni de balles...

Henri. — Alors nous nous rapprocherons à la longueur de nos sabres ! Au revoir.

Mais c'est d'un bout à l'autre du drame que les deux principes opposés de la poésie et de la prose, de l'idéal et du réel, s'affrontent ainsi sans arrêt et tâchent à conquérir notre sympathie, jusqu'au moment où le chef des destructeurs, Pancrace, triomphant sur les ruines d'une antique abbaye, — qui seule désormais constituait le refuge des représentans du monde d'autrefois, — succombe à son tour sous les coups mystérieux d'un Pouvoir supérieur au sien, et laisse à la troupe discordante de ses compagnons la tâche de transformer en un monde nouveau l'inconciliable chaos de leurs appétits et de leurs rancunes.

Je m'aperçois que ces citations m'ont pris bien des pages, et qu'il ne me sera plus possible de rappeler ici au lecteur français avec autant de détails que j'aurais voulu, la touchante tragédie qu'a été aussi la carrière poétique et toute la destinée terrestre de Sigismond Krasinski. Fils de l'un de ces généraux polonais de la Grande Armée

dont on connaît les merveilleuses vertus de bravoure intrépide et d'aveugle dévouement à Napoléon, l'auteur de la *Comédie non divine* a eu le malheur d'être trop aimé par ce père que la ruine de Napoléon avait réduit à l'inaction, et qui, depuis lors, avait vécu dans une terreur maladive de mécontenter son nouveau maître, l'empereur de Russie. Sigismond était son fils unique ; et le général Krasinski l'adorait : comment le jeune poète, dans ces conditions, aurait-il eu le courage de désobéir à un père qui n'avait au monde de pensée que pour lui ? Si bien que déjà en 1829, à dix-sept ans, l'étudiant avait dû se priver d'assister aux obsèques d'un patriote populaire ; sur quoi, ses condisciples, au retour de la cérémonie, lui avaient fait subir la honte d'une sorte de dégradation publique, en lui arrachant les insignes scolaires de son uniforme. Sigismond avait dû abandonner l'Université et s'enfuir à l'étranger, où l'avait bientôt surpris la nouvelle d'une prochaine Révolution polonaise. De toute son âme, il aurait désiré pouvoir accourir là-bas, prendre sa part de cette Révolution qu'il avait toujours appelée de ses vœux. Une fois de plus, son père lui interdit de bouger, sous peine de le renier et de mourir de chagrin. Ce fut encore son père qui, plus tard, l'empêcha d'épouser une jeune femme qu'il aimait ; et pareillement c'est ce père qui, toute sa vie, — il n'allait mourir qu'en 1859, quelques jours avant Sigismond, — en obligeant son fils à ne pas se faire enlever l'autorisation de retourner dans son pays, l'a condamné à rester « le poète anonyme de la Pologne. » Jamais, à cause de lui, son fils n'a pu signer aucun de ses poèmes, ni connaître les joies de la renommée.

Et peut-être sera-t-on tenté de sourire à l'idée d'une existence de poète ravagée ainsi par la crainte de désobéir aux caprices d'un père : mais il y a souvent, dans notre destinée humaine, des situations dont l'énoncé risque de paraître ridicule, tandis qu'en réalité elles accablent d'un poids écrasant les faibles épaules qui se trouvent forcées d'avoir à les subir. Des trois grands poètes nationaux de la Pologne, Krasinski a été seul à ne pas connaître les angoisses de la misère ni celles de l'exil : mais, avec tout cela, aucun de ses deux rivaux n'a été aussi profondément, aussi tragiquement malheureux ; et de là vient encore, peut-être, la nuance de respectueuse affection qui se mêle aujourd'hui, dans le cœur de ses compatriotes, à l'hommage unanime de leur admiration pour le noble poète né il y a cent ans.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La convention franco-allemande du 4 novembre dernier reconnaissait par avance l'établissement de notre protectorat sur le Maroc; mais ce protectorat, il restait à lui donner une forme correcte, et c'est ce qu'un traité avec l'Allemagne n'avait pas pu faire : il en fallait un avec le Sultan. Ce traité a été signé à Fez le 30 mars. M. Regnault n'a certainement pas eu beaucoup de peine, ou même il n'en a eu aucune à obtenir la signature de Moulaï-Hafid, qui nous doit le maintien de son trône et probablement la conservation de sa vie. Comment aurait-il pu faire une objection au traité que nous lui présentions ? Il l'a probablement signé les yeux fermés. Ce n'est donc pas un grand succès diplomatique que nous venons de remporter, ou plutôt le succès n'est pas dans la signature du traité, mais dans les événemens qui l'ont préparée et rendue facile. Le 30 mars n'en ouvre pas moins une période nouvelle dans l'histoire de la France et du Maroc. Pendant plusieurs années, nous avons en quelque sorte tourné autour du protectorat dont les uns voulaient chez nous et dont les autres ne voulaient pas. Nous étions de ces derniers; nous aurions préféré pour notre influence au Maroc un autre mode d'action où les responsabilités auraient été moindres; mais, les premiers l'ayant emporté, la question est tranchée, et la seule qui se pose aujourd'hui est de savoir si le traité de Fez nous donne, avec des garanties suffisantes, un protectorat effectif.

A cette question tout le monde, ou peu s'en faut, a fait la même réponse affirmative. Le traité du 30 mars a été l'objet d'une approbation presque générale, et il la mérite. Il est court, n'ayant que 8 articles, et il dit tout ce qu'il fallait dire. Les partisans du protectorat, qui se sont si souvent montrés difficiles, pointilleux, difficultueux, se sont cette fois déclarés satisfaits : nous aurions donc mauvaise

grâce à ne pas l'être. Mais on nous permettra de faire remarquer que si le traité franco-marocain du 30 mars est bon, la convention franco-allemande du 4 novembre n'était pas aussi mauvaise qu'on l'a prétendu, car il n'y a rien dans le traité qui n'ait été explicitement ou implicitement dans la convention. Si nous le rappelons, c'est parce qu'ayant approuvé la convention du 4 novembre, nous avons eu à lutter contre les critiques dont on l'assaillait de toutes parts. Elle n'était, disait-on, qu'un trompe-l'œil, un leurre, un piège; elle ne nous assurait pas le protectorat du Maroc. Nous avons cru, au contraire, que la convention du 4 novembre contenait en germe tous les organes d'un protectorat parfaitement viable, et l'approbation qu'on donne aujourd'hui au traité du 30 mars rejaillit sur elle. L'œuvre diplomatique n'est pas terminée, certes! Le terrain sur lequel nous avons à opérer est encore encombré de broussailles qu'il faudra éliminer peu à peu; mais nous avons obtenu des autres tout ce qu'ils pouvaient nous donner pour nous faciliter le plein accomplissement de notre tâche: le reste, c'est à nous-mêmes que nous devons le demander.

Le traité du 30 mars reproduit non seulement l'esprit, mais quelquefois les termes de la convention du 4 novembre. Celle-ci, par exemple, subordonnait l'adhésion du gouvernement allemand aux mesures que nous nous proposions de prendre à un « accord » préalable entre nous et le gouvernement chérifien, et le traité de Fez, dans son article 1er, dit que le gouvernement de la République française et S. M. le Sultan « sont d'accord » pour instituer au Maroc un nouveau régime qui n'est autre que le protectorat. La condition posée par le gouvernement allemand se trouve donc remplie. C'est d'ailleurs l'essence même du protectorat d'établir une entente entre le protecteur et le protégé : si l'entente n'était pas nécessaire, ce ne serait plus protectorat, mais domination. Il importe seulement que cette entente soit facile, certaine même, et elle l'est en vertu du traité de Fez, puisque le Sultan admet par avance « les réformes administratives, judiciaires, scolaires, économiques, financières et militaires que le gouvernement français jugera utile d'introduire sur le territoire marocain. » Que faut-il davantage? La convention franco-allemande disait encore, dans son article 2, que le gouvernement impérial ne ferait pas obstacle à ce que la France, « après accord avec le gouvernement marocain, » procédât aux occupations de territoire qu'elle estimerait indispensables. Cet article avait fait naître quelques appréhensions. Eh quoi! demandait-on, faudra-t-il

que chaque mouvement de nos troupes soit précédé d'un « accord » spécial avec le Sultan? N'y a-t-il pas là, pour l'avenir, sinon un obstacle, au moins une gêne susceptible de limiter notre action ou de la ralentir? Le traité du 30 mars dissipe ces craintes par son article 2 : le Sultan, en effet, y admet d'une manière préventive que le gouvernement français procède, « après avoir prévenu le Maghzen, » à toutes les occupations militaires qu'il lui plaira. Sur ce point, l'accord est donc consenti une fois pour toutes et le gouvernement allemand n'a rien à y redire : ses intentions ont été respectées. Nous trouvons ici mention du Maghzen. Déjà l'article 1er avait dit : « Le nouveau régime comportera l'organisation d'un maghzen chérifien réformé. » Quelques personnes, fort au courant des affaires marocaines, en ont conçu de l'inquiétude. Le Maghzen a une très mauvaise réputation et il l'a largement méritée. C'est une espèce de conseil de gouvernement dont les membres, vivant de vexations sur l'habitant et de rapines, n'ont pas médiocrement contribué à rendre odieux le Sultan qui les couvre. Va-t-on conserver ce Maghzen si légitimement déconsidéré? On a beau répondre qu'il sera « réformé : » cette promesse ne rassure pas ceux qui voudraient qu'il fût supprimé. La question est de savoir par quoi on le remplacerait. On ne peut pas tout changer au Maroc du jour au lendemain; une période de transition est inévitable; au surplus, même si le Maghzen continue pendant quelque temps d'être composé des mêmes personnes, ces personnes ne seront plus moralement, sous notre protectorat, ce qu'elles étaient sous le gouvernement du Sultan, qui était pour elles comme une propriété d'exploitation. Il suffit qu'au Maroc le drapeau français soit mis à côté du drapeau chérifien pour que beaucoup de choses y soient changées : à la vérité, elles ne peuvent pas l'être d'un seul coup.

Un protectorat a une double face, dont l'une regarde au dedans et l'autre au dehors : en d'autres termes, le gouvernement protecteur contrôle ou même dirige l'administration intérieure du pays protégé et, de plus, le représente auprès de l'étranger. Cette seconde condition est caractéristique du régime : les articles 5 et 6 du nouveau traité nous donnent à ce sujet toutes les garanties désirables. On y lit que le gouvernement français sera représenté auprès du Sultan par un commissaire résident général, dépositaire de tous les pouvoirs de la République au Maroc, et que ce commissaire sera « le seul intermédiaire du Sultan auprès des représentans étrangers et dans les rapports que ces représentans entretiennent avec le gouvernement marocain. » En d'autres termes, le commissaire résident

général français sera le ministre des Affaires étrangères du Sultan. « Il sera notamment chargé, dit encore le traité, de toutes les questions intéressant les étrangers dans l'Empire chérifien. » Partout ailleurs, cette clause aurait peut-être été inutile, mais au Maroc les étrangers jouissent de tant de privilèges, qui ont donné lieu à tant d'abus, qu'elle était indispensable : il doit être bien établi que toutes les réclamations concernant les étrangers passeront par nos mains et cela peut-être suffira pour que quelques-unes ne puissent plus se produire avec la même facilité. Hors du Maroc aussi, les agens diplomatiques et consulaires de la France représenteront et protégeront les sujets et les intérêts marocains. Il va sans dire enfin que le Sultan s'engage à ne conclure aucun acte international sans notre assentiment préalable : on ne voit d'ailleurs pas comment il pourrait agir autrement, puisqu'il ne peut rien faire que par nous. Cela nous donne incontestablement une grande force, mais ne laisse pas de nous imposer des responsabilités qui pourront être parfois assez lourdes. Le gouvernement marocain d'aujourd'hui représente à merveille ce minimum de gouvernement qui est l'idéal de nos démagogues; il n'y en a pas qui soit plus voisin de l'anarchie : si un étranger est molesté sur un point quelconque d'un territoire où le Sultan n'a aucune autorité et où nous n'en aurons pas nous-mêmes avant quelque temps, qu'arrivera-t-il? Cela dépendra des bonnes dispositions des représentans étrangers à notre égard, et cette question se rattache à celle de savoir, faut-il dire comment? n'est-il pas plus exact en ce moment de dire par qui nous serons nous-mêmes représentés au Maroc?

Le traité du Bardo a eu autrefois la bonne fortune d'être appliqué par M. Paul Cambon, et c'est pourquoi ses insuffisances initiales ont pu être rapidement réparées : par qui sera appliqué le traité de Fez? On n'en sait rien encore, et il convient de laisser au gouvernement une pleine liberté dans un choix dont la responsabilité lui appartiendra tout entière ; mais on ne saurait trop répéter que tant vaudra l'homme, tant vaudra le traité. Il faut ici un homme versé dans les questions africaines, qui soit à la fois un administrateur, un politique, un diplomate, qualités qui peuvent se rencontrer réunies dans une même personne, mais qui s'y trouvent assez rarement : aussi est-il indispensable qu'elles se soient déjà manifestées à l'épreuve, car rien, en matière aussi délicate, ne doit être laissé au hasard ni à l'improvisation. La tâche est d'ailleurs assez grande et assez belle pour tenter les ambitions les plus hautes. Celui, quel qu'il soit, qui aura

réalisé notre protectorat marocain aura attaché son nom à notre histoire politique et coloniale : il aura rendu un de ces services qui ne s'oublient pas.

En attendant la solution des autres difficultés internationales que le traité n'a pas réglées, il en est une qui, dès maintenant, impose à notre diplomatie des négociations dont la lenteur même prouve qu'elles sont délicates. Avons-nous besoin de dire qu'il s'agit de l'Espagne? Nous avons des engagemens directs avec elle et, quand même nous n'en aurions pas, nous devrions tenir compte de la situation particulière que l'Acte d'Algésiras lui a reconnue, comme à nous-mêmes, au Maroc. Au surplus, nous ne sommes pas seulement en présence d'un droit, mais encore d'un fait : au moment où nous avons entamé notre marche sur Fez, l'Espagne s'est elle-même établie à Larache et à El-Ksar, faisant acte de possession sur la zone que nous avions éventuellement abandonnée à son influence. Cette initiative, peu opportune sans doute à l'heure où elle s'est produite, était pourtant légitime : elle devait appeler de notre part des réserves, mais non pas des protestations. Tout cela d'ailleurs appartient déjà à l'histoire; il n'y a plus aucune utilité à en discourir ; mais il devait y être fait quelque allusion dans notre traité avec le Sultan. L'Espagne à cause de sa zone, l'Angleterre à cause de Tanger ne pouvaient pas y être passées sous silence. Notre protectorat s'étend sur tout le Maroc, soit ; mais certains points du territoire seront soumis à un régime spécial dont il fallait faire mention, sans qu'il fût d'ailleurs possible de le préciser, puisqu'il y avait là matière à une négociation qui était encore pendante. C'est ce qui explique le caractère un peu vague des deux derniers paragraphes de l'article 1er dont voici le texte : « Le gouvernement de la République se concertera avec le gouvernement espagnol au sujet des intérêts que ce gouvernement tient de sa position géographique et de ses possessions territoriales sur la côte marocaine. De même la ville de Tanger gardera le caractère spécial qui lui a été reconnu et qui déterminera son organisation municipale. »

Il y a lieu de croire que les difficultés relatives à Tanger, s'il en existe, s'aplaniront facilement. Tanger est en fait, depuis plusieurs années déjà, une ville internationale, elle restera une ville internationale : son organisation municipale lui assurera ou lui maintiendra ce caractère. C'est une idée acceptée de tout le monde que l'Angleterre ne saurait admettre que Tanger, en face de Gibraltar, appartînt à une

seule nation européenne. Tanger sera une espèce de république où tous les élémens internationaux se tiendront en équilibre de manière qu'aucun d'eux ne l'emporte décidément sur les autres. Tel est le but : l'organisation qui s'y adapte sera trouvée sans grande peine, d'autant plus qu'il y aura peu de chose à changer à l'état actuel. L'opinion, chez nous, n'est nullement préoccupée de la question de Tanger. Il n'en est pas tout à fait de même de la question espagnole : on s'étonne que des négociations entamées depuis si longtemps n'aient pas encore abouti. Elles se poursuivent dans un grand mystère, ce dont nous sommes loin de nous plaindre : nous nous plaindrions plutôt qu'il y ait eu parfois, du côté espagnol, des demi-indiscrétions qui ont jeté quelque trouble dans les esprits et qu'il a fallu s'empresser de rectifier. Mais pourquoi ces négociations n'ont pas encore produit de résultat, c'est ce qu'on a de la peine à comprendre. Il est possible que tout à l'origine, c'est-à-dire au moment où il a été distrait dans sa marche sur Fez par l'occupation espagnole de Larache et d'El-Ksar, le gouvernement français ait montré quelque surprise et même quelque nervosité; mais il n'a jamais entendu méconnaître les engagemens qu'il avait pris envers l'Espagne, et il s'est borné à demander à celle-ci de reconnaître à son tour qu'une situation nouvelle, dont nous avions fait tous les frais, comportait quelques modifications introduites à l'amiable dans nos arrangemens primitifs. Il semble bien que l'Espagne ait reconnu ce principe : dès lors, tout aurait dû, semble-t-il, devenir facile. En réalité, rien ne l'est devenu.

Dans l'ignorance où nous sommes des points où des divergences se sont produites, nous dirons seulement quelles sont, à notre avis, les idées directrices dont nos négociateurs ont à s'inspirer. D'abord l'Espagne restera absolument libre dans sa zone : une seule question doit être réglée en commun, celle du chemin de fer qui est appelé à la traverser. Pour le reste, moins nous aurons d'accointance avec l'Espagne, et mieux cela vaudra. Loin de nous toute pensée de condominium ! Nous aimons beaucoup nos voisins espagnols; nous sommes de même race qu'eux, nous avons quelques-unes de leurs qualités et quelques-uns de leurs défauts; mais cela n'aide pas toujours à s'entendre et, peut-être pour ce motif même, l'accord avec eux sera d'autant plus facile que nos intérêts seront plus nettement séparés. Bénissons le ciel qui, en Europe, a mis entre eux et nous les Pyrénées, bien que cette barrière n'ait pas toujours été suffisante. Malheureusement, il n'y en a pas de semblable au Maroc entre leur zone et la nôtre; il faut donc en créer une moralement, artificiellement, et éta-

blir en règle que les Espagnols feront ce qu'ils voudront, en pleine et complète liberté, dans une zone dont nous nous désintéressons. Sans doute on ne supprimera pas toutes les difficultés que fait naître le voisinage, mais on peut les atténuer beaucoup en pratiquant en toute sincérité le désintéressement dont nous venons de parler. C'est dans ce sens qu'il faut chercher à établir, c'est-à-dire à limiter dans son étendue notre protectorat administratif : évidemment la zone espagnole y échappe pour tout ce qui n'est pas intérêt d'État, essentiel et vital. Reste la question territoriale sur laquelle il est naturel que nous demandions à l'Espagne de nous faire quelques concessions et cela pour deux motifs. Nous en avons déjà indiqué un, c'est qu'en travaillant pour nous, nous avons travaillé pour elle. Si nous n'avions pas fait au Maroc les expéditions que nous y avons faites et dont la dernière est la marche sur Fez, les éventualités prévues par nos arrangemens avec l'Espagne ne se seraient pas produites; elle n'aurait donc pas pu aller elle-même à Larache et à El-Ksar; en un mot, les avantages qu'elle a réalisés, sans qu'il lui en ait rien coûté, seraient restés hypothétiques et pour le moins ajournés à un avenir indéterminé. De cette situation ne dérive-t-il pas pour nous un droit à une compensation? Mais nous avons un autre motif de demander à l'Espagne de faire avec nous un arrangement nouveau, ou de modifier légèrement l'ancien, et ici c'est une question de bonne foi qui se pose entre nous. Lorsque nous avons fait avec elle l'arrangement qu'elle invoque, nous ignorions plusieurs choses que l'Espagne ignorait aussi et qui se sont depuis précisées à nos yeux comme aux siens. Des lignes géographiques ont été tirées au juger, au petit bonheur, sur des cartes mal faites, à travers des pays mal connus, de sorte que ni l'Espagne ni nous n'avons fait exactement ce que nous voulions faire et que nos zones respectives n'ont pas toujours eu les limites exactes que nous nous étions proposé de leur donner. N'avons-nous pas dit que ces limites auraient beaucoup moins de relief que les Pyrénées ? Nous avons abandonné à l'Espagne des territoires qui ont plus d'intérêt pour nous que pour elle et qu'elle peut nous rétrocéder sans nous faire un grand sacrifice. Si la situation inverse existe aussi, il est naturel que nous en tenions compte, — à la condition cependant de ne pas oublier que c'est nous et nous seuls qui avons dépensé jusqu'ici en abondance des hommes et de l'argent au Maroc, et que notre rôle de demandeur a en conséquence un caractère privilégié.

Ne peut-on pas s'entendre sur ces bases? Il serait surprenant que

nous eussions finalement réussi à nous mettre d'accord avec l'Allemagne et que nous fussions moins heureux avec l'Espagne. En tout cas nous ne pouvions pas attendre davantage pour faire accepter et consacrer notre protectorat par le Sultan et nous ne pouvons pas maintenant attendre davantage pour l'organiser. Nous avons réservé les droits de l'Espagne dont nous devons faire l'objet d'une entente entre elle et nous. Cette entente aura lieu, car elle est nécessaire, mais l'ensemble de notre situation au Maroc ne peut pas y être subordonné, ni rester plus longtemps en suspens.

M. Poincaré a dit un jour que nos négociations avec l'Espagne se poursuivaient de la manière la plus amicale. Nous en sommes convaincu. Ces négociations sont difficiles parce que la matière à régler l'est elle-même, il faut le reconnaître, et parce que les Espagnols sont toujours très fermes et quelquefois un peu subtils dans la défense de leurs droits. Mais ils sont trop intelligens pour ne pas sentir que leurs intérêts au Maroc sont solidaires des nôtres. Quant à nous, nous les avons toujours regardés comme des collaborateurs indispensables. Si notre histoire, en nous créant des intérêts particuliers au Maroc, nous y a donné des droits politiques, la leur leur en a donné aussi, et nous avons toujours entendu les respecter. Notre action commune a été heureuse pour eux et pour nous à Algésiras; elle le sera au Maroc, à la condition d'y rester distincte, bien qu'elle tende au même but. L'opinion française en éprouvera une plus grande satisfaction lorsque notre accord avec l'Espagne, après avoir resserré de vieux liens, en aura créé de nouveaux entre les deux pays.

La grève anglaise est finie, mais on ne peut pas dire qu'elle soit bien finie et que l'avenir, désormais, se présente sous des couleurs riantes. Les grévistes n'ont obtenu qu'une demi-satisfaction, puisqu'ils voulaient non seulement que la loi établît le principe du salaire minimum, mais encore qu'elle en fixât le chiffre. S'ils ont eu gain de cause sur le premier point, ils ne l'ont pas obtenu sur le second. Leur demi-victoire n'en est pas moins, dans l'ordre économique, une révolution que M. Balfour a qualifiée de « colossale, » et dont on ne saurait guère en effet exagérer l'importance. Les optimistes, ceux qui veulent se rassurer à tout prix sur les conséquences du nouveau bill, disent volontiers que ce n'est pas la première fois que le principe du salaire minimum a été introduit dans une loi anglaise et la remarque est juste; mais elle prouve seulement combien le moindre précédent peut devenir dangereux et, au surplus, il n'y a aucune

comparaison à établir entre le fait d'hier qui ne s'appliquait qu'à un petit nombre d'ouvriers travaillant à domicile et celui d'aujourd'hui qui s'applique à plus d'un million d'ouvriers appartenant à la plus grande industrie du pays. Il faut s'attendre à ce que d'autres ouvriers appartenant à d'autres industries, sinon à toutes, demandent bientôt à jouir du même privilège que les mineurs et nous ne voyons pas ce qu'on pourra leur répondre pour repousser leurs prétentions. Quand le bill a été voté, il a fallu le faire accepter par les grévistes : pour cela, les ministres anglais, et non seulement M. Lloyd George, mais M. Asquith lui-même, ont insisté sur son caractère révolutionnaire. Singulière recommandation dans la bouche d'un gouvernement !

Cependant le bill était à peine voté que, en dépit des commentaires complaisans dont les ministres l'entouraient pour le leur faire agréer, les ouvriers mineurs y ont fait une opposition extrêmement vive. Sur plusieurs points du territoire, et notamment dans l'Angleterre proprement dite, leur mécontentement s'est manifesté sous une forme telle qu'on s'est demandé si cette loi, si inquiétante pour l'avenir, aurait du moins le mérite d'être efficace dans le présent, c'est-à-dire d'atteindre le but qu'elle se proposait, la reprise du travail. Les chefs du parti ouvrier et notamment le secrétaire de leur Fédération, sentant le péril croître d'heure en heure, n'ont pas hésité à conseiller aux mineurs de redescendre dans la mine et d'avoir confiance dans les comités de district qui ne manqueraient pas de fixer le salaire minimum au mieux de leurs intérêts ; mais leurs voix n'étaient pas écoutées et on a vu venir le moment où ils ne seraient plus maîtres du mouvement qu'ils avaient eu l'imprudence de déchaîner. Pour sortir d'embarras, ils ont décidé de soumettre aux ouvriers eux-mêmes, par voie de referendum, la question de savoir si la grève continuerait ou si le travail recommencerait. Nous disions, il y a quinze jours, que cette résolution faisait naître une lueur d'espoir : à vrai dire, nous comptions sur mieux encore. Le plus souvent, chez nous, ce sont les meneurs qui veulent la grève ; les ouvriers la subissent bon gré mal gré ; livrés à eux-mêmes, ils la repousseraient presque toujours. Il semblait qu'il dût en être de même en Angleterre et nous exprimions la confiance que, si le vote des ouvriers était libre, la reprise du travail serait votée à une majorité certaine. C'est le contraire qui est arrivé : la majorité a voté la continuation de la grève.

Le referendum ne s'est pas fait en un seul jour, mais en cinq ou six, et, chaque matin, les journaux donnaient les résultats des scrutins,

ils se prononçaient toujours dans le même sens. Il y a eu là pour nous une surprise. Eh quoi! les ouvriers anglais, en dépit de la misère dont ils étaient menacés et des souffrances que leurs familles commençaient déjà à éprouver, votaient pour la prolongation des hostilités ! Qu'allait-il arriver ? Quelle serait l'attitude des meneurs? Quel parti prendrait la Fédération ouvrière à laquelle la question a été soumise par le comité exécutif ? Heureusement, on s'est rappelé que, d'après les statuts de la Fédération, une grève ne devait avoir lieu que si elle avait obtenu l'adhésion des deux tiers des votans: il était très raisonnable, bien que rien n'eût été prévu à ce sujet, de soutenir que la continuation de la grève devait être votée aussi par une majorité des deux tiers. Cette majorité n'ayant pas été atteinte, la grève devait cesser. La Fédération ouvrière s'est prononcée dans ce sens et même, dit-on, à une grande majorité. Fort de cette décision, le comité exécutif en a imposé le respect à tout le monde, en invoquant l'intérêt suprême qu'il y avait à rester unis. C'est, en effet, l'union des ouvriers qui a fait leur puissance : le jour où ils se diviseraient, ils la perdraient, Or, dès le lendemain du vote du bill, la situation n'a plus été intacte ; sur plusieurs points du territoire, les ouvriers n'ont pas attendu davantage pour descendre dans la mine; plus de 60 000 se sont empressés de reprendre le travail. On a vu, à la vérité, le contraire se produire dans d'autres régions, par exemple dans le pays de Galles où, bien que la majorité des ouvriers se fût prononcée pour la cessation de la grève, pas un seul d'entre eux n'a repris le travail avant d'en avoir reçu le mot d'ordre. Il y a eu là un bel exemple de discipline, mais il n'a pas été suivi partout, comme nous venons de le voir. Il est d'ailleurs probable que les réserves financières des ouvriers, si elles n'étaient pas taries, étaient déjà considérablement entamées. Combien de millions ont-ils été dépensés? Nous ne saurions le dire au juste; les journaux ont donné des chiffres différens; mais la caisse commençait certainement à s'épuiser et il y avait danger à la vider tout entière; on se serait privé pour l'avenir d'un instrument d'action que la Fédération tenait à conserver efficace et menaçant. Elle entendait que les craintes des propriétaires de mines ne fussent pas tout à fait dissipées et assurément elles ne le sont pas. Les ouvriers restent mécontens et frémissans : c'est ce que voulait la Fédération. La majorité d'entre eux s'étant prononcée pour la grève, ils la reprendront tous quand on voudra. Ainsi préparée, disposée, ordonnée, la situation est excellente pour peser sur les décisions des comités de dis-

tricts qui se sont formés à la hâte et ont commencé de fonctionner.

Quelles seront leurs décisions? Question redoutable que, dans la plupart des cas, le gouvernement sera sans doute appelé à résoudre et c'est à lui une grande hardiesse d'en avoir accepté la responsabilité. On sait, en effet, que ces comités doivent être formés mi-partie de représentans des patrons et mi-partie de représentans des ouvriers. Comme il y a peu d'apparence qu'ils se mettent toujours d'accord, ou même qu'ils y réussissent le plus souvent, un arbitre désintéressé devra les départager et il sera un représentant du gouvernement. Bien mieux : si, quinze jours après la promulgation du bill, un district n'a pas formé de comité mixte, le ministre du Commerce « peut désigner telle personne qu'il jugera apte à agir aux lieu et place du comité » auquel cette tierce personne sera considérée comme « substituée. » Partout, on le voit, le gouvernement supplée par son initiative propre aux insuffisances ou aux défaillances de l'institution. Et les décisions à prendre du jour au lendemain, car les ouvriers marquent de l'impatience, sont d'une importance telle qu'il n'y en a peut-être pas de plus grande en ce moment. Qu'on ne s'y trompe pas, les ouvriers en général et les ouvriers anglais en particulier, à cause de leur sens réaliste et pratique, sont peu sensibles aux questions de principe : ce serait sans doute une erreur de croire qu'ayant obtenu l'introduction dans la loi du principe du salaire minimum, ils en éprouveront une satisfaction si vive que, du moins pour quelque temps, ils n'en demanderont pas davantage. Ce qu'ils veulent vraiment, c'est que les comités enregistrent partout les chiffres fixés par leur Fédération comme devant être ceux du salaire minimum. On peut même se demander si, dans tous les cas, ils s'en contenteront. Leur salaire actuel est, dans beaucoup de districts, supérieur à ce minimum : n'y demanderont-ils pas l'augmentation de ce salaire et ne jugeront-ils pas les comités mixtes bons ou mauvais suivant qu'ils leur procureront ou qu'ils ne leur procureront pas cette augmentation sur laquelle ils comptent? Ils se sont mis en grève pour l'obtenir, ils estiment dès lors y avoir droit. Si on la leur refuse, leur irritation sera profonde et, un peu plus tôt ou un peu plus tard, elle se manifestera par des actes. Si on la leur accorde, qu'adviendra-t-il d'un certain nombre de mines qui, travaillant actuellement sans bénéfices, ne consentiront pas à travailler à perte? Un plus grand nombre n'obtiennent que de petits bénéfices : ces bénéfices ne risquent-ils pas de disparaître, et alors encore qu'arrivera-t-il ? D'autres sont riches sans doute, leur capital est largement rémunéré, mais si cette rému-

nération baisse dans une proportion sensible, quelle en sera la conséquence? Inévitablement le prix du charbon augmentera et l'industrie anglaise en souffrira : elle soutiendra moins bien la concurrence que lui fait l'industrie étrangère sur le marché du monde, et il en résultera une crise dont les propriétaires de mines ne seront pas seuls à supporter les conséquences; l'ouvrier en sera atteint à son tour en vertu d'une loi de répercussion plus puissante que toutes celles que votent les parlemens.

Nombreux en Angleterre sont ceux qui s'en rendent compte : cependant, on l'a vu, le bill a été voté par les deux Chambres au pas de course. Est-ce que la Chambre des Lords, est-ce que la Chambre des Communes elle-même se sont fait illusion sur la gravité de la loi? Non certainement; mais l'armée ouvrière, dans tout le royaume, était menaçante, les bras croisés, le regard fixe et impérieux. Voilà pourquoi on a cédé et personne à coup sûr ne pense que ce sera pour la dernière fois. Lord Lansdowne a donc eu raison de dire que la grève noire de 1912 et que l'adoption du bill qui y a mis fin provisoirement marqueraient une époque nouvelle dans l'histoire économique du pays : il aurait même pu ajouter dans son histoire politique et sociale. Et qui pourrait croire que ce qui se passe en Angleterre ne produira pas de contre-coups prochains dans le reste du monde? Tout va vite aujourd'hui : la logique immanente des choses évolue avec une rapidité vertigineuse. Notre époque est sans doute la plus révolutionnaire qui ait jamais existé. Si on s'en aperçoit moins, ou si on le sent plus faiblement qu'on ne l'a fait dans certaines autres, c'est qu'autrefois la révolution rencontrait des résistances et qu'elle les brisait avec un fracas retentissant. Aujourd'hui tout plie doucement devant elle; elle ne rencontre de résistance nulle part. Les ruines qu'elle prépare en sont moins apparentes, moins immédiates, mais elles n'en sont ni moins réelles, ni moins profondes. Le gouvernement anglais sonne le glas funèbre des vieilles institutions et de la vieille société, et les Chambres estiment qu'il faut en prendre son parti. Elles le prennent donc, et l'histoire seule pourra dire un jour si cette résignation a été de leur part un acte de sagesse ou une imprudente abdication.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

HUITIÈME VOLUME

MARS — AVRIL

Livraison du 1er Mars.

Pages.

La fresque de Pompéi, conte étrange, première partie, par M. Gilbert AUGUSTIN-THIERRY. 5

Au couchant de la Monarchie. — Les réformes de Necker, par M. le marquis DE SÉGUR, de l'Académie française. 46

Nietzsche et les femmes, par M. Émile FAGUET, de l'Académie française. 81

France et Allemagne. — I. 1870-1898, par M. René PINON. 96

Le Campanile de Venise, par le commandant DAVIN. 130

La Morale et la Religion humanitaires, par M. Alfred FOUILLÉE, de l'Académie des Sciences morales et politiques. 150

L'Inscription maritime, par M. Georges BLANCHON. 182

Essais et notices. — Les commencemens de Rome moderne, a propos d'un livre récent, par M. Louis GILLET. 213

Un salon d'hier, par R. D. 225

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 229

Livraison du 15 Mars.

La fresque de Pompéi, conte étrange, dernière partie, par M. Gilbert AUGUSTIN-THIERRY. 241

Psychologie de la révolution chinoise, par Pierre KHORAT. 295

Heures d'Italie. — Autour des lacs, par M. Gabriel FAURE. 331

Une mission diplomatique en 1799, par M. Ernest DAUDET. 352

Pages.

L'Art romain du XVIIe siècle. — I. Ses caractères généraux et ses architectes, par M. Marcel REYMOND. 385

Une ville industrielle alsacienne. — Mulhouse, par M. Paul ACKER. . . 422

Revue dramatique. — *Le Ménage de Molière*, a la Comédie-Française; — *Le Cœur dispose*, a l'Athénée, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 445

Revues étrangères. — Le Père Escobar et les *Lettres provinciales*, par M. T. DE WYZEWA. 457

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Avril.

Stéphanie, première partie, par M. Paul ADAM. 481

Bismarck et la papauté. — La paix (1878-1889). — II. La première loi réparatrice, par M. Georges GOYAU. 529

La Nouvelle couvée (*Lettres à Françoise*), première partie, par M. Marcel PRÉVOST, de l'Academie française. 567

Esquisses contemporaines. — M. Jules Lemaitre. — I. La première incarnation, par M. Victor GIRAUD. 590

Le train de maison depuis sept siècles. — II. Les Domestiques, par M. le vicomte Georges D'AVENEL. 632

France et Allemagne. — II. 1898-1912, par M. René PINON. 656

Le Réalisme des romantiques, par M. Émile FAGUET, de l'Académie française. 684

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 709

Livraison du 15 Avril.

La Guerre de 1870. — I. Wœrth. — (6 aout 1870), par M. Émile OLLIVIER, de l'Académie française 721

Stéphanie, deuxième partie, par M. Paul ADAM. 769

La Nouvelle couvée (*Lettres à Françoise*), deuxième partie, par M. Marcel PRÉVOST, de l'Académie française. 802

Esquisses contemporaines. — M. Jules Lemaitre. — II. La seconde incarnation, par M. Victor GIRAUD 827

Poésies. — Médailles païennes, par M. Léonce DEPONT. 865

Un amuseur oublié : Carmontelle (1717-1806), par M. Augustin THIERRY. 875

Revue littéraire. — Dix années de la vie de George Sand, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 911

Revue musicale. — *La Lépreuse*, a l'Opéra-Comique; — *Saint François d'Assise*, aux concerts Colonne; — *Le Cobzar*, a l'Opéra, par M. Camille BELLAIGUE. 923

Revues étrangères. — A propos du centenaire de Sigismond Krasinski, par M. T. DE WYZEWA. 935

Chronique de la quinzaine, histoire politique, par M. Francis CHARMES, de l'Académie française. 947

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 51085.